LA

CHRONIQUE MÉDICALE

LA

CHRONIQUE MÉDICALE

REVUE MENSUELLE

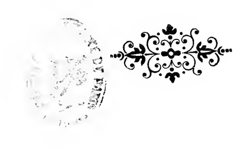
DE

MÉDECINE HISTORIQUE, LITTÉRAIRE

ET ANECDOTIQUE

QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE

1934



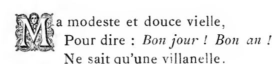
RÉDACTION & ADMINISTRATION

1, Quai Aulagnier, ASNIÈRES (Seine)

41e ANNÉE N° 1 1er JANVIER 1934



Premier Janvier.



Ma modeste et douce vielle,
Pour dire : *Bon jour ! Bon an !*
Ne sait qu'une villanelle.

Elle a dans sa ritournelle
Du bonheur le talisman,
Ma modeste et douce vielle.

Pour qu'il soit vôtre, son zèle
Chante ; mais dans son élan
Ne sait qu'une villanelle.

Elle est aimante et fidèle ;
Ne lui dites pas : « Va-t'en ! »
Si mon humble et douce vielle
Ne sait qu'une villanelle.

Albert Garrigues.



Photo Giraudon.

DU MOUSTIER. — Marquise de Sablé.

(Dessin du Louvre).

Madame de Sablé et la médecine

Par le Dr Georges PETIT.

C'est une bien curieuse figure à étudier du point de vue de la petite histoire et de la médecine, que celle de Mme de Sablé, précieuse de l'hôtel de Rambouillet, jolie, malheureuse, malade, et qui eut tant d'influence sur la société du XVIIe siècle ; tour à tour mondaine de haut rang, liée d'amitié avec les beaux esprits de son temps, qui entendaient régenter les mœurs et réglementer la vie, les lettres et les arts au nom de la politesse, puis, recluse à Port-Royal ; secondant et inspirant La Rochefoucauld, Voiture, la Grande Mademoiselle, Scudéry, La Bruyère, prenant la défense du jansénisme, semant des pensées, faisant naître des inspirations, s'entourant de médecins, et partout obéie, admirée, adulée, échappant à l'épigramme si cruelle à cette époque, recevant à peine quelques traits légers de Tallemant qui en était prodigue, et dont la sincérité ne semble pas plus évidente que la bonne foi. Elle a joué aux amusements d'une société un peu frivole et très compassée, sans se laisser prendre aux exagérations de la mode, restant toujours l'idole de cet Hôtel de Rambouillet, qui prétendait être le temple du goût, sous l'impulsion de Mme de Longueville, touchant à tout, politique, guerre, littérature, religion et même galanterie.

Auréolée par la légende, la vie de Mme de Sablé est teintée d'un peu de mystère, voilée d'inconnu, ce qui rend plus difficile l'opinion réelle que l'on peut se faire d'un être qui éveille en sa névrose originelle l'attention des chercheurs qui l'ont étudiée sous ses différents aspects. Je voudrais ici, ne ret nant que de menus faits, rester dans le domaine de la petite histoire, en ce qu'elle touche à la médecine, et regarder le personnage dans son jour vrai, c'est-à-dire au naturel.

Le mystère, qui entoure notre héroïne, commence avec sa naissance, dont la date et le lieu nous sont inconnus. Son père, Gilles de Souvré, fut gouverneur de Touraine, où il mourut en 1626 à l'âge de 84 ans ; et il semble bien, en compulsant certains textes, qu'elle soit, en effet, née en Touraine, vers 1599. La coquetterie du personnage s'est sans doute tenue sur une prudente réserve, pour cacher son âge, ce qui

est assez fréquent chez les femmes pour qu'on admette l'hypothèse que c'est elle-même qui a fait ignorer la date de sa naissance. On ne peut guère reconstituer cette date, qu'en connaissant celle de son décès, survenu en 1678, à l'âge de 79 ans.

Madeleine de Souvré avait épousé, en 1614, Montmorency Laval, marquis de Sablé, fils du maréchal de Bois-Dauphin. Cette union ne fut pas longtemps heureuse. Femme d'une éclatante beauté, aimant à se faire courtiser, nous dit Tallemant, elle était aimable et désirait surtout le paraître. C'était, raconte Mme de Motteville, une de celles dont la beauté faisait le plus de bruit, quand la reine Anne vint en France, en 1615. Si elle semble avoir caché son âge, pour faire oublier les années, on n'est pas moins surpris par ce fait qu'on ne connaît d'elle aucun portrait *authentique*, et cependant, ce type du genre précieux dut servir de modèle à plus d'un peintre. De Scudéry, dans son célèbre cabinet de collections, possédait un portrait de Mme de Sablé par Mellant, dont j'ignore la destinée ; mais il existe du moins au Louvre un dessin de Daniel du Moustier, daté de 1621, représentant la marquise. Enfin, V. Cousin parle d'un troisième portrait, qui était encore au château de Nangis en 1860. Le portrait de son frère Jacques, par Mignard, gravé par Lenfant, que possèdent quelques amateurs, représente un sujet aux traits doux et très réguliers. Le temps d'ailleurs a pu détruire ou égarer les portraits de Mme de Sablé, comme est aujourd'hui perdu celui de Mlle de Scudéry, par Nanteuil.

La statue de Madeleine au tombeau, dite « la pleureuse », à l'abbaye Saint-Pierre, à Solesmes, est attribuée à Michel Colombe, sculpteur tourangeau. La pose est naïve, les yeux baissés; Madeleine est assise dans une attitude qui exprime la douleur et la méditation. C'est le portrait de Madeleine Souvré, qui eut de son vivant une grande dévotion à sainte Madeleine. Son mari serait figuré sous les traits de Jean d'Arimathie, dans la descente de la croix de la même abbaye, si riche en œuvres sculpturales.

Mme de Sablé fut plus heureuse avec les belles-lettres ; son portrait littéraire et sa vie constituent dans *Cyrus* l'histoire de la princesse de Salamis, où elle prend le nom de Parthénie. De même, dans l'*Histoire de la princesse de Paphlagonie*, Mademoiselle la peint sous les traits de Parthénie, à l'époque de la vieillesse, tandis que, dans *Cyrus*, elle est dans tout l'éclat de sa rayonnante jeunesse ; Scudéry nous dit que « sa beauté était d'un éclat sans pareil ».

Le Marquis de Sablé, qui lui donna plusieurs enfants, mourut d'apoplexie le 4 juin 1640. Il avait éperdument aimé sa femme, mais il lui fut infidèle ; elle en tomba malade, et se

retira en sa terre de Sablé. Tallemant nous dit que Voiture lui fit une cour assidue, ce que confirme Mlle de Scudéry ; mais au milieu de tous les racontars romanesques, il est difficile de savoir la vérité.

Le salon de la marquise à la Place royale avait concurrencé l'hôtel de Rambouillet, dont il continua la tradition. Mlle de Scudéry habitait rue de Beauce, quand elle écrivit



Port-Royal-des-Champs.

Cyrus. L'hôtel de Rambouillet, ouvert en 1620, fut une école de politesse et de bonnes manières, entre femmes précieuses et galants hommes. L'hôtel de Condé fut aussi le rendez-vous de la belle société ; magnifiquement bâti sur l'emplacement de l'Odéon, Ducerceau en a fait connaître les détails et Perelle en fixa le souvenir, dans une belle gravure, du même temps qu'il fit celle de Chantilly. Mme de Sablé, qui s'était déjà retirée du monde à la mort de son mari, décida d'entrer à Port-Royal à la mort de son fils Gui de Laval, ami de Condé, tué au siège de Dunkerque (1646).

Elle continua la littérature des *Maximes* et des *Pensées* dont La Rochefoucauld avait conçu l'idée dans son salon du quartier du Louvre. C'est peut-être de ce moment que son existence touche de plus près à nos observations, du fait de son tempérament, de son goût pour les choses de la petite

médecine, et de son aversion apparente pour les médecins, en dépit de ceux qui l'approchèrent, La Ménardière, Mengot, Vallant, Cureau de la Chambre.

Elle possédait, conservait, propageait, inventait de nombreuses recettes de cuisine et de pharmacie. C'était, d'après Sainte-Beuve, une femme ingénieuse, friande, et « une autorité gastronomique » ; elle se plaisait à faire la salade, la confiture, les onguents, dont elle enseignait la manière à ses amies et conseillait l'emploi. *Vous ne pouvez faire une meilleure action,* écrit La Rochefoucauld, *que de me permettre d'entrer dans le mystère de vos marmelades.* M. d'Aiguillon se réjouissait de la chair succulente de ses pâtés « exquis comme tout ce qui vient d'elle ». Elle composa des élixirs contre les vapeurs, et des recettes pour tous les maux. Dans le jardin, elle cultivait les melons, dont Voiture dit s'être régalé. En cuisine, elle a composé, entre autres, une recette de ragoût. La société des médecins fut toujours pour elle un grand plaisir, peut-être une sécurité, car elle avait la phobie de la maladie. Elle en eut toujours un à son service, comme secrétaire ou factotum. La Ménardière, « son médecin domestique », comme l'appelle Tallemant, demeurait avec elle, quand, en 1635, il écrivit un *Traité de la mélancolie*, dans lequel il incrimine l'influence de l'imagination. C'était l'époque où les religieuses de Loudun étaient qualifiées de possédées, tandis que l'Écossais Mac Duncan, médecin à Saumur, les prétendait victimes d'une imagination surexcitée par la mélancolie. La Ménardière combattit cette théorie, et déclara que les religieuses étaient « possédées ». Richelieu apprécia cette manière de penser qui servait sa cause, et il accorda sa protection à La Ménardière, qui composa à ce sujet une poésie, œuvre aussi médiocre que pédante ; il reçut toutefois le titre de conseiller et médecin de Son Altesse Royale. Dans son discours de réception à l'Académie, il se déclara, avec emphase, le dépositaire des dernières pensées de Richelieu. Tallemant prétend qu'il avait donné à Scarron des remèdes qui le rendirent impotent, et le traite de charlatan. Cette curieuse mention se retrouve dans un manuscrit provenant de Falconet, et déposé à la Bibliothèque nationale.

Antoine Mengot lui succéda auprès de la marquise. Ce médecin, né à Paris, fut docteur de Montpellier en 1636 ; revenu à Paris, il obtint une charge de médecin du roi. Il pratiqua jusqu'à 80 ans, époque de sa mort en 1697. Bien que calviniste, il défendit le jansénisme, et écrivit une *Histoire et traitement des fièvres malignes* (1662). Ce fut un bon latiniste.

Il eut pour successeur Vallant, que Mme de Lafayette présenta à la marquise, chez laquelle il devait loger plus de dix années, remplissant les fonctions de majordome et de secré-

taire ; *lisant les lettres quand elle le lui demandait et même, semble-t-il, quand elle ne le lui demandait pas* (Sonnié-Moret). C'était un homme fort instruit, pétri de littérature, et qui garda en notes tout ce qui concerne la marquise. Ces notes, qui sont aux Archives, provenant de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, sont une mine de documents sur la vie et les relations de Mme de Sablé. Le portefeuille de Vallant est un fond d'archives, sur la vie de Port-Royal ; il permet de pénétrer dans la vie intime des religieuses, et dans le monde du XVIIe siècle. On y trouve des lettres de Mme de Fontevrault à Mme de Sablé ; dans une de ces épîtres, elle remercie pour les « pillules » (*sic*) qui lui ont fait grand bien.



Cureau de la Chambre.

Mme de Sablé attribue une réelle valeur à Vallant et le recommande à ses amies. Il accordait à la vipère une grande qualité thérapeutique, comme Moïse Charas, et la marquise composa une poudre de vipère qui entre dans la thériaque. La marquise professait, en dehors de ses crises, un grand scepticisme à l'égard de la médecine, et on trouve dans les papiers de Vallant un factum contre les médecins, qu'il écrivit sous la dictée de la marquise ; elle leur reproche surtout leur cupidité.

Parmi les médecins qui approchèrent la marquise, on compte Cureau de la Chambre (1596-1661), médecin du chancelier Séguier, puis de Louis XIV, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences. Il a écrit en médecine, en philosophie, en physique, en littérature. Son ouvrage sur *Les caractères des passions* est très curieux et Mme de Sablé lui vouait de l'admiration.

A Port-Royal, Mme de Sablé avait installé une véritable officine de pharmacie, où elle préparait ses multiples recettes, et un remède destiné à prolonger la vie. Mlle du Vigean lui écrit

le mardi 2 août 1662 : *Je me réjouis de ce que votre rhume est passé ; votre gelée était très bonne, à ce que m'a dit ma sœur qui en a usé, et pour vous montrer comme j'obéis à vos ordres, agissant avec une entière liberté, je vous conjure de m'en envoyer encore un pot.*

Au début du XVIIe siècle, à la suite d'une épidémie de peste, Mme de Sablé eut une véritable phobie de la contagion, ce dont Tallemant lui fait un crime. Voiture, qui lui écrivit à cette époque d'une maison où il y avait des malades, prit la précaution de faire copier sa lettre à vingt lieues de là, avant de la lui envoyer. Mme de Sablé refusa de voir Mlle de Rambouillet, son intime amie, sous prétexte qu'elle avait visité Mlle de Longueville, qui avait la variole. En 1619, elle fit éditer une brochure, ayant pour titre *Advis sur la maladie*, destinée à la prophylaxie et aux remèdes.

Elle exigeait de son médecin qu'il changeât de costume pour la venir voir ; elle aère, fait un grand feu, brûle du genièvre, et s'aromatise avec un vinaigre d'absinthe ; elle craignait le froid et l'humidité ; toutes ces craintes étonnent chez une femme retirée du monde et se préparant à la mort. En dépit de sa dévotion, de son jansénisme, son état de mélancolie apparaît toujours, dans ses écrits et ses actes, dominés par sa crainte de la contagion.

Le marquis Renaut de Sévigné, ancien soldat devenu solitaire, lui affirme qu'il confie à Dieu le soin de sa santé ; elle lui répond qu'elle approuve sa conduite, mais qu'elle ne peut se guérir de sa frayeur, surtout de la crainte de n'avoir ni médecin ni chirurgien près d'elle.

En vieillissant, elle perdit ou crut perdre l'odorat ; aucun document authentique ne nous fixe sur ce point, en dépit des recherches faites par les mémorialistes. Elle s'adressa à la mère Agnès, qui avait eu la même incommodité, et qui lui répondit qu'ayant perdu l'odorat à 18 ans, elle en fut privée pendant 58 ans, et lui conseilla d'offrir cette infirmité à Dieu en expiation du plaisir qu'elle avait pris en respirant de bonnes odeurs. Elle répondit à la mère Agnès, qu'elle était peinée, étant vivante, *de porter une espèce de mort en une partie de moi-même ; en dormant, il m'en prend des tressaillements qui me réveillent.*

Elle avait peur du sommeil « image de la mort », et ne consentait à s'endormir qu'en écoutant une lecture, et à condition qu'on lui laissât une lumière pendant son sommeil et qu'on vînt la réveiller plusieurs fois dans la nuit, pour s'assurer qu'elle était vivante.

Les psychiatres mettront une étiquette sur la phobie de Mme de Sablé, et la classeront dans leur répertoire ; c'est une curieuse figure à étudier dans sa complexité, mais qui ne peut échapper à l'observation médicale, comme à l'histoire de la société au XVIIe siècle.

Visions

Tunisiennes

Dessins à la plume
de M. le Dr E. Forgues



Fxtrait de *Films* (Cf. *La Chronique Médicale*, XL, 301).



MÉDECINS-POÈTES



Henri-Joseph CAZALIS (Jean LAHOR)

par J.-F. Albert

Henri-Joseph Cazalis naquit à Cormeilles en-Parisis (S.-et-O.), le 9 mars 1840, et j'ignore si quelque lien de parenté l'unissait au Dr Cazalis, auteur en 1843 d'un *Manuel de Physiologie*. La Faculté de droit l'attira d'abord et il y conquit la licence en 1861 ; mais, déjà, la littérature l'occupait, comme en témoigne une correspondance de cette époque avec le libraire Lacroix, offerte en 1909 sur le catalogue de la librairie A. Voisin et passée, depuis, je ne sais dans quelle collection d'autographes.

Cazalis vint, semble-t-il, assez tard à la médecine, puisqu'il faut attendre le 4 janvier 1875 pour voir cet étudiant de trente-cinq ans passer sa thèse (*Thèse n° 2*) devant la Faculté de médecine de Paris et devenir docteur (*n° du diplôme : 551*). A Paris, où il ne recevait pas de malades, il habita successivement au n° 96 de la rue Miromesnil, puis au n° 2 *ter* de la rue Herran ; mais ce fut à Aix-les-Bains qu'il exerça la profession médicale. De là, en 1882, une *Etude médicale sur Aix-en-Savoie, Marlioz et Challes*. D'autres publications médicales suivirent ; et ce fut, sans parler d'*Etudes d'hydrologie*, de *Notes sur l'hémi-rhumatisme*, d'un travail sur la *Dégénérescence amyloïde et la stéatose du foie* : en 1885, une revue des *Travaux sur le rhumatisme et la goutte en 1884* ; — en 1981, *Hygiène et régime des arthritiques* ; — en 1900, *La science et le mariage* ; — en 1908, *L'Alimentation à bon marché saine et rationnelle*, qu'il écrivit en collaboration avec M. Lucien Graux (1). De cette œuvre médicale, qu'est-il resté ? Si peu que H.-J. Cazalis serait oublié si Jean Lahor, comme l'écrivait *La Chronique Médicale*, lorsque, le 1er juillet 1909, après une longue maladie, mourut ce médecin-poète, si Jean Lahor n'avait *acquis une part d'immortalité* (2).

A la vérité, il ne dut pas à la poésie seule d'être célèbre, car il fut encore historien, philosophe, voire critique d'art. A ces multiples aspects, on doit, dès 1865, une traduction des *Chants popu-*

(1) Je dois ces renseignements médicaux à M. le Dr Ch. Darras, que je remercie de son obligeance.

(2) Voir un portrait du Dr H. Cazalis (Jean Lahor) à la page 460 du n° 14 (15 juillet 1909) de *La Chronique Médicale*.

laires de l'Italie et *Via tristis* ; puis, successivement : en 1868, *Melancolia* ; — en 1872, le *Livre du Néant* et *Henri Regnault, sa vie et son œuvre* : — en 1885, *Le Cantique des Cantiques* ; — en 1888, *Les grands poèmes religieux et philosophiques* et une *Histoire de la littérature hindoue,* qui est *plutôt un hymne qu'un manuel et qu'on lit comme un poème* (H. Bérenger) ; — en 1896, les *Quatrains d'Al-Ghazali* ; — en 1897, *William Morris et le mouvement nouveau de l'art décoratif* ; — en 1900, *L'Art pour le peuple* ; — en 1901, une histoire de *L'Art nouveau* ; — en 1904, *Les habitations à bon marché et un art nouveau pour le peuple.*

Comme poète, — et c'est à ce titre seul que, dans cette galerie des médecins-poètes, Jean Lahor nous appartient, — ses œuvres sont réunies dans *L'Illusion*, volume in-12, qui a eu des éditions multiples, en 1875, en 1888, en 1893.

Les titres de tant d'œuvres diverses disent quels chemins cet esprit curieux avait parcourus et quelles impressions avaient marqué sur lui en cours de route. L'âme de l'Inde était devenue l'âme de Jean Lahor ; et, comme elle, il était passé d'un panthéisme naturaliste à un pessimisme scientifique, pour trouver enfin une conciliation entre ces doctrines inconciliables dans le bouddhisme, mais dans un bouddhisme, il est vrai, corrigé et dans lequel l'éducation gréco-latine du poète et les idées de la Révolution française faisaient entrer la notion de la hiérarchie sociale, ayant la valeur individuelle comme fondement.

Quoi qu'on puisse dire de la valeur d'une aussi personnelle synthèse, il faut convenir que, tant le panthéisme naturaliste avec Gœthe, Lamartine et Shelley que le pessimisme avec Leopardi, Leconte de l'Isle et Alfred de Vigny, ont été capables de produire en poésie des chefs-d'œuvre. Jean Lahor leur dut les siens.

L'Illusion comprend cinq parties qui marquent les étapes où s'arrêta l'âme du poète : *Chants de l'Amour et de la Mort, — Chants panthéistes, — La gloire du Néant, — Heures sombres, — Vers stoïciens.* — De ces vers, les Encyclopédies croient assez dire quand elles en louent la *forme parnassienne.* M. Henry Bérenger (*La France intellectuelle*, Collin. Paris, 1899) en a plus complètement pénétré le charme et dit la valeur.

La poésie de Jean Lahor est imprégnée de toutes les lumières, de toutes les essences, de toutes les formes du monde ; elle est une chanson, elle est une plainte ; elle ne peut se satisfaire ni dans la vie ni dans la mort ; elle voltige sans repos, ardente et pénétrante à travers les floraisons de la forêt universelle ....

(Elle est) une musique à la fois frissonnante et forte, tantôt suave comme un solo de hautbois, tantôt orageuse comme un orchestre de cuivres...................

Peut-être des spécialistes lui) reprocheront-ils (d'être) parfois trop molle ou trop oratoire..... Il (n') y a (pas moins) dans l'œuvre de ce maître quelques-uns des plus rares poèmes de la littérature actuelle.

Réduit de la part d'excès que comporte tout panégyrique, celui-ci est juste. Jean Lahor fut un vrai poète et un grand

poète, de ceux qui, plaçant très haut la poésie, sont capables de s'élever assez pour y atteindre.

De vertu, d'art, enivre-toi ;
Porte haut ton cœur et ta tête ;
Aime la pourpre comme un roi
Et, n'étant pas Dieu, sois Poète !
(Toujours)

A un tel poète, on comprend que Jean Lahor ait fait ainsi parler Allah :

De votre âme j'ai fait le miroir de mes cieux ;
J'ai fait se refléter l'infini dans vos yeux ;
Poète, qui reçus la parole féconde,
Tu dormais en mon sein, quand j'ai créé le monde ;
Le rythme, qui régit ta pensée et tes vers,
Tu l'entendis en moi quand naquit l'univers...
Qu'importe si pour vous l'illusion fut brève :
Dans vos yeux fugitifs, j'ai fait flotter mon rêve !
Créatures d'un jour en mon éternité,
Vous tous, qui partagez mon songe illimité,
J'aime et rêve sans fin, sans fin je brûle et j'aime ;
Aimez donc, et rêvez, brûlez comme moi-même !...
Chacun de vous peut dire, ô rayons dispersés,
J'étais le Créateur dans les siècles passés !...
Et du grand Tout vivant vous êtes les parcelles ;
De mon ardent foyer, en torrents d'étincelles,
Jaillissez, et brillez une heure, âmes de feu,
Puis rentrez dans mon sein et redevenez Dieu !
(Allah parle au poète.)

Sensible à la beauté sous toutes ses formes, Jean Lahor la découvre

Dans le chant des couleurs, la musique des lignes,
(Le Rêve)

aussi bien qu'à écouter

Des instruments lointains qui mêlent leurs accords
Au rythme harmonieux et pur de ce beau corps.
(Intérieur vénitien.)

Il communie avec la nature:

C'est mon cœur que j'écoute en cet oiseau qui pleure ;
(L'Ivresse des Amants.)

et, pour lui, les choses ne sont plus des choses ; elles ont une âme et elles vivent.

Les astres clairs, pareils à de froides prunelles...
(Une nuit dans les Alpes.)

Des nymphes au corps pâle auprès d'une eau pâlie,
Fleurissent, grands lys blancs, parmi l'herbe et les fleurs
Et l'eau sourit de ses yeux bleus comme les leurs.
(Harmonies du Soir.)

Le silence, le calme et la fraîcheur du soir
Descendaient sur le front auguste des grands arbres.
(Calme du Soir).

Les regards des amants ressemblent aux abeilles,
Qui ne peuvent quitter le visage des fleurs.
(Les regards des Amants.)

Les soirs d'été, les fleurs ont des langueurs de femmes,
Les fleurs semblent trembler d'amour, comme des âmes ;
Palpitantes aussi d'extase et de désir,
Les fleurs ont des regards qui nous font souvenir
De grands yeux féminins attendris par les larmes.
Et les beaux yeux des fleurs ont d'aussi tendres charmes.
Les fleurs rêvent, les fleurs frissonnent sous la nuit ;
Et blanches, comme un sein adorable, qui luit
Dans la sombre splendeur d'une robe entr'ouverte,
Les roses, du milieu de l'obscurité verte,
Tandis qu'un rossignol par la lune exalté
Pour elles chante et meurt sous cette nuit d'été,
Les roses au corps pâle, en écartant leurs voiles,
Folles, semblent s'offrir aux baisers des étoiles.
(Frissons de fleurs.)

Jean Lahor a abusé de ce ton *pâle*, qui lui est trop cher et qu'il a mis en trop d'endroits ; mais la musique de ses vers a un tel charme que la fadaise de cette pâleur passe presque inaperçue. On voit par les extraits qui précèdent et le souci qu'il eut de la richesse parnassienne de la rime et le respect qu'il garda pour les règles de la prosodie traditionnelle. Il sait pourtant rompre la monotonie de l'alexandrin en le coupant, à la lecture, ailleurs qu'en son milieu et en variant la place d'une césure secondaire :

Un jour, ‖ *hors de ton sein obscur, je suis monté...*
(Le Nuage.)

Grands yeux bleus, ‖ *cieux troublants où se perdent les songes*
(Les Yeux.)

Et la lune, ‖ *montant dans le ciel lourd du soir...*
(Soir d'un Vendredi saint.)

C'est le plus souvent, comme ici, après le quatrième pied, de même que dans le vers décasyllabe, que Jean Lahor marque à la lecture un temps d'arrêt, mais toujours, partout, la césure médiane demeure classiquement respectée. Des vers comme celui-ci,

où les règles ne sont pas violées mais dont l'harmonie est cependant brisée,

Une femme qui, près du cercueil d'un enfant...
(Le Sage)

sont si rares que je n'en ai pas trouvé d'autre exemple ; et la fantaisie malheureuse qui poussa, un jour, Jean Lahor a composer *Les yeux* entièrement en rimes féminines, il ne l'a suivie que cette unique fois.

Un évadé de la médecine

M. Stephen Pichon, l'ancien ministre des Affaires étrangères, était un évadé de la médecine. Né à Arnay-le Duc (Côte-d'Or), il avait fait de brillantes études au lycée de Dijon et obtenu le pıix d'honneur de philosophie. Mais il avait refusé ce prix pour ne pas le recevoir des mains du duc d'Aumale, qui présidait la distribution. Stephen Pichon était déjà un républicain convaincu.

Il vint à Paris et se fit inscrire à la Faculté de médecine. Mais, poussé par l'ardeur dont il avait fait preuve au lycée, il se lança bientôt dans la politique militante et le journalisme. Il connut Clemenceau, qui était alors le chef de l'extrême gauche et qui se prit d'amitié pour le jeune carabin.

Clemenceau détestait les avocats. Ce fut une des raisons secrètes de son animosité, parfois injuste, contre des hommes comme Gambetta, Jules Ferry, Poincaré. « Tous avocats !... » écrivait-il un jour dans *L'Homme Libre* d'avant-guerre.

Le fait que Stephen Pichon était étudiant en médecine suffit à lui valoir la sympathie de Clemenceau, qui l'attacha à la rédaction de la *Justice* et, par la suite, à plusieurs reprises, en fit son ministre des Affaires étrangères. C'est ainsi que le traité de Versailles porte la signature d'un médecin, Clemenceau, et d'un ancien étudiant en médecine, Stephen Pichon.

La Médecine des Praticiens.

Les *Comprimés Vichy-État.*

Les *Comprimés Vichy-Etat* sont fabriqués avec le sel que la Compagnie Fermière de Vichy extrait de ses sources universellement connues. Les éléments particuliers s'y trouvent en quantité égale et dans les mêmes proportions qui existent dans l'eau minérale.

Les *Comprimés Vichy-Etat* répondent à toutes les indications de la médication alcaline. D'abord, ils entretiennent l'alcalinité du sang et des humeurs nécessaires à la bonne marche du métabolisme vital. Lorsque l'acidité prédomine dans l'économie, les échanges languissent, s'opèrent mal ; des troubles généraux éclatent; ceux-ci ne cèdent qu'après que le milieu intérieur a retrouvé son alcalinité normale.

Les *Comprimés Vichy-Etat* exercent une action très favorable sur tous les troubles gastro-intestinaux. Dans les dyspepsies hypersthéniques, douloureuses, avec plus ou moins d'hyperchlorhydrie, ils calment cet éréthisme. modèrent l'hypersécrétion acide, suppriment les spasmes et les douleurs. Les dyspepsies sont-elles hyposthéniques? Les *Comprimés Vichy-Etat* aiguisent l'appétit, raniment les forces de la digestion, accroissent la nutrition générale.

Ils sont encore indiqués dans les dyspepsies gastro-intestinales avec météorisme. Ils diminuent les fermentations, assèchent les catarrhes de l'estomac et de l'intestin, arrêtent les diarrhées, améliorent les embarras gastriques de toute espèce.

Leur action du côté du foie est tout aussi importante. Ils en dissipent les congestions, entravent la formation des calculs. Les coliques hépatiques deviennent plus rares et moins intenses. La bile, plus fluide, circule mieux. Les ictères, les taches jaunes de la peau s'effacent et disparaissent. Il en est de même des accidents du paludisme.

Leur influence est grande dans les maladies générales : goutte, diabète. Ils en éloignent et en atténuent les manifestations.

Les *Comprimés Vichy-Etat* sont effervescents. Ils déploient donc les heureux effets du gaz carbonique sur l'estomac : excitation de la sécrétion du suc gastrique, augmentation de l'appétit, stimulation de la digestion.

D'un volume réduit, il est toujours facile d'en avoir sur soi un flacon. Leur prix minime permet à la bourse la plus modeste d'en faire l'acquisition.

Caricature

LES MALADES ET LES MÉDECINS

de Ch. Jacque



LE DÉBUT DE L'ÉTUDIANT EN MÉDECINE

Voyons.... père Gérenflot.... tirez-moi la langue bien fort et expliquez-moi en même temps où vous souffrez ?

 Anecdotes 

Attention de concierge. Le docteur X..., revenant voir un de ses malades, quelques jours après une première visite, trouve à la porte des tentures noires. Il se doute que la mort l'a devancé, s'apprête cependant à gravir deux étages, lorsque le concierge l'arrête au passage :

« Si c'est pour voir M. S..., lui dit-il, c'est inutile de monter, *il va descendre.* »

Place aux jeunes. Baccius, medicus Florentinus, artis suae bene gnatus, sed cerebrosus, ad foeminae cujusdam curam vocatus, explorato arteriae pulsu, qui vehementis febris indicium faciebat, inter alia tandem de aetate rogavit. Quum illa sexaginta tres annos natam se diceret, rejecto aegrae brachio : « Quamdiu, inquit, tu in hoc mundo vivere cupis ? » et irato similis, bonam mulierem incuratam reliquit.

Le facile accouchement. Comme plusieurs dames parlaient des grandes douleurs qu'elles avaient souffertes en accouchant, l'une d'elles déclara : « Pour moi, je ne suis pas de même, et j'ai moins de peine à accoucher qu'à avaler un jaune d'œuf.

— Il faut, madame, répartit un homme de la compagnie, que vous ayez le gosier bien étroit. »

L'ingénieux philologue. Le médecin Becanus, qui se mêlait de philologie et soutenait que le flamand est la langue primitive de l'humanité, avait découvert d'amusantes étymologies. C'est ainsi que Adam et Eve sont des noms purement flamands, car *A-dam* n'est autre chose que *haet dam* ou digue opposée à la haine du serpent ; et *E-va* rien de plus que *eedvat,* qui signifie cave ou réceptacle du serment ou de la promesse du rédempteur. Il avait trouvé mieux, à propos de la présence du mot *sac,* sous des formes très peu différentes, dans toutes les langues indo-européennes ainsi que dans la sémitique ; et ceci a assuré sa célébrité. Il racontait à ce sujet, le plus sérieusement du monde, qu'au pied de la tour de Babel, au moment de la dispersion du genre humain, chacun se mit à crier après son *sac,* qui lui était chose indispensable pour un long voyage ; et il en concluait qu'il était tout à fait naturel que personne n'ait pas plus oublié le nom de la chose que la chose elle-même.

 **Éphémérides** 

— **1534** —

6 janvier. — Fondation de Lima, au Pérou, par Pizarre.

9 janvier. — Mort à Ratisbonne du chroniqueur allemand Jean Thurmayr, dit Aventinus, connu surtout par sa *Chronique de Bavière*. Né à Abensberg le 19 juin 1477.

15 janvier. — Le Parlement anglais ratifie deux jugements de Crammer, archevêque de Cantorbéry : le premier par lequel il déclarait nul le mariage de Catherine d'Aragon avec Henri VIII ; le second par lequel il confirmait le mariage de ce prince avec Anne de Boulen.

— **1634** —

1er janvier. — Le *Jardin des Plantes* est établi à Paris par les soins des médecins Bouvard et Guy de la Brosse.

15 janvier. — Mort de P. Potter, peintre hollandais, né en 1625, surnommé le Raphaël des animaux. Deux de ses tableaux sont au Louvre : *Les deux vaches attachées à la porte d'une chaumière* et *La Prairie*.

— **1834** —

10 janvier. — Mort de Victor-Emmanuel Ier, qui avait succédé sur le trône de Sardaigne à son frère Charles-Emmanuel II, mais avait dû abdiquer, en 1821, en faveur de son troisième frère Charles-Félix.

14 janvier — Première représentation à l'Opéra-Comique du *Château d'Urtuby*, musique posthume de Berton fils.

14 janvier. — Mort de lord Granville, homme d'Etat et ministre anglais.

14 janvier. — Mort d'Achille Roche, né à Paris, le 15 mars 1801, auteur d'une *Histoire de la Révolution française* et publiciste.

15 janvier. — Décès du Dr Maret, membre de l'Académie de médecine (pathol. médic.).

20 janvier. — Mort du feld-maréchal duc de Wurtemberg, gouverneur de la citadelle de Mayence.

21 janvier. — Mort de Alexandre-Auguste-Ferdinand d'Oppeln Bronikowski, né à Dresde le 28 février 1783, romancier et auteur d'une *Histoire de la Pologne*.

23 janvier. — Première représentation à l'Opéra-Comique de *Une bonne fortune*, musique d'Adolphe Adam.

31 janvier. — Mort à Nantes d'Edouard Richer, auteur de *La Nouvelle Jérusalem*, ouvrage mystique en huit volumes, imité de Swedenborg. Né à Noirmoutiers le 12 juin 1792.

✱ Correspondance médico-littéraire ✱

Questions.

Le tutu. — Après l'agréable dîner que nous avait offert notre aimable confrère J......, à l'occasion d'une quelconque décoration qui lui était venue, on vint à parler de théâtre, de danse, et, la conversation déviant un peu, du petit jupon court des danseuses, communément appelé *tutu*. Qui demanda d'où pareille expression était venue ? Je ne sais plus. Notre hôte en souriant assura que A. Timmermans a soutenu que c'est là une blésité pour *cucu*. On n'en voulut rien croire ; mais notre hôte prit sur un rayon *L'Argot parisien* (in-8°, Fischbacher, Paris, s. d., p. 287), le *Dictionnaire étymologique de mille et une expressions propres à l'idiome français* (in-8°, Didier, Paris, 1903, p. 408) ; il fallut se rendre : A. Timmermans donne bien *cucu*. A la vérité, cela n'explique pas grand'chose.

Sur quoi, un médecin de la marine, qui a quelque peu roulé en Polynésie, nous conta que l'unique tissu que connurent longtemps les insulaires fut une étoffe qui, en réalité, n'était qu'un véritable papier. Ceci à tel point, paraît-il, que lorsqu'il pleuvait, les Polynésiens ôtaient leur habit. Ils obtenaient cette étoffe du *Murus papyrifera*, en recueillant son écorce, la faisant tremper, puis l'amincissant par martelage, trempant encore et faisant sécher. Or, en Polynésie, le mûrier à papier se nomme *tutuga*, l'écorce *tutua* ou *tutu*. Le mûrier est donc l'arbre à tutu, étoffe aussi légère que la gaze de nos danseuses. Tout de même, il est peu probable qu'elles soient allées chercher le nom en Polynésie.

Etait-ce l'effet d'un Armagnac de derrière les fagots ? Peut-être ; en tout cas, nos divagations étymologiques nous transportèrent à Babylone. Un confrère érudit nous assura que les Takas, Chamites pré-aryens de l'Inde supérieure, qui donnèrent leur dieu *Tekh* à l'Egypte sous le nom de *Thot*, l'avaient aussi donné aux antiques Babyloniens sous le nom de *Tutu*. Passe encore pour le marbre de pouvoir devenir dieu, table ou cuvette, comme le dit notre La Fontaine dans la fable de son neuvième livre ; mais diviniser le *tutu*, cela parut à tout le monde excessif.

Ne cherchez pas, interrompit un vieux pharmacien ; écrivez simplement à *La Chronique médicale* ; c'est bien le diable si quelqu'un de ses lecteurs ne vous donne pas l'étymologie de notre *tutu* ?

Et voilà pourquoi je vous écris. Fanau (*Lille*).

Coutance. — Je trouve cité cet aphorisme de Coutance : *Le muscle strié ramène ; le muscle lisse retient.* — Pourrait-on donner quelques détails sur ce médecin et dire dans laquelle de ses publications l'aphorisme précédent se rencontre ?

Pr Ch. Minerbi (*Ferrare*).

Morsure de serpents et terre de Madou. — L'Inde et l'île de Ceylan sont infectées par les serpents. D'après les statistiques officielles, on compte 7 espèces de serpents venimeux, dont 3 entraînent la mort de façon foudroyante. On évalue que, chaque année, 20.000 personnes sont tuées dans l'Inde par ces dangereux ophidiens. alors qu'il y en a 200 à peine dans l'île de Ceylan.

Quelle est la raison d'une aussi remarquable différence ? Dans son ouvrage *Sous les Feux de Ceylan*, le R. P. Duchaussois a écrit :

Il convient de proclamer que des centaines de morts, des milliers, sont évitées par l'usage de la *terre de Madou*. Sitôt que le serpent a mordu, il suffit au blessé qu'il soit catholique, protestant, brahmaniste, d'appliquer sur son mal ou d'avaler un peu de *terre de Madou* : il vivra. Aucune exception n'a encore été connue.

Qu'est-ce donc que cette terre si réputée à Ceylan ? Madou, ou plus exactement Moroute madou (étymologiquement Etang des Maroutes) était un petit village de l'Etat de Kardy, situé sur le bord d'un étang. C'est là que vinrent se réfugier en 1670, chassés par la persécution hollandaise, des indigènes catholiques, qui portaient précieusement avec eux une statue de la Vierge du Rosaire. Madou devint bientôt un lieu de dévotion, un centre de pèlerinages et *la poussière du sol qui porte son sanctuaire eut la vertu de guérir la morsure des serpents* (Duchaussois). Cette poussière sert également d'antidote contre le venin de certains insectes (scorpions, scolopendres, tarentules) qui pullulent dans l'île de Ceylan. Enfin, un missionnaire du district de Jafna, le R. P. Huctin, m'a déclaré avoir été guéri d'une diarrhée grave, cholériforme, en absorbant de la terre de Madou.

Parmi les lecteurs de *La Chronique médicale*, y aurait-il quelque voyageur ou médecin colonial qui aurait été témoin d'une de ces guérisons d'autant plus surprenantes que la terre de Madou ne révèle à l'analyse du chimiste que des éléments naturels, sans efficacité thérapeutique ?

Dr Lére (*Vichy*).

Réponses.

Enigme (xl, 262). — Le mot de l'énigme d'octobre 1933 est *Citron* ; mais il doit être possible de trouver d'autres solutions; et, peut-être, M. Grignondac en saura-t-il trouver une autre.

Carteric (*Paris*).

Logogriphe (xl, 284). — Le mot du logogriphe de novembre dernier est *rêve*. Amputé de sa tête, *r*, il donne, en effet, *Eve*, la mère du genre humain.

Grignondac (*Castres*).

La noirceur des nègres (xl, 272). — Le correspondant de *La Chronique médicale* qui lui a envoyé une des « perles » publiées dans le numéro d'octobre dernier a manqué de précision et, du même coup, de justice, *cuique suum*. La « noirceur des nègres » est bien *dans* Lenotre ; mais elle n'est pas *de* Lenotre. Elle revient à Billaud-Varenne dont l'historien se bornait à citer les mots. (*Correspondance de Billaud-Varenne*, collection Victorien Sardou.)

Dr Stauffer (*Neuchâtel*).

Médecine populaire dans le Finistère en 1934 (xl, 7, 18, 269). — Ces derniers jours-ci, je fus accusé d'incompétence pour n'avoir pas su que la paralysie faciale avec embarras de la parole n'a pas de meilleur remède que des pincées de gros sel, mises sur la langue. Cela m'encourage à vous envoyer quelques autres médications populaires bretonnes.

Poux. — Les poux naissent spontanément sur la tête et sur le corps des personnes faibles ou prédisposées aux maladies de faiblesse. Ces parasites ont la crainte du beurre.

Coqueluche. — Contre cette affection, j'ai rencontré deux traitements d'ordres différents. Le premier est de donner à boire au coquelucheux du lait de jument blanche.

Le second consiste à coucher le petit malade sur la trémie d'un moulin, sur cette boîte losangique qui reçoit le blé à moudre. On fait ensuite tourner le moulin en répétant : *Malomp an dreo, ken a grevo*, c'est-à-dire « Moulons la coqueluche jusqu'à ce qu'elle en crève. »

Traumatismes du poignet. — Tout traumatisme du poignet ou de l'avant-bras se traite par l'enroulement d'un fil de laine en bracelet autour de la partie blessée. Il est nécessaire que le fil de laine soit double (deux tours) pour empêcher les veines, les nerfs et les jointures de s'ouvrir.

Dr L. Dujardin (*Saint-Renan*).

Les Ambulances légères de 1793 (XL, 239). — A la question posée par *La Chronique médicale*, une brochure du lieutenant Gravier, *La levée en masse dans la Vienne en septembre 1793* (imprim. Blais et Roy, Poitiers, 1911), apporte une réponse au moins partielle. Dans cette brochure se trouve, en effet, le *Mémoire des médicaments, instruments et autres choses utiles pour le service des citoyens qui doivent partir pour l'Armée de Vendée et estimés nécessaires par les officiers de santé Martineau et Panetier.*

Voici ce mémoire :

— 1° —

Chariots	4	Draps usés	4
Matelas	8	Draps de bonne toile à appareils et à bandes	4
Couvertures de laine	16		
Traversins	8		

— 2° —

Bistouris	3	Sondes	2
Pinces	2		

— 3° —

Eau-de-vie (veltes)	2	Térébenthine de Venise	2
Camphre (livre)	1	Onguent de la mère	2
Miel nouveau (livre)	20		

— 4° —

Tartre stibié (once)	2	Huile d'olives	2
Alcali-fluor (6 flacons de chacun 1/2 once)	6	Sucre (livre)	2
		Electuaire d'hyera picra (livre)	4
Thériaque fine (livre)	1	Sené (livre)	1
Elixir de Garrus (once)	4	Sel d'Epson (livre)	2
Eau d'arcabusade spiritueuse (bouteille)	1	Vulnéraire de Suisse (once)	4

Les citoyens Beaupoil et Seuilly, fournisseurs.

Arrêté à Châtellerault, le 10 septembre 1773, an II de la République une et indivisible.

Les officiers de santé, Martineau, Panetier.

Dans ce *Mémoire*, se trouvent les éléments de l'*Ambulance de Bataillon de Châtellerault.*

Pr R. MERCIER (*Tours*).

L'eau spiritueuse de Comère Duchamp (xl, 182) — Il y a de beaux documents sur cette spécialité aux *Archives de Chantilly* (Manuscrit Condé, n° 523) avec Lettres patentes de 1773, 1781, 1783, etc. Cette spécialité de *Du Chans* ou *Duchamp* avait été approuvée par l'*Académie Royale des Sciences*.

Bouvet (*Paris*).

Romantique (xl, 268). — *Romantique* apparaît pour la première fois en 1694, employé par l'abbé Nicaise dans le sens de « romanesque ». Dans ce dernier sens, on le retrouve chez Marmontel, et il ne devient usuel qu'au cours du dix-huitième siècle. On l'emploie, dès lors, pour caractériser certains paysages. Il semble emprunté à l'anglais *romantic*, venu lui-même du vieux français *romant*.

Le mot *romantique* a commencé à s'employer par opposition à *classique* entre 1829 et 1830, d'après le sens que Schlegel a donné à l'allemand *romantisch* (début du xixe siècle). On rencontre couramment le terme *Romantisme* à partir de 1823.

A. Baillot (*Chinon*).

Autre réponse. — Pour répondre à la question posée par M. Marcailhou d'Aymeric, permettez-moi de rapporter une anecdote personnelle. Lorsque, en 1905, je passai devant la Faculté des lettres de Bordeaux la première partie du baccalauréat latin-grec, j'eus à traiter à l'écrit des *Rapports* de Jean-Jacques Rousseau et de nos grands poètes romantiques. J'avais commencé ma copie par ces mots :

Jean-Jacques Rousseau dans ses *Rêveries d'un promeneur solitaire* qualifie de *romantiques* les rives du lac de Brienne. C'est la première fois que nous trouvons pareille expression employée en littérature et l'auteur était loin de se douter que ce qualificatif serait, quelques années plus tard, celui d'une école littéraire nouvelle qui saperait les bases de l'antique classicisme.

Admis à l'oral, je fus interrogé en français par M. Lebreton, alors professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux. Se souvenant de ma dissertation française, il me demanda si j'étais bien sûr que le mot « romantique » n'avait jamais été employé avant Jean-Jacques Rousseau. Timide comme on l'est un jour d'examen, je répondis je ne sais quoi ; mais M. Lebreton, très bienveillant d'ailleurs, me déclara qu'en effet, le mot, à sa connaissance, n'avait jamais été employé antérieurement.

Mme de Staël n'était qu'une enfant de douze ans quand Rousseau est mort. Il semble donc qu'on puisse conclure que c'est à Jean-Jacques Rousseau et non à elle qu'il convient d'attribuer la paternité du mot *romantique*.

Dr J.-C. Micheleau (*Coutras*).

Chronique Bibliographique

P.-E. Schazmann. — **La comtesse de Boufflers**, un vol. in-8° carré, Editions Fernand Roche, Paris, 1933 (*Prix : 20 francs*).

La vie de Marie-Charlotte, Hippolyte Camps de Saujon, comtesse de Boufflers-Rouvenet, fut un tel roman que M. Schazmann a pu l'écrire sans le détestable souci de la « romancer ». Il en vient cet autre et merveilleux avantage que, faite sur des documents et des textes précis, l'érudition ne s'y sent pas et qu'elle reste partout de la plus agréable lecture.

Marie-Charlotte, maîtresse du prince de Conti, amie de Jean-Jacques Rousseau, de Hume et de Gustave III de Suède, est représentative de la haute société du XVIIIe siècle, plus spirituelle et délicate que réfléchie, trouvant Rabelais *extravagant*, *sot et dégoûtant* (p. 28), mais entichée de la *Nouvelle Héloïse*, du *Contrat social* et de *l'Emile*, philosophe mais frivole, et dont la morale accommodante servait la légèreté. Avec elle, c'est donc tout un monde que l'auteur fait revivre, et il le fait de façon charmante mais avertie, pittoresque mais vraie, et si habile que le charme de l'héroïne fait oublier les misères du temps où elle vécut.

Lorsque Sainte-Beuve consacra une causerie à Mme de Boufflers il souhaitait qu'après lui cette causerie fût complétée. Marie-Charlotte méritait, en vérité, que ce vœu fût accompli. Le voici réalisé avec goût et avec bonheur dans ce beau volume des Editions Fernand Roches.

Vient de paraître

Aux Editions Louis Arnette, 2, rue Casimir-Delavigne, Paris.

Dr Jacques Sedillot. — **Le rhumatisme et la goutte; leur pathogénie et leur traitement**, un vol. in-8° de 184 pages. (*Prix : 15 francs.*)

Dr Jacques Sedillot. — **L'eczéma, l'urticaire et les dermatoses prurigineuses; leur pathogénie, leur traitement**, un vol. in-8° de 156 pages. (*Prix : 15 francs.*)

Le Gérant : R. Delisle.

Paris-Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie. — 1934.

41e ANNÉE N° 2 1er FÉVRIER 1934



Superstitions et pratiques populaires médicales

Par le Dr M. SCHÄCHTER

(de Bucarest).

Il n'y a pas de pays où, à côté de la médecine des médecins, n'existent de nombreuses pratiques médicales populaires, les unes d'origine superstitieuse pour la plupart et ayant souvent des conséquences redoutables, les autres aboutissant d'une expérience séculaire qu'on aurait tort de mépriser *a priori*.

Parmi les premières se placent les coutumes criminelles en vue de la « guérison rapide » des maladies vénériennes. On croit, en effet, en maintes campagnes, que les blennorragiques et les syphilitiques sont aussitôt guéris s'ils ont des rapports avec une vierge ou une femme gravide, à la condition que l'acte sexuel soit accompli *sans le consentement* de la femme ou de la fille. Ce qui est à souligner, c'est qu'à la base de cette superstition existe la conviction que, par le *contact violent*, la maladie passera du malade au sujet non souillé encore.

A. Hellwig, qui a publié une série de travaux sur le problème des relations existant entre croyances superstitieuses et délits de nature sexuelle, montre dans *Superstitions importantes au point de vue médical et criminel* (*Zeitschr. d. Sexualwiss.*, 1931,

Bd. XVIII) que la coutume d'avoir recours au coït *per violentiam* est très répandue dans toute l'Allemagne et que, dans ce pays, si préoccupé des problèmes d'hygiène mentale, nombreux sont les procès intentés à de jeunes paysans incultes, coupables de viols commis sur des femmes gravides ou sur des jeunes filles, dans le seul but de se guérir d'une maladie vénérienne. Dans beaucoup de ces cas, les accusés ont plaidé l'innocence, se disant victimes de leurs croyances populaires ; mais on devine combien souvent ces assertions peuvent être fausses, et le viol avoir été commis dans un tout autre but que la guérison d'une prétendue maladie.

Toute une série de travaux faits depuis peu en Allemagne ont montré que ce pays souffre beaucoup d'un nombre énorme de dégénérés de tout genre, qu'on évalue à plus de six millions sur une population totale de soixante millions d'âmes. Ce fait explique, jusqu'à un certain point, la fréquence des procès criminels sexuels dont je viens de parler.

Cependant, la superstition qui est à leur base n'est pas privative à l'Allemagne. On la retrouve en Roumanie, en Tchéco-Slovaquie et en Autriche. Le médecin Forel l'a signalée à Vienne et dans ses environs avec sa hideuse conséquence : le viol et l'infection de foule de jeunes filles saines et vigoureuses ; et, dans son travail *La question sexuelle*, il relève ce détail que les victimes sont à peine âgées, en général, de onze ou douze ans.

Une autre pratique médicale populaire, moins redoutable que la précédente, mais dangereuse aussi, se rencontre en certains cantons de la Roumanie. Cette fois, il s'agit d'un traitement rapide de la blennorragie. La méthode est fort simple. On se procure une betterave que l'on expose à la chaleur pour la ramollir un peu. Puis, on creuse dans sa longueur un trou cylindrique ayant les dimensions du pénis malade. On introduit alors l'organe dans la betterave ; on laisse en place plusieurs heures ; et l'écoulement passe pour s'arrêter. Ce qui en est réellement, on le devine ; mais la plus grande malfaisance de la méthode est dans ce fait que le malade se *croit* guéri et que, fort de cette conviction, il reprend sa vie sexuelle.

Nous venons de voir le revers de la médaille ; mais elle a aussi son bon côté ; je veux dire qu'à côté de pratiques populaires nocives, il en est d'autres, consacrées par l'expérience et dont la médecine peut faire son profit. Nous savons tous, par exemple, l'histoire populaire du *babeurre*, que, bien avant les médecins d'enfants, les paysans hollandais utilisèrent empiriquement. Aujourd'hui, son emploi populaire est devenu savant et le babeurre est un aliment, dont, en certaines circonstances, les pédiatres ne sauraient plus se passer.

Il en est advenu de manière pareille pour le *régime des pommes crues* préconisé récemment, en Allemagne, par Moro et Heisler. Ce traitement, connu et employé depuis des temps lointains en France, et usité en Allemagne par les paysans, fut « découvert » seulement en 1928 par le médecin de campagne Heisler. Ce dernier, ayant étudié de près les pratiques et coutumes médicales populaires, avait noté, entre autres, l'efficacité des régimes de pommes crues dans les états diarrhéiques des enfants et des adultes. On sait d'ailleurs, qu'au cours de la Grande Guerre, beaucoup de soldats allemands, en pleine crise de diarrhée dysentériforme, mangeaient des pommes crues et furent ainsi guéris.

Nous avons insisté dans une série de travaux ailleurs publiés sur les résultats très encourageants que nous avons obtenus par l'administration d'un régime de fruits crus (pommes, poires et abricots) dans le traitement des états diarrhéiques des enfants et des nourrissons.

Certes, la méthode rencontre parfois quelque résistance dans certains milieux familiaux convaincus de la nocivité des fruits dans les états diarrhéiques des enfants ; mais cette méfiance cède devant les résultats ; la méthode gagne du terrain ; cette méfiance disparaîtra, et l'introduction des pommes crues dans la diététique des états diarrhéiques infantiles n'est qu'un succès de plus dans la voie ouverte par les pratiques populaires.

D'autres de ces pratiques mériteraient aussi d'être discutées, car elles pourraient rendre des services ; mais je veux me borner et dirai seulement en passant, comment on traite le prurit essentiel dans les environs de Bucarest. On applique sur l'endroit prurigineux des compresses chaudes et même surchauffées, imbibées avec une infusion de feuilles d'armoise ou simplement d'eau chaude. Dans un cas qui nous est connu, chez un homme de 50 ans, souffrant d'un prurit dont la cause ne fut pas trouvée et chez lequel aucun des médicaments prescrits par les médecins n'avait donné de sédation, les applications de compresses d'eau chaude firent des merveilles. De même d'ailleurs, en Bessarabie, on a couramment l'habitude d'appliquer des compresses chaudes sur toute dermatose douloureuse ou prurigineuse.

Nous dirons donc pour conclure que, si les superstitions populaires ayant un caractère criminel doivent être combattues avec la dernière énergie, par une propagande intense faite surtout dans le milieu rural et dans les milieux urbains à mentalité rudimentaire, d'autres pratiques populaires, qui entrent dans le groupe de celles dont nous avons parlé dans la seconde partie de cet article, méritent toute notre attention, car il n'est pas défendu d'espérer que leur étude sérieuse et soignée ne nous donne, à un moment donné, un remède du type babeurre ou du type des pommes de Moro et de Heisler.

Un traitement énergique de la paresse

Sous ce titre, le *Courrier Médical* dans son nº 51 du 17 décembre dernier publiait l'*Actualité* suivante :

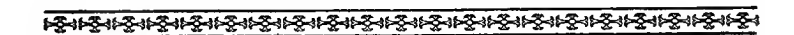
L'Etat de Lichtenstein, nous apprend *Marseille Médical*, a édicté une loi qui prescrit l'internement des paresseux : les sujets qui par goût se refusent au travail, ceux qu abandonnent leur famille, les alcooliques, tous ceux qui cherchent à vivre aux frais de la collectivité, peuvent être internés, d'abord, par les Communes ; s'ils ne se corrigent pas, l'Etat ratifie l'internement et envoie les délinquants dans une colonie de travail pendant une période de 6 mois à 2 ans, susceptible d'être prolongée de 3 ans au cas de récidive.

A cette heure où, par souci d'eugénique, tant d'Etats décident de la stérilisation des individus tarés afin qu'ils ne perpétuent une race dégénérée, l'Etat de Lichtenstein avec sa banale peine d'emprisonnement paraît retarder. L'Islande de l'an 900 avait adopté des mesures plus radicales.

En ce temps-là, dans ce pays, chaque tribu nommait cinq magistrats appelés d'abord Hrepstiorars, plus tard Reppagogues et dont les fonctions étaient fort étendues.

La nécessité de défricher cette île sauvage, écrit Joseph-Chérade Montbron (*Les Scandinaves*, 2 vol. in-8°, Maradan, Paris, 1801, note 1 du liv. VI, t. I, p. 359), les obligea, en même temps, à faire contre les mendians, des lois très sévères. Entre autres articles, ces lois permettaient de leur faire subir la castration, afin que leur *espèce parasite* ne se multipliat point, et défendaient sous des peines graves, de les nourrir ou de leur donner asile ; mais elles assuraient, aux dépens des parents ou du public la subsistance à ceux qui devenaient mendiants par infirmité, par vieillesse, ou par toute autre cause indépendante de leur volonté.

Ces barbares n'eurent pas l'idée de créer la profession de jeune chômeur aux frais de l'Etat. L'emprisonnement dans des colonies de travail (?) ne leur suffisait même pas. C'étaient des barbares.



 Anecdotes 

La malade imaginaire. Un médecin, homme d'esprit, fut appelé par une dame qui lui dit qu'elle avait besoin de faire quelques remèdes et qu'elle ne se portait pas très bien. Le médecin alors l'interrogea sur son état, et apprit d'elle qu'elle buvait, mangeait, dormait bien et avait tous les signes d'une santé parfaite. — « Je conçois, à présent, madame, lui dit-il, quelle est votre maladie. » — Et après avoir récapitulé ce qu'elle venait de lui dire : « Nous avons des remèdes qui vous ôteront tout cela. » (*Bois-Robert.*)

Le blessé imaginaire. Un docteur en droit, ayant eu le malheur de rencontrer un troupeau de bœufs, fut renversé et si bien froissé qu'il se crut blessé très dangereusement. On l'emporte ; on appelle le chirurgien, qui lui demande où est son mal. Il croit d'abord avoir une jambe cassée ; on l'examine ; on le retourne ; elle se trouve saine. C'est donc l'autre. Même examen ; même résultat. Voyez aux bras. L'un et l'autre sont en bon état. Le col, les épaules, le dos, le ventre, rien n'est offensé. « Bonsoir, notre maître, dit l'esculape ; quand vous aurez visé où est votre mal, nous y ferons quelque chose. » (*Bonaventure Desperriers.*)

Du bâton dans les relations confraternelles. Tallemant des Réaux rapporte que Mme de Termine, plus tard maréchale d'Estrées, ayant un fils fort malade, on décida une consultation de grands médecins. Il y avait le vieux Duret, Charles de Lorme et un autre. Quand ce fut à entrer, Duret, comme le plus vieux, passe ; son confrère parisien le suit, précisément parce qu'il était de la Faculté de Paris et que de Lorme était docteur de Montpellier. Aussitôt, de Lorme prend un bâton de cotret, qui se trouvait là, et rosse son homme. Duret s'enfuit. On court après lui : « Hé, monsieur ! vous n'ordonnez rien pour mon fils ? — Faites-le saigner, madame. » Et jamais on ne put le faire revenir. Cependant de Lorme fut assez heureux pour guérir l'enfant.



MÉDECINS-POÈTES



BONNECAMP

Levot dans sa *Biographie bretonne* ne cite pas ce poète et médecin breton du xvii[e] siècle ; et, chose surprenante, J. Roger (*Les médecins bretons du XVI[e] au XX[e] siècle*, in-8°, Baillière, Paris, 1900) ne l'a pas davantage connu. En 1885, Arthur de la Borderie crut le découvrir et lui consacra quelques pages dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* (1885, pp. 310-316), avouant que ce n'était point là une brillante découverte, encore, dit-il, que Bonnecamp alliât *deux aptitudes ou, si l'on veut, deux occupations assez rarement unies, la poésie et la médecine.*

Sur ce dernier point, Arthur de la Borderie, qui n'était pas médecin, faisait une erreur ; et, toujours parce qu'il n'était pas médecin, il commit cette autre erreur de croire faire une découverte. Bonnecamp, en effet, était mentionné par A. Chereau, dès 1874, dans son *Parnasse médical français* (in-12, Delahaye, Paris, p. 77), — si toutefois le *de* Bonnecamp de Chereau est le même personnage que le Bonnecamp d'A. de la Borderie — et voici ce que le premier en disait :

BONNECAMP (de). — Médecin qui vivait dans la dernière moitié du xvii[e] siècle. On connaît de lui ces vers qu'il composa, en 1680, à l'occasion de la guérison du dauphin au moyen des préparations de quinquina importées en France par le chevalier Talbot :

> *Autrefois, un Talbot, ennemi de la France,*
> *La mit jusqu'aux abois par un fer inhumain :*
> *Un Talbot, aujoard'hui, le gobelet en main,*
> *Par des coups plus heureux en sauve l'espérance.*
> *Malheur à Talbot l'assassin !*
> *Vive Talbot le Médecin !*

C'est tout et c'est vraiment trop peu, car, comme médecin, Bonnecamp ne fut pas le premier venu. Etabli à Vannes, où siégeait le Parlement de Bretagne, il y avait des clients illustres, entre autres, M[me] de Pontchartrain, femme du premier Président du Parlement, et ses enfants.

Comme poète, Bonnecamp se révèle à nous par un recueil de soixante-cinq sonnets, plus un avertissement et une dédicace, publié à Vannes, en 1687, chez Guillaume Le Sieur, sous le titre : *Sonnets sur les principaux mystères de la naissance, de la vie, de la mort et de la résurrection du Fils de Dieu.* Dans l'épître dédicatoire, adressée à M[me] de Pontchartrain, Bonnecamp trace dans un style

rocailleux un portrait intéressant de la première présidente. Dans l'Avertissement qui suit, l'auteur fait, pour le public et pour la postérité, son propre portrait, et l'opinion qu'il exprime là sur ses vers ne pèche pas par excès de modestie.

Ce qu'ils valent, en réalité, rien ne peut mieux le montrer que quelques extraits.

Invocation au Verbe Incarné

Verbe, Substance incréée, adorable Splendeur,
Image de la gloire et des beautez du Père,
Clarté de ce soleil, Eclat de sa lumière,
Allumez dans mon âme une céleste ardeur !

Le Massacre des Innocents

Par l'ordre du tyran, les fils à la mamelle
Tombent navrés, percés d'une pointe mortelle ;
De leur flanc, sang et lait coulent avec horreur !

O confesseurs muets ! martyrs avant de croire !
Du ciel, Dieu vous sourit ! Montez donc dans sa gloire,
Et de votre bourreau bénissez la fureur.

Jésus et la femme pécheresse

« *Jésus, de vos bontez ouvrez-moi les abymes,*
Pour y noyer, dit-elle, et mes feux et mes crimes !
— *Va, lui dit le Sauveur, tes péchés sont remis :*

Tes pleurs et ta tendresse ont mérité ta grâce ;
Tes fautes, tu les hais... et moi je les efface !
Je t'en pardonne plus que tu n'en as commis. »

Apostrophe à Pilate

Tu te laves les mains, juge lâche et perfide !
Après que ta faiblesse a fait un déicide,
Quelle eau, du sang d'un Dieu peut te purifier ?

Ah ! cherche ton pardon dans l'horreur de ton crime ;
Aie recours à Celuy que tu fis ta victime ;
Sa mort seule a pouvoir de te justifier !

Au Roy sur la Mort de Saint Louis.

Il changea sa couronne en une autre d'épine,
Que portait en mourant la Majesté divine ;
Au ciel, comme un martyr, il entra triomphant.

O Toy, son successeur, que même ardeur anime,
En suivant les projets de ce roy magnanime,
Grand Prince, va planter la Croix sur le Croissant.

Les Noces de Cana.

Aux noces de Cana, par le défaut du vin,
La soif qu'on y souffrit (à ce qu'on dit) fut preste
A la confusion du maître du festin
De gaster tout l'honneur d'une si belle feste.

Jésus avec sa mère y fut jusqu'à la fin ;
Elle lui dit : « Mon fils, agréez ma requeste :
En faveur de l'époux, que vous voyez chagrin,
Ordonnez, s'il vous plaist, qu'à boire l'on s'appreste.

Le vin manque ; mais rien ne manque devant vous ! »
Aussitôt, l'eau se change en vin piquant et doux ;
Le plaisir de nouveau se répand dans la troupe.

La soif renaît, s'éteint avec cette liqueur ;
Chacun des conviez remplit, vide sa coupe,
Boit sa part du miracle... et bénit son auteur.

Le jugement dernier

Celui qui voulut naître entre deux animaux,
Qu'une crèche reçut dans une pauvre étable,
Qui prit un corps passible et sensible à nos maux,
Et qui, parmi les siens, se rendit méprisable ;

Celuy qui n'a souffert que de rudes travaux,
Qui ressentit des Juifs la rage impitoyable,
Qui fut crucifié par la main des bourreaux,
Sera, le dernier jour, un Juge formidable !

O jour plein de plaisirs ! O jour rempli d'horreur !
Jour de grâce et d'amour ! Jour d'ire et de fureur !
Qui paie et qui punit le juste et le coupable ;

Fais que ton souvenir, qui rend mes sens confus,
M'attache sur la croix sanglante, avec Jésus,
Ou sors de ma mémoire, ô jour épouvantable.

Si les soixante-cinq sonnets de Bonnecamp, écrit Arthur de la Borderie, *valaient celui-là, ma découverte serait vraiment belle.* Hélas ! On a pu en juger ; ce n'est pas le cas.

Dr Louis Dujardin (*St-Renan*).



Éphémérides



— 1633 —

13 février. — Ordonnance du Parlement de Paris contre les pages et les laquais, dont les excès effrayaient la capitale et contre lesquels l'action répressive de la justice n'avait, jusque-là, que de faibles moyens.



17 février. — Mort à Berne du chirurgien Guillaume Fabrice dit de Hilden, car c'était en cette ville qu'il était né le 25 juin 1560. Il fut le restaurateur de la chirurgie en Allemagne et on l'a comparé, à cet égard, à notre Ambroise Paré, dont il n'eut pourtant ni la réserve ni le discernement tant dans ses réformes que dans ses inventions.

28 février. — Mort de Albert-Wenceslas-Eusèbe Wallenstein, duc de Friedland, qui fut, après Gustave-Adolphe, le premier héros de la guerre de Trente ans. Schiller, comme poète, l'a immortalisé ; mais, comme historien, il a apporté à sa propre tragédie le correctif de l'histoire et ramené le héros à la mesure d'un aventurier longtemps heureux.

— 1734 —

8 février. — Mort d'*Elie* Camerarius, second fils d'Elie-Rodolphe, né à Tubingue, le 17 février 1673. Comme son père et comme son frère aîné (Rodolphe-Jacques), il prit le bonnet de docteur en médecine dans la faculté de sa ville natale. Là, il obtint peu après une chaire qu'il occupa avec assez de distinction pour recevoir bientôt la charge de conseiller et premier médecin du duc de Wurtemberg. Il a laissé d'assez nombreux ouvrages, semés d'idées singulières et où il témoigne, en particulier, d'une grande crédulité pour tout ce qui touche à la magie.

9 février. — Mort de Pierre Polinière, médecin et physicien, né à Coutances, le 8 septembre 1671. Convaincu de la vanité des livres de son temps sur la physique, il résolut de montrer l'insuffisance de la physique des péripatéticiens et de ramener cette science à l'expérience. Son cours de physique expérimentale fut le premier de ce genre qui s'ouvrit à Paris et il attira un nombre considérable d'auditeurs. Polinière eut ainsi le mérite de contribuer aux progrès de la physique en la vulgarisant.

27 février. — Mort de Jean Arbuthnot, médecin anglais, né dans le comté de Kincardin en 1658. Il doit surtout de survivre dans la mémoire des hommes au fait qu'il s'évada de la médecine pour briller dans la littérature. Les Anglais le comparent à Cervantès pour la tournure de ses idées et pour le talent avec lequel il maniait la satire. Beaucoup de ses œuvres ont été ainsi attribuées à Svift. C'est dans l'une d'elles que le peuple anglais se trouve désigné sous la dénomination dérisoire de *John Bull*. Depuis, elle a fait fortune.

— 1834 —

4 février. — Mort, à Paris, de la cantatrice Julie-Amélie Périé, fille du compositeur Candeille.

7 février. — Mort dans une maison de santé de Louis-Antoine Fauvelat de Charbonnière, comte Bourrienne, né à Sens le 3 juillet 1769. Ancien secrétaire du général Bonaparte, rallié plus tard à Louis XVIII, il fut député de 1815 à 1827 et est surtout célèbre par ses *Mémoires*.

9 février. — Mort du compositeur Blin, organiste de Notre-Dame de Paris.

12 février. — Mort à Berlin de Frédéric-Daniel-Ernest Schleiermacher, né à Breslau le 21 novembre 1768. Prédicateur, théologien et philologue, pasteur à la Trinité de Berlin en 1809, membre de l'Académie en 1811, il fut un de ceux qui travaillèrent au réveil du sentiment national pendant l'occupation française.

16 février. — Mort de l'improvisateur italien Marco Faustino Gagliuffi, né à Raguse en 1764. Plusieurs de ses pièces ont été réunies sous le titre *Poemata varia meditata et extemporalia*.

18 février. — Mort de Charles-Louis de Knebel, né à Wallerstein le 30 novembre 1744, poète lyrique (*Elégies, Hymnes*, etc.) et traducteur de Properce et de Lucrèce.

21 février. — Mort à Toulon d'Etienne Gosse, né à Bordeaux en 1773, publiciste (rédacteur au *Miroir*, fondateur du *Pandore*), auteur dramatique (*Le Médisant, Les femmes politiques, Manon Lescaut*, etc.) et d'un curieux ouvrage sur l'Opéra-Comique.

22 février. — Naissance à Orléans du théoricien musical Anatole Loquin.

26 février. — Mort de l'imprimeur allemand Seneflder, qui avait inventé, en 1808, l'art de la lithographie. Né à Prague, le 16 novembre 1771.

Caricature

LES MALADES ET LES MÉDECINS

de Ch. Jacque



L'EXPRESSION DE LA RECONNAISSANCE SPONTANÉE

Nous allons envoyer à tous les journaux la petite lettre suivante : « Monsieur le rédacteur, permettez-moi d'employer la voie de votre estimable feuille pour faire connaître à toute la France que, depuis six ans, j'avais diverses maladies toutes plus cutanées les unes que les autres. J'ai été radicalement guéri en l'espace de dix jours par le Dr **Blaguenville** auquel je ne saurais témoigner trop publiquement ma reconnaissance car, une fois guéri, cet homme généreux, ce véritable bienfaiteur n'a pas même voulu recevoir mes simples remerciements. » Signé : **François Chatoulard.**

La Médecine des Praticiens.

LA PHOSPHATINE FALIÈRES

Sa présentation sous deux formes.

Pour pouvoir satisfaire les exigences de l'organisme de l'enfant aux diverses périodes de son évolution, pour permettre de varier l'alimentation, pour répondre enfin au désir exprimé par de nombreux médecins, la *Phosphatine* se présente sous deux formes :

Spéciale. — C'est la Phosphatine, *sans cacao,* dont la formule a été légèrement modifiée pour l'adapter scientifiquement à l'usage de l'enfant, à partir du 5e mois.

Normale. — C'est la Phosphatine, *aromatisée au cacao* (3 $\frac{1}{2}$ %), recommandée à partir du 8e ou 9e mois, ou davantage, surtout au moment du sevrage et pendant la croissance.

Dans la composition de la *Phosphatine* figurent des farines de céréales et fécules choisies, soumises à un blutage modéré qui permet la conservation de l'assise protéique des grains, siège des vitamines, indispensables à la croissance. Aussi, la *Phosphatine spéciale,* sans cacao, n'est-elle pas blanche.

La *Phosphatine* n'est ni une farine stérilisée (la stérilisation transforme les amidons en dextrines) ni une farine cuite (la cuisson à haute température détruit les vitamines). Un procédé de fabrication original met en œuvre des traitements spéciaux qui provoquent une digestion partielle par transformation de la molécule amylacée : d'où l'assimilation parfaite de la *Phosphatine,* par les enfants, même du premier âge.

Tout enfant, à partir de cinq mois, qui est sans appétit, qui ne peut supporter le lait, qui a des vomissements ou de la diarrhée, retire un bénéfice immédiat de l'usage de la Phosphatine *spéciale sans cacao* à la dose d'une cuillerée à café rase pour un biberon. La transformation est rapide. L'appétit revient. Le poids progresse. La tolérance est absolue.

Plus tard, lorsque l'enfant grandira, vers le 8e ou 9e mois, ou davantage, il pourra commencer à prendre les bonnes bouillies de *Phosphatine normale, aromatisée au cacao.* Une longue expérience a démontré que cette farine était l'aliment type de l'enfant, surtout au moment du sevrage et pendant la croissance, parce qu'elle lui apporte, sous une forme très agréable, tous les éléments nutritifs nécessaires à son parfait développement.

N. B. — L'usage de la *Phosphatine* est particulièrement économique parce qu'il suffit d'ajouter au lait une faible quantité de cette farine pour obtenir un aliment complet, fortifiant, délicieux.

⁂ Correspondance médico-littéraire ⁂

Questions.

Sculpture à retrouver. — Quelle est l'église au portail de laquelle se trouve une sculpture d'Eve, offrant une pomme de la main droite, tandis qu'elle cache dans la main gauche, derrière son dos, une autre pomme ?

Dr Alb. LUBETZKI (*Paris*).

Le charlatan Boile. — On trouve dans le *Traité des maladies vénériennes* d'Astruc le passage suivant, que j'emprunte à la traduction française de l'ouvrage donné à Paris, chez Guillaume Cavalier, en 1743 (liv. II, chap. II, p. 31) :

Je ne m'arrêterai pas à réfuter les idées de ceux qui croient que le virus vénérien n'est autre chose qu'un essaim nombreux d'animaux très petits, très agiles, très vifs, très féconds, qui étant une fois reçus, se multiplient vite, se transportent fréquemment dans les différents endroits du corps, qui piquent, percent, mordent les parties où ils s'attachent, qui, par là, les enflamment, les rongent, les ulcèrent et qui, enfin, sans aucune altération dans les humeurs, produisent tous les symptômes de la vérole. Comme cette prétention n'est qu'une pure fable, dénuée de toute preuve, il n'est pas besoin de raisonnement pour la rejeter ; puisque, comme dit Cicéron (IIe Philippique) sur un semblable sujet : *Rien n'est moins digne d'un homme raisonnable, que d'opposer à celui avec qui l'on dispute, une opinion qu'il n'a qu'à nier, pour arrêter tout court celui qui l'oppose.*

Si l'on admettait une fois que la vérole fut produite par de petits animaux, nageans dans le sang, on aurait autant de raison de penser de même non seulement de la peste, comme l'a cru autrefois le R. P. Kircher, Jésuite, et depuis peu le R. P. Saguens, Minime, mais encore de la petite vérole, de l'hydrophobie, de la galle, des dartres et des autres maladies contagieuses et, en un mot, de toutes les maladies, en renversant toute la théorie de la médecine ; car on ne saurait rien alléguer pour prouver que la vérole dépend de petits animaux, qui ne serve à prouver de même que les autres maladies dépendent aussi de pareils animaux, mais d'une autre espèce : ce qui serait, à mon avis, de la dernière absurdité.

Je me souviens, à ce sujet, qu'en 1726, un charlatan, nommé Boile, débita effrontément, à Paris, de pareilles extravagances, avec une adresse, dont il n'était pas d'abord facile de se défendre, mais enfin avec un succès, qui doit empêcher de suivre son exemple. On m'excusera si je rapporte cette histoire, qui ne sera ni longue ni étrangère au sujet. Cet homme assurait que toutes les maladies étaient produites par de petits animaux, renfermés dans le sang ; que chaque maladie différente dépendait d'animaux différens ; que ces animaux pernicieux avaient chacun en particulier pour ennemis d'autres animaux qui les poursuivaient, les détruisaient, comme les chiens de chasse détruisent les lièvres ou les éperviers les pigeons ; qu'il connaissait parfaitement les diverses espèces d'animaux qui produisaient chaque espèce de maladie et ceux qui leur étaient le plus contraires et qui pouvaient servir à la guérison des malades ; qu'il savait les remèdes où se

trouvaient le plus abondamment ces animaux secourables ; et qu'ainsi il possédait l'art de guérir radicalement toutes les maladies par une méthode très sûre, très courte et très efficace.

Pour autoriser ces paradoxes, il se servait d'un microscope, avec lequel il se vantait de démontrer à l'œil tout ce qu'il avançait. Ce microscope, qui était assez grand, n'était pas fait, comme les microscopes ordinaires, d'un seul tube mais de cinq, qui étaient joints obliquement et qui formaient par leur inclinaison alternative une espèce de zig-zag. Il prétendait que cela servait à grossir l'image des objets, en ce qu'au lieu d'une simple réfraction des rayons à travers les verres, telle qu'elle se fait dans les microscopes ordinaires, il se faisait, dans le sien, des réflexions répétées des mêmes rayons sur des miroirs cachés au dedans de chaque angle et qu'ainsi la construction de son microscope ressemblait à celle des télescopes du célèbre M. Newton, qui, quoique beaucoup plus courts que les télescopes ordinaires, ne laissent pas d'être plus utiles pour observer les astres ; parce que la réflexion qu'on y fait souffrir aux rayons augmente beaucoup l'effet de la réfraction des autres télescopes

A l'extrémité du tube le plus éloigné de l'œil, l'auteur du microscope plaçait des verres plans ou légèrement concaves, qui contenaient quelques gouttes de la sérosité du sang qu'on venait de tirer à un malade. Ensuite, après avoir ajusté, avec art, les branches du microscope, pour mettre les verres à leur foyer, il faisait voir très distinctement une grande quantité de petits animaux, qui nageaient avec beaucoup de vitesse dans une liqueur limpide et qui, dans une autre maladie, auraient paru (disait-il) sous une autre forme. Après que les assistants avaient bien vu à leur aise, le charlatan ôtait du microscope ces mêmes verres, sur lesquels il faisait couler quelques gouttes d'une autre liqueur, remplie, à ce qu'il disait, d'autres petits animaux qui devaient donner la chasse aux premiers et les détruire ; et, après avoir ajusté de nouveau sa machine, la scène se trouvait changée tout d'un coup et il ne paraissait plus rien, comme si les petits animaux qui s'étaient montrés d'abord, eussent été dans un instant exterminés et anéantis par les derniers.

Beaucoup de gens furent les dupes de ces prestiges et je n'en suis pas surpris : mais enfin, après un examen attentif et curieux, il parut évidemment que les quatre tubes inférieurs du microscope ne servaient de rien pour la vision et qu'ils n'avaient point d'autre usage que de favoriser la tromperie : que, par conséquent, les verres qui se plaçaient avec tant de cérémonie, à l'extrémité du dernier tube et qui étaient chargés d'un peu de sérosité du sang. ou de quelqu'autre liqueur, n'étaient là que pour faire illusion ; puisqu'on ne pouvait apercevoir ni ces liqueurs ni les petits animaux qu'elles auraient pu contenir ; que la vision ne se faisait que dans le tube supérieur, qui formait seul le microscope ; qu'à l'extrémité de ce tube étaient cachés adroitement des verres chargés de quelque liqueur remplie de petits animaux (on connait plusieurs liqueurs de cette espèce) ; qu'en même temps que ce fourbe semblait ajuster les autres tubes, pour servir à la vision, il mettait finement au foyer du tube supérieur les verres qui ne paraissaient pas ou bien il les en retirait, à son gré, et que, par ce moyen, il faisait paraître ou disparaître, à sa fantaisie, les petits animaux contenus dans les liqueurs.

Voilà les artifices que cet adroit et rusé charlatan eut l'impudence d'étaler dans un siècle aussi éclairé et aussi instruit dans la physique qu'est le nôtre et dans une ville comme Paris, remplie de tant d'habiles gens. Je ne sçai ce qu'il espérait de ces fourberies ; mais je sçai qu'il eut la prudence d'éviter par la fuite le châtiment qu'il méritait ; car, dès qu'il s'aperçut que ses ruses étaient découvertes, il plia aussitôt bagage et disparut. Ainsi l'on reconnut les fables dont quelques-uns s'étaient déjà laissé infatuer et la médecine heureusement vengée fut rétablie dans ses anciennes lois.

Quelque érudit lecteur de *La Chronique Médicale* pourrait-il nous renseigner sur le charlatan Boile et sur ses étonnantes anticipations ?

Dr Alb. Lubetzki (*Paris*).

Ludovico Ariosto. — *La Chronique Médicale*, dans ses *Ephémérides* de décembre dernier, n'a fait aucune mention de la mort de Ludovico Ariosto, qui, suivant quelques biographes, survint le 25 décembre 1533. A la vérité, la Revue ne pouvait faire mourir le poète italien deux fois et elle avait rappelé sa mort dans le numéro de juin 1933, à la date du 6 juin 1533. Cette dernière date est, en effet, celle donnée par maintes encyclopédies.

Un confrère pourrait-il dire à quelle opinion il convient de se rattacher et quelle fut la date *vraie* de la mort de l'Arioste ?

GRUINE (*Lodève*).

Un antidote antique contre le venin des vipères. — Une question posée à *La Chronique Médicale* (t. XL, 295) a rappelé la *Monographie du Théâtre antique d'Arles* de Louis Jacquemin L'envie me vint ainsi de relire cet ouvrage, qui mérite mieux que l'oubli dans lequel il est tombé. Or, j'ai trouvé, à la page 39 du tome II, les lignes suivantes :

Les *circulatores* étaient d'habiles jongleurs jouant avec des boules et des anneaux de bronze, avalaut des cailloux et des épées et se faisant piquer par des vipères dont ils neutralisaient le venin au moyen d'un antidote, qu'ils vendaient pour deux as aux gens de la campagne.

Qu'y a-t-il de vrai dans ce texte en ce qui regarde le dernier « tour » des *Circulatores* ? Et, s'il est exact qu'ils aient connu un antidote contre le venin des vipères, pourrait-on dire de quoi cet antidote était composé ?

BARJAC (*Arles*).

Coussin et chaise nuptiaux. — C'était en 1894-1896, autant que je peux le préciser. *La Vie parisienne*, dans une de ses pages centrales consacrées à la Femme, à ses accessoires de toilette et à ses colifichets, disait, avec dessin à l'appui, que l'on mettait dans le trousseau des *Autrichiennes* un *coussin* spécialement destiné à la première nuit de leurs noces. Ayant incidemment rappelé ce fait à quelqu'un, il me fut répondu que le temps n'est pas si éloigné (et peut-être la coutume en persiste-t-elle encore en quelque endroit) où dans l'Est de la France, on donnait aux jeunes ménages une *chaise* appelée à remplir, sinon exactement le même rôle que le coussin dont il est ci-dessus question et tendant vraisemblablement à relever le bassin et à aider au premier rapport, du moins à faciliter, en définitive, l'acte de la procréation.

Ce récit est-il exact ? Quelqu'un pourrait-il confirmer : 1° la véracité de la légende du coussin de *La Vie parisienne* ? 2° celle de l'histoire de la chaise ? 3° donner sur ces deux sujets quelques détails ?

Dr A. BARTET (*Reims*).

Réponses.

Coutance (XLI, 20). — On trouvera des renseignements sur ce médecin dans une étude de Gaudichaud-Beaupré, parue en in-8°, à Brest, en 1869, sous le titre *De la vie et des travaux de Ch. Coutance.*

BLAISOT (*Toulouse*).

Lutèce (XL, 70, 127). — Pour établir l'étymologie véritable du mot *Lutèce*, il faut, je crois, essayer d'abord de rétablir phonétiquement le mot en gaulois. Cette manière m'a permis, sinon de trouver la solution péremptoire du problème, du moins une explication défendable.

Lutetia, me suis-je dit, est une simplification de *Lucotetia* (Ptolémée). C'est un nom gaulois, l'accord est unanime sur ce point, affublé d'une terminaison latine par les Romains.

Comme certains auteurs y remplaçaient le deuxième *t* par un *c*, on est en droit de supposer que *Lucothechia* était une des transcriptions phonétiques latines de ce toponyme. De sorte que, si l'on fait abstraction de la terminaison latine surajoutée et si l'on admet que les anciens Romains étaient, comme les Italiens d'aujourd'hui, enclins à prononcer *ou* la voyelle *u*, on est amené à conclure que les Gaulois devaient dire *Loucoteche.*

Or, ce mot paraît composé de deux éléments dont le second ressemble extraordinairement à l'expression phonétique anglaise de *cottage*, mot dérivé du celtique *cot*, qui signifie cabane, chaumière.

Quant au premier élément, *lu*, ou plus exactement *luc*, c'est évidemment la racine *luc* qui, dans les langues indo-européennes, exprime l'idée de lumière, de blancheur (en grec, λευκός, en latin *lux*, *lumen*). Le radical *luc*, ou sa variante *lug*, entre d'ailleurs dans la constitution d'autres toponymes d'origine gauloise. Un exemple bien connu est *Lugdunum* (en gaulois *Lugdunos*, c'est-à-dire oppidum brillant) qui a donné *Lyon*, *Laon*, *Leyde*.

Je crois donc que le premier nom de Paris devait signifier *chaumières blanches*. En fait, les chaumières de Lutèce étaient réellement blanches, car on avait coutume, pour leur construction, d'utiliser le plâtre déjà fabriqué en abondance, grâce aux dépôts de gypse particulièrement riches dans la contrée.

Dr F. IMHOFF (*Paris*).

Ἰατρόμαντις (xl, 73, 101, 187).— Plusieurs confrères ont fourni à *La Chronique Médicale* d'intéressantes notes au sujet de Ἰατρόμαντις. Plus modestement, je n'apporte qu'une trouvaille de lecture faite dans *Les Romans de la Table Ronde* de Hersart de Villemarque (in-8°, Didier, Paris, 1861). Elle m'a paru assez intéressante pour que cet intérêt me soit une excuse de revenir aujourd'hui sur cette question ancienne dejà.

Dans la légende de *Gherent ou le Chevalier au Faucon*, ce chevalier vient de se battre avec Edeirn, fils de Nuz, et l'ayant vaincu, il l'envoie se livrer au roi Arthur ; mais quand celui-ci le voit blessé autant qu'il était, il est pris de compassion pour ce guerrier, d'ailleurs célèbre, et son premier souci est de lui faire donner les soins que réclame son état.

Arthur manda Morgan-hud, son médecin en chef.

— Emmène avec toi, lui dit-il, Edeirn, fils de Nuz, et fais-lui préparer une chambre, et prends autant de soin de lui que tu en pourrais prendre de moi-même si j'étais blessé ; et que personne n'entre dans sa chambre et ne trouble son repos, excepté toi et tes élèves pour le traiter.

— Sire, j'exécuterai fidèlement tes ordres, répond Morgan-hud (page 263).

Ce texte fournit des détails médicaux curieux ; mais la note de Hersart de Villemarque est plus curieuse encore.

Morgand-Hud et mieux Morgan-Hud, ou simplement Morgan, personnage dont les traditions celtiques, et, d'après elles, tous les romanciers de l'Europe, au Moyen Age, ont raconté l'histoire sur tous les tons, semble apparaître, ici (dans la légende de *Ghérent ou le Chevalier au Faucon*), sous son jour véritable. Son nom, qui peut s'appliquer aux êtres des deux sexes, aide à comprendre par quelle méprise les chanteurs populaires bretons et leurs imitateurs en ont fait une femme : le sobriquet de *Hud* (industrieux, par extension enchanteur, enchanteresse), qui répond exactement au mot *faé*, fée, dans la langue romane, joint à sa qualité de médecin, explique l'origine de sa renommée fabuleuse.

La tradition populaire du pays de Galles, au douzième siècle, lui donne le titre de « reine des fées habile à guérir toutes sortes de blessures » : et lorsque Arthur a reçu le coup mortel à la bataille de Camlan, elle le fait soigner par Morgan.

Giraud le Gallois confirme, d'après les anciens chanteurs populaires bretons, la vérité de cette assertion. Chrestien de Troyes et tous les poètes français disent *Margan la fée* ou la fée Morgane (pp. 318-319).

Voilà donc bien chez les anciens bretons, comme chez les Grecs antiques, la magie associée à la médecine. La méprise des chanteurs populaires, faisant de Morgan une femme, n'est pas moins intéressante, car elle témoigne de la grande place que tinrent les femmes dans la pratique de la médecine des peuples barbares. A cet égard, en ce qui regarde par exemple la Scandinavie païenne, on peut voir un article paru dans *Le Nord médical* le 15 avril 1933 (n° 796, p. 333 *sq.*). Enfin, la note précédente a le troisième mérite de nous montrer la fée Morgane sous un jour qui ne nous est pas familier.

Benoît Pic (*Valognes*).

Anecdotes de médecine (XL, 299, 231). — La remarque faite par M. Martignac (de Loches) à propos des *Anecdotes de Médecine*, que M. L. Neuray (de Fléron) avait rappelées, est juste. Mais Barb. ... du B... n'est plus un problème, car on en trouve une solution à la page 318 du tome IV du *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne* de N. F. J. Eloy (in-4°, Hoyois, Mons, 1778. Voici ce que dit cet auteur :

Anecdotes de Médecine, 1762, in-16, sans nom d'imprimeur, Lille, 1766, in 12 en deux parties. Comme l'Epître Dédicatoire de la première édition est signée Barb.... du B..., cet ouvrage a été faussement attribué à M. *Barbeaux du Bourg*, docteur de la Faculté de Paris. Ce médecin s'en est alarmé ; mais on a bientôt connu le véritable auteur des Anecdotes, et la seconde édition fut annoncée sous le nom de du Monchaux, dans le *Journal de Médecine* du mois de juin 1766.

Ce Du Monchaux est celui dont *La Chronique Médicale* a donné une courte biographie dans ses *Ephémérides* de décembre 1933.

BLAISOT (*Toulouse*).

Lugdunum (XLI, 40). — Dans l'intéressante note de M. F. Imhoff au sujet de l'étymologie du mot *Lutèce*, notre confrère a mis *Lugdunum* en cause. Il voit, dans ce dernier nom, le développement d'une racine *luc* qu'il rapproche du grec λευκός et du latin *lux*, par l'intermédiaire d'une variante *lug*. Il faut rapprocher avec prudence le grec du celtique ; et, pour admettre des variantes, il faut être plus prudent encore. En particulier pour ce qui est de l'étymologie de *Lugdunum*, il reste incertain que *blancheur* et *lumière* aient présidé à la formation du mot.

La Chronique Médicale (XL, 318) à propos du rang du médecin, a rappelé l'existence, chez les Celtes, d'une classe moyenne d'ouvriers de métiers, dont le protecteur divin était le dieu *Lug*, *Lugu-s*, en irlandais *Lug*.

Le nom de ce dieu apparaît dans deux inscriptions romaines : l'une en Espagne, à Osma, ville celtibère, l'autre de Gaule, à Avenche, en Suisse, dans chacune desquelles il est employé au pluriel *Lugovibus*, *Lugoves* (*Cf. Corpus inscriptionum latinarum*, t. II, n° 2818 ; *Mommsen, Inscriptiones confoederationis helveticae*, n° 161). De lui, dérivent les noms d homme *Luguadicus*, en Espagne chez les Celtibères à Ségovie (*Cf. Corpus inscriptionum latinarum*, t. II, n° 2732), *Lugaid* en Irlande.

Il était bien connu en Gaule ; dans ce pays, suivant la doctrine de M. Holder, quatorze localités différentes s'appelaient forteresse de *Lugu-s*, *Lugu-dunum*, nous citerons Laon (Aisne), Leyde (Pays-Bas), Loudon (Sarthe), Lyon (Rhône), Saint-Bertrand-de-Comminges (Haute-Garonne), et enfin deux *Mons Lugdunus*, l'un aujourd'hui Mont-Lubac (Drôme), l'autre situé commune de Geyssans (même département).

Telle fut, du moins, l'opinion de H. d'Arbois de Jubainville dans *La civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique* (in-8°, Fontemoing, Paris, 1899, p. 124-125).

Il va sans dire qu'en cette matière, toutes les opinions peuvent se rencontrer. Le R. P. dom Pezron ne semble pas connaître le dieu Lug dans son *Antiquité de la nation et de la langue des Celtes autrement appelés Gaulois* (in-8°, J. Boudot, Paris, 1703) ; et je trouve les lignes suivantes à sa Table des mots grecs pris de la langue des Celtes (p. 348).

Λύγειος, *niger*, noir ; ce mot vient de *Lug* ou *loag*, qui, chez les anciens Celtes, voulait dire corbeau ; et on dit noir comme un corbeau. Chez les Grecs, λύγος est le même que *nigredo*, ténèbre.

A la vérité, λύγος signifie *osier*. Λυγαῖος et λύγειος sont mots poétiques signifiant *obscur*, *ténébreux*, venant de λύγη, poétique aussi pour *crépuscule*, *demi-obscurité*. A. Chassang (*Nouveau dictionnaire grec-français*, Garnier, Paris, 1872, p. 59, 571) renvoie cependant à une racine λυκ exprimant l'idée de *clarté*. On s'explique que A. Bailly (*Dictionnaire grec-français*, Hachette, Paris, 1797, p. 1205) n'ait pas retenu cette indication. On comprend de même que personne n'ait suivi don P. Pezron dans sa traduction *Lugdunum* = *Montagne noire*.

Les corbeaux sont une plus vieille histoire. On lit au chapitre VI du *Traité des fleuves* attribué à Plutarque (édition de P.-J. Maussac, in-8°, D. Bosc, Toulouse, 1615, p. 23) que Clitophore au chap. XIII de son Κτίσις (*Traité de la fondation des villes*) rapporte que le nom de Lugdunum lui vient de *loûgon*, nom gaulois du corbeau, et de *doûnon* qui signifie *lieu élevé*. En fait, c'est un corbeau, symbole de la ville, et non un aigle, que Falconet et plus tard Ch. Lenormand ont vu sur une médaille lyonnaise d'Albin, aux pieds du génie de la ville, avec la légende GEN. LUG.

Toutefois, H. Monin dans ses *Monuments des anciens idiomes gaulois* (in-8°, Durand, Paris, 1861, p. 115) fait justice de *Mont des corbeaux* par cette juste remarque que

Jusqu'à présent, loûgos ou loûgon ne s'est jamais rencontré, même défiguré, avec le sens de corbeau dans aucun patois français. *Doûnon*, au contraire, est devenu notre mot *dune*, qui a pris le sens très spécial de *colline de sable au bord de la mer*. En très ancien irlandais, *dûn* ne signifie plus que *camp* ; mais le cambrien *din* et le bas-breton *tûn* ont conservé le sens de *colline*.

Le même auteur, qui ne semble pas connaître le dieu Lug, signale, en revanche, deux inscriptions LUC. DIVINAE trouvées à Placencia en Estramadure par Orelli, et il connaît des médailles de l'Est de la France portant en légende LUCCOTINA. Il ajoute :

Luccotina peut signifier en gaulois *lumineux*. C'est peut-être un nom de femme. Il n'est pas impossible non plus que ce soit la divinité présidant à la vue, ou la justice divine (p. 61)

Quelle que soit la valeur de cette dernière hypothèse, Luccotina nous ramène à l'étymologie *Lugdunum* = *Mont de lumière*, proposée

par Héric, contemporain de Charles le Chauve. H. Monin remarque toutefois qu'un auteur du IXe siècle, en cette matière, ne peut pas avoir l'autorité d'un auteur du IVe siècle. Or, il signale de ce dernier temps un *Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* dont l'auteur est resté inconnu et qui porte après *explicit itinerarium* :

Ex eodem viro clarissimo De Verbis Gallicis
LUGDUNUM = *Desideratum montem*

L'auteur anonyme de cet *Itinéraire* avait donc fait un livre, sur la langue gauloise, ou plutôt sur les mots gaulois. Ce livre est aujourd'hui perdu, mais nous savons du moins que *Lugdunum* y était donné comme signifiant *Désiré-mont*, mot conforme aux idiomes néo-celtiques.

Encore n'est-ce pas tout. Roget de Belloguet, dans son *Ethnogénie gauloise* (2 vol. in-8°, Duprat, Paris, 1858) rappelle les trois étymologies que nous venons de dire avec des détails qui méritent d'être lus et auxquels je ne puis ici que renvoyer : *Mont des Corbeaux* (de Grégoire de Rostrenen, Wachter, Falconet, etc.), *Mont désiré* ou *attrayant* (de l'auteur de l'*Itinéraire*), *Mont lumineux* (de Héric) (Cf. t. I, p. 163, § 80, § 81 ; p. 113 *sq.*, § 102, § 103). Mais il indique par surcroît trois autres étymologies (t. I, p. 115) :

A ces trois interprétations contemporaines du nom de Lugdunum, les modernes ont voulu en substituer d'autres : *Lucii dunum*, tirée du prénom de son fondateur Munatius Plancus, et triplement mauvaise. — L'irl. *Lugh* (petit) proposé par Monne, qui exagère passablement, pour ceux qui gravissent les pentes rapides de Fourvières, le *huic non altissimo monti* de Sénèque (*Epit. 91*). — Une troisième enfin, qui serait du moins plus vraisemblable d'après la position de Lyon, et qui conviendrait également au Lugdunum batave (Leyde) et au Luguvallum de Bretagne (Carlisle) ; c'est le C. *Llwch*, affluence d'eaux, Ar. *Louch*, Ir. E. *Loch*, amas d'eau, lac, etc.

Cette dernière remarque me semble importante, car il me paraît obligé que, quelque étymologie qu'on propose pour Lugdunum sur le Rhône, cette étymologie vaille pour Leyde et pour tous les Lugdunum, Mont Lugdunus, etc. L'opinion de H. d'Arbois de Jubainville est celle qui répond le mieux à cette exigence ; mais j'accorde qu'il est redoutable de prendre parti. Peut-être même le seul intérêt de cette trop longue note est-il de montrer les difficultés considérables de l'étymologie et d'encourager chacun de nous à être modeste dans ses opinions.

Brisset (*Lyon*).

Le Tribolet (xl, 294). — Je voudrais pouvoir donner à M. le Dr H. Stauffer une réponse précise au sujet du *Vinum Triboleti* ; malheureusement, je ne puis lui offrir qu'une trouvaille de lecture. Toute modeste qu'elle soit, elle aura peut-être quelque intérêt pour notre confrère de Neuchâtel.

Au début du siècle dernier, vivait un certain Sacombe, dont *La Chronique Médicale* a autrefois parlé comme poète, qui fut médecin, accoucheur et aussi un peu charlatan. A ce titre, il avait découvert un spécifique infaillible contre la syphilis et chanté sa découverte dans un poème *Vénus et Adonis*, paru à Bordeaux en 1816. Il raconte là qu'il vint, en 1806, à Berne pour exploiter sa découverte. Il y fut assez mal accueilli et dut quitter Berne, furieux contre les médecins de la ville :

Engeance d'autant plus fatale,
Que tous ces ignobles Docteurs
Sont des Montagnards Blanchisseurs.
. . . .
On blanchit les pauvres malades,
Qui de Virus sont toujours pleins.
Tandis qu'à l'ombre du Mystère,
Du mal endémique à Cythère,
Par Tribolet, *par Chifirli,*
Le riche seul est bien guéri.

Voilà un Tribolet bernois et médecin. Sans doute n'est-il pour rien dans le *Vinum Triboleti* et le *Panis Triboleti* ; mais s'il guérissait la syphilis, ne fût-ce que celle des riches, c'était bien déjà quelque chose.

Georges Blondinet (*Genève*).

Romantique (xl, 268 ; xli, 23). — M. A. Baillot nous a appris que l'abbé Nicaise en 1694 employait déjà le mot *romantique*, mais dans le sens de *romanesque*. Cependant, *romanesque* vivait toujours et dure encore, avec, à la vérité, une signification très différente de celle qu'on donne à *romantique*.

Si *romanesque* m'a arrêté, c'est que je lui ai trouvé dans Diderot, — j'entends Diderot critique d'art, — une signification un peu particulière, et peut-être bien d'ailleurs assez mal fixée. Ceci n'a du reste rien qui puisse surprendre, car, dans le tourbillon perpétuel de ses idées, Diderot se contredisait volontiers lui-même d'un jour à l'autre, sans s'en tourmenter le moins du monde.

Dans son *Salon de 1767*, recommandant aux artistes l'exagération, en haine d'un style effacé se tenant aussi loin de la vérité que du mensonge, il écrivait : « Mais toute nature exagérée, agrandie, embellie au delà de ce qu'elle nous présente dans les individus les plus parfaits n'est-elle pas romanesque ? — Non. — Quelle différence mettez-vous donc entre le romanesque et l'exagéré ? Voyez le Préambule de ce *Salon*. »

Le *Préambule* ne tient pas tout à fait la promesse faite ; la différence attendue ne s'y trouve pas avec la clarté qu'on espérait. On devine cependant que, pour Diderot, l'*exagéré* était une nature embellie, agrandie, mais embellie suivant son type, agrandie selon ses propres plans, tandis que le *romanesque* était le faux, le caprice, la bizarrerie, le raffinement outré.

Pourtant, on n'est jamais très assuré avec un pareil homme. Dans un autre salon, à propos du paysage, qu'il ne concevait guère que d'après Claude Lorrain ou Le Poussin, il disait de ce genre : « C'est une vue romanesque, telle qu'il y en a peut-être une possible sur la terre. »

Le sens du mot, chez le même auteur, se trouvait changé.

Romantisme a subi les mêmes altérations. Voici, en effet, que dans le n° du 15 octobre 1933 de la revue *Le Médecin et les Lois sociales*, parlant des vacances où tout incline à la paresse, et du retour où le travail nous attend, notre confrère J. Hésop écrit : « Fini le romantisme... le travail commence. » Les créateurs du mot romantique ne reconnaîtraient plus là leur enfant.

A. Martignac (*Loches*).

Origine de la syphilis (xl, 308). — M. le Dr L. Neuray a rappelé qu'en 1688, Gervais Ucay soutint, à Toulouse, la double opinion que la syphilis a existé de tout temps comme punition divine de la fornication et que pour faire naître la vérole, il suffit du coït exercé par une même femme avec plusieurs hommes.

Un siècle plus tard, cette doctrine avait toujours cours à Toulouse, si j'en crois le médecin, accoucheur et charlatan Jean François Sacombe qui, né à Carcassonne, avait commencé ses études à Toulouse avant de prendre le bonnet de docteur à Montpellier. On la retrouve, en effet, toute pareille dans un *Poème sur l'origine, la Cause, les Symptômes et le Traitement de la Vénusalgie ou maladie de Vénus*, que le médecin-poète publia à Bordeaux en 1816 sous le titre *Vénus et Adonis*. Il écrit dans sa préface :

Page X. — Fille naturelle du libertinage et de l'intempérance dont Vénus et Bacchus sont les emblèmes mythologiques, la Vénusalgie a existé dans tous les siècles chez tous les peuples corrompus.

Page XI. — La Vierge la plus saine, qui aura un commerce amoureux et fréquent avec plusieurs hommes sains, sera en peu de jours atteinte de la Vénusalgie et la propagera avec tous les symptômes.

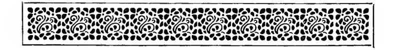
Le vieux Germain Ucay déclarait avec discrétion qu'*on n'a que trop d'exemples de ces vérités et on pourrait faire des histoires des malheurs qui sont arrivés en des débauches de cette nature, si les circonstances étaient moins fâcheuses à dire.* Sacombe qui n'avait pas la discrétion du vieux maître et cherchait même les histoires un peu risquées, ne laisse pas passer si belle occasion d'en raconter une,

que je déclare en mon âme et conscience, ajoute-t-il, *être une preuve irréfragable que la vénusalgie a pris naissance aux bras d'une vierge saine et de quatre jeunes abbés, avec lesquels je vivais dans la plus grande intimité* (p. xv).

Sophie, à peine à dix-sept ans,
Avait la fraîcheur du printemps ;
Teint vermeil de lys et de rose,
Bouche petite à demi close
Pour laisser entrevoir des dents,
Plus blanches que le blanc ivoire,
Gorge d'albâtre et gaze noire,
D'où l'œil pénétrait au dedans.
Taille de Nymphe et beau corsage,
L'œil vif et pétillant d'esprit,
Sophie était jolie et sage.
Sans bien, sans état, elle apprit,
Sous les yeux d'une vieille tante,
Dont elle surpassa l'attente,
A faire à Messieurs les Curés,
Soutanes et bonnets carrés,
Frocs, surplis, aubes et ceintures,
Et mille autres chastes parures.
Un jeune abbé s'introduisit
Dans la boutique de Sophie ;
L'Amour, je crois, l'y conduisit.
Comment veut-on qu'on se défie,
D'un Amour en petit collet,
Qui par ses discours édifie,
Et dont la tante raffolait ?
Comme César, il vint, il vit,
Plut à Sophie et la vainquit.
. . . .
Un dimanche, la bonne tante
Chantait ses vêpres en latin,
Quand l'abbé que le démon tente,
Se livre à son heureux destin.
Il vient. Sophie ouvre la porte,
L'abbé la referme aux verroux,
Et puis se jette à ses genoux,
Fort de l'amour qui le transporte.
Elle veut se mettre en courroux
Et ne peut point Il est si doux !
Puis, elle n'est pas la plus forte,
Et la moins forte a le dessous
Dans un combat de telle sorte.
D'ailleurs, l'historien rapporte
Que sa Sophie, en ce moment
(Dirai-je cruel ou charmant ?)
Ainsi qu'une Grâce ingénue,
En toilette était presque nue
Soupirs, sanglots, larmes, serments,
Bref, tous les vieux tours des amants
Sont mis en jeu. Que nous importe ?
Au fait, au fait. L'Amour l'emporte,
Et lui ravit, pour son bonheur,
Ce que le sexe appelle honneur.
Mon abbé, dans son séminaire,
Séjour de tristesse et d'ennui,
Avait trois amis avec lui,
Qui marmottaient leur bréviaire,
Quand le front ceint d'un myrthe vert
Et d'un noble sang tout couvert,
Il vint leur conter son histoire,
Et son amoureuse victoire.
Pour vous prouver mon amitié,
Avec vous de ma jeune amante,
Fraîche et jolie, aimable, aimante,
Je prétends jouir de moitié.
L'amitié nous unit ensemble,
Que l'amour aussi nous rassemble.
Le Traité fut signé par eux
Et ratifié par Sophie,
Qui crut que la Philosophie
Consiste à faire des heureux.
Avant leur Acte de Licence,
Nos Bacheliers étaient très sains :
Sophie aussi. La jouissance
Les mit aux mains des médecins,
Et son excès donna naissance
A mille effets vénériens.

La théorie médicale de Sacombe était fausse. Son histoire, encore qu'il l'attestât vraie, *foi de Médecin*, dit-il, était sans nul doute encore plus fausse que sa théorie. Mais notre homme n'en était pas à une invention près.

Georges Blondinet (*Genève*).



LE COIN DU PÊCHEUR DE PERLES

❦ Du *Paris-Médical* (dernières nouvelles, juillet 1933).

Le Dr Lambert Mottart, doyen du corps médical belge, *est décédé à Hannut,* à l'âge de 39 ans, *chevalier de l'ordre de Léopold.*

❦ De *La Dépêche* (de Toulouse), n° 23.700 du 8 juillet 1933, sous le titre : *Un char à bœufs heurte une ligne à haute tension* :

MM. Jean-Pierre Jobard, Gilibert et Saint-Léger ont été complètement carbonisés. Il en fut de même des deux bœufs attelés au char. Les corps des victimes ont été transportés à l'hospice de Mornant.

❦ Du *Bulletin meusien*, du 4 mars 1933, sous le titre *En ménage* à propos d'une Polonaise que son mari avait frappée de coups de bâton.

Mme A. L... a porté plainte pour violences contre son mari.

❦ D'une réclame pharmaceutique en légende à la reproduction du tableau célèbre *L'Amour et Psyché.*

Musée du Louvre. — Casanova. *L'Amour et Psyché.*

❦ D'une autre réclame pharmaceutique distribuée récemment au corps médical :

Le prodait arsénical augmente le nombre des globules blancs, le sel de fer les colore et les transforme en globules rouges.

❦ Des petites annonces du *Chasseur français*, n° 4.206 du 20 juillet :

Demoiselle, 40 ans, gaie, affectueuse, sans affaires, *esprit ouvert, correspondrait en vue de mariage.*

❦ Du *Paris-Soir*, n° du 13 août 1933, sous le titre *Un automobiliste s'évanouit au volant de sa voiture* :

Une opération fut pratiquée ; mais néanmoins *l'état de la victime n'est pas désespéré.*

❦ De Robert Sencourt dans *La Vie de l'Impératrice Eugénie* (d'après la critique de M. G. Girard dans *Les Nouvelles littéraires*, n° 569, du 9 novembre 1933) à propos de la réponse d'Eugénie de Montijo à la question sacramentelle qui lui fut posée le jour de son mariage avec Napoléon III :

Elle répondit oui *d'une voix nette et sonore, accentuée par le roulement de l'r espagnol.*

Chronique Bibliographique

René de Vauvilliers. — **Les arpèges de cristal. Poésies,** un vol. in-8°, *Editions du Penseur,* Paris, 1933. (*Prix : 15 francs.*)

René de Vauvilliers, dont *Les Scintillements* ont déjà retenu notre attention, nous présente aujourd'hui, sous le titre symbolique *Les arpèges de cristal,* une série de poésies, qu'il classe, avec humour, en poésies « sur le mode mineur » et poésies « sur le mode majeur ». L'auteur est un véritable poète, qui excelle à donner à ses poésies, une forme en concordance avec ce qu'il exprime... Il a souvent des effets heureux d'harmonie imitative. *En auto* est le triomphe du genre. Ses *Esquisses japonaises* et *Le dernier pierrot* ont une aimable tournure et un grand charme. (*G. Petit.*)

M. Klippel. — **Les fiancés d'Alexandrie, roman philosophique,** un vol. in-8° jésus, *Éditions du Trianon,* Paris, 1933.

L'Auteur a fait précéder son roman d'une introduction qui est un exposé précis et complet de l'histoire de l'école d'Alexandrie depuis le règne de Ptolémée Soter, jusqu'à la chute de l'empire romain. Il y montre en parallèle la décadence de la Grèce et le développement intellectuel, scientifique et philosophique de la capitale fondée par Alexandre le Grand, car, l'œuvre de l'école d'Alexandrie ne saurait être jugée exclusivement au point de vue de la philosophie. Il était bon que cela fût dit, pour rendre justice à Alexandrie.

L'action du *roman* proprement dit se passe en l'an 412 de l'ère chrétienne. Deux amants se sont liés par serment ; lui est chrétien, mais elle, nourrie de philosophie platonicienne, est restée fidèle au paganisme. Ils vivaient à Alexandrie, et un habile ordonnancement des faits vaut au lecteur une curieuse description de la ville, de ses mœurs et de ses coutumes ; aussi bien, l'histoire forme la trame de l'ouvrage, dont l'affabulation est l'ornement. Avec les *Fiancés d'Alexandrie* on visite le tombeau d'Alexandre, mort d'une crise de paludisme. L'auteur nous présente, avec prudence, ce demi-dieu, dont la légende a déformé le caractère, et que Lucain qualifie de « heureux brigand » ; puis, dans un heureux choix, il nous fait connaître les principaux personnages d'Alexandrie : Théophile, le crùel évêque, la douce philosophe Hypathie, l'évêque poète Synésius, qui écrivit un poème sur la calvitie, et dont la figure inspira Lamartine.

A Nicopolis, le lecteur assiste aux jeux quinquennaux, en l'honneur d'Apollon et de Dionysos, décrits avec un grand luxe de dé-

tails. L'anniversaire de la mort de Platon est un prétexte à un beau discours sur l'histoire de la philosophie. Rien n'échappe à notre auteur qui n'oublie pas de nous narrer les discordes civiles et religieuses, qui ensanglantèrent l'histoire de ce temps et de ce pays.

Pour fuir ces querelles et ces meurtres, *les fiancés*, avec un groupe de philosophes, s'embarquent dans un vaisseau de commerce et d'études à destination de *Ultima Thulé*. Cela nous vaut un beau voyage, à la manière de celui du Scythe Anacharsis en Grèce, mais, cette fois, à travers la mer de Crète, la mer Thyrrhénienne et la Mer extérieure jusqu'en Scandinavie, où, sous le soleil de minuit, le roman se termine. Point tout à fait comme on se l'était promis au départ. La jeune fiancée philosophe reste attachée à la philosophie et se détache du mariage. Le jeune fiancé chrétien ramène une jeune Scandinave qu'il a déjà convertie à l'amour en attendant de la convertir à sa foi. Chacun subit sa destinée.

M. M. Klippel a mis au service de son œuvre un style pur et une érudition profonde. L'ouvrage est rempli d'attraits et le charme ne fléchit jamais.

Les *Éditions du Trianon* ont apporté à la présentation de ce livre un soin particulièrement élégant, qu'il faut louer, sans réserve Pour tout cela, *Les Fiancés d'Alexandrie* doivent être conservés dans toutes les bibliothèques. (*G. Petit.*)

Jules MAYOR. — **Cécile Airelle, pharmacienne.** *Les Œuvres représentatives*, Paris, 1933. (*Prix : 12 francs.*)

Un bon livre dans lequel l'Auteur expose avec beaucoup d'à propos et une grande connaissance de la question, la situation d'une jeune fille, droite, honnête, qui, pourvue de son diplôme de pharmacien, est installée dans une petite ville. Roman de mœurs et de caractère, où l'on trouve l'observation fidèle de tout ce qui entoure la jeune pharmacienne, les rapports avec les clients, la curiosité des voisins, les racontars des commères, la sottise des uns, la méchanceté des autres. M. Jules Mayor fait une étude approfondie et une critique très juste des procédés de réclame, souvent éhontée, dont se servent des produits sans valeur. Il nous montre une conscience de femme qui se révolte devant tout cela ; et aussi et mieux encore un pauvre cœur torturé par un amour malheureux.

Ce livre devrait être dans les mains de toutes celles qui aspirent à ces diplômes qui ne leur apportent, souvent, qu'esclavage et désillusion. Pharmacie ! Médecine ! Droit ! Non, mariage, maternité... Avant tout la femme est faite pour l'amour ! M. Jules Mayor présente tout cela avec franchise ; son style simple, alerte, élégant, agrémente la lecture d'une œuvre qui comporte un enseignement. (*G. Petit.*)

Henry J. Gouchon et Robert Dax. — **Les secrets du Zodiaque**, un vol. in-8° gr. jésus, chez l'Auteur, 24, passage Champ-Marie, Paris, 1933. (*Prix : 50 francs.*)

L'astrologie qui prétend « interpréter » les positions astronomiques des astres à un moment donné, en ce qui regarde l'effet sur l'existence terrestre des radiations cosmiques émanées des centres planétaires, stellaires et même des nébuleuses en formation, connaît une vogue que, à pareil degré, elle n'eut peut-être jamais. Cette vogue serait même plus grande encore si, d'une part, trop d'anecdotes ridicules et trop d'ouvrages d'une vulgarisation, qui n'est qu'affaire commerciale, n'étaient pas uniquement ce qu'on connaît d'ordinaire de l'astrologie et n'avaient détourné d'elle les esprits pondérés, qui là-dessus l'ont condamnée sans la connaître ; et si, d'autre part, les connaissances que ce vieil art exige et les calculs qu'il impose n'en faisaient un monde fermé au plus grand nombre.

Il est remarquable qu'aujourd'hui, ce soient surtout des mathématiciens rassis qui s'attachent à cette étude. Cela même conduit logiquement à penser que, s'ils se sont engagés dans cette voie et plus encore s'ils s'y tiennent, c'est qu'ils y ont rencontré davantage que des coïncidences pures de l'ordre des probabilités banales. Voilà pour tout esprit curieux une invitation à les suivre afin de connaître avant de juger.

Mais rien ne s'acquiert sans peine ; et il faut reconnaître que l'étude, ici, est plus austère qu'*a priori* on ne le croit et qu'il y est besoin d'un bon guide. L'ouvrage de MM. Gouchon et Dax en peut servir. Il est fait sous forme de leçons comportant des exercices après chacune d'elles, leçons qu'il faut parfois un effort pour comprendre, exercices indispensables pour être assuré qu'on a compris.

Certes, les auteurs se sont appliqués à être clairs et ils ont simplifié autant qu'ils ont pu. Ils n'ont pas cédé à la double tentation de compiler leurs devanciers pour grossir leur ouvrage de contradictions et de se faire briller par l'exposé de méthodes nouvelles. « Nous nous sommes efforcés, disent-ils (p. 87), d'extraire de la tradition ce qui nous paraît le plus sûr, ce qui nous a donné les meilleurs résultats expérimentalement. » Et p. 106 : « Le but de ces leçons n'est pas d'exposer une méthode personnelle dénuée de valeur comme la plupart de celles que nous connaissons, mais bien de choisir parmi les procédés existant et surtout de simplifier les calculs. » De cela, il faut leur savoir gré.

De même, il convient de les louer : de ne point déguiser les difficultés matérielles qui résultent de l'ignorance où l'on est presque toujours de l'heure *exacte* des naissances et la nécessité que cela entraîne de « corrections » (p. 109, 112) qu'on peut toujours taxer d'arbitraires ; — de ne pas cacher les contradictions nombreuses des astrologues entre eux ; — d'avouer honnêtement que les mé-

thodes restent souvent imprécises (p. 128, 133), que, « pour le moment, on ne peut pas dire que l'astrologie est une science exacte », et que « la faculté d'interpréter, de prévoir reste encore l'apanage de ceux qui joignent à leurs connaissances une certaine intuition consciente ou inconsciente » (p. 135), intuition que sert, à l'occasion, la connaissance de la condition même du sujet ou des traditions sociales du pays où il vit (p. 133), choses dernières qui n'ont plus rien à voir directement avec un horoscope.

Enfin, on leur doit aussi quelque obligation, retournant le vieil aphorisme de van Helmont (1) d'avoir essayé de sauver, autant qu'ils le pouvaient, notre libre arbitre en déclarant que « les astres inclinent, mais n'exigent pas » (p. 102).

Au total, à l'opposé de tant d'autres qui ne méritent que le silence, voici une œuvre qui paraît sincère, qui est consciencieuse et intéressante. Malgré les efforts des auteurs et parce que le sujet traité est sévère, elle est, par endroits, laborieuse à lire. Il ne s'y faut pas décourager. Si l'abréviation AR, dès la page 18, si quelque terme, *direction*, par exemple, vous arrêtent, on trouve le sens de la première page 164 et la définition du second p. 105 et p. 162. De même, si *Les secrets de Zodiaque* n'imposent pas une conviction en ce qui regarde la valeur réelle de l'astrologie, et le but des auteurs n'était pas là, leur ouvrage met le lecteur en mesure de faire les recherches indispensables pour se faire ensuite une opinion personnelle et pour pouvoir porter un jugement autorisé.

(1) *Astra necessitant, non inclinant, nec significant de vita corpore vel fortunis nati* (Van Helmont, *Ortas Medicinae*, in-4°, Elzévir, Amsterdam, 1652).

Ouvrages récemment parus ou à paraître

Aux Editions Louis Arnette, 2, rue Casimir-Delavigne, Paris, V^e.

Dr Jacques Sédillot. — **L'asthme ; sa pathogénie ; son traitement**, un vol. in-8° de 140 pages. (*Prix : 15 francs.*)

Aux Éditions Pierre Bossuet, 8, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris, VIe.

Charles Bouvet. — **Nouveaux documents sur les Couperin**, un vol. in-16 jésus de la collection *Musiciens oubliés, musique retrouvée*, illustré de 28 planches hors texte, une signature et une page de musique dans le texte. (*Prix : 40 francs.*)

Chez l'auteur, 6, rue Bosio, Paris, XVIe.

Dr René Martial. — **Périgord**, Album de 25 planches monochromes et polychromes, donnant les aspects les plus caractéristiques de cette province française. (*En souscription.*)

Le Gérant : R. Delisle.

Paris-Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie. — 1934.

41e ANNÉE ⁝⁝⁝ N° 3 ⁝⁝⁝ 1er MARS 1934



Voyage à el Alya

Par René POTTIER

Trois heures du matin, l'aube naît, il fait un froid aigre. La *place Colonel-Pujat* devant le *bordj* militaire de *Touggourt*, sans son animation habituelle, semble immense. Dans les *thalas* et les *éthels*, abritant une blanche *koubba*, une multitude d'oiseaux s'éveillent et paraissent être d'autant plus nombreux qu'ils ont fui les branches supérieures, ravagées lors de la dernière invasion de sauterelles. Un jour laiteux nous enveloppe, des nuances roses se mêlent au vert du ciel et le transforment en une translucide opale. Les sables livides se parent de tons délicatement carminés. Au sommet du minaret, le *muezzin* apparaît, silhouette bleue ; une seconde, il inspecte l'horizon, l'heure est venue d'élever la voix vers Allah le Miséricordieux — qu'Il soit exalté — ; obéissant à l'appel d'*el fedjr*, le soleil se lève, empourprant de légers nuages.

Spectacle quotidien qui émeut toujours, et trouble moins que l'apothéose du couchant ; il réjouit, car il est celui d'une naissance sur laquelle la pieuse complainte jette une bénédiction.

Mais nous ne sommes point levés si tôt pour nous livrer éperdus à la poésie de l'heure. Devant la demeure de mon collaborateur, Saâd ben Ali, une automobile ronfle, que des indigènes chargent : ils entassent couvertures, couffins de victuailles, *guerbas*, outres en peau de bouc pleines d'eau pour notre consommation et celle du radiateur, bidons d'huile et d'essence. Quand nous voulons prendre place, il n'en reste plus. Il faut

descendre une partie du chargement, l'amarrer à l'arrière de la voiture, fixer les guerbas aux poignées des portières ; malgré cela, lorsqu'il s'agit de nous asseoir, la matière n'est pas aussi éminemment compressible que l'axiome veut bien le dire, et nous le constatons !...

Dans une vieille limousine, nous sommes sept (on y pourrait tenir cinq) : un chauffeur arabe, mon collaborateur, trois indigènes, dont un guide, ma femme et moi. A quatre heures, nous démarrons. Les premières secousses, dues à la piste ravinée par les pluies d'hiver, ont vite fait de nous tasser ; nous sommes coincés dans les positions les plus invraisemblables, incapables de faire un mouvement.

Nous traversons le *Souq*. Autour de la stèle phallique accompagnée de deux boules beaucoup trop petites et commémorant le départ de la première mission Citroën à travers le Sahara, des marchands mal éveillés commencent à installer leurs *guitounes*. Nous tournons pour prendre la piste d'*Ouargla*, bordée de chaque côté par la palmeraie. Le soleil s'est levé ; un peu de vent agite les *djerids*, les palmes ; dans les jardins, vont et viennent les *khammès*, ouvrant ou fermant une *séguia*, d'un petit rempart de boue, pour le tour d'eau. L'un d'eux, grimpé au sommet d'un palmier femelle, vient d'introduire dans le futur régime une tige de fleur mâle chargée de pollen et, du haut de son piédestal aérien, il lance d'une voix gutturale une prière vers Allah.

L'horizon s'élargit et s'efface ; la plaine inondée d'une lumière blonde est illimitée ; des chameaux auprès de tentes de nomades paissent quelques rares tiges de *drinn*. Ils nous regardent avec dédain et leurs beaux yeux méprisants nous suivent jusqu'à ce que nous disparaissions derrière une chaîne de dunes que nous contournons.

Au loin, derrière une vaste étendue de lagunes, en partie desséchées par les premières chaleurs, se dresse le haut minaret ocreux de *Témacine* dominant le *ksar* bâti sur un entassement de troncs de palmiers, destiné à protéger naguère les fondantes maisons de boue de l'humidité d'un large fossé aujourd'hui comblé. Nous ne rendons pas visite à l'*Agha* dont la demeure est construite au bord d'un lac charmant, devenu célèbre depuis que son eau calme où se reflète une petite *koubba*, une coupole d'argile, a figuré le Niger dans le film de Feyder sur « l'Atlantide ». A quelque cents mètres de là, Tanit Zerga meurt de soif !

Nous arrivons à *Blidet-Amor*, où nous nous arrêtons chez l'un de nos compagnons pour boire un verre de café ; il est le bienvenu : malgré nos *burnous* et un soleil ardent, nous sommes gelés. Nos membres ankylosés se refusent d'abord à nous porter ; ensuite, nous foulons avec délice le sable pulvérulent, doux aux pieds comme un tapis de haute laine. Et maintenant va commencer, si j'ose dire, la partie héroïque de notre voyage.

Nous sommes à moitié route ; il nous reste une quarantaine de kilomètres à faire, mais en plein *bled*, en dehors de toute piste ! Comment donner l'idée à qui ne connaît pas le Sahara d'une randonnée automobile à travers le désert ? Imaginez un champ pro-



La piste à el Alya.

fondément labouré, dans lequel des arbustes vous obligeraient à faire mille et un détours ; vous arrivez à vive allure, un accident de terrain vous ayant caché ces bosses et ces trous inégaux, creusés par le vent, et, aussitôt, vous vous mettez à bondir, selon



Jardin à el Alya.

l'expression indigène « comme une petite gazelle », ce qui, hélas ! ne convient guère à un crâne aussi peu chevelu que le mien. Plus loin, des dunes ; ces amoncellements de sable offrent ceci de particulier : d'un côté, ils s'élèvent en pente douce, mais, de l'autre, ils se terminent à pic. Pour les franchir, il est indispensable de

lancer le moteur à fond, mais au sommet, que faire ?... Il n'y a qu'un moyen, serrer les freins, fermer les yeux, et espérer que la voiture retombera sur ses quatre roues avec un choc heureusement amorti par l'éboulis du sable. Par chance, nous ne rencontrâmes pas de dunes hautes de plus de trois ou quatre mètres.

Quels dangers courrions-nous ?... Ceux qui sont le partage de tout aumobiliste, mais aggravés du fait que nous ne pouvions espérer aucun secours, que nos portières ayant refusé de se refermer, nous avions dû les bloquer, rendant toute fuite impossible au cas où le moteur surchauffé aurait pris feu, enfin que la moindre panne nous aurait obligés à faire à pied, sur un terrain instable, un nombre important de kilomètres, traînant avec nous nos guerbas, le seul puits entre la piste d'Ouargla et el Alya, *Hassi Dinar*, se trouvant juste à égale distance de ces deux points ; il est profond, et son eau, d'un goût désagréable, est plus magnésienne que celle de Touggourt. Est-ce pour cela que le cancer est inconnu dans la région ?

El hamdou lillah ! Louanges à Dieu !... nous passâmes à côté de tous ces risques, mais nous n'évitâmes pas l'ensablement. Après avoir bondi à travers des dunes, en une course folle qui ressemblait au vol d'un avion pris dans les remous d'une tempête, nous arrivâmes sur du sable remué par les derniers vents. Les roues patinèrent, le moteur stoppa : nous étions enfoncés jusqu'aux moyeux !

Tandis que nos compagnons dégageaient la voiture et se mettaient à la recherche de branchages pour établir un chemin, nous poursuivîmes notre route. Ce fut alors que nous rencontrâmes la *mocca*, cet oiseau qui égare le voyageur, ainsi que nous le rapportons dans *La Tente Noire* (1).

L'automobile nous rejoignit à proximité d'El Alya. Notre venue n'était point annoncée ; le *cheikh* absent n'arriva qu'au bout d'un moment, et nous introduisit dans sa maison, où notre premier soin fut de nous restaurer avec les provisions que nous avions apportées. Ensuite, assis en rond, à la manière indigène, nous contrôlâmes nos documents et recueillîmes de nouveaux renseignements sur la tribu des *Oulad Saïah* que nous nous proposions d'étudier dans notre roman. Notre principal interlocuteur était un *Agha*, vieillard de plus de quatre-vingts ans, à l'admirable visage de patriarche.

Notre travail terminé, nous partîmes visiter le ksar. Chemin faisant, nous interrogeâmes notre guide. Comme nous nous étonnions de ses connaissances en botanique, il nous apprit qu'il était le *toubib* de la tribu, et qu'il soignait ses malades au moyen des

(1) Voir : *La Chronique médicale*, XLI, 75. — **C'est à ce roman que sont empruntés les trois bois gravés par l'auteur qui illustrent le présent article.** (*N. D. L. R.*)

simples, préconisant comme panacée les vertus purgatives de la coloquinte qui pousse en abondance dans le désert. Bien que ne sachant pas la formule célèbre : « Je le soignai, Dieu le guérit », il avait une médiocre confiance dans sa médication, et préférait implorer Allah de rendre la santé au malade près duquel on l'avait fait appeler.

El Alya, le haut lieu, est construite sur une petite éminence d'argile, mais son nom ne vient pas de là, il signifie que ce village, bâti par des membres sédentarisés de la tribu maraboutique des Oulad Saïah, est un endroit de sanctification, but de pèlerinage auprès des tombes de plusieurs santons vénérés, descendants du grand ancêtre *Sidi Mohammed Saïah.*



Hadjiza.

A l'époque encore proche où les *razzias* étaient la principale occupation des nomades, les habitations s'étaient groupées autour d'une *zaouïa*, centre d'une confrérie religieuse, ainsi qu'en France se formèrent des bourgades auprès des couvents et des monastères. Maintenant, règne la paix française, le ksar a été abandonné, les fragiles architectures de boue séchée s'écroulent, tandis que le sable envahit les maisons et en recouvre déjà quelques-unes.

Du haut de la terrasse de la Zaouïa où nous sommes montés par un escalier en ruines, nous découvrons le plus merveilleux des paysages ; il a ce qui fait le propre de la beauté : la simplicité. De grandes lignes aux sobres courbes ferment l'horizon et, s'étendant jusqu'à nous, une vaste plaine d'une adorable couleur rose où, çà et là, les sommets des palmiers, enfouis au fond de cuvettes, ainsi que dans le *Souf*, inscrivent des taches sombres qui se relient pour former une capricieuse arabesque. La grande paix inondée de soleil n'est troublée que par l'aboiement des chiens kabyles, rôdant autour des maisons disséminées.

En revenant, nous passons près des jardins et nous apprenons pourquoi les palmiers sont plantés au centre d'excavations. Ici, on ne craint pas le sable, mais à cinq ou six mètres de profondeur, sous une couche de silex et de mica, coule une nappe d'eau très pure, très faîche et très bonne. Pour créer un nouveau jardin, il faut creuser jusqu'à cette couche, la défoncer, afin que, selon le dicton indigène, le palmier ait les pieds dans l'eau et la tête au soleil. Grâce à cette nappe abondante, on pourrait planter des milliers de palmiers; l'éloignement de toute piste en empêche moins les Oulad Saïah que le manque de capitaux.

Malgré cette pauvreté, pendant notre absence, on nous a préparé une *diffa*. Ce ne sera pas un somptueux repas semblable à ceux que nous prîmes chez l'Agha de Témacine, chez le Marabout de Tamelhat, chez Si Messâoud à Blidet-Amor, ou ailleurs, le *méchoui* ne sera pas un mouton rôti en entier, mais un jeune chevreau ; cependant, nous sentirons chez nos hôtes un tel désir de nous être agréables que ce modeste dîner demeurera dans nos mémoires parmi nos plus précieux souvenirs.

Et que dire de la nuit qui suivit !... Jusqu'à une heure très avancée, nous restâmes assis sur le sable à contempler le lent déplacement des astres innombrables. Le silence était comme animé par la subtile et cristalline harmonie qui s'élevait des sables se refroidissant. Nos hôtes, nos compagnons étaient près de nous, nous ne parlions plus, nous ne pensions même pas, trop heureux de nous mêler à cette indicible paix, trop heureux de nous sentir d'infiniment petits êtres intimement unis à cette nature prodigieuse qui, un instant, cessait d'être trop grande pour nous. Alors, de sa voix profonde et chantante, sur un mode grave, Saâd ben Ali, pour lui-même, obéissant à un ordre mystique, commença de réciter « *Ruth et Booz* ». La longue poésie aux images colorées berçait nos rêves imprécis. Cher Saâd ben Ali, depuis ce jour, les vers de Victor Hugo restent pour moi l'une des innombrables voix enlaçant leurs lignes mélodiques pour constituer le chant calme et reposant de la nuit saharienne.

Après quelques heures de repos, roulés dans nos burnous, nous nous levâmes dès l'aube. Le vieil Agha à la face de patriarche était déjà dans la cour; il ne voulait pas nous laisser partir sans nous dire adieu. Au moment de nous séparer. il se tourna vers ma femme.

« Tu es, Madame, lui dit-il, la troisième Française qui passe ici, mais la première tu as dormi dans mon village, je remercie Dieu de m'avoir permis de recevoir cet honneur avant de mourir !... »

Et ses yeux s'embuèrent !....

Nous ne pleurâmes point, mais nous étions émus. Ces larmes d'un vieillard, toute la nostalgie d'une séparation dans le Sud !...

O l'hospitalité arabe !...



MÉDECINS-POÈTES



Simon ROUZEAU

par le Dr Georges Petit.

Au XVIe siècle, vivait à Orléans un chirurgien nommé Pierre Rouzeau, dont on trouve mention dans les archives ; il eut, à une date qu'on ne peut préciser, un fils, nommé Simon, qui alla à Lyon étudier la médecine. Simon Rouzeau était d'un caractère léger, badin et s'adonna, dès sa jeunesse, à la poésie. Il fut à la fois studieux et dissipé.

Belles, je ne veux plus fréquenter votre escole
J'y ai perdu le temps de ma jeunesse folle.

De retour à Orléans, en 1587, il se fit recevoir Maître et continua à écrire des vers, souvent licencieux. La reine de Navarre le nomma son chirurgien ordinaire ; à l'exemple de cette cour frivole, notre poète s'enhardit et donna libre cours à sa plume téméraire.

En 1598, il publia chez Saturnin Hotot, à Orléans, un poème intitulé *Doride*, ouvrage aujourd'hui disparu, car il fut tiré à peu d'exemplaires et ne fut pas conservé, peut-être même fut-il détruit à cause de sa tournure légère. Dans cet ouvrage, il blessa la pudeur à chaque page ; c'est la description de tout ce qu'il désirait trouver d'agréable en sa maîtresse, par les qualités du corps. On est surpris de la hardiesse qu'il eut en dédiant son ouvrage à Mme de la Châtre, veuve du gouverneur d'Orléans, « laquelle permit que la dédicace portat son nom » (manuscrit de l'abbé Pataud)

S'il nous est impossible de citer un seul vers de ce poème, nous pouvons nous en consoler en pensant que Simon Rouzeau, joyeux épicurien, après avoir chanté l'amour, chanta le vin.

Le bon vin resjouit et renforce le cœur
Et la mémoire aussi, ranimant sa vigueur
Si l'on use de luy d'une façon discrette
Ou bien l'accompagnant d'une nymphe bien nette.

En 1605, il composa un poème de 800 vers, en l'honneur du vin ; ce poème est écrit en vers français, contrairement à l'habitude de cette époque. Il le dédia à M. d'Escures, conseiller du Roi,

et le fit éditer par Saturnin Hotot, imprimeur orléanais. Cet ouvrage est intitulé *L'Hercule Guépin*. Le vin, suivant l'auteur, donnant de la force, Rouzeau veut que l'habitant d'Orléans, appelé Guépin, soit aussi fort qu'Hercule :

Je veux chercher Bacchus au fond d'une taverne,
. . . .
Afin que mon hautbois ait plus de mélodie
Je veux mouiller mon anche au pressoir de Candie.

Pour lui, le meilleur vin est celui d'Olivet, près Orléans, où il a une propriété.

Je donne volontiers le prix de la victoire
Au bon vin d'Olivet, sur tous les vins de Loire,
Entre ceux d'Olivet, je donne le laurier
Au bon vin qae produit le clos du Chénecier.

Ce clos était sa propriété ; c'est dire qu'il ne s'oublie pas dans la distribution des éloges.

Pour ce que libéral tous les ans il me donne
De raisins empourprés une riche couronne.
. . . .
Le bon vin d'Olivet, net, couvert. fort de reins
Doit être tenu cher, entre tous les bons vins.

Les vers de S. Rouzeau n'ont pas une grande valeur poétique, mais le ton général est plein d'entrain et de verve ; l'orthographe est incorrecte et sacrifiée à la rime. C'est un reproche qu'on peut faire à de nombreux auteurs du XVIe siècle.

Muse vineuse donq chantons gaillardement
Portés de ton esprit, dégoisons brusquement
Pour la force et l'honnear et la douce merveille
De l'Hercule Guéspin à nulle autre pareille,
Car pour le bien chanter, il me faut, vin divin,
Qae je sois faict par toi, chantre, peintre et devin.
L'estant, je porteray sur mes ailes soudaines
Ta grandeur, jusqu'au bout des terres plus loingtaines.
Mon pinceau dépeindra des plus rouges couleurs
Et des blanches aussi tes plus rares valeurs.

Il entend être sincère en son éloge, ne dire que l'exacte vérité, et il se défend de toute exagération.

Il ne fault pas mentir, ne fault jurer en vain
Quand il est question de parler du bon vin.

Son lyrisme devient ardent, quand il s'agit de son vin préféré.

Comme on voit le soleil surpasser les estoilles
Bien qu'elles soient du ciel des beaultez les plus belles,



ÆSCULAPE

Collection de l'Hôtel-Dieu d'Orléans

Ainsi que le lyon est Roy des animaux,
Et l'aigle aux yeux d'acier, l'Empereur des Oyseaux,
Ainsi nostre bon vin sur tous les vins doit estre
Vaillant, Premier, Soleil, Roy, Empereur et Maistre ;
Ainsi daivent céder tous les plus rares vins
Aux vins qui sont ceuillis sur les coustaux Guépins.

Il se retient de citer tous les vins du lignage, car dit-il :

Mon paème enflerait plus gros qu'une Iliade

Le vin de Rebrédrien est, selon lui, de « Bachique mémoire » (Area Bacchi). — Puis, Simon Rouzeau convie à des agapes ses amis, Etienne Hubert, médecin orléanais (1568-1614), savant humaniste, correspondant de Scaliger et de Casaubon, puis Raymond de Massac, président de la société de médecine d'Orléans, qui, sous le titre *Pœan Aurelianum*, écrivit en vers latins un éloge de sa ville d'adoption, car il était né à Agen.

S Rouzeau mourut en 1623, à un âge avancé (annonces orléanaises de Couret). Il laissa un manuscrit *Loisirs poétiques* contenant des épigrammes contre les professeurs de l'Université d'Orléans. Dans l'une, il se defend contre les critiques.

Lorsque la vigne est en fleur
Nul serpentin n'y faict son giste.
Fuyez serpens d'yci viste,
Mes vers ont pareille odeur.

Ailleurs, il dédie un quatrain à son livre, avec ces mots : *constantia cedo.*

Mon livret, le sourcil m'en hausse
Nos amis te fant treuver bon
Leur langage est la bonne sausse
De notre fade potiron.

Simon Rouzeau eut un fils, Gabriel Rouzeau, né en 1598 et qui fut chirurgien à Orléans. Parmi les portraits des « maistres-chirurgiens » conservés à l'Hôtel-Dieu d'Orléans, on en trouve un qui représente Esculape, avec cette inscription :

Posuit Gabriel Rouzeau
Aurella propinarius tonsor
et chirurgicus regius, anno D
1639

M. de Buzonnière, d'Orléans, avait dans sa bibliothèque un exemplaire de l'*Hercule Guépin* qui avait appartenu au petit-fils de l'auteur. Ce fait est confirmé par le bibliophile Herluison qui avait vu l'ouvrage en 1860.

Simon Rouzeau, oublié par les biographes, est moins connu comme médecin que comme poète ; il a pris place dans les célébrités orléanaises. Il nous a semblé juste de le rappeler ici.

 Anecdotes 

La bonne ordonnance Un bon homme avait perdu son âne. Une bonne femme, qui croyait que les médecins savent tout, l'adressa à un docteur, qui, le voyant troublé, agité, désolé, le prend pour un fou et lui ordonne un clystère (remède favori du docteur). L'agitation du malheureux passe de la tête au bas ventre ; il court derrière un buisson, et, dans le fort de son opération, il entend braire un âne ; c'était le sien ; il le reconnait ; court, l'embrasse et croit ne pouvoir trop remercier le médecin (*Bonaventure Desperriers*).

Nul n'est prophète dans son pays. Asad ibn Gani était un médecin de grande science ; mais, malgré tout son savoir, il avait fort peu de clients. Comme un de ses amis s'étonnait d'un tel insuccès parmi ses compatiotes, le médecin arabe répondit : « Que voulez-vous ? Je suis musulman et le peuple ne croit pas qu'il y ait des médecins musulmans dignes de confiance. Je m'appelle Asad au lieu de porter un nom syriaque ou araméen. Je suis né dans le pays au lieu d'avoir une origine juive ou chrétienne. Je m'habille de coton blanc au lieu d'être vêtu de soie noire. Enfin, je parle arabe et non le langage du sud-ouest de la Perse. Tout cela est assez pour qu'on n'ait pas recours à mes soins. » (Al-Gahiz, *Livre des Avares*.)

Invidia medicorum... ou la peur qui fait mourir. Il y avait une fois, à la cour d'un prince arabe, deux médecins que la rivalité avait conduits à une haine réciproque inexprimable. Les mauvaises langues prétendent que l'*invidia medicorum* ne florit pas qu'à la cour des princes ; mais ce sont de mauvaises langues. En tout cas, cette *invidia* en était ici venue à un tel point que les deux médecins se provoquèrent en un duel au poison. Chacun d'eux devait donc préparer pour son adversaire le poison le plus terrible qu'il saurait imaginer ; et chacun, après avoir bu la funeste coupe, pourrait prendre tel antidote qu'il croirait efficace. Ainsi fut fait.

Le premier apporta un breuvage si terrible qu'il aurait fondu une pierre noire ; et le second but sans trembler ; mais il prit aussitôt un contre-poison qu'il avait préparé et demeura sauf. A son tour d'attaquer. Il alla au jardin et, simplement, cueillit une rose ; mais il souffla sur elle en murmurant une incantation et la tendit à son rival en l'invitant à respirer le parfum de la fleur. L'autre dut obéir ; il porta la rose à son nez, respira et tomba mort.... de peur. (Nizami, *Trésor des secrets*.)

La Médecine des Praticiens.

De la constipation.

La constipation est bien l'affection la plus répandue. Toujours gênante, elle est parfois dangereuse en raison de son retentissement sur l'organisme tout entier.

Parmi les remèdes créés pour triompher de cet état pénible, il en est un, la Poudre du Dr Souligoux (*Poudre Laxative de Vichy*) qui, depuis longtemps, a fait ses preuves.

Composée de principes végétaux et aromatiques, la *Poudre du Dr Souligoux* renferme aussi une proportion bien déterminée de soufre soumis à des traitements spéciaux. Ce soufre joue non seulement un rôle très utile sur la muqueuse intestinale, mais encore il exerce l'action la plus efficace sur les rhumatismes, qui souvent précèdent et accompagnent l'état de constipation.

Prise à la dose d'une ou de deux cuillerées à café dans un demi-verre d'eau, le soir en se couchant, la *Poudre du Dr Souligoux*, d'un goût très agréable, provoque le lendemain, au réveil, sans coliques ni diarrhée, l'effet désiré.

LE COIN DU PÊCHEUR DE PERLES

Des *Annales Homéopathiques de l'hôpital Saint Jacques*, t. III, n° 5, mai 1933, p. 462.

« *Trois-Piqûres* » *voyant l'âge d'or de la Médecine rendit au Ciel son âme régénérée. Cette petite âme qui s'envola fut comme un tremblement de terre.*

De *La Croix de Paris*, du 15 septembre 1933, sous le titre : « Le 2e régiment d'avion de chasse a quitté Strasbourg » :

Quatre-vingts avions derrière leur colonel et leur drapeau, lequel, pour la première fois, était déplacé par la voie des airs, ont défilé une dernière fois dans les rues de Strasbourg.

De *L'Effort Français*, du 7 octobre 1933, p. 4 :

Nous aimerions bien pouvoir nous permettre un verre de Porto, puis un verre de Banyuls, si possible. Et, entre temps, nous mangerions un plat de morue... et les Portugais aussi !

Caricature

LES MALADES ET LES MÉDECINS

de Ch. Jacque



LE DOCTEUR EMPAILLEUR

Monsieur, je suis médecin et j'ai pour spécialité de conserver très longtemps mes malades... quand ils sont morts. Je viens donc vous offrir mes petits services. Vous pouvez être certain que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour que vous soyez satisfait. Je vous embaumerai à l'Egyptienne, à la Grecque, à la Française ou à la Chinoise, à votre choix.

 Éphémérides 

— 1534 —

5 mars. — Mort de Allegri, né en 1494 près de Modène, à Corregio, d'où le nom de *Le Corrège* sous lequel il est surtout connu. Il fut le fondateur de l'Ecole lombarde de peinture ; et, parmi les chefs-d'œuvre qui restent de lui, on admire *Le sommeil d'Antiope* qui est au Musée du Louvre, *Jupiter et Io, Le Mariage mystique de sainte Catherine, Saint Jérome.*

13 mars. — Le Sacré Collège déclare valide le mariage de Catherine d'Aragon avec Henri VIII d'Angleterre.

30 mars. — Henri VIII fonde l'Eglise anglicane, dont il est proclamé par le Parlement le *fondateur* et le *chef suprême.*

— 1634 —

13 mars. — Ouverture des registres où devaient être inscrits les travaux d'une Compagnie, dont le directeur était Serizay, le chancelier Desmarets et le secrétaire Conrart. On hésita sur le nom à lui donner : Académie des Beaux-Esprits, Académie de l'éloquence, Académie éminente. On se décida enfin pour *Académie française*, et on lui donna pour but de purifier la langue, de lui donner des règles, de composer un dictionnaire, une grammaire, une rhétorique et une poétique.

— 1834 —

10 mars. — Mort de Bennati, médecin italien, auteur de découvertes sur les maladies de l'oreille.

10 mars — Première représentation à l'Opéra du *Don Juan* de Mozart (traduction en cinq actes de Castel-Blaze).

18 mars. — Naissance à Illiers (Eure-et-Loir) d'Adrien Proust, docteur en médecine en 1862, médecin des hôpitaux en 1867, membre de l'Académie de médecine en 1879, Inspecteur général des Services Sanitaires en 1884, Membre du Conseil d'hygiène en 1885, Professeur d'hygiène à la Faculté de Médecine de Paris en 1885, mort à Paris, le 26 novembre 1903.

18 mars. — Naissance à Liége du chanteur belge Joseph Dupuis.

27 mars. — Mort du jurisconsulte et paléographe allemand Ulric-Frederic Kopp, né à Cassel le 18 mars 1862. Entre autres ouvrages, il en a laissé deux d'une grande érudition : *Bilder und Schriften der Vorzeit* (2 vol. in-8°, Manheim, 1819-1822) et *Paleographia critica* (4 vol. in-4°, Manheim, 1817-1820).

28 mars. — Naissance à Saint-Esprit (Basses-Pyrénées) du compositeur Poll de Silva.

Correspondance médico-littéraire

Questions.

Jean-Nicolas Moreau. — Un lecteur de *La Chronique Médicale* pourrait-il fournir quelques renseignements biographiques sur Jean-Nicolas Moreau, chirurgien du roi Louis XV et chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris ?

Dr Rémilly (*Versailles*).

Argot de la banlieue parisienne. — Depuis cinq ans environ, je rencontre assez souvent dans ma clientèle de banlieue un mot d'argot récent employé pour désigner un malade atteint d'une affection vénérienne et, plus particulièrement, la syphilis. C'est le mot *nazi*. Il existe un verbe *naziller* et une forme *naze*. Un lecteur de *La Chronique Médicale* pourrait-il donner l'origine de ces mots ?

Dr J. P. Chassigneux (*Neuilly-sur-Marne*).

Prédiction pour 1934. — Dans une prophétie, dont j'ai oublié l'auteur, il est question d'un séisme terrible qui doit survenir en 1934. Le nord de la France serait bouleversé ; la région comprise entre Boulogne et l'embouchure de la Somme disparaîtrait sous les flots, et l'Angleterre viendrait se rattacher au continent. Pourrait-on donner quelques renseignements sur cette prophétie et dire le nom de son auteur ?

Dr J. Bouquier (*Berck-Plage*).

Vieux termes abandonnés. — Plusieurs enfants particulièrement éveillés, ou bien ayant simplement des camarades suisses ou anglais, m'ont posé une question à laquelle je n'ai pas su répondre. J'ai essayé de m'instruire auprès d'instituteurs ou de professeurs, qui, du moins sur ce point, se sont montrés aussi ignorants que moi. Serais-je plus heureux en interrogeant mes confrères ?

Il ne viendrait à l'idée de personne de dire trente et dix-huit pour quarante-huit, ni cinquante et quinze pour soixante-cinq. Pourquoi donc avons-nous abandonné septante, octante et nonante et disons-nous, par exemple, quatre-vingt-dix-neuf au lieu de nonante neuf ? Suisses, Anglais et, je crois, beaucoup d'autres étrangers ont conservé ces bons vieux termes. Qui nous les fait abandonner ? Pourquoi le public a-t-il suivi ?

Dr G. Rafinesque, père (*Paris*).

Curieux synonyme. — Se vendait en 1856 « chez tous les libraires de Toulouse » une fantaisie de 258 pages en in-12 sous le titre un peu long : *Histoire de Pichrocolle, roi de Lerné, œuvre posthume et inédite de Rabelais, curé de Meudon, purgée des termes, propos et discours licencieux, qui se trouvent dans le texte, et qui étaient usités, en ce temps-là, même à la Cour, traduite en français par Lucien Pancrocke ; Emile Boutentrain, éditeur.* Laissons de côté cet ouvrage, qui n'a qu'un rapport lointain avec Rabelais ; mais j'y trouve, page 17, cette phrase qui m'arrête : *Les Rois, comme tous les mortels, sont sujets à l'épilepsie ou mal de terre.* Et je demande l'origine et la signification de ce synonyme de l'épilepsie.

Blaisot (*Toulouse*).

Explication d'un dessin de Brown. — Au tome 1er de l'*Histoire de la Révolution française* de Louis Blanc (édition Ch. Lahure), à la fin du chapitre IX, se voit un cul-de-lampe en ogive avec la mention *H. et W. Brown sc.* Le dessin représente un groupe à trois personnages : une femme assise sur un sac et endormie ; à ses côtés un homme et un tout jeune enfant. Ce dessin pose pour moi trois problèmes : deux accessoires, le dernier principal.

1° Sait-on quelques détails sur H. et W. Brown ?

2° A côté de leur nom n'est indiqué aucun nom de peintre, ce qui semble éliminer l'idée d'une reproduction possible d'un tableau religieux connu. Le groupe cependant ne représenterait-il pas la Sainte Famille ?

3° L'homme, dans le dessin, élève sa main droite, étendue et paume en l'air, à la hauteur du visage de sa compagne ; et, sur la paume de cette main, repose par sa base un objet bizarre en forme de courge allongée ou de vessie. Que peut signifier cette courge ou cette vessie ?

Dr A. Piras (*Paris*).

Le mot de Gui de Chauliac. — Ambroise Paré a écrit dans l'*Avis au Lecteur* placé en tête de ses œuvres :

> Nous avons appris du bon père Guidon que nous sommes comme l'enfant qui est sur le col du Géant : c'est-à-dire que par leurs écrits nous voyons ce qu'ils ont vu et pouvons encore voir et entendre davantage.

Gui de Chauliac, en effet, avait inscrit, en 1363, cette déclaration imagée dans la Dédicace à la Faculté de Montpellier.

> Les sciences sont faites par additions, n'étant possible qu'un même commence et achève ; nous sommes comme enfant au col d'un géant : car nous pouvons voir tout ce que voit le géant et quelque peu davantage.

La phrase a eu la plus heureuse fortune. Joubert l'a reprise dans son *Traité du riz*, et plus tard aussi Fontenelle. Mais, Gui de Chauliac est-il bien le premier à avoir imaginé pareille figure de style ?

Erpen (*Bruxelles*).

Pains des Peuples du Nord. — Un confrère pourrait-il dire ce que sont : le *flatbrod*, le *stampebroed* et le *missebrod* ? Quelles différences les distinguent ? Comment ils se préparent ou se préparaient ?

RIMELLIER (*Castres*).

Salaison d'un luthérien. — Concernant la Cour royale de Brest et de Saint-Renan, je trouve une note curieuse dans le registre B. 1362 des *Archives du Finistère* :

A la date du 22 novembre 1698, le procureur du Roi remontre qu'un soldat de la religion luthérienne, ayant été tué sur le champ de bataille de Brest, il fit porter son cadavre à l'Hôpital de la Marine « pour l'autopsie en être faite par les chirurgiens jurez de la ville et le cadavre être enterré dans le jardin dudit hôpital. » Mais, au mépris de ses ordres, les officiers de la marine, sans aucune réquisition et « voyant que des habitants de la ville étaient mêlés à ce crime, firent de leur propre autorité enlever le cadavre et le transporter de l'hôpital dans les prisons de Pontanéou, du côté de Recouvrance, où ils le firent saler et où est encore... »

Connaît-on des cas semblables ?

Dr Louis DUJARDIN (*Saint-Renan*).

Avaleurs de fumée. — Rabelais, au chap. XLIII de son *Quart Livre*, raconte que son héros arriva à l'île de Ruach, dont les habitants ne vivent que de vent. *Rien ne beuuent, rien ne mangent sinon vent*. Je passe sur les interprétations allégoriques qu'on a découvertes à ce chapitre. N'est-il pas plus simple de supposer que Rabelais a bonnement développé, en le transformant, un souvenir de ses lectures d'humaniste ?

Chez les Scythes et en Thrace, il était, en effet, d'usage après les festins de faire brûler dans la salle des aromates, et de respirer l'enivrante fumée qui se dégageait. Il en venait une sorte d'ivresse, mais joyeuse, qui inspirait le rire, l'envie de chanter et de danser. Les Mysiens, qui, par principe de dévotion, ne vivaient, dit on, que de miel et de fromage, usaient aussi de cette récréation ; et c'est pour cela que Posidonius les appelle *avaleurs de fumée*. Certes, on ne peut prétendre à retrouver avec certitude l'inspiration vraie de Rabelais ; mais il est possible de se demander s'il a connu des fragments de Posidonius et si quelque passage de son œuvre touffue témoigne de cette connaissance. C'est la question que je pose aux nombreux médecins familiers de Gargantua et de Pantagruel. Je note en passant, que M. J. Plattard dans sa remarquable étude *L'Œuvre de Rabelais* (in-8°, Champion, Paris, 1910) n'a pas fait mention de Posidonius dans les multiples sources de l'œuvre rabelaisienne.

J. ANGLADE (*Toulouse*).

Vers rétrograde. — Il y a bien longtemps, un vieux latiniste me fit connaître ce vers :

In girum imus noctu, ecce ut consumimur igni.

D'après lui, l'auteur en serait quelque moine du moyen âge et voici la traduction qu'il en donnait : « Nous allons la nuit au giron des femmes et voilà pourquoi nous serons consumés par le feu (éternel). »

Ce qu'il y a de curieux dans ce vers, c'est qu'il est rétrograde, c'est-à-dire qu'on peut le lire de droite à gauche comme de gauche à droite sans qu'il soit changé.

1° Quel en est l'auteur ?

2° La traduction de mon vieil ami est-elle exacte ?

3° Connaît-on d'autres vers rétrogrades ?

Dr Henri Sancey (*Lyon*).

La Rédaction désire acquérir les numéros suivants de *La Chronique Médicale* : 1895, *Seconde année*, nos 5, 7, 8, 9, 10, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18.

Réponses.

Le Roy Guillot (xxxix, 123, 219 ; xl, 22). — Le roy Guillot a occupé plusieurs correspondants de *La Chronique Médicale.* L'an dernier, M Savarille semblait vouloir mettre à la question un point final. *Voilà notre roi Guillot découvert,* affirmait-il ; et il en faisait Guillaume d Orange. Vraiment, rien n'est assuré en ce monde. Je viens de lire dans *Livres perdus, essai bibliographique sur les livres devenus introuvables* par Philomneste junior (in-12, Gay et Doucé, Bruxelles, 1882, p. 49) l'indication suivante :

GRANDE TRAHISON et volerie du roy Guillot, prince et seigneur de tous les larrons baudolliers, sacrilèges, voleurs et brigans du royaume de France (vers 1567). Petit in-8°, 20 ff. — 770 vers de dix syllabes, attaques très vives *contre le prince de Condé* ; nous ne le trouvons qu'au catalogue La Vallière, n° 3206.

Bien entendu, je ne connais pas ce livre devenu introuvable ; mais si c'est. là. le prince de Condé qui est le roy Guillot, adieu Guillaume d'Orange.

Hénouyers (*Anvers*).

Salive et Serment (xxxix, 245). — Lorsque, voici deux ans, M. H. Villain ajouta au riche dossier de *La Chronique Médicale* touchant les rapports de la salive et du serment, une citation de l'*Entretien de Brage avec Œger*, tirée de l'*Edda* de Snorre Sturluson, il n'a retenu du vieux texte que ce qui se rapportait au serment et à la salive. Le reste n'a plus, en effet, aucun rapport avec cette question particulière. La suite n'est pas cependant sans intérêt. Il ne s'agit de rien moins que de l'origine de la poésie.

J'ai donc donné à ce que je vous écris un mauvais titre ; mais j'ai tenu à montrer la filiation de la note de M. H. Villain et de celle-ci, qui devrait raisonnablement, sans cela, porter pour titre : *L'origine de la poesie chez les Scandinaves barbares* ; et même, mieux encore : *De la différence d'inspiration des bons et des mauvais poètes*.

Reprenons au point où les dieux eurent créé Qvaser. Cet homme était si instruit qu'il avait réponse à tout ; il était si bon qu'il parcourait la terre pour instruire les hommes. Par malheur, il s'arrêta un jour chez deux nains qui le tuèrent. Alors, les deux meurtriers mêlèrent du miel avec le sang de Qvaser, *ce qui produisit*, dit l'Edda, *un hydromel si parfait que quiconque en boit devient poète et fort savant.*

Je passe sur les aventures qui firent que les nains se privèrent de cette boisson poétique au profit du géant Suttung pour les uns, Scioldar pour les autres ; je passe aussi sur les stratagèmes qu'employa Odin pour pénétrer chez le géant et lui voler l'hydromel merveilleux. Une fois dans la place, Odin but tout cet hydromel en trois gorgées.

Puis, il se transforma en aigle et s'envola avec la plus grande rapidité. Lorsque Suttung aperçut cet aigle qui s'enfuyait, il vola après lui Les Ases, voyant venir Odin, mirent un cuvier dans la cour, et il y versa l'hydromel. Mais Suttung le poursuivant de très près, Odin laissa tomber un peu d'hydromel dont personne ne se soucia : c'est ce que nous appelons la part des mauvais poètes. Odin donna l'hydromel de Suttung aux Ases et à tous les bons poètes ; c'est pourquoi la poésie est appelée la capture d Odin ou le don d'Odin ou la boisson des Ases.

J'ai cité la traduction de R. du Puget à laquelle M. H. Villain avait renvoyé (in 8°, Paris, s. d., p. 96-97). Mais la délicatesse de Mlle R. du Puget lui fit atténuer (au point de les faire disparaître) des détails qu'on retrouve dans la traduction latine que Resenius fit du poème swéo-gothique *Les Scandinaves*. Je fais toutes réserves sur l'authenticité de ce poème et sur la traduction française en deux volumes que Jóseph-Chérade Montbron en a donnée (in-8°, Maradan, Paris, 1801). Aux pages 291-292 du tome second, la fable est la même, mais la narration est différente et plus curieuse.

Instruit de la perte qu'il vient de faire, Scioldar (le géant) prend aussi la forme d'un aigle, et poursuit Odin à tire-d'aile. Il était près de l'atteindre aux portes

même d'Asgard (le séjour des Ases), lorsque les dieux prévoyant que l'aigle ravisseur (Odin) ne pourrait conserver sa proie pendant le combat exposent à la hâte tous les vases de leur palais, pour recevoir la précieuse liqueur L'événement justifia leurs craintes, et le remède remplit leur attente ; mais une immense part du breuvage (qu'Odin avait avalé) s'échappa d'une source immonde, et fut impure comme elle. Aussi, tandis que l'une est le partage de quelques mortels privilégiés, tous s'abreuvent de l'autre à longs traits. La foule est prodigieuse autour des vases qui la contiennent, et tous ces malheureux s'empressent de rendre aux hommes, par des chants discords, les perfides bienfaits qu'ils ont reçus des dieux...

Dans cette maligne allégorie, aucun skalde ne se reconnaît ; tous, au contraire, l'applaudissent avec transport.

On comprend que Mlle R. du Puget ait escamoté les précisions d'un goût barbare que M. J.-C. Montbron a conservées.

RENOALD (*Anvers*).

Vers retrograde (XLI, 70). — Il est facile de répondre aux questions posées par M. H. Sancey.

1° L'auteur du vers cité est inconnu ; mais on trouve ce vers dans le *Traité de la Musique mise à la portée de tout le monde* de Fétis (in-8°, Paris. 1830). Parlant des *Canons* que se proposaient entre eux les musiciens du XVIe et du XVIIe siècle, il fournit cet exemple des devises que lesdits musiciens ajoutaient à leurs canons pour en faciliter la mémoire Ainsi, nous voici loin du moyen-âge ; et les moines ne sont pour rien dans l'affaire.

2° Pour un latiniste, la phrase n'a aucune espèce de sens. Pour un non latiniste, qui traduit n'importe quoi, n'importe comment, *à bisto dé naz*, comme on dit ici, elle peut fort bien être comprise comme les Lyonnais le croient.

3° On trouvera dans les Lettres de Sidoine Apollinaire (liv. IX, lettre 14) quelques détails sur les vers rétrogrades et ces deux autres exemples :

— *Roma tibi subito motibus ibit amor*
— *Sole medere pede, ede perede melos*

G. Peignot dans *Amusements philologiques* par G P. Philomneste (3e édition, in-8°, Lagier, Dijon, 1842, p. 300) donne cet autre vers qui n'est pas dans Sidoine Apollinaire :

Signa te signa temere me tangis et angis

Ceux qui aiment les devinettes pourront s'essayer à la traduction des vers qui précèdent.

F. DELASSUS (*Toulouse*).

Ἰατρόμαντις (xxxxix, 269 ; xl, 73, 101, 187). — Il peut paraître bien tard pour revenir sur ἰατρόμαντις ; mais ce mot a occupé plusieurs confrères ; d'autre part, je n'apporte qu'une trouvaille de lectures et, comme c'est le hasard qui commande ces trouvailles, il les fait faire quand il lui plaît.

La Chronique Médicale a discuté sur le mot surtout au point de vue de la langue grecque ; peut-être n'a-t-on pas porté assez d'attention que les médecins de l'ancienne Grèce étaient tout différents de ce que nous sommes. Dans les temps reculés où religion, magie et empirisme étaient mélangés dans la pratique de celui que nous appelons médecin, il était tout naturel que celui-ci ne fût pas seulement ἰατρὸς mais aussi μάντις, en même temps.

Cette pensée m'est venue à l'occasion de nos premiers romans français du xiie siècle. Entre les autres œuvres narratives de cette époque, c'est une des caractéristiques du roman de faire une large place à la description. En outre, au milieu de ces descriptions, le merveilleux se rencontre très souvent, j'entends toute espèce de merveilleux. Il comprend, par exemple, les dieux, les fées et foule d'autres personnages. Et voici ma trouvaille de lecture dans les *Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois du moyen âge*, de Ed. Faral (in-8°, Champion, Paris, 1913) :

Page 313 — Parmi ces personnages, il y a un groupe qui se caractérise par des talents surnaturels : ce sont les médecins, les devins et les sorcières. Les premiers, les médecins opèrent avec une adresse magique, et dans cette manière de les représenter, il peut bien y avoir une influence des conceptions antiques qui leur prêtaient un esprit divin et qui tenaient le plus ancien d'entre eux pour un fils d'Apollon.

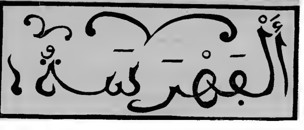
Je crois bien que ce rapprochement des médecins et des devins, cette adresse magique avec laquelle les premiers étaient supposés opérer, et enfin cet esprit divin que leur prêtaient les conceptions antiques fournit une explication à ἰατρόμαντις plus satisfaisante que celles de pure linguistique

J. Anglade (*Toulouse*).

Charade

Pour s'étaler dans mon *premier*
Il ne faut qu'un peu de richesse ;
Mais pour bien placer mon *dernier*
Il faut tact et délicatesse.
Mon *tout* fait honte au jardinier
Dont il atteste la paresse.





ZAOUÏA D'EL ALYA

Bois gravé de René Pottier

(Extrait de *La Tente Noire*)

Chronique Bibliographique

René Pottier et Saad ben Ali. — **La tente noire.** roman saharien, un vol. 12 × 10 avec 15 bois gravés par René Pottier. *Les Œuvres représentatives*, Paris, 1934. (*Prix : 12 francs.*)

Ce livre est un roman, par l'action qui s'y déroule, mais est une étude de psychologie par le sujet. L'opposition des races, la possibilité de l'adaptation, ou la difficulté de s'y soumettre, par l'effort des caractères et des volontés, les conséquences sociales et familiales qui se déroulent autour de ces idées, ont fourni à nos auteurs la trame d'un livre copieux et bien écrit. Le mystère de l inconnu, la recherche de sensations, le besoin de l'indépendance, font d'une femme née pour être heureuse, une tourmentée. une angoissée, en dépit d'un caractère droit, loyal et d'une intelligence éclairée et raisonnante.

Jeanne d'Albanes, riche, indépendante, romanesque, saturée de lectures et de contes arabes, veut fuir sa race, et recherche des sensations nouvelles, à l'image de ses rêveries, dans des aventures extravagantes. Elle fuit dans le désert, rencontre un chef de la tribu des Oulad Saïah. Elle l'aime, perd sa personnalité, et devient Nedjma (l'étoile), se transforme en musulmane, et épouse le caïd, qui devient Agha.

Les auteurs, à l'ombre du roman, nous initient aux mœurs, aux coutumes, aux fêtes, aux cérémonies, au vocabulaire, d'une tribu nomade, et nous entraînent à comprendre la psychologie d'une race, simple en apparence, mais totalement différente de nous. Ils exposent avec beaucoup de finesse. et il faut les en louer, l'état d'esprit des Européens transplantés, dont l'adaptation au milieu islamique est une question de tempérament individuel, l'un sait s'adapter de façon absolue, l'autre ne peut y parvenir. en dépit de ses efforts. La magie saharienne n'atténue pas la différence profonde qui existe entre l'âme de la femme arabe et celle de l'européenne. On comprend tout cela en lisant *La tente noire.* (*G. Petit.*)

Marquis de Sade. — **Œuvres choisies et pages magistrales,** publiées, commentées et annotées par Maurice Heine, tome I, *éditions du Trianon*, Paris, 1933 (*Prix : 100 francs.*)

La mauvaise réputation du marquis de Sade dit assez que ses Œuvres. même choisies, sont de celles que M. l'abbé Bethléem conseillerait volontiers à ses fidèles de brûler sans les lire. Cette réputation est-elle méritée ? Au degré où on l'a poussée au noir, l'excès est si manifeste que le marquis est devenu pour les redres-

seurs de torts de la littérature un sujet de choix ; mais le proverbe dit vrai qui veut qu'on ne prête qu'aux riches, et, même toute exagération ôtée, de Sade reste encore si riche que le plus déterminé entrepreneur de réhabilitations ne réussira guère celle-là.

M. M. Heine, qui présente aujourd'hui ces *Œuvres choisies et pages magistrales*, éclairées de très courtes notes, ne s'est pas risqué à telle entreprise, encore qu'on soit disposé à le penser d'abord, en lisant, sur la première page, son dessein de *rétablir une vérité trop souvent altérée ou mutilée par les tenants de la prétendue morale*. Mais il n'en est rien ; et, fort habilement, il a remplacé une étude critique de son auteur par les notes préparatoires à une pareille étude, c'est-à-dire par des éphémérides de la vie du marquis de Sade, où chacun s'arrête à son gré aux faits qui le retiennent davantage, et d'où chacun peut tirer les conclusions qu'il leur plaît.

Ce premier volume contient quatre nouvelles d'importance inégale : *Emilie de Tourville*, *La double épreuve*, *Eugénie de Franval* et *Il y a place pour deux*. De Sade y rappelle Restif de la Bretonne. C'est le même *désordre d'imagination au delà de tout ce qu'on peut peindre* (p. 137), prêté par de Sade à un de ses héros, qui fut celui de Restif et qui est le sien. C'est la même recherche de sujets scabreux. C'est le même souci affiché de prétendre corriger les mœurs en décrivant le vice : *Instruire l'homme et corriger ses mœurs, tel est le seul motif que nous nous proposons... Qu'on nous pardonne les monstrueux détails dont nous sommes contraints de parler ; est-il possible de faire détester de semblables écarts si l'on n'a le courage de les offrir à nu* (p. 136)... *Et qui se flattera de faire ressortir la vertu, quand les traits du vice qui l entoure ne seront pas fortement prononcés ?* (p. LIX). Et de Sade met ces écarts à nu, prononce les traits du vice ; mais voici bien qui condamne sa doctrine : placé mieux que personne pour que les tableaux du mal dussent le rendre vertueux, la représentation du vice ne changea rien à son tempérament excessif et fit sur lui pleine faillite.

Un tableau joliment brossé de la société à la fin du XVIIIe siècle, d'une certaine société tout au moins, constitue un mérite que tout le monde accordera volontiers à ces nouvelles ; mais il ne suffit pas à déclasser l'œuvre du *second rayon*. Tout juste parce que là est sa place discrète, cette édition intéressera les uns, fâchera les autres. C'est seulement par sa présentation matérielle qu'elle plaira à tous, imprimée sur beau papier, avec ses pages à encadrements rouges et son curieux frontispice documentaire gravé par G. Corvel.

Dr O. Béliard. — **Magnétisme et spiritisme**, un vol. in-16 de la *Bibliothèque des merveilles*, Hachette, Paris, s. d. (1933). (*Prix : 12 francs.*)

Le merveilleux a toujours piqué la curiosité des hommes. On s'y porte autant qu'on s'y portait autrefois, mais d'autre manière. Mis à part ceux qui en font l'affaire d'une foi, on veut savoir parce que tout l'inconnu n'est pas nécessairement l'inconnaissable ; on cherche ; et l'occulte forme *autour de la région éclairée des faits scientifiques une zone de pénombre où la vérité attend mêlée d'erreurs* (p. 21).

Quelle part de l'une et des autres y a-t-il aujourd'hui dans les questions si âprement discutées du magnétisme, de l'hypnotisme, des monitions et des prémonitions, de la télépathie et du spiritisme ? C'est ce départ que M. O. Béliard a voulu faire dans cet ouvrage de vulgarisation, que ses recherches personnelles et sa sincérité lui permettaient d'entreprendre et de réussir. Voici, en effet, une mise au point consciencieuse et parfaite, car quelques erreurs de détails, comme celle de croire que *Socrate rapportait à l'assistance d'un démon l'excellence de son enseignement* (p. 133), ou encore que *l'Archée* de Van Helmont est *un fluide universel* (p. 11), un *milieu intermédiaire à tous les êtres*, correspondant *au monde invisible des occultistes* (p. 8), sont des à-côté d'érudition qui ne touchent pas au fonds.

M. Béliard a bien vu qu'*à consulter le volumineux dossier* du merveilleux, *on trouve une profusion qui risquerait de se transformer en indigence si la vérification était possible et si on éliminait toutes les observations reconnues fausses, et les expérimentations de foyer mal conduites par des personnes pressées de conclure dans le sens de leurs désirs* (p. 185).

Mais pourquoi seulemeut *de foyer ?* Ceux qui sont assez vieux pour les connaître avec peu de recul ne savent-ils pas, pour ne prendre que cet exemple, que les expériences de Luys sur l'action des médicaments à distance (p. 60), sont à refaire ?

Il semble bien que pour arriver dans ce domaine à des connaissances scientifiques, il faudrait faire table à peu près rase du passé, invérifiable, comme le remarque à si juste titre M. Béliard, et n'accepter que des faits actuels dont l'observation serait rigoureuse et la sincérité de relation absolue. A la vérité, nous n'en sommes pas même à cette élémentaire sagesse, et les savants les plus consciencieux travaillent encore sur un bric à brac de phénomènes, dont dans tout autre domaine de la science ils ne voudraient à aucun prix et qu'ils repousseraient même avec indignation.

Peu importe, ici, ce que demain nous réserve de découvertes, car c'est seulement où nous en sommes que M. Béliard a voulu nous apprendre. Il l'a fait avec beaucoup de clarté et avec ce beau talent d'écrivain, qui fait de tout livre qu'il écrit un livre à lire.

A. Gervais — **Æsculape en Chine**, un vol. in-12, Editions Gallimard, Paris, 1933 (*Prix : 15 francs*).

A l'occasion de sa septième édition récente, la Critique a rappelé cet ouvrage, dont le succès s'est affirmé. Le titre en est mauvais, mais l'œuvre était bonne : et c'est l'essentiel. Le titre est mauvais, car il semble promettre une étude sur la médecine chinoise, alors qu'il n'en est pas question et que *ce livre est le simple relevé des notes prises régulièrement pendant le long séjour dans la Chine de l'Ouest* (p. 7) d un médecin français. Il semble bien que ce médecin soit doublé d'un artiste, non pas seulement parce qu'à l'exposé des misères comparées de la Chine et de l'Europe, l'auteur, parmi ces dernières, place la *peinture moderne* à côté de l'alcool, des cartes, du music-hall, des courses de chevaux et des cocktails, mais surtout parce que les descriptions heureuses abondent sous sa plume.

Tel récit de voyage et de séjour est impossible à résumer ; aussi bien, il faut le lire. L'œuvre alerte, vivante, malicieuse parfois, bien écrite toujours, intéresse à toutes pages et amuse souvent.

Camille Meillac. — **Heures athéniennes. Phryné de Thespies. Hétaïre**, roman, 1 vol. in-12, Éditions Clamavi, Paris, 1934. (*Prix : 10 francs*).

Cet ouvrage est appelé à plaire à tous ceux qui ont gardé, ou entretenu, en eux le culte de l'antiquité grecque. Les noms, les mœurs, le langage, les lieux, tout nous rappelle ce temps héroïque et fastueux. Un roman se déroule dans un décor scrupuleusement vrai, d ns l'Athènes de Démosthène, à une époque où les impôts étaient trop lourds, le capital amputé, les charges fiscales écrasantes pour les plus fortunés. En dépit de la légende orgiaque dont on nous a exagéré la forme, on travaillait alors, avec ardeur, dans toutes les catégories sociales, l'esclave, l'affranchi, le fabricant, le marchand ; la sensualité magnifique a inspiré les artistes de ce peuple élu qui a élevé l'Acropole. En lisant ce bel ouvrage, on retrouve Démosthène, Diogène, Platon, et tant d'autres, qui passent dans un roman d'amour, de haine, de vengeance, dans Athènes « où frémit l'âme d'un passé magnifiquement glorieux ». (*G. Petit.*)

Gavrel de Loupiac. — **Le blé du diable**. Poésies. plaquette in-12. Imprimerie Orléanaise, Orléans, 1933.

Le blé du diable, ou blé de lune, épi de Brôme, que les sorciers cueillent à minuit, porte en lui d'étranges vertus utilisées par la médecine noire pour créer des irréalités. Subissant le maléfique enchantement, M. Gavrel de Loupiac emprunte à la fiction et chante le retour d'émotions passées. Le vers est harmonieux et bien adapté au sujet. Notre confrère, dont voici le début, doit y trouver un encouragement (*G. Petit*).

Henri Pourrat. — **Les sorciers du canton**, 1 vol. in-12 des éditions de la *Nouvelle Revue française*, Gallimard, Paris, s. d. (1933).

Voici le plus curieux livre peut-être de l'année qui vient de finir. Roman ? Etude sur la sorcellerie actuelle des campagnes ? Œuvre littéraire ? Enquête de folklore ? Ceci et cela à la fois et autre chose encore. *J'ai tâché d'amasser des dépositions... Curieuse enquête : des naïvetés amusantes, souvent des énigmes* (p. 232) Tout est dans ce peu de mots, pour qui sait les pleinement comprendre.

Ici, là, M. H. Pourrat a pris son butin : dans un jardin d'hôpital où les convalescents se content des histoires ; puis, à travers les champs et les bois, dans le Cher, l'Allier, la Lozère, le Cantal et surtout dans cent villages du Puy-de-Dôme, Ambert, Brugeron, Ceilloux, Courpière, Herment, Marat, Maringues, Olmet, Ris-Chateldon, Sauvessanges, Saint-Dier, Saint-Rémy et foule d'autres de cette Auvergne délicieuse que M. Pourrat décrit délicieusement.

C'est un dimanche. Le soleil baisse, coloré de plus en plus, sous une chaîne de nuées dont les têtes seules tracent leur contour. Dans le sous-bois, tout fauve de fougères brisées, le chiendent pointe, mat encore, pâle comme les violettes de loup qui succèdent aux sombres violettes, passées déjà Que d'odeurs dans l'air ! et lorsque je retrouve ta route, cet air mol qui sent la fleur et le bois m rt semble s'étendre, comme une espèce de graode douceur solitaire, sur la campagne (p. 82).

Et ce tableautin, si bien vu et si vivant :

Le père de Marcel arrive avec son attelage ; à l'autre bout du champ, la herse attend, appuyée à un cerisier. Il s'arrête devant nous, qui sommes assis dans la marge d'herbe, et, pour empêcher les vaches d'avancer, il a posé l'aiguillon contre le joug..... Marcel balance à peine ta tête. Il me jette un coup d'œil, comme s'il préférait ne rien dire devant son père. Le vieux a passé tes mains sous son tablier de grosse toile Il se décide à conter et mène son propos placidement, tenant ses mains contre son estomac (p. 70-71).

Au cours de son enquête, que d'histoires M. H. Pourrat a entendues et que de sorciers de toutes sortes il a rencontrés.

Ceux qui tiennent du blanc, ceux qui tiennent du noir, de la bonté et de la mauvaiseté, les chrétiens et les sataniques ; celui qui est sorcier par persuasion,

parce que les gens lui trouvent la tête à çà ; celui qui l'est par prétention, parce qu'il envie l'officiant, celui dont on veut qu'il le soit; celui qui voudrait bien l'être : celui qui l'est de nature le nerveux, le malade ; celui qui tâche d'en prendre la façon, le charlatan, l'exploiteur. Et chez tout sorcier, il y a une part de tous ceux-là : croyance et incroyance, désir d'assister et besoin de faire sentir sa force, dispositions naturelles et truquage, goût de l'importance et zèle de la simplicité (p. 199-200).

Croyez-vous qu'il soit facile de saisir au vrai de tels personnages à travers les histoires de nos campagnes et, même quand on les a sous les yeux, de démêler ce que l'imagination paysanne leur prête, ce qu'ils laissent croire et ce qu'ils peuvent en vérité ? Il y a les faits, direz-vous ; mais il faut s'entendre sur la valeur des témoignages.

On n'est jamais en droit de croire que les témoins livrent des faits. Ce sont les faits qu'ils rapportent qui livrent les témoins. Parce que les faits deviennent des souvenirs ; et entre les souvenirs que nous racontons et ceux qu'on nous a racontés il n'y a pas de barrière. L'entendu se mêle inextricablement au vécu, ou dans la tête d'un paysan, les contes des anciens à ses propres histoires (p. 48).

Et puis, il faut bien se rendre compte que ces histoires des campagnes sont surtout des explications, car, en présence d'un fait déroutant ou bien hors de l'ordinaire, nous leur cherchons toujours une cause et, bonne ou mauvaise, la trouvons toujours. Les contes de sorcellerie trahissent ainsi *une démangeaison de logique* (p. 32), car *le besoin de logique est notre plus grande déraison* (p. 44).

De telles remarques font s'élever l'étude de M. H. Pourrat au-dessus des simples recueils de folklore ; et il y a là des pages, à propos des guérisseurs, par exemple, qui sont à lire. Elles sont à lire par les médecins surtout, parce qu'elles nous ôtent les œillères de la profession, et parce qu'il est bon, profitable même, de ne pas regarder toujours du même point de vue les problèmes, celui que posent les guérisseurs plus encore que beaucoup d'autres.

Il y a deux sortes de livres, écrit M. H. Pourrat : *ceux qu'on lit pour apprendre, ceux qu'on lit pour se distraire* (p. 172). M. H. Pourrat a réalisé cette merveille que celui-ci non seulement instruit et distrait, mais encore qu'il fait penser.

Le Gérant : R. Delisle.

Paris-Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie — 1934.

41e ANNÉE N° 4 1er AVRIL 1934



Le blanchiment subit des cheveux

Par le Dr Xavier S... (Saïgon).

La décoloration du système pileux est généralement considérée comme un signe de vieillesse. A. France, dans *Le Jardin d'Epicure,* parle de vieux serviteurs *blanchis dans les devoirs d'un emploi domestique* ; on décrit couramment les militaires « blanchis sous le harnois », les scoliastes « blanchis à la poussière des cabinets » ; et *La chanson d'Antioche* dépeint les vieux chevaliers qui avaient autrefois combattu à Roncevaux :

> *Plus ont blanches les barbes que la flor ens el pré,*
> *Par-dessous la ventaille pirent* (paraissent) *li poil meslé.*

Mais, si normalement on blanchit vers la quarantaine, bien des gens obtiennent d'une manière précoce, localisée ou brutale, ce que Le Goffic (*Poésies*) appelle

> *la grise floraison d'oiseaux couleur de cendre.*

Mis à part l'albinisme congénital, la canitie qui survient avant le terme physiologique est plus précoce chez les sédentaires, les travailleurs intellectuels, les surmenés. Ainsi, les campagnards blanchissent moins rapidement que les citadins ; et, dans les races colorées, exemptes des heurts que la vie moderne impose à notre système neuro-végétatif, seuls les hommes d'af-

faires, les travailleurs intellectuels grisonnent et blanchissent comme les mages des antiques religions. De même dans certaines maladies : insuffisance thyroïdienne (Thibierge), sénilisme (Pagniez), eunuchisme (Apert), etc.

A la vérité, la canitie prématurée est affaire individuelle et chacun, à coup sûr, en connaît des cas particuliers fort remarquables. On raconte que, lors de son voyage en France, Marie-Christine de Suède, rendue célèbre par de multiples excentricités (dont la moindre fut de changer de sexe en sautant un fossé), s'étonna de la blancheur des cheveux de la marquise de Brégis, qui contrastait avec l'éclat juvénile du teint et la gaieté de son caractère. Intriguée, l'ancienne reine de Suède demanda son âge à la dame aux cheveux si blancs, qui lui répondit justement : « En France, Madame, on a l'âge que l'on porte. »

Cette parole est une bonne réponse aux gens qui croient encore trouver dans la canitie un signe certain de vieillesse. S'il est vrai qu'au moment où « l'âge dans le sang a fait couler sa glace », la chevelure se décolore, il est fréquent aussi de voir des cheveux blancs couvrir un crâne adulte en un contraste charmant.

Quelquefois, la canitie est limitée et se localise à certaines surfaces, à quelques placards de cheveux dépigmentés : *Les Rohan*, lit-on dans les *Histoires admirables de notre temps* (1604), *avaient pour signe une touffe de cheveux d'albinos, au milieu du front.*

Notre but n'est pas de nous étendre sur le blanchiment précoce et progressif de la chevelure, nous désirons parler de sa décoloration rapide, voire même instantanée, qui est depuis longtemps admise par le sens commun, mais dont la médecine autorisée semble nier la réalité. Darier, dans son *Précis de Dermatologie*, faisant allusion à ces faits curieux, déclare qu'ils relèvent du domaine de la légende.

Groupant quelques notes prises au cours de nos lectures, et les rapprochant de quelques cas étudiés dans les revues médicales, nous rechercherons, dans la littérature et l'histoire, une illustration de ce fait amusant au premier abord, et nous tâcherons de montrer que, tout comme en poésie, le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Bien des littérateurs ont parfaitement indiqué le vieillissement rapide que causent la fatigue et les émotions ; la difficulté n'est pas de les trouver, mais de les citer tous.

Un journal hebdomadaire décrivait, le 15 octobre dernier, le bagnard Duroc entrevu à Cayenne :

C'est maintenant un homme qui a le droit de porter les moustaches et les cheveux longs ; il en use ; malheureusement pour lui, bien qu'il soit jeune encore, les moustaches et les cheveux sont blancs, le bagne joue de ces tours-là.

Il n'y a pas que le bagne à transformer ainsi. Dans le même journal, un assistant de Deibler, décrivant les exécutions auxquelles il avait été présent, disait :

V... est monté dans le fourgon... Place Bonne-Nouvelle, l'aumônier l'aide à descendre ; entre la prison et l'échafaud, l'homme a vieilli de trente ans ; aux tempes, les cheveux sont blancs.

Sans nous attarder davantage aux romans policiers ou aux journaux de détective, nous trouvons à tout instant des exemples aussi frappants dans la littérature moins riche d'imagination, mais plus près de la nature.

Dans un roman récent, Raymond Escholier nous donne le type de ces descriptions : Mme X... vient de subir une peine récente... *quelque temps après, elle avait des mèches de cheveux blancs contre les tempes.*

Dans un roman de jeunesse, *L'enfant chargé de chaînes*, qui n'est pas de l'heureuse inspiration de ses romans suivants, M. Mauriac nous peint *cette dame si imposante et si bonne, qui est devenue vieille tout à coup...* au lendemain de la mort de sa fille, et qui, depuis, *vit bien triste dans le désert de l'amour, changée soudain par une émotion vive qui laisse une marque et une empreinte.*

Le travail excessif, les fatigues harassantes amènent aussi, parfois, de ces transformations brusques, et les cheveux blanchis soudain se voient chez le colonial qui peine sous un ciel inclément, et que nul ne reconnaît à son retour sous sa crinière blanchie. Tel le frère Sébastien, dont Francis Jammes nous conte l'aventure dans la poésie délicieuse des *Feuilles sous le vent.*

Il était allé à Tombouctou ; et, bien qu'il n'ait que trente ans, sa barbe était blanche comme la poussière des déserts qu'il avait traversés.

La séparation, l'expatriement, l'isolement transforment un caractère, mûrissent un tempérament, mais parfois aussi marquent une physionomie et *dissolvent les traits personnels et les émettent en argile grise* (Zweig dans son *Freud*). Un des plus jolis contes de Maupassant, *L'Auberge*, nous décrit ainsi la métamorphose du jeune Ulrich, qui, bloqué dans une cabane perdue sous la neige, est enfin délivré, au printemps, par des parents angoissés ; quand ils remontent, ils ne le reconnaissent pas, car Ulrich a perdu la raison : *seule sa mère le reconnut, bien que ses cheveux fussent blancs.*

Etrange effet des émotions violentes, des passions vives, des chagrins débilitants. Dans un livre délicieux (*Du côté de chez Swann*), Proust raconte ses impressions d'enfant et analyse, avec délicatesse, le détail de sentiments complexes et nuancés. Un soir que M. Swann était là, le subtil écrivain fit une peine

légère à sa mère : *Il me sembla*, dit-il, *que je venais, d'une main impie et secrète, de tracer dans son âme une première ride et d'y faire apparaître un premier cheveu blanc.* Notons que c'est ici simple image, car Mme Proust n'eut pas un seul cheveu blanc jusqu'à sa mort, ainsi qu'en témoignent les lettres de son fils à Mme de Noailles.

Autre part (*Le Temps retrouvé*), Marcel Proust revient encore sur cette *altération métallurgique de la tête.* Un soir, dans un quartier mal famé, il croisa M. de Charlus, convalescent d'une attaque d'apoplexie ;

Et à moins que, jusque-là, il se fût teint, la fatigue avait, comme en une sorte de précipité chimique, rendu visible et brillant tout le métal dont étaient saturées, et que lançaient comme autant de geysers, les mèches maintenant de pur argent de sa chevelure et de sa barbe, cependant qu'elles avaient imposé au vieux prince déchu, la majesté shakespearienne du roi Lear.

Nous ne pouvons nous faire l'écho de tous les écrivains qui en ont témoigné. Tous, nous avons dans nos relations une personne aux cheveux blancs *comme ceux que la neige fait aux statues des fleuves, dans les jardins publics* (Proust) et qui rapporte cette transformation à un choc émotif violent. Comme les gens qui, à une lecture, branlent le chef d'un air de doute, Giraudoux ne semble pas convaincu : dans un livre qui sent un peu l'huile, où la beauté du style souffre de la recherche d'images nouvelles et de réflexions trop brillantes, *Provinciales*, cet écrivain nous décrit une vieille femme qui, au marché, propose ses cheveux en échange d'étoffes *comme si elle ne répondait pas qu'avant la fin de la foire, ils n'auraient pas blanchi.*

Cela pourrait bien arriver. Prenons pour preuve un auteur maritime, Jarl Praviel, qui dépeint la métamorphose du capitaine d'un navire hanté, le *Trois-mâts errant.* Cet homme vient de voir disparaître dans les flots sa femme et son fils poursuivis par l'âme de Teddy Jefferson : *Il ôta sa casquette, et, les bras croisés, fixa le point où son fils venait de couler* ; *je remarquai que ses cheveux sur les tempes étaient tout gris et que, depuis le départ de New-York* (huit jours avant), *sa barbe, avait blanchi.*

Imagination peut-être. N'est-ce pas plutôt la codification du sentiment populaire qui s'était jadis cristallisé dans la légende ? Or, les légendes fourmillent de faits identiques, telle cette aventure de saint Yves, que l'on racontait en Bretagne, le soir à la veillée.

Un soir, brisé de fatigue, saint Yves s'endormit ; un cultivateur qui gardait rancune à l'avocat d'un mauvais procès qu'il lui avait fait perdre, résolut en le voyant de l'assommer d'un coup de pelle. Yves, réveillé à temps, put esquiver le coup ; aussitôt, les cheveux de l'agresseur, qui étaient noirs, devinrent rouges comme du feu, et ceux de ses descendants pendant de longues générations subirent le même sort (Aubert, *Légendes bretonnes*).

Jadis, la Bible était plus draconienne ; elle nous conte la transformation d'un fils de Noé qui fut changé en nègre pour un dessein moins criminel, Notre Breton s'en tire encore à bon compte !

De tout temps, le sens commun avait enregistré de ces mutations soudaines qu'il attribuait au chagrin qui vieillit prématurément (*Souffrir, c'est déjà être vieux* : P. Morand), aux émotions qui usent et qui dépriment, au travail excessif. En Espagne, une complainte raconte ainsi en un tango larmoyant : *J'ai les cheveux blanchis à force de pleurer* (Tango canas de lislar).

C'est peut-être la cause du changement survenu à Grenade à dom Antonio, dont les Tharaud esquissent le caractère dans *Les Bien-aimées*. Son ancienne amie revient vers lui après une courte absence.

Elle le trouva un peu vieilli, mais toujours magnifique, avec son air aisé, indolent, ses cheveux qui avaient blanchi avec une rapidité singulière... devenus pareils à la neige des sierras.

On retrouve le même écho au delà des mers comme au delà des Pyrénées ou des Vosges. Oscar Wilde, dans *Le Portrait de Dorian Gray*, *trouvait singulière et pleine de surprises*, cette femme qui poussait à un degré si rare l'attachement familial qu'à la mort de son troisième mari *ses cheveux sont devenus dorés à force de chagrin*. De même, le malheureux proscrit dont Vicky Baune trace un captivant tableau dans *Arrêt de mort*.

Romans, légendes, contes populaires et chansons ne sont pas les seuls à avoir noté cette transformation brutale sous une impression forte et d'une manière quasi instantanée. Nous trouvons des accidents identiques dans le domaine de l'*Histoire*, où des témoignages authentiques donnent à notre sujet une consécration irréfutable.

Dans une biographie captivante, de Vaissière rapporte que le roi Henri IV apprenant la trahison de Henri III, dont les armées venaient à la rencontre des troupes réformées, se prit la tête entre les mains pour méditer sur la douleur de ces luttes, et sur les décisions à prendre d'urgence; quand il releva la tête, sa moustache avait blanchi. Au dire de l'éminent historien, il en aurait lui-même témoigné au duc de la Force : *l'appréhension des maux que je ressentais pour mon pays fut telle qu'elle me blanchit la moitié de la moustache.* Cette assertion se retrouve contée par Léon Mouton dans la vie du *duc d'Epernon* : le roi de Navarre aurait affirmé à l'historien Mathieu qu'à la suite de cette longue prostration, sa moustache s'était en partie décolorée.

L'histoire de France nous donne encore un exemple célèbre dont le cas est rapporté par un témoin oculaire : Madame Cam-

pan décrit, dans ses *Mémoires*, le retour de la famille royale après la malencontreuse équipée de Varennes ; nous assistons à l'arrivée de la berline, aux bousculades, à la ruée de la foule :

Le lendemain, devant l'une de ses femmes de chambre qui lui trouvait bonne mine et s'était permis de le lui dire, la Reine ota son bonnet de nuit : ses cheveux étaient devenus tout blancs comme ceux d'une femme de soixante-dix ans.

Ce témoignage a d'ailleurs été confirmé par les recherches de Lenôtre (*Le retour de Varennes*), et il figure dans l'*histoire de la Révolution* de Gaxotte.

Dans le tome III de *Vieilles maisons*, Lenôtre conte d'une manière captivante la folle aventure de Pétion : son origine, ses succès, sa chute et sa fin misérable près de Saint-Emilion. Traqués par les volontaires qui ont déjà capturé Barbaroux, Buzot et Pétion fuient dans la campagne et mettent fin à leur misère dans la senteur lourde des seigles mûris, *en se tuant réciproquement comme dans un duel.* Tragique odyssée des derniers Girondins :

C'était Pétion, le jovial Pétion, si infatué naguère de sa vigueur et de sa popularité, et dont maintenant les cheveux avaient blanchi en quelques nuits, comme ceux de la Reine que, jadis triomphant, il avait ramenée humiliée de Varennes.

Ce rapprochement ne peut échapper aux esprits curieux à l'heure des grands troubles. Quand l'angoisse étreint le cœur, quand l'émotion trop forte dérègle le cerveau, il semble que notre corps lui-même ressente les à-coups d'une vie exaltée ; l'épouvante épuise en nous nos réactions accoutumées ; cinq minutes *suffisent à nous mettre en débris*, disait Estaunié, parlant d'une pauvre femme abattue par un chagrin subit :

La vieillesse venait de tomber sur cette femme comme un torchon sur la tête d'un passant... on eût dit que tout d'un coup son corps s'était lézardé (*Les choses voient*).

Aux heures tragiques de la guerre comme à celles des révolutions, où le temps avance à pas redoublés, ne voyons-nous pas de pauvres corps démolis subitement comme ces arbres robustes qu'emporte une tourmente?

Darrier prétend ne pas connaître de cas de canitie subite durant la dernière guerre ; ils existent cependant et nous regrettons de ne pouvoir publier encore celui que nous connaissons.

Mais, dans d'autres combats moins proches de nous, nous savons bien que cette manifestation a été vérifiée. Dernièrement, la *Revue des Deux Mondes* publiait une monographie de Lytton Strach sur un sujet déjà oublié : *La mort de Gordon Pacha dans Karthoum assiégé.* Cet article apportait le témoignage d'un marchand Léroutin qui écrivait dans son journal les der-

niers jours du gouverneur dans la ville investie. La famine y exerçait ses ravages, et Bordéini Bey décrit : *La population affamée, la garnison épuisée, l'énergie indomptable du gouverneur général ; ses cheveux étaient devenus soudain complètement blancs.*

Voilà un argument de valeur pour notre thèse ; et cette métamorphose soudaine, affirmée par des auteurs aussi consciencieux, n'est plus du domaine de la légende. On trouve un autre exemple dans la vie de Mahomet : ce grand prophète, qui à l'âge de soixante ans était encore capable de satisfaire au désir légitime de ses cinq femmes, avait de nombreuses révélations où se dévoilaient à son âme simple tous les principes de sa religion. Or, chacune de ces crises, que certains médecins ont rattachées à l'épilepsie, lui laissaient une impression d'épuisement insurmontable et il écrivait à Abou-Bek : *Trois versets du Coran m'ont fait grisonner.*

Transformation curieuse évidemment, mais dont les exemples sont nombreux. Sans rappeler celui de Marie Stuart, qui aurait blanchi presque subitement avant de succomber, on se souvient peut-être encore du retentissement qu'eut un discours du cardinal Donnet. Comme argument décisif à la thèse qu'il soutenait, il déclara dans une phrase éloquente, que, jeune vicaire, il avait été enterré vivant ; quand on le libéra, on avait remarqué la transformation de sa chevelure devenue d'une blancheur éclatante. Il est vrai que. malgré une affirmation si pathétique. ce fait est aujourd'hui mis en doute, et beaucoup d'historiens accusent l'archevêque de Bordeaux d'avoir conté aux Parisiens une belle galéjade pour obtenir avec éclat un vote difficile.

Parmi d'autres exemples historiques, citons, d'après Guerazzi, celui du seigneur Dandelot auquel on vint apprendre la mort de son père : *on vit aussitôt blanchir sa barbe et une partie des sourcils sur lesquels il appuyait sa main.* Le même auteur rapporte encore le cas d'un humaniste qui eut même mésaventure, en apprenant la perte en mer... de manuscrits précieux auxquels il tenait beaucoup ; et celui de Ludovic Sforza après sa chute entre les mains de Louis XII.

Pourquoi vouloir nier pareille manifestation ? Une impression brutale, des émotions subites peuvent modifier notre corps, comme elles modèlent notre caractère. (*A suivre.*)

Caricature

LES MALADES ET LES MÉDECINS

de Ch. Jacque



LES REMÈDES DE BONNES FEMMES

— N'men parlez pas, m'ame Gerenflot ! Je n'sais pas c'qu'a mon mari. Depuis ce matin, y s'tortille ni pus ni moins q's'il avait avalé une bouteille de chien d'commissaire. Pourtant, j'y ai fait boire une pinte de vin blanc ousque j'avais fait défuser une muscade, du poivre d'Espagne, une pincée d'rhubarbe et une poignée d'graine de moutarde. C'est souverain pour la colique.

— C'est vrai, m'ame Chaffaron, mais aurait fally y ajouter un filet d'huile et cinq gousses d'ail Faites y en prendre encore une pinte comme ça c'te nuit et vous pouvez t'être sûre que d'main matin, c'pauvre cher homme ne s'plaindra plus !

PRINTEMPS

Par le Dr Jean GODONNÈCHE (de la Bourboule).

Semblable aux eaux souterraines, l'Hiver poursuit en silence son cours. Comme une source, le Printemps jaillit ; et, comme le torrent, saute, bondit de cascades en cascades, Avril apparaît, s'épanouit parmi les bourgeons, les fleurs et les beaux jours. O douceur ineffable du Printemps dans l'allée du parc dont le soleil caresse les branches ! O ravissement dans la vallée boisée, extase sublime sur la montagne où les genêts se dorent !

Est en fête la prairie ardente qui se pare de la radieuse lumière des renoncules, de la blancheur des berces se balançant à la brise, de l'améthyste même des scabieuses émaillant les gazons, de toute la beauté bleue des myosotis cachés. Le ruisselet du fossé, qui l'hiver a sommeillé sous les neiges et les glaces, murmure maintenant sous les graminées inclinées, au milieu des terres grasses, d'où sourd l'humidité longtemps contenue. Quant au ruisseau, au grand ruisseau, il coule blanc et noir, plus joli que jamais en son cours capricieux. L'hymne qu'il chante sous les hêtres est d'autant plus pénétrant qu'il est toujours le même suivant les saisons et suivant les lieux : entraînant dans la montagne, plaintif au fond des gorges profondes.

La forêt revit qui mourut en octobre. Les oiseaux se mêlent aux feuilles réapparues. Là-bas, le *pacage* s'anime au son des clochettes du troupeau ; le chien furieusement aboie ; le petit berger de sept ans joue.

Eternelle beauté des choses de la campagne, des choses de chez nous !

Le parc sourit, car les iris sont fleuris, les lilas embaument, le jet d'eau tinte sa joie, le berceau de verdure émerge des parterres fraîchement arrosés et le sable fin crie sous le pas léger de la jeune fille.

Le Printemps est-il l'image gracieuse de la jeunesse ? Depuis qu'il y a des hommes et qui pensent, tous ont voulu le croire. La jeunesse est gaie, telle ces fleurs qui s'épanouissent, ces arbres qui feuillent, cette eau qui tourbillonne. La jeunesse est gaie parce qu'elle vit d'insouciantes années ; elle est bercée, choyée ; elle a peu connu la séparation des êtres chers ; elle est pauvre de souvenirs ; elle ne pense point à la mort en apparence lointaine ; elle jouit du plein épanouissement de ses facultés psychiques comme aussi de ses fonctions physiologiques. Est-ce à dire que sa formation soit complète ? Que non pas ! L'homme ne cesse de tendre, inconsciemment peut-être parfois, vers

l'Idéal, vers ce qui constitue à ses yeux le Vrai, le Beau, le Bien. Passionnée, nous voyons la jeunesse, soit qu'elle apporte aux études sa ferveur intellectuelle, soit qu'elle vibre aux nobles sentiments ou qu'elle recherche les sensations, soit qu'avec une volonté ardente elle se précipite dans l'action.

Les lettres et les arts ont leur Printemps qui n'est point éternel. Le Corneille de l'*Agésilas* et de l'*Attila* ne sera plus celui du *Cid*. En vain, le XVIIIe siècle s'efforce de continuer le XVIIe dont il se sépare par de profondes divergences philosophiques.. « Le génie n'a qu'un siècle, après quoi il faut qu'il dégénère. »

Les peuples aussi ont leur Printemps, leur jeunesse héroïque qui fut celle des Grecs à Marathon et à Salamine, celle des Romains vainqueurs d'Annibal ; cette jeunesse dont les grands fondateurs d'empire, les Charlemagne, les Othon le Grand ont rassemblé les forces. Plus tard, dans un monde trop vieux, un Napoléon lui-même trouvera que « rien de grand n'est possible ».

Que votre printemps, jeunes gens, tempère son ardeur. En un monde où tout passe, on ne saurait rien édifier de solide dans la précipitation. La réflexion, la prudence vous conduiront au bel Eté radieux.

Enigme

Je porte le nom magnifique
D'un certain bien de grands seigneurs ;
Mais je suis bien plus pacifique
Quand je jouis de mes honneurs.
Aussi le sort si bien me cache
Que mon maître ne peut me voir,
Si fortement il ne s'attache
Devant la glace d'un miroir.
Tout le monde sait que je touche
A tout ce qui passe chez moi ;
Mais je suis de si bonne foi
Que j'en retiens moins qu'une mouche.

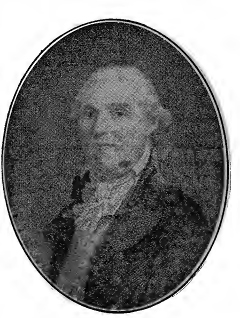


MÉDECINS-POÈTES



Jean-François SACOMBE.

Pour répondre à une question de M. Stauffer dans la rubrique *Correspondance médico-littéraire*, j ai relu le poème *Vénus et Adonis* du médecin Jean-François Sacombe, et cela m'a conduit à revoir ce que *La Chronique Médicale*, en 1928 (xxxv, 284) et en 1930 (xxxvii, 121) avait dit de *La Luciniade* de cet auteur. M. le Dr de Lançon s'en tint alors à ce poème et laissa de côté la biographie du médecin, qui a été esquissée d'ailleurs par J.-P. Ravoux dans sa thèse de Bordeaux (n° 24, 1925-1926). Je m'en tiendrai de même à *Vénus et Adonis*, encore qu'il y ait là des détails biographiques que M. Ravoux a négligés. Ainsi, trois mois vécus à Montpellier comme secrétaire de Barthez. Ainsi, en 1790, certaine association avec un chevalier innominé pour la vente de poudres antisyphilitiques. Ainsi, un chancre syphilitique de la main qui vint à notre accoucheur, en 1799, à la suite de l'accouchement d'une vénérienne dans son amphithéâtre de la rue Saint-Jean de Beauvais, à Paris. Et d'autres encore.



Sur la découverte de Sacombe, on peut passer. Ce syphilitique par accident professionnel, qui paraît bien avoir confondu syphilis, blennorragie et autres infections vénériennes, avait expérimentalement inoculé la sienne à sa chienne Diane. Sur la *côte valaisane* où

il s'était réfugié, le dieu des forêts vint à son secours. Sylvain indiqua à la pauvre chienne la plante des bois qui devait lui rendre la santé. La bête guérit ; son maître aussi ; et voilà toute l'aventure. Bien entendu, Sacombe, qui dit grand mal de tous les antisyphilitiques secrets de son temps, se garde bien de faire connaître la plante qu'il emploie et à laquelle il donna le nom de sa chienne.

C'est à regret
Que sous le voile du mystère
D'un remède aussi salutaire
Aux mortels je fais un secret ;
Le dieu Sylvain de moi l'exige ;
Ma découverte est un prodige.

Chant IV, v. 60-65.

Tout ce qu'il lui est permis de dire, c'est comment la plante merveilleuse est née.

Cependant des pleurs de Diane,
Soudain, au tombeau d'Adonis,
Naquit la plante Valaisane,
Qui guérit de la syphilis.

Chant II, v. 561-564.

Voilà un bon billet pour les botanistes et pour les médecins. Jamais charlatan n'a mieux vanté sa marchandise que Sacombe dans ce boniment de 2.615 vers, inégalement répartis en quatre chants. Il y a de tout là dedans, comme dans tout boniment bien fait dont la première qualité est d'attirer et de retenir l'attention : des aventures personnelles parfois amusantes, des pamphlets politiques, des attaques violentes contre les accoucheurs officiels et contre la Faculté de médecine de Paris, aussi bien que contre les autres marchands de spécifiques, un résumé du Poème de Fracastor, une histoire de la vérole depuis le temps où Vénus donna le mal à Adonis (d'où le titre même du poème), un exposé des causes de la syphilis, une description de ses symptômes, une autre de ses traitements et du régime alimentaire qui y convient, tout cela avec le plus cocasse imbroglio des dieux de l'Olympe et des personnages bibliques.

Jupin eut beau noyer le monde
Dans un déluge universel,
Le peu qui s'échappa de l'onde,
N'en devint que plus criminel.
Jupin eut beau brûler Sodome,
Affreuse, exécrable Cité,
Séjour de l'impudicité,
Où parfois la femme était homme,
Et même sans nécessité,
Par un commerce plus infâme,
L'homme a son tour devenait femme,
Au sein de la lubricité.

Excepté Lot, assez bon homme,
Qui se sauva, je ne sais comme,
Et dont, par un destin cruel.
La chaste épouse devint Sel.

Chant I, v. 362 sq.

A coup sûr, Sacombe manque de goût, de mesure ; nulle part, il n'a l'envolée qui fait les poètes. Quoi qu'il en dise, ce n'était pas si haut qu'il visait, mais bonnement à bien vendre sa *plante* valaisane, qui, à l'en croire, non seulement guérit la syphilis, mais encore :

Maintient les vieillards en santé,
Au point qu'à la chaste Diane
Plusieurs d'entre eux ont attenté.
D'autres, atteints d'amour profane,
Jusqu'à cent ans sont parvenus
Sans se brouiller avec Vénus

Chant IV, v. 114 sq.

Pour moi, sans vanité, plus sage,
De Diane je fais usage
Depuis douze ans, soir et matin ;
Et je crois lui devoir mon teint,
Ma santé, ma force athlétique ;
Je lui dois mon feu poétique.

Chant IV, v. 270 sq.

Sur ce point, on penserait que le dieu Sylvain, à tant lui promettre, se moqua de son fidèle, s'il n'était manifeste que bien davantage Sacome se moquait de son lecteur. Ce n'est pas que je pense avec M. Ravoux (*loc cit.*, p. 47) que Sacombe *n'a écrit que de mauvais vers*. S'il n'avait pas l'âme d'un poète, du moins versifiait-il juste et avec la plus grande facilité. Ses octosyllabes coulent comme de source, sans fautes graves de versification, avec des rimes rarement mauvaises. Aussi bien, il avait commencé fort avant d'avoir découvert son herbe inspiratrice, et dès même ses premières études à Toulouse, où il avait déjà connu des succès :

A l'âge où naissent les amours,
Mon nom fut au Temple d'Isaure
Inscrit au rang des troubadours.

Introduction. — A ma Minerve.

Cela lui joua le vilain tour de l'encourager ; mais, à tout prendre, ce ne fut pas une infortune. Sacombe raconte qu'au cours d'un de ses fort nombreux voyages, un vieillard du Saint-Gotard lui avait prédit sous le coup de l'inspiration :

Que ton génie, en Médecine,
Ainsi que dans l'art de Lucine,
Brave les efforts des méchants !
Tu vivras toujours dans tes chants,
Chant IV, v. 696 ss.

En vérité, que resterait-il du médecin, de l'accoucheur et du charlatan, s'il n'avait commis des poèmes ?

Georges Blondinet (*Genève*).

Une antique légende sur l'origine de la médecine

M. I. Simon, dans son étude sur le médecin Asaph Ha-Ichoudi (in-8°, Lipschutz, Paris, 1933) a rapporté une légende sur l'origine de la médecine, telle qu'on la trouve au *Livre des Drogues* du vieux médecin juif, dans une *Introduction* rédigée par un de ses élèves anonymes. Cette légende est assez curieuse pour être rééditée.

Lorsque Noé se fut mis à repeupler le monde, « les mauvais esprits commencèrent à inquiéter les enfants d'Adam, à les détourner, à les tromper et à les punir par des douleurs, par des maladies mortelles. Les enfants et petits-enfants vinrent à Noé pour se plaindre. Ils lui contèrent les peines et les douleurs qui les affligeaient. Noé s'effraya et reconnut que tous les maux sont la conséquence des péchés.

« Il bénit ses enfants et les enfants de ceux-ci, s'approcha de l'autel, présenta des holocaustes et pria. Ses vœux furent exaucés. Le Seigneur envoya Raphaël, le chef des Anges, pour exterminer les mauvais esprits de la terre afin qu'ils ne puissent plus nuire à l'humanité. L'ange les a enfermés, mais non pas tous. Il en laissa un sur dix se promener sur la terre au devant de Mastema, le prince des esprits, afin que fussent punis les criminels et les péchés.

« Mais pour que Noé sût soigner les maladies de l'humanité, l'ange lui apprit les moyens de le faire avec des arbres, des racines et des herbes ; il lui envoya les chefs des mauvais esprits survivant à son massacre, afin qu'ils montrassent à Noé les plantes médicinales, les herbes, les feuilles, les grains et les racines et qu'ils l'éclairassent sur leurs propriétés thérapeutiques.

« Noé inscrivit tous ces enseignements dans un livre et le donna à Sem son fils aîné. C'est dans ce livre qu'ont puisé les premiers sages, qui ont ensuite écrit d'autres livres, chacun dans sa langue » (p. 41).



Ephémérides



— 534 —

14 avril. — Erection, vraie ou fabuleuse, de la terre d'Yvetot en royaume. On raconte que Clotaire, ayant tué Gauthier, seigneur d'Yvetot, dans l'église et un jour de vendredi saint, dut faire pénitence de tant de crimes ; et, à titre de réparation, érigea la terre d'Yvetot en royaume On raconte encore que la monnaie y était de cuir avec un clou d'argent. Plus sûrement, on peut dire que la terre d'Yvetot était un franc-alleu, comme il y en avait alors tant d'autres en France.

— 1534 —

21 avril. — *La Sainte de Kent,* la visionnaire Elisabeth Barton, condamnée à mort par la *Chambre étoilée* sous les ordres de Henri VIII, pour avoir suscité des troubles religieux en Angleterre et surtout pour s'être mêlée des affaires matrimoniales du roi, est exécutée à Tybury avec plusieurs des adhérents.

— 1634 —

1er avril. — Mort de Richard Napier, fils de Robert, gentilhomme anglais, maître ès Arts de Cambridge, qui, exerçant la médecine sans avoir pris aucun grade, utilisait surtout les talismans et les amulettes et acquit une grande réputation. Il ne faut pas le confondre avec un autre Richard Napier, qui fut docteur en médecine d'Oxford (1642).

25 *avril.* — Le premier méridien est fixé à *l'Ile de Fer.*

— 1734 —

4 avril. — Naissance à Lyon de Barthelemy Mercier de Saint-Léger, qui fut chanoine de Sainte Geneviève, puis abbé de Saint-Léger à Soissons. Erudit, bibliographe et collaborateur du *Journal de Trévoux* et du *Journal des Savants*, il a laissé des *Lettres* curieuses *sur les différentes éditions rares du XVe siècle* et un *Projet pour l'établissement d'une bibliothèque nationale.* Mort à Paris, le 13 mai 1799.

7 avril. — Mort à Tubinge de Jean Godefroid Zeller, né le 5 janvier 1656, docteur en médecine de la Faculté de Tubinge, médecin du Prince d'Œttingen, accoucheur de l'Impératrice Elisabeth-Christine de Brunswick-Blanckenbourg, Professeur à la Faculté de Tubinge et grand promoteur des eaux minérales de Wurtemberg. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, le plus court et le plus curieux est sa Dissertation *De bile et ujus usu medicamentoso* (Prague, 1741).



Docteur A. DESPRÉS

Dessin de Coll-Toc
(Extrait de *Les Hommes d'aujourd'hui* - V. nº 256)

12 avril. — Mort à Paris de Thomas Fantet de Lagny, grand calculateur, algébriste et géomètre, professeur d'hydrographie à Rochefort, garde de la bibliothèque du roi, membre de l'Académie des sciences. Né à Lyon, le 7 novembre 1660.

18 avril. — Mort de Pierre-François Biancolelli, dit Dominique, né à Paris en 1681, acteur et auteur dramatique français. Comme acteur, il prit le surnom et les rôles de son père, jouant Arlequin, Pierrot et créant Trivelin. Comme auteur, il a écrit un grand nombre de comédies, de pièces bouffonnes et de parodies qui eurent autant de succès qu'elles sont aujourd'hui oubliées

23 avril. — Mort au château de Widgenstein de Jean Conrad Dippel, né au château de Frankenstein, près de Darmstadt, le 10 août 1672. Polémiste religieux sous le nom de Christianus Democritus, il échappa aux poursuites des protestants en se jetant dans l'alchimie, qui fit de lui un faiseur d'or misérable et errant. Il parut s'assagir en prenant le bonnet de docteur en médecine à Leyde ; mais son charlatanisme n'avait fait que changer de nature et il annonça qu'il avait découvert le secret de prolonger la vie à volonté. On n'a de lui que sa thèse de doctorat *Vitae animalis morbus et Medicina suae vindicata origini*, qui a eu plusieurs éditions.

26 avril. — Mort de l'abbé Jean-Baptiste Morvan de Bellegarde, littérateur français né à Piriac (Loire-Inférieure), qui a laissé, entre autres, des *Modèles de conversation*, une *Histoire d'Espagne* et une traduction des *Sermons* et des *Lettres de saint Basile*.

— 1834 —

1er avril. — Naissance à Paris du compositeur Isodore Edouard Legouix.

2 avril. — Naissance à Colmar de Frédéric-Auguste Bartholdi, statuaire français auteur du *Lion de Belfort*, de *La liberté éclairant le monde* et de nombreux autres chefs-d'œuvre.

5 avril. — Pillages de Bruxelles.

9 avril. — Mort du général Abbé, dont le nom est inscrit, à Paris, sur la partie orientale de l'Arc de Triomphe de l'Etoile.

12 avril. — Naissance à Paris de Eugène-Armand Desprès, chirurgien des hôpitaux, le 25 juin 1864. Mort à Paris.

22 avril. — Quadruple alliance entre la France, l'Espagne, le Portugal et l'Angleterre pour soutenir la cause de la reine Elisabeth II en Espagne contre Don Carlos, et de la reine Dona Maria de Portugal contre Dom Miguel.

22 avril. — Mort à Paris de Jean-Baptiste L'Ecuy, né le 3 juillet 1740 à Ivoy-Carignan (Ardennes), abbé général des Prémontrés avant la Révolution, puis chanoine de Notre-Dame, écrivain religieux et collaborateur du *Journal de l'Empire*, du *Dictionnaire historique* de Feller et de la *Biographie universelle*.

28 avril. — Mort de Maygrier, membre de l'Academie de Médecine (pathologie chirurgicale).

La Médecine des Praticiens

La Neurosine Prunier

Paris, 4, rue de la Coutellerie.

Monsieur le Docteur,

Je prends la liberté de rappeler à votre souvenir bienveillant la "NEUROSINE PRUNIER" à base de Phospho-Glycérate de chaux pur préparé par mon procédé spécial et personnel.

Ce Phospho-Glycérate de chaux se différencie des glycéro-phosphates de chaux du commerce par sa remarquable solubilité, qui explique sa parfaite assimilation et la fidélité de son action.

La "NEUROSINE PRUNIER" n'est pas seulement un reconstituant du système nerveux ; elle constitue un tonique général dont l'emploi est indiqué dans toutes les convalescences, la prétuberculose, le surmenage, l'affaiblissement du système nerveux.

Je vous serais très reconnaissant, Monsieur le Docteur, de bien vouloir me donner votre précieux appui en faveur de la "NEUROSINE PRUNIER", dont je tiens gracieusement à votre disposition les échantillons que vous désirerez, et je vous prie d'agréer, avec tous mes remerciements anticipés, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Docteur en Pharmacie.

Correspondance médico-littéraire

Questions.

La Fontaine de Baranton. — Dans l'antique légende bretonne de *Owenn*, il y a une fontaine de Baranton située dans la Forêt de Brécilien. Je passe sur les prodiges qui s'y produisent et suis seulement arrêté par une note de Hersart de Villemarqué. Cet auteur écrit, en effet, dans *Les Romans de la Table ronde* (in-8°, Didier, Paris, 1861, p. 235) ;

La fontaine de Baranton a pu devoir, dans l'origine, sa réputation à ses eaux, qui jouissent d'une propriété particulière. *Comme plusieurs sources semblables*, elle entre en ébullition quand on y laisse tomber un morceau de métal quelconque. Les enfants s'amusent à y jeter des épingles en disant : « Ris donc, fontaine de Baranton, et je te donnerai une épingle. »

C'est moi qui souligne : *Comme plusieurs sources semblables*. Le fait rapporté par Hersart de Villemarqué est-il exact? Existe-t-il des sources ayant pareilles propriétés ? Pourrait-on en citer quelques-unes ? Quelle explication est-il possible de donner au phénomène, s'il est réel ?

Benoît Pic (*Valognes*).

La cuque. — Quand on parlait autrefois d'un homme « piqué », on disait : *il a des vercoquins dans la tête*. On dit toujours dans la région toulousienne : *avoir la cuco*.

Dans un article paru en août 1928 dans *La Médecine internationale illustrée*, sous le titre *Les causes de la folie dans les proverbes*, je trouve l'explication suivante :

La *cuco* languedocienne est l'artisan qui ronge le bois ou la laine, voisin de nom du *cuquet* provençal, qui est le ver de fromage. Ch. Nisard, dans ses *Curiosités de l'étymologie française* in-12, Hachette, Paris, 1863, p. 53) a soutenu que de ver cuco, ver cuquet, le mot verco uin était venu. Il se peut, mais je ne le crois pas ; et je ne suis pas sûr dava tage que nos pères, rapprochant la folie humaine du *vertigo* des chevaux et att ibuant ce dernier à un ver logé dans leur tête, aient fait de *vermis equinus* : ver equin, veroquin, vercoquin.

Mais voici qu'une dame qui est « presque de Toulouse » m'affirme que la cuque, dans cette région, est une grenouille ou un crapaud à la voix extraordinairement argentine qui pousse des cris brefs et espacés pendant les nuits d'été. Que faut-il penser de cette affirmation inattendue, qui contredit ce qui précède ? Un confrère languedocien pourrait-il donner la solution de ce problème. ?

Paul Emile (*Saint-Germain-en-Laye*).

Réponses.

Médecine populaire dans le Finistère en 1934 (XL, 7, 18, 269 ; XLI, 21). — Permettez-moi d'ajouter à ma note précédente un nouveau remède populaire contre la coqueluche, que je viens d'apprendre.

Il consiste à donner à boire au malade de l'eau de la fontaine de Lezeret-en-Ploumoguer (Finistère) ; mais il importe que cette eau ait été puisée avant le lever du soleil.

Dr L. DUJARDIN (*Saint-Renan*

Hecatelegium (XL, 306). — Les vers latins de Pacificus Maximus, rapportés par M. L. Neuray, ne sont pas si difficiles à trouver que ne le crut Ribeiro Sanchez. Il est bien vrai, comme il le dit, qu'on ne les voit plus dans l'édition fort amendée des œuvres de Pacificus Maximus publiée à Parme, en in-4°, en 1691 ; mais l'édition princeps de 1489, très rare, fut réimprimée exactement à Camerino par l'imprimeur Johannes Jacobus de Benedicto en 1523.

Sans remonter si loin, un ami me dit qu'on peut retrouver quelques-uns des passages cités par *La Chronique médicale* dans cette édition de 1766 des *Anecdotes de Médecine* (t. I, p. 121) à laquelle M. L. Neuray lui-même empruntait récemment des détails sur l'Eau des Carmes (XL, 299). Je n'ai pu vérifier. Ces vers, en tout cas, ne sont pas dans l'édition de 1761 des *Anecdotes de médecine* signalée par M. Martignac (XL, 317).

Peut-être les retrouverait-on dans le recueil imprimé à Paris, en 1791, sous le titre de *Quinque Poetarum Lusus in Venerem* attribué à Mercier de Saint-Léger.

Il semble que la disposition typographique donnée à la reproduction par *La Chronique Médicale* est défectueuse et encore qu'une majuscule a été omise au second vers de la page 308. Il faudrait lire :

Tuque meum si non properas sanare Priapum,
Decedet, heu ! Non hoc nobile robur erit.
Ante meis oculis orbatus priver, vel ante
Abesus foedo nasus ab ore cadat.

Telle est du moins la leçon que je lis dans une plaquette rare éditée en 1865 sans nom d'auteur par A. Mertens, à Bruxelles, sous le titre *Notice sur les Ecrivains érotiques du quinzième siècle et du commencement du seizième.*

R. DELLA SYLVA (*Parme*).

Une épitaphe de Saint-Bertrand de Comminges (XL, 313). — Voici ce que répond à la question posée par M. Lubetzki le *Guide bleu* des éditions Hachette pour la région des Pyrénées.

En divers endroits du cloître, comme de l'église, sont encastrées des inscriptions romaines ou médiévales. Celle du chanoine Ardengost dans la galerie E est célèbre par ses jeux de mots latins.

Hic jacet in tumba, rosa mundi non rosa munda
Non redolet, sed olet quod redolere solet.

Le chanoine Ardengost avait-il une affection des voies respiratoires (ozène par exemple), ou simplement était-il plus préoccupé de bien chanter l'office que de prendre soin de sa toilette ? On ne sait. Mais ce qui est certain, c'est qu'il sentait mauvais (*redolet*) et cela d'une manière constante (*solet*).

Littéralement on pourrait traduire : « Ci-gît dans la tombe la rose du monde mais non la rose parfumée. Il ne sent pas, mais il a encore son ralent habituel. »

Dr Vanheuverswyn (*Lille*).

Autre réponse. — Loin de ma bibliothèque provinciale, j'ai dû, pour satisfaire à la curiosité de M. Lubetzki, faire appel à l'amabilité de trois personnes : M. Castex, ancien instituteur d'Izaourt, M. Jean Foix de Sarp et M. l'abbé Ousset, ancien doyen de Saint-Bertrand. Qu'ils soient ici remerciés ! D'ailleurs, ma réponse sera une copie à peu près textuelle de la consultation donnée par M. l'abbé Ousset.

A qui se rapporte cette épigraphe ? — A un illustre inconnu

Qui nous laissa son nom et qu'on n'a plus revu.

Voici d'abord l'épitaphe :

ANNO — DEI — M. CCC. XXXIII
XVII — KLS — IANVARII — OBIIT — VI
TAL — DE — ARDENGOST — CLERIC'
ET — PRR — HVI' — ECCLIAE — CVI' — AIA
REQIESCAT — IN — PACE — AM — HIC — IACET — IN
TVBA — ROZA — MVDI — NO — ROSA — MVDA
NO — REDOLET — SET — OLET — QD — REDOLE'
SOLET.

Le baron d'Agos, dans sa *Monographie*, donne de ce texte la traduction suivante.

L'an de grâce 1334, le 17 des calendes de janvier, mourut Vital de Ardengost, clerc et prébendier de cette église. Que son âme repose en paix ! Ainsi soit-il ! Là, gît dans sa tombe cette rose du monde, aujourd'hui souillée et flétrie. Elle ne répand plus sa bonne odeur, mais celle qui s'exhale de la pourriture des tombeaux.

M. l'abbé Bedin, ancien doyen de Saint-Bertrand, reproduisant, dans son *Guide du touriste*, la traduction précédente, ajoute :

Quel mystère contient la deuxième partie de l'épitaphe ? Est il permis d'y voir, comme on a voulu le dire, une intention satirique ? M. d'Agos ne le croit pas. Nous ne le croyons pas davantage Ce Vital d'Ardengost a dû mourir à la fleur de l'âge dans le plein épanouissement de la vie, alors que rien ne faisait prévoir une fin si prématurée. Si jeu de mots il y a, c'est celui d'un moraliste chrétien.

Oui, il y a jeu de mots et plus accentué que ne le supposait M. l'abbé Bedin, comme nous allons le voir.

J'emprunte au *Reader's Hantbook* de Brewer (p. 932) le passage suivant :

Jane Clifford, fille de Watter Lord Clifford, dite *La Belle Rosemonde*, fut aimée du roi d'Angleterre Henri II, qui la tint cachée à Woodstock dans une retraite dite *Le Labyrinthe* La reine Eléonore de Guyenne la contraignit, dit on, à s'empoisonner (1177). Elle fut enterrée à Godstow dans un couvent ; et, sur sa tombe, fut gravé le distique :

Hic jacet in tumba Rosa Mundi non rosa munda.
Non redolet, sed olet, quod redolere solet (1).

Brewer donne cette traduction anglaise :

Here Rose the graced not Rose the chaste reposes
The smell that rises is no smell of roses.

Ici, repose Rose la gracieuse, qui ne fut pas Rose la pure. L'odeur qui s'exhale n'est pas l'odeur des roses.

On peut se demander comment et par qui ce distique cueilli dans un couvent d'Angleterre sur la tombe d'une femme au sort tragique, a été porté sur celle d'un clerc obscur enseveli dans le cloître de Saint-Bertrand, environ cent cinquante ans plus tard ? Nous savons qu'en ce temps-là, des pèlerins affrontaient souvent de très longs voyages et que saint Thomas de Cantorbery en envoyait prier sur la tombe de saint Bertrand. Est-ce par cette voie que nous serait venu ce distique qui a tant intrigué les érudits et dont il a fallu six cents ans pour dépister l'origine ?

En passant de la tombe de la belle Rosemonde à celle de Vital, le distique perd l'avantage du jeu de mots qui oppose l'odeur des roses à celle des tombeaux. Il n'est plus, me semble-t il, qu'une paraphrase du *Vanitas vanitatum* biblique.

Dr P Barutaut de Sarp (*Paris*).

---

(1) La traduction du premier vers ne présente aucune difficulté Quant au second, il semble qu'on doive le traduire : « *Elle n'exhale plus la bonne odeur qu elle a coutume de répandre, mais elle pue.* » — Dans une réponse à la question posée, M. l'abbé J. S .. Labarthe de Rivière) traduit : *Elle n'embaume pas, mais elle sent le parfum qui convient* [N. D. L. R]

Le dieu Lug (XL, 314 : XLI, 40). — M. F. Delassus et M. Brisset ont rappelé récemment le dieu celtique Lug. En ce qui regarde la part qui reviendrait à cette divinité dans l'étymologie de Lyon, je signale, sans me permettre de commentaire, que Jacobi dans son *Dictionnaire mythologique* (traduction de Th. Bernard, in-12, Didot, Paris, 1846, p. 285), ne connaît pas le *dieu* Lug. Il écrit en revanche :

Lugdas. — Gaulois, fils de Narbo, héros éponyme de Lugdunum (Lyon).

Quant à Narbo. Jacobi l'a oublié dans son dictionnaire. Sur le dieu Lug, il semble bien qu'il règne une remarquable confusion. A deux reprises, je le trouve mentionné dans *Germains et Slaves. Origines et Croyances*, d'André Lefèvre (in-8°, C. Reinwald, Paris, 1903) et André Lefèvre ne paraît pas avoir été très bien fixé à son sujet.

Page 44, il en fait un Mercure gaulois :

Une mention moins suspecte, bien que fort obscure, est celle d'un *Mercure* germanique, sans doute identique au Mercure gaulois...... Mais qui est Mercure ? On suppose qu'en Gaule, il s'appelait Lug.

Page 100, négligeant cette opinion première, il transforme le gaulois en une divinité irlandaise, qui, quoique irlandaise, pourrait bien être scandinave. On sait, en effet, que la Mythologie scandinave fait mention d'un dieu mauvais Loki. Or, à propos de ce Loki, A. Lefèvre se demande : *s'il n'est autre que le celte et irlandais Lug, vainqueur des Fomôré.*

Je ne suis, pas assez versé dans les traditions celto-scandinaves pour résoudre la contradiction.

BLAISOT (*Toulouse*).

Nain sur l'épaule du géant (XLI, 68). — L'image du nain qui, placé sur les épaules d'un géant, peut voir plus loin que le géant lui-même, est assez naturelle pour venir à l'esprit de plusieurs littérateurs. Lequel dans ces conditions mérite la priorité, il est assez vain de le chercher et impossible de le dire. En tout cas, Gui de Chauliac n'est pas le premier à avoir écrit la phrase célèbre rappelée par M. Erpen.

Comme il n'y a rien de nouveau sous le soleil, il y eut dès le moyen âge une Querelle des Anciens et des Modernes. Un homme alors célèbre, un théologien français, qui fut administrateur de la Sicile sous la minorité de Guillaume II et, plus tard, secrétaire de la régente Eléonore d'Angleterre, Pierre de Blois [1130-1200 (?)] avait pris nettement parti pour les Anciens. On retrouve dans ses œuvres, réunies à Paris en in-folio en 1519 et en 1667 et insérées dans la *Bibliotheca maxima Patrum* (t.XIV) cette piquante profession de foi :

Qu'aboient les chiens ! Que grognent les porcs ! Je n en resterai pas moins le sectateur des Anciens Pour eux; seront tous mes soins ; et l'aube, chaque jour, me trouvera à les étudier. Nous sommes comme des nains hissés sur les épaules de ces géants ; si nous voyons plus loin qu eux, c'est grâce à eux : c est lorsque, appliqués à lire leurs productions, nous ressuscitons pour une vie nouvelle leurs pensées éminentes, que les siècles et la négligence des hommes avaient, pour ainsi dire, laissées choir dans la mort

Voilà un texte antérieur à celui de Gui de Chauliac. Quant à dire que Pierre de Blois, lui-même, fut le premier, je ne me permettrai pas de le prétendre.

F. Delassus (*Toulouse*).



LE COIN DU PÊCHEUR DE PERLES

❦ De Théophile Gautier dans *Les Beaux Arts en Europe*, in-12, M. Lévy, Paris, 1855 1856. Première série, p. 66.

Sur le pas de la porte, une jeune négresse en belle humeur montre jusqu'au fond du gosier *sa blanche denture africaine.*

Deuxième série p. 122.

Toute la meute s'est accrochée à la bête : quelques chiens éviscérés roulent, les quatre fers en l'air, *sous les coups de boutoir.*

❦ De *La Science médicale pratique*, numéro du 15 novembre 1938, p. 731, col. 2 ;

Comme disait Ferrier : un vaisseau saigne, il faut ouvrir le ventre *et mettre* une pince dessus.

Et un peu plus loin :

Ne manquez pas de faire un toucher rectal ou vaginal (s'il s'agit d'une femme).

❦ De M. Ch. Fegdal, dans sa *Notice* de l'Exposition Jehan Berjonneau (16-31 décembre 1933) :

Au cours de ses promenades d'amateur de préhistoire, *Berjonneau peint de très curieux portraits de* vieilles paysannes.

❦ Du journal *Le Matin*, numéro du 8 décembre 1933, sous le titre *Un procès à propos de circoncision* :

Un médecin israélite donna des renseignements sur la circoncision qui se pratique traditionnellement par la bouche.

Chronique Bibliographique

Dr Isidore Simon. — **Asaph Ha-Iehoudi, médecin et astrologue du Moyen Age**, un vol. in-8°, Lipschutz, Paris, 1933.

On peut faire deux parts dans cette étude. L'une, la plus courte, mais qui, peut-être, est la principale aux yeux de l'auteur, est la démonstration de la part que les médecins juifs ont prise au *développement des sciences médicales depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (p. 11), par quoi, *ils méritent toute l'attention des historiens de la médecine* (p. 81). L'autre est l'étude particulière de l'œuvre d'Asaph le Juif, médecin et astrologue du moyen âge, encore qu'il ne soit point parlé ici d'astrologie, mais seulement de médecine.

Suivant M. I. Simon, Asaph le Juif, originaire de la Palestine, vécut au VIIe siècle et enseigna dans une des écoles de médecine de Syrie avec ses collaborateurs Iebouda et Iochanan ha Iarchouni. On connaît de lui un *Livre des Drogues*, un *Traité du pouls* et un *Traité de médecine pour les pauvres*. Il y paraît inspiré d'Hippocrate, de Galien, d'auteurs gréco-romains, hindous et persans ; mais on doit lui faire grand mérite *d'avoir dit, dix siècles avant Harvey, que le sang circule dans les vaisseaux ; d'avoir affirmé, douze siècles avant Mendel, que l'humeur et les maladies des parents sont transmises par le sperme à l'embryon au moment de la fécondation* (p. 80). Se satisfaire de deux petites phrases pour lui accorder pareilles priorités est, à coup sûr, conclure vite En revanche, ce qu'on peut justement accorder à Asaph, c'est *son indépendance, son originalité et son esprit de clinicien averti* (p. 80).

Toutefois, pour découvrir l'originalité d'Asaph le Juif, il faut prendre la peine de la chercher au travers de ces pages qui tour à tour, passent en revue l'anatomie, la pathologie, la diététique, la pathologie, la thérapeutique et la matière médicale. Elle y est un peu perdue dans l'ensemble de chaque chapitre et elle eût mérité d'être montrée avec un relief particulier. On a vécu longtemps sur l'idée que la médecine dite arabe n'avait fait que transmettre à l'Occident les trésors de la médecine grecque que l'Occident avait perdus. On s'aperçoit aujourd'hui que les médecins de l'Islam furent davantage que des traducteurs et que leur personnalité négligée n'est pas négligeable. Il en est de même pour la médecine juive du moyen âge ; et, pour s'en tenir à Asaph, un chapitre spécial sur la part qui lui revient aux progrès de la médecine eût été d'un intérêt très vif.

Petite critique, à la vérité. Même sans ce chapitre, l'étude de M. I. Simon, remplie de détails curieux, fournit à l'Histoire de la médecine une précieuse contribution.

Luc Alberny. — **L'étrange aventure du professeur Pamphlegme**, un vol. in-12, éditions Figuière, Paris, 1933.

Voici un roman d'une imagination, semble-t-il, débridée. Pensez : Hermès, Junon, Athèna et la nymphe Leia sont parmi les principaux personnages, et, comme nous sommes, là, en pleine fantaisie, le mélange des noms divins grecs et latins n'en est qu'une de plus. Dieu et déesses sont descendus dans une gentilhommière de province pour y vivre des jours d'amours endiablées avec mortelle et mortels : une comtesse, le professeur Pamphlegme, un peintre et un musicien. Et ce roman, d'ailleurs parfaitement construit, est amusant au possible.

Mais *L'étrange aventure du professeur Pamphlegme* est bien plus qu'amusante : il y a les détails et il y a l'intention.

Les détails, qu'il s'agisse du ménage régulier de Pamphlegme, du collège où il donne ses leçons, de la vie cancanière des petites villes, des finesses de la maréchaussée, ou d'un vieux médecin de province aspirant au titre de membre correspondant de l'Académie de médecine, sont croqués sur le vif et peints à touches fines et justes. Ils campent les personnages francs de type et vivants pour la joie du lecteur.

L'intention est de faire penser ce dernier, après qu'il a souri, sur des sujets plus graves que le roman abordé. Deux surtout : d'une part, la vanité du culte de la *Grande idole* qu'est notre science humaine et de ce que nous appelons le progrès *qui consiste à baptiser de noms nouveaux les mêmes phénomènes* (p. 145) ; de l'autre, la folie d'un art, musique « en soi ». peinture « en soi » qui prétend *s'élever au-dessus des notions de l'intelligence, au-dessus de la pensée* (p. 157). A la poursuite de cet idéal absolu, Adhémar sombre dans ses efforts pour exprimer la quatrième dimension uniquement par des sons ; Du Cours de l'Oô en vient à supprimer cette surface impossible, morte, qu'est la toile conventionnelle, puis le cadre même et à peindre dans l'espace le chef-d'œuvre de tous les temps. Ce qu'il y a d'ironie réfléchie sur les excès de surenchère des écoles artistiques d'extrême avant-garde est peut-être ce qu'il y a de plus intéressant dans cette œuvre ; mais le miracle est que cela n'alourdisse pas le roman, ne lui enlève ni de sa verve, ni de sa malicieuse gaîté.

Andrée Petibon. — **Sur le chemin du rêve.** *Poèmes*, un vol. in-12, *Éditions clartéistes*. Paris, 1934 (*Prix : 10 francs*).

Ce petit ouvrage, couronné par l'Académie française, et présenté, en manière de préface, par Sébastien-Charles Leconte, est la réunion d'une série de poèmes, dont l'auteur écrivit le premier à l'âge de seize ans : en disant que c'est une œuvre de jeunesse, on rend hommage à la vérité. Mme A. Petibon paraphrase une série de citations, dont elle développe l'inspiration. Le mysticisme de l'œuvre ne dissimule pas la forme, ni le fond humain, dans l'abstraction du sujet. (*Georges Petit.*)

Anonyme. — **Bouteille et Vénus**, une plaquette de luxe in-8° carré, publiée par *Les Disciples d'Hippocrate*, Paris, s. d. (1933).

Voici un petit recueil de petites pièces de vers, épigrammes, contes, lestes toujours, spirituels quelquefois, orduriers par exception, au total un supplément moderne aux *Priapées* antiques. La versification est aussi libre que les sujets traités ; pas plus que ceux-ci, elle ne craint les enjambements et les licences ; et les bois de F. Le Campion s'accordent avec toutes les libertés de l'ensemble.

Les Disciples d'Hippocrate, en éditant cette plaquette de luxe *pour la distraction des médecins et des pharmaciens*, l'ont destinée à ce secret « second rayon » qui dérobe « l'enfer » des bibliothèques aux yeux innocents.

Louis Spillmann. — **L'évolution de la lutte contre la syphilis**, un vol. in-8°. Masson, Paris, 1933. (*Prix : 30 francs.*)

La haute autorité de M. Louis Spillmann garantit l'attrait de ce nouveau livre. *L'évolution de la lutte contre la syphilis* représente un bilan de vingt-cinq années (1907-1932), et sa documentation, prise à Nancy, peut servir de modèle. L'organisation hospitalière antisyphilitique a été pratiquée avec un zèle et une méthode louables. M. Spillmann trace un tableau de la lutte antisyphilitique, en trois périodes, avant, pendant et après la guerre ; il expose avec force détails et observations, comment il faut concevoir et diriger la propagande ; il refute une série d'erreurs ; il combat les préjugés. C'est ainsi qu'il consacre de longues pages à l'éducation sexuelle, à l'organisation de la prophylaxie, à la propagande dans tous les milieux. La question de la prostitution est présentée de main de maître, et il semble, en lisant ce chapitre, qu'il n'y ait sur ce sujet plus rien désormais à en dire. Son récit est émaillé d'anecdotes, d'observations en raccourci, de faits et de détails le rendant agréable et facile à lire. On trouve là l'expérience et l'enseignement d'un maître, qui connaît son sujet et l'expose avec clarté et précision. On lit ce livre avec plaisir, on en retient les principes, on en adopte les conclusions. (*Georges Petit.*)

Louis Dartigues. — **Dans le rythme du monde**, un vol. gr. in-8°, Doin et Cie, Paris, 1933. (*Prix : 30 francs.*)

Au début de son livre, M. Dartigues se défend d'être « un penseur profond ». C'est là une marque de modestie ; mais son œuvre, où se trouvent des sentences et maximes, est l'œuvre d'un penseur. L'originalité de la forme, la clarté du style, la justesse des aphorismes, séduisent dès la préface et charment le lecteur. Que de vérités ! de belles idées ! Tout cela est exposé simplement, avec virtuosité, par une plume élégante. Dans le rythme du monde, M. Dartigues a confié au papier des formules philosophiques et sociales, recueillies, ainsi qu'au jardin on cueille des fleurs, et réunies en un livre à feuilleter de temps en temps, comme on consulte un ami, un conseiller, capable de stimuler les énergies et de consoler les désespoirs. La vie, le bonheur, l'amour, la mort ! tout est exposé, sans éloquence inutile, mais avec un verbe heureux, qui rassemble des choses disparates en apparence, pour en faire un tout homogène. L'auteur a laissé traîner le manteau de sa rêverie dans le rythme du monde. Le lecteur sera tour à tour intéressé et ému par la force incomparable de la tendresse qui orne chaque page, avec un enthousiasme sincère. (*Georges Petit*).

Vient de paraître :

Chez l'Auteur, rue Gustave-Rouanet, n° 8, Paris, XVIIIe.

Léon Micheelet. — **L'hémo-vaccin** (*Hémo-vaccinothérapie*), un vol. in-8° jésus de 48 pages, illustré de 4 dessins de S. Driay.

Aux Éditions L. Arnette, 2, rue Casimir-Delavigne, Paris, VIe.

Dr Jacques Sedillot. — **La migraine, sa pathogénie, son traitement**, un vol. in-8° de 112 pages avec schémas. (*Prix : 15 francs.*)

Dr Jacques Sedillot. — **L'hypertension artérielle, sa pathogénie, son traitement**, un vol. in-8° de 120 pages (*Prix : 15 francs.*)

A la Société d'éditions du Nord, 28, rue Alphonse-Mercier, Lille.

Dr Marcel Denis. — **Les sangsues en médecine**, *Thèse de la Faculté de Lille*, un vol. in-8° de 74 pages avec une illustration hors texte.

Le Gérant : R. Delisle.

Paris-Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie. — 1934.

41ᴱ ANNÉE N° 5 1ᴱᴿ MAI 1934



Barbey d'Aurevilly, écrivain médical

Par le Docteur Robert CORNILLEAU.

J'imagine, aux environs des années 1880, un jeune médecin du quartier situé à l'extrémité du faubourg Saint-Germain, où se trouve enclose la rue Rousselet. Il est appelé d'urgence auprès d'un vieil écrivain, qui demeure dans une modeste chambre de cette étroite rue Rousselet, laquelle forme, entre la rue de Sèvres et la rue Oudinot, un couloir éclairé d'un côté par le beau jardin des Frères Saint-Jean de-Dieu. Le jeune praticien se trouve chez Barbey d'Aurevilly. Il a lu quelques-unes de ses œuvres, mais vite, superficiellement. Il se rappelle seulement que c'est un écrivain flamboyant, d'un romantisme haut en couleurs, un original qui affiche un costume bizarre et des opinions intransigeantes. Et notre confrère d'alors a la surprise de découvrir un vieillard de grande allure, aux manières timides, et d'une politesse exquise. Il tousse, il dit souffrir depuis longtemps d'un « mal de gorge », comme d'un « collier de force » (1), il a de la dyspnée. A l'auscultation, le cœur présente des signes de défaillance. C'est un vieux bronchitique artério-scléreux que guette l'asystolie définitive (2).

(1) Lettre de Barbey d'Aurevilly à Mme Charles Hayem. *Lettres intimes*, Paris, Edouard-Joseph, 1921.

(2) Barbey d'Aurevilly est mort le 23 avril 1889, d'une crise aiguë d'asystolie, avec infarctus pulmonaire, hémorrhagies et syncopes.

La consultation terminée, Barbey d'Aurevilly cause avec le jeune médecin. C'est un causeur merveilleux, dont le style écrit n'est lui-même qu'une éloquente et étincelante conversation. La médecine ! mais il s'y intéresse depuis son adolescence. Il avait un vieil oncle médecin, chez lequel il passait ses vacances à Valognes. « Mon oncle m'aimait tant ! », dit-il (1). Lui-même l'admirait et en garde pieusement le souvenir. C'était un esprit original et indépendant qui, dans le privé, ne mettait pas de mitaines pour jongler avec les hommes et les choses... Il s'appelait Pontas du Méril, était originaire de Cherbourg, avait fait ses études de médecine à la Faculté qui existait à Caen avant la Révolution et que le décret de Napoléon a transformée en Ecole préparatoire de médecine et de pharmacie. Pontas du Méril avait soutenu une thèse de bachelier en médecine sur la viscosité du sang. Faute de ressources peut-être, il ne poussa pas jusqu'au doctorat, et vint s'installer médecin à Valognes. Il avait épousé, en août 1797, Désirée-Marie-Louise Angot, sœur aînée de la mère de Barbey d'Aurevilly, et en avait eu trois enfants, dont l'un, Edelestand du Méril, devint un savant philologue et fut, toute sa vie, l'ami intime de l'écrivain.

Voilà ce que Barbey d'Aurevilly aurait dit, et bien d'autres choses médicales encore, à notre jeune confrère des années 1880; malheureusement, il n'a presque rien écrit sur son oncle de Valognes.

C'était une forte personnalité que le médecin Pontas du Méril. Il avait fait partie, avant la Révolution, d'une de ces Loges maçonniques militaires dont Charles Nodier, dans son *Histoire des Sociétés secrètes dans l'Armée*, a dit le rôle important à la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècle. Valognes était une petite ville aristocratique, qui possédait une garnison. En 1787, elle nomma une Assemblée de Notables dont le médecin, représentant du Tiers Etat, fut élu échevin ou secrétaire. « Il donna du côté de la Révolution » et se rendit acquéreur de biens ecclésiastiques, mais se rangea très vite parmi les éléments modérés, et, pendant tout le reste de la tourmente révolutionnaire, il ne joua plus aucun rôle. Il se maria en 1797. L'aîné de ses fils, Alfred, naquit en 1798 ; le second, Edelestand, en 1801 ; son troisième enfant, une fille, Ernestine, en 1804.

Tout a sa famille et à ses malades durant cette période, il avait acquis, comme médecin, une autorité considérable et, en 1817, l'ancien maire M. du Mesnildot étant décédé, Pontas du Méril fut désigné par ordonnance royale pour lui succéder à la mairie de Valognes. Il fut aussi conseiller général de la Manche et président de cette Assemblée. Enfin, l'Académie de Médecine l'élisait, le 5 avril 1825, adjoint-correspondant.

(1) Cf. Charles Buet. *Barbey d'Aurevilly*, Paris, Savine, 1891.

Telles sont les dates principales de la carrière de l'oncle médecin de Barbey d'Aurevilly. Si ce dernier parlait volontiers de son oncle, « le plus majestueux maire de ville qui fût jamais » (1), il n'a, redisons-le, laissé sur lui aucun renseignement biographique, et nous avons eu beaucoup de mal à reconstituer simplement les grandes lignes de la vie de Jean-Louis-François Pontas du Méril, bachelier en médecine de la Faculté de Caen, officier de santé à Valognes, maire de cette ville et conseiller général de la Manche. A sa mort, survenue le 26 mars 1826, le Conseil municipal de Valognes vota l'érection d'un monument aux frais de la ville. Ce monument ne fut jamais érigé. Pourquoi ? Autre énigme de petite histoire locale qui tient sans doute à des raisons de la grande histoire... Personne non plus ne lui consacra la moindre notice biographique.

J'ai pensé qu'il était intéressant de remettre en lumière la figure mystérieuse du médecin Pontas du Méril, dont j'ai ébauché l'esquisse dans ma thèse *Barbey d'Aurevilly et la Médecine* (2), car elle est à l'origine de la formation intellectuelle de l'écrivain des *Diaboliques* et du *Prêtre Marié*; elle nous livre, croyons-nous, la clé de sa culture médicale et de son évolution.

***

Dans un certain public, même cultivé, on ne connaît Barbey d'Aurevilly que sous l'aspect d'un dandy et d'un romantique exaspéré. Parce qu'il s'habillait d'une façon, à vrai dire, excentrique, et parce que son style était un peu à la manière de ses costumes, éclatant de couleur et d'une ligne hors série, on a dit que c'était un original, et c'est exact, mais après cela, pour beaucoup, on a tout dit. Grave erreur, injustice profonde, qui fait que Barbey d'Aurevilly a été relégué dans une zone littéraire spéciale, où il voisine avec les anormaux, les réprouvés, ou, selon le mot de Léon Bloy, les « excommuniés ».

Barbey d'Aurevilly est un très grand écrivain qui n'a pas encore, officiellement, ni réellement, la place qu'il mérite C'est à peine si les manuels de littérature, complaisants pour tant de médiocres, le nomment avec des airs effarouchés. Par le style, sans doute, il appartient à l'époque romantique ; mais « le romantisme, en partie anachronique, demeure en partie éternel, » a écrit Jacques Debout, et rien n'est plus juste. Chateaubriand est un romantique intégral, mais les *Mémoires d'outre-tombe* ne sont pas près de vieillir. Romantique, tout comme

---

(1) *Disjecta Membra*. Paris, La Connaissance, 1925.

(2) *Barbey d'Aurevilly et la Médecine*. Paris, Editions Spes, 17, rue Soufflot. Un vol. in-8° de 144 pages. Prix : 10 francs. [*N. D. L. R.*]

Chateaubriand auquel il s'apparente par certains côtés, Barbey d'Aurevilly a écrit des pages qui nous intéressent tout particulièrement, nous médecins, mais peut-être ne l'avait-on pas assez remarqué. La magie du style a éclipsé les qualités d'observation, d'analyse, de précision, qui font de Barbey d'Aurevilly, dans quelques-uns de ses romans du moins, un écrivain médical.

Il faut distinguer deux périodes dans sa vie. Né le 2 novembre 1808 à Saint-Sauveur-le-Vicomte (Manche), il fait ses études de droit à Caen, le pays de ses ancêtres maternels, les Angot, parmi lesquels on retrouve deux médecins, dont l'un, Pierre Angot, fut professeur royal de médecine à l'ancienne Faculté de Caen. Il se lie d'amitié avec un libraire de la ville, Trébutien, et les lettres quasi quotidiennes qu'il lui adresse, et que le libraire recopie avec un soin touchant, forment un document psychologique extrêmement copieux et curieux. C'est Trébutien qui édite ses premiers livres : un essai sur le Dandysme et George Brummell (mort à l'asile d'aliénés de Caen), quelques nouvelles et un roman un peu touffu, dans le goût de l'époque. En somme, la production de Barbey d'Aurevilly, jusqu'alors, reste d'un intérêt médiocre. Elle n'eût jamais suffi à sa gloire.

C'est après quarante ans qu'il prend son essor. En 1851, il publie ses deux premières œuvres vraiment fortes : un roman, la *Vieille Maîtresse*, et un livre de critique, les *Prophètes du Passé*. Ensuite viennent ses chefs-d'œuvre : l'*Ensorcelée*, le *Chevalier des Touches*, le *Prêtre Marié*, les *Diaboliques* ; puis ses nombreux ouvrages de critique, groupés sous le titre général *Les Œuvres et les Hommes*. Il collabore régulièrement à des journaux, *Le Constitutionnel*, *Le Nain Jaune*, *Le Pays*, etc., dont il rédige le feuilleton littéraire et théâtral. Il vit retiré, pauvre et foncièrement honnête, dans cette modeste chambre de la rue Rousselet qu'il appelait son « tourne-bride de lieutenant ». Il fréquente seulement des amis, dont quelques-uns très chers, comme le poète François Coppée et sa sœur Annette, qui étaient ses voisins, rue Oudinot. Resté célibataire, il eût désiré naguère épouser Eugénie de Guérin, pour laquelle il avait « un culte respectueux et passionné ». Il écrira un jour : « Je hais tous les mariages parce que j'ai manqué le mien... » En Mlle Louise Read, une amie des Coppée, il trouva l'admirable Antigone de ses vieux jours. Il eut des médecins connus parmi ses amis, notamment le Dr Albert Robin, qui le soigna « avec le dévouement d'un fils », le Dr Cazalis (Jean Lahor), dont *La Chronique Médicale* a retracé l'œuvre dans un de ses derniers numéros (janvier 1934), le Dr Seeligmann, auquel il dédia l'un de ses romans, le Dr Maurice de Fleury, etc.

Barbey d'Aurevilly est mort à l'âge de quatre-vingt et un ans, laissant une œuvre immense, encore mal étudiée.



J. BARBEY D'AUREVILLY

Dessin d'Albert Cornilleau

Ecrivain médical, Barbey d'Aurevilly a présenté, dans tous ses romans, des cas pathologiques, à propos desquels on peut formuler un diagnostic précis. A cet égard, le *Prêtre Marié* et les *Diaboliques* sont les plus intéressants. Dans le premier, il peint une jeune fille atteinte du mal comitial, compliqué de somnambulisme et de catalepsie.

Quant aux *Diaboliques*, c'est un recueil de nouvelles dans lesquelles l'élément moral se mêle étroitement à l'élément pathologique. Nous avons ainsi une curieuse série d'observations, en conclusion desquelles un médecin diagnostique aisément : une mort subite à la suite d'un traumatisme utérin, dans le *Rideau cramoisi* ; une grossesse nerveuse, dans le *Plus bel amour de don Juan* ; un empoisonnement criminel, dans le *Bonheur dans le crime* ; un tabes hippocratique et une mutilation, dans *A un dîner d'athées* ; une tuberculose pulmonaire, dans le *Dessous de cartes d'une partie de whist* ; et une syphilis chez une prostituée, dans la *Vengeance d'une femme*.

En tête du *Bonheur dans le crime*, Barbey d'Aurevilly, sous les traits du Dr Torty, a peint le magistral portrait d'un médecin de Valognes dont le modèle original n'est autre, j'en suis persuadé, que son oncle, le médecin Pontas du Méril.

Au surplus, on trouve dans l'œuvre de Barbey d'Aurevilly de nombreux portraits de médecins. Parfois même, il a conservé leur nom authentique, comme pour le Dr Bleny, ancien chirurgien de la Marine, originaire du Gers, dont j'ai retrouvé la thèse soutenue à Paris en 1809. Dans ses *Memoranda*, il a rendu un magnifique hommage à un obscur médecin des Landes, auquel il reconnaissait du génie, le Dr Rocaché, et il a brossé un tableau admirable de l'Asile d'aliénés du Bon-Sauveur, près de Caen, dont le médecin-chef était le Dr Vastel, originaire des environs de Cherbourg.

Cet aspect méconnu de Barbey d'Aurevilly, écrivain médical, intéressera les médecins et leur donnera le goût de lire son œuvre, de l'étudier de plus près. Ils auront vite acquis la conviction que ce n'était nullement un romantique échevelé, perdu dans l'irréel, mais, bien au contraire, un réaliste audacieux, qui ne reculait ni devant les choses ni devant les mots, et qu'il possédait une culture médicale singulièrement étendue. Dans une lettre à Trébutien, Barbey d'Aurevilly va jusqu'à écrire un jour : *Vous savez que je suis médecin...* C'est la preuve qu'il s'était entretenu naguère avec son ami, le libraire de Caen, des choses médicales, auxquelles il avait été certainement initié par son oncle. Si l'on y regarde attentivement, bien des signes établissent que Barbey d'Aurevilly devait beaucoup à la médecine. Aussi n'hésitons-nous pas à revendiquer comme étant des nôtres le neveu du médecin de Valognes et l'arrière-petit-fils des Angot, docteurs de l'ancienne Faculté de Médecine de Caen.

Caricature

LES MALADES ET LES MÉDECINS

de Ch. Jacque



LE JOUR DES CONSULTATIONS DE BIENFAISANCE

Monsieur est désolé de vous avoir fait attendre depuis deux heures... Il ne peut pas vous recevoir aujourd'hui... Il se livre en ce moment à une opération délicate et de la plus haute importance.

[Le docteur dans la salle à manger] *Baptiste ! viens donc m'aider à couper cette cuisse de poulet ; je ne peux pas en venir à bout.*

Le blanchiment subit des cheveux

Par le Dr Xavier S... (de Saïgon).

(Suite et fin)

Pourquoi, terminai-je le mois dernier, pourquoi nier le blanchiment subit des cheveux ? Une impression brutale, des émotions subites peuvent modifier notre corps comme elles modifient nos caractères. Autrefois, les médecins ont cru volontiers à la leucotrichie spontanée. Ainsi Rochard affirmait : *On a vu souvent les cheveux devenir blancs à la suite d'une émotion morale.* Et Brocq admettait de même pareils accidents : *On peut blanchir de très bonne heure, très rapidement et même presque subitement à la suite de violents cha rins, d'émotions fortes, de terreurs, de maladies, en particulier de névralgies faciales.*

Bodin accorde créance *aux exemples observés par des médecins dont le témoignage ne peut être suspecté,* et il cite une longue liste des auteurs qui en ont fait relation.

Le Dr Parry, médecin à l'armée des Indes, vit les transformations d'un cipaye du Bengale qui fut conduit, à Chamba, devant les autorités britanniques ; le médecin, témoin du fait, affirme avoir vu la chevelure du prévenu *blanchir d'une manière graduelle, mais générale et complète, en une demi-heure.*

Bichat cite plusieurs exemples du même genre : quatre cas de canitie rapide en l'espace de quatre à cinq jours et un cas de décoloration en une nuit après un choc émotif. Féré, Schmidt, Voigtel ajoutent à cette liste une longue énumération de cas méticuleusement observés. Richard-Allis voit grisonner un accidenté de chemin de fer. Rayer rapporte le cas d'*une dame Lérat, femme Leclerc, appelée devant la Chambre des Pairs pour déposer dans le procès de Louvel* et qui *avait, en une nuit, perdu toute couleur.*

Lorry écrivait au XVIIIe siècle : *pleni sunt auctorum libri, canitiae exemplorum prae timore, intra brevi spatio accessitae,* en notant de *fameuses histoires,* telle celle d'un Espagnol surpris en bonne fortune (*cum furtivos amores illicitos*) et qui, condamné à mort, fut gracié par le roi Ferdinand, car il avait *blanchi de peur en apprenant la sentence.*

Arrêtons là cette énumération, qui prouve abondamment que le récit de ces transformations soudaines n'est pas du domaine de la simple légende. La littérature fourmille de ces allusions non seulement imaginées, mais empruntées aux exemples de la vie courante ; l'histoire nous en confirme l'existence ;

les cliniciens nous en certifient la réalité. Tous ces faits semblent assez éloquents pour entraîner notre conviction et nous aurions mauvaise grâce, devant ces exemples, à demeurer incrédules. *En pareille matière,* disait Charcot, qui était impressionné par le témoignage du Dr Parry, *le scepticisme arbitraire n'est pas moins passible d'une critique sévère, que ne l'est la crédulité naïve.* Pour nous, les exemples cités semblent assez probants et les problèmes qu'ils posent sont si loin d'être pour le médecin dépourvus d'intérêt que, paraît-il, *Bruxelles médical* a publié récemment un article sur la question. Il nous a été impossible, à Saïgon, de contrôler ce renseignement donné par Joltrain dans *La Presse médicale* (*).

Le premier de ces problèmes est de savoir s'il est possible de donner une explication plausible de tels phénomènes.

En recherchant les causes, on trouvait jusqu'ici d'assez pauvres explications : *l'hérédité semble jouer un rôle important* ; son apparition est notée *chez des sujets engendrés par des parents déjà vieux et atteints eux-mêmes de canitie* ; on en revient toujours au tempérament arthritique, où certains voient une fragilité particulière du système neuro-végétatif, une *hérédité colloïdoclasique* (Joltrain).

C'est, en effet, l'étude des viciations endocriniennes qui a fait accomplir à cette question d'énormes progrès, soit par l'ex-

* [*N. D. L. R.*]. L'article auquel M. le Dr Xavier S. . . . . . fait ici allusion, paru dans le nº 45 du 4 septembre 1932 de *Bruxelles médical,* n'était que la reproduction d'un article de M. J. Margarot, publié déjà dans *Languedoc Médical.* Mais, plus avant, notre confrère belge avait donné d'originaux articles d'enquête sur le sujet, dus à M. le Dr R. Bernard (numéros des 6 septembre et 13 décembre 1925, numéros des 31 janvier, 29 août et 5 décembre 1926, numéro du 10 février 1927). Enfin, sous la signature R. B., *Bruxelles médical* publiait dans son nº 12, du 21 janvier 1934, p. CCCLXXXVI, la note suivante :

« BLANCHIMENT SUBIT DES CHEVEUX. — Une nouvelle pièce à verser à notre dossier : un de nos compatriotes, Mr D., revient du Katanga, *viâ* le Cap, pendant la guerre, à bord d'un bateau japonais, qui est torpillé à l'arrivée au large des côtes ouest d'Irlande : 350 victimes ; il est sauvé et traverse l'Irlande. Quatre jours après, pendant le voyage de Dublin à Liverpool, il est torpillé une seconde fois. Il a les cheveux noirs, et ce record de torpillages, en durée, ne modifie pas sa chevelure. Quelques mois plus tard, il doit repartir pour l'Afrique, cette fois avec sa femme. Mais l'Amirauté a décidé (1917) que les couples engagés par des sociétés anglaises, voyageront séparés, surtout si des enfants restent au pays. L'épouse s'embarque sur l'*Elisabethville*, et, lui, partira quelques jours plus tard. Mais l'*Elisabethville* est torpillé et coulé dès son départ. L'Amirauté l'en informe, mais ignore encore que les passagers sont sauvés. M. D... passe une nuit d'angoisse, et, le lendemain matin, sa chevelure présente de larges mèches blanches, dont on voit toujours des traces aujourd'hui, le reste de la chevelure n'étant encore que grisonnante. (Cas personnel.) »

périence, soit par la clinique. Le blanchiment précoce est noté dans l'insuffisance thyroïdienne (Souques), orchidienne (Apert), dans le sénilisme et l'eunuchisme (Pagniez).

Expérimentalement, Sainton et Simonnet ont réalisé le blanchiment des plumes de gallinacés par l'ingestion d'extrait thyroïdien : à petites doses quotidiennes, on assiste au blanchiment progressif du plumage. Ils obtiennent les mêmes résultats avec l'emploi d'extraits aqueux de goitre basedowifié, n'obtenant, au contraire, jamais de décoloration en injectant d'autres produits endocriniens (surrénale, testicule, ovaire). En revanche, ils empêchaient la dépigmentation en associant l'hématothyroïdine à l'extrait thyroïdien.

Cliniquement, Sézary et Lefèvre ont étudié un malade qui présentait des signes de basedowisme et chez lequel les poils tombaient peu à peu, tandis que la canitie faisait son apparition. Or, la radiothérapie du corps thyroïde amena un arrêt de la dépilation et une recoloration des poils restants, la repigmentation se reproduisant plus rapidement que la repousse. La décoloration des phanères semble donc liée à une sécrétion anormale et viciée de la glande thyroïde.

D'autre part, on a reproduit expérimentalement la décoloration d'une manière aussi brutale que dans les exemples cités plus haut. En associant de l'extrait surrénal à l'extrait thyroïdien, Simonnet vit tomber et blanchir le plumage au douzième jour. Chez le lapin aussi, le blanchiment est beaucoup plus rapide en associant l'adrénaline et la thyroxine. Il y a donc une sommation des troubles sous l'effet des produits surrénaux.

Enfin, notons que, par des statistiques, Sainton met en évidence les blanchiments en aires chez les hyperthyroïdiens, et leur transmissibilité héréditaire. En faisant ingérer de l'extrait thyroïdien à un coq et à une poule, il fait apparaître d'abord des taches blanches à leur plumage ; puis, cinq de leurs œufs donnèrent jour à cinq poussins chez qui apparut bientôt un blanchiment des ailes et du cou de topographie identique.

Autre problème : Par quel mécanisme le poil perd-il sa coloration habituelle ? Waldeyer croyait avoir retrouvé, dans les cheveux blanchis, les bulles d'air analogues aux particules gazeuses des fleurs pâles ; mais pareille assertion n'a pas été fréquemment vérifiée.

Metchnikoff expliquait le vieillissement par les phénomènes de phagocytose. Il suivit, au microscope, les diverses phases de la décoloration et vit disparaître le pigment des cellules corticales, par absorption dans des cellules allongées et ramifiées venues de la médullaire du poil. Les prolongements de ces leucocytes se mettaient au contact des granulations mélaniques,

les enlevaient aux cellules pigmentées et les entraînaient dans le derme sous-jacent.

Pourtant, cette observation n'a pas été vérifiée, et l'hypothèse semble aujourd'hui bien désuète. L'attention doit être attirée sur un autre fait un peu négligé : la mélanine se trouve dans la cellule sous un état colloïdal. Or, on connaît la fragilité de ces états colloïdaux devenant instables sous une influence minime ou après des atteintes réitérées : la floculation expliquerait le blanchiment, comme elle donne le sens de la vieillesse. Le pigment est, pour nous, un produit de déchet, en équilibre instable. Sous une influence nerveuse ou toxique, les micelles colloïdales précipitent et sont éliminées par les leucocytes agissant soit comme des phagocytes pigmentophages (Metchnikoff), soit comme une source de ferments oxydants (Sédillot).

La pigmentation est intimement liée aux processus d'oxydation et de réduction (Vernes) ; elle est le témoin résiduel d'une destruction organique. De même qu'une oxydation très poussée des pigments végétaux et animaux fait passer ces colorants en profondeur (Ranson), de même ici, l'oxydation poussée des molécules organiques détruit la charpente colloïdale du protoplasme cellulaire. Ainsi s'explique la décoloration du cheveu et la persistance de la canitie : les cellules ne peuvent plus opérer les réductions ou destructions organiques, le pouvoir peroxydasique qui est à la base de ces pigmentations étant détruit en même temps.

La canitie instantanée peut donc s'expliquer aussi sans avoir recours à des causes mystérieuses et subtiles. Tout dernièrement, Jolltrain groupant une série de maladies déclanchées sous l'influence d'un choc émotif, donnait une confirmation à ce mécanisme de blanchiment subit. Par l'étude de plusieurs manifestations émotives, il démontra l'existence des symptômes de l'anaphylaxie dans l'*émotion-choc* : ainsi, l'asthme, l'urticaire émotif s'accompagnent de leucopénie, d'hypotension, d'hypocoagulabilité. L'émotion est donc un antigène qui dérègle l'état colloïdal et amène sa précipitation.

Comment est produit ce déséquilibre ? Comment intervient le choc émotif pour amener cette précipitation ? Nous sommes ici en pleine hypothèse : les uns faisant intervenir la surrénale (hyperadrénalinémie et hyperglycémie de l'émotion), d'autres rendant responsable le déséquilibre acidobasique par augmentation du potassium plasmatique.

Concluons donc que la décoloration subite existe. Que l'on relise dans *Le Jardin de l'Infante*, la métamorphose de Tsilla et de Phaélim, fils de Dieu, qui d'un coup d'aile allèrent s'aimer dans le soleil. Au retour, Tsilla

derrière elle allumait tant d'éblouissement
qu'au fond des soirs courut le frisson de l'aurore ;
Car le soleil avait, au baiser de ses flammes,
Changé ses cheveux noirs en un grand fleuve d'or.
Et c'est pourquoi Tsilla, fille de Sem-Nacor
fut blonde, la première, entre toutes les femmes.

La chaleur peut, dit Joltrain, causer le même effet que les émotions brutales ou les irritations répétées, en modifiant l'équilibre du système nerveux organique, en remaniant l'architecture colloïdale. La canitie n'est donc plus *une parure d'automne* (Proust), mais la marque d'un tempérament, fragile, irritable et un signe d'instabilité humorale.

Enigmes

de Caelius Symposius.

Inter saxa fui, quæ me contrita premebant,
Vix tamen effugi totis collisa medullis;
Et nunc forma mihi minor est, sed copia major.

Grande mihi caput est, intus sunt membra minuta :
Pes unus solus, sed pes longissimus unus ;
Et me somnus amat, proprio nec dormio somno.

Pendeo dum nascor, rursus pendendo tumesco ;
Pendens commoveor ventis, et nutrior undis.
Pendula si non sim, non sum jamjamque futura.

La Médecine des Praticiens.

Le Sirop Coclyse.

Nous avons, à différentes reprises, appelé la bienveillante attention de nos lecteurs sur le « *Sirop Coclyse* », employé contre la *coqueluche* et la *toux nerveuse.*

Comme nous l'avons écrit, notre prétention n'est pas de présenter un nouveau remède qui guérisse radicalement la coqueluche, mais simplement un remède qui l'atténue et fait de cette maladie, qui peut être grave, une affection bénigne.

Il résulte, en effet, des attestations flatteuses qui nous sont parvenues (nous les tenons à la disposition de nos lecteurs), que notre produit a pour premier effet de *diminuer rapidement les quintes* en nombre, en intensité, en durée. Les *vomissements alimentaires*, d'autre part, deviennent l'exception, ce qui permet le maintien d'un bon état général. De ce fait, toute complication se trouve le plus souvent évitée.

Enfin, *de goût très agréable*, le « *Sirop Coclyse* » plaît aux petits malades ; et, comme il n'a *aucun composant toxique*, son absorption ne présente aucun danger.

Permettez-nous, enfin, de rappeler que, composé exclusivement de simples (safran, cannelle, rose), traités par des procédés spéciaux, le « *Sirop Coclyse* » doit son action aux puissants antiseptiques et antispasmodiques de ces végétaux, ainsi qu'à leurs tannins et à leurs essences très actives et décongestionnantes, qui assèchent le catarrhe des voies respiratoires.

MODE D'EMPLOI

Nourrissons.	5	cuillerées	à café	par 24 heures.
Enfants au-dessous de 8 ans.	7	—	à dessert	—
Au-dessus de 8 ans et adultes.	7	—	à bouche	—

Le « *Sirop Coclyse* » doit être administré de préférence dans du lait édulcoré avec du miel.

A Monsieur

L'abbé Gratry

Dans laplupart des morceaux qui composent ce recueil je me suis proposé de montrer que le plus grand bonheur de l'homme consiste dans l'élévation des idées et la générosité des sentimens en un mot dans l'amour du beau et la pratique du bien.

Je viens de lire les Demandes et réponses sur les devoirs sociaux et je regarderai comme le plus grand honneur auquel je puisse aspirer la faveur d'être lu par l'auteur d'un livre aussi éminemment utile.

C'est pourquoi, malgré l'indignité de mon ouvrage, je prends la liberté de lui en adresser un exemplaire comme un témoignage de la haute estime et de la profonde reconnaissance que lui doit tout bon citoyen.

Alex. Dultuinel

Dinville ce 24 7bre /48.



MÉDECINS-POÈTES



Alexandre DELAINE.

A deux reprises (xxxix, 266 ; xl, 89), *La Chronique Médicale* a parlé du poète Prosper Viro, docteur Félix Andry. Celui-ci écrivait, un jour, à son ami Delaine :

Quoi ! Tu refuses, Delaine,
La tâche quotidienne
De rimer une vingtaine
De ces vers qui, de ta veine,
Sans nul travail et sans gêne,
S'échapperont par centaine.
. . . .
Quand il se peut que j'en vienne
A rimer, sans trop de peine,
Sans fatigue et sans migraine,
Mes deux cents vers par semaine.

Pour dire vrai, Delaine ne refusait pas :

Au risque d'être téméraire
Et de t'endormir quelquefois,
Je tenterai pour te complaire
De n'être pas sourd à ta voix.
(Pégase, p. 54.)

Seulement, il n'allait pas jusqu'à deux cents vers par semaine.
Il en est venu toutefois, sous le titre *Hommage lyrique aux sciences naturelles suivi de poésies diverses*, un in-12 de 204 pages, publié chez Garnier à Paris et chez Febvre à Troyes, en 1847. L'exemplaire, que le hasard mit entre nos mains, porte, écrit de Dienville, un envoi d'auteur à l'abbé Gratry, dont nous reproduisons l'autographe. Les pages n'en étaient pas coupées. Gratry avait dédaigné les vers d'Alexandre Delaine.

Tout ce que nous savons de ce dernier, ce sont d'abord ces deux brèves indications : Troyes, Dienville, qui nous disent qu'il fut Champenois. A propos d'une verrière, exécutée pour l'église de Dienville, par Vincent Larcher, peintre-verrier à Troyes, Delaine écrit d'ailleurs :

Qu'il est flatteur pour nous que, dans cette carrière,
Le modeste pays qu'on trouve toujours grand,
Notre Champagne, *loin de rester en arrière,*
Ait pris sa place au premier rang.
(Les Verrières, p. 185)

C'est ensuite que Delaine eut un fils, qu'il fut l'ami de Félix Andry, qu'il partageait les idées de l'abbé Gratry, qu'il admira Béranger avec enthousiasme, et qu'enfin, il eut en politique ces belles illusions qui lui firent écrire : *On sait combien nos représentants sont devenus soigneux de leur dignité et jaloux de leur indépendance* (Note, p. 93). — C'était là tout ce que nous connaissions sur l'homme, lorsque l'obligeance de M. le Dr Ch. Darras, que nous remercions bien vivement, nous a fourni quelques détails complémentaires : et que son père fut juge de paix du canton de Brienne; — et qu'il naquit à Dienville (Aube) ; — et qu'il eut un frère, docteur en médecine à Troyes.

Sur le médecin, quelque recherche que nous ayons faite, un seul renseignement nous est venu. Il est que Alexandre Delaine soutint sa thèse de doctorat en médecine (nº de thèse : 152) devant la Faculté de Paris, le 26 mai 1836. Ce travail est un modeste in-4° de 24 pages portant pour titre : *Réflexions sur les névralgies en général.* Les travaux médicaux ultérieurs du médecin champenois nous sont inconnus.

Du poète, en revanche, nous avons cet *Hommage lyrique,* plus heureux en cela que Chereau qui ne l'a pas connu.

La Poésie, écrit Delaine au début du recueil, *doit être un moyen et non un but.* Et ailleurs :

Pourquoi, demandez-vous, ne pas écrire en prose ?
En voici la raison : les vers sont un moyen
De traîner en longueur un rapide entretien.
(Les Plaisirs de l'esprit, p. 102.)

Ce sont là des opinions qu'on peut soutenir, non pas des opinions de poète ; et notre confrère, enfourchant Pégase pour allonger un entretien ou pour chanter les sciences naturelles et *ramener à la saine philosophie,* risquait de trouver, comme il le trouva, que

Pégase est vieux et fatigué.
(Pégase.)

Ce n'est pas qu'il ne mît très haut les poètes, qu'il appelle *les élus du génie,* tout simplement :

O vous que le génie a pris pour ses élus,
Dans votre désespoir, ne répétez donc plus
Que toute poésie en ce siècle est éteinte.
(Les Productions de la terre, p. 30.)

Ce n'est pas qu'il n'ait placé la poésie, même au-dessus de la gloire :

Chante, ô poète, et ne t'informe point
Si les accents de ta muse inquiète
Mourront avant que l'écho les répète,
Ou, glorieux, retentiront au loin.

(Le Bonheur, p. 171.)

Ni davantage qu'il ait jugé ses propres vers avec une modestie, d'ailleurs exceptionnelle chez les poètes :

Mais cet enivrement dont mon âme est saisie
Ne connaît qu'un objet : la bonne poésie.
Sans s'exposer jamais à juger au hasard
Et sans analyser par les règles de l'art,
Mon esprit ne retient que le vers qui le touche ;
La mémoire est mon guide et ma pierre de touche.
Devant de méchants vers, je fais un vain effort :
Je n'entends que du bruit et ce bruit-là m'endort.

(La Mémoire des vers, p. 188.)

Il est certain que ceux qu'il écrivait ne l'endormaient pas ; mais cela ne veut pas dire que ses poèmes sur l'histoire naturelle, ses fables, ses ballades, ses lettres et ses chansons soient de la « bonne poésie ». Certes, il y a dans le recueil d'heureux morceaux, ainsi ce sixain qui oppose la Nature à l'Opéra et à ses décors illusoires.

Venez. Déjà l'aurore a replié la toile
Et le soleil s'avance éclipsant chaque étoile,
Sur l'horizon silencieux ;
La Nature en a fait sa lampe colossale,
La brise et les oiseaux sont l'orchestre ; et la salle
C'est l'immense voûte des cieux.

(La divine Comédie, p. 12.)

Le malheur est que de tels vers sont en petit nombre. Peut-être a-t-il seulement manqué au poète d'être amoureux, car sur les cinquante pièces de son recueil, une seule est un sonnet d'amour, mais d'un amour franchement glacé :

Et l'attraction si féconde,
Ce sublime pivot du monde,
Entre nous deux s'appelle... amour !

(A Toi, p. 141.)

Peut-être aussi, le médecin a-t-il fait tort au poète, comme dans ce huitain :

Quand, penché sur mon fils, j'admire avec extase
Ce crâne si renflé, ce front proéminent,
Cet encéphale enfin dont le volume écrase
Son faible corps, je dis : cet organe éminent

Doit être assez puissant pour agir sans entrave.
Chez la brute humblement on le voit se plier :
Mais il est maître ici, chez elle il est esclave.
C'est là qu'est l'homme tout entier.
(L'Homme, p. 35.)

Mais soit ceci, soit cela, bien qu'Alexandre Delaine ait une parfaite connaissance des « règles de l'art », que son application soit évidente et ses intentions les meilleures du monde, le satirique, qu'il flagellait avec toute l'horreur qu'il avait pour la satire, aurait pu, — il est vrai, du seul point de vue de la poésie, — lui retourner son compliment :

Et quand un homme semble impudemment écrire :
« Dire du mal quand même *est ma vocation » ;*
Ce n'est point un poète, il se plaît trop à nuire,
Pour moi, ses œuvres sont, quoi qu'il puisse produire,
Pure versification.
(A. M. P. F. Mathieu, pp. 99-100.)

Frédéric II physiologiste

Voici dix-huit ans que le jurisconsulte et poète Vassivière mit à l'actualité la véritable *semaine anglaise*. On en reparle et beaucoup, et le Dr P. Vachet se demande si l'estomac des Américains du Nord diffère de celui des Français, c'est-à-dire si on peut travailler huit heures de suite avec légère collation, en supprimant le repas de midi, ce qui serait une rude économie. On peut, à ce propos, rappeler une expérience du grand Frédéric.

A Postdam, voyant passer deux mendiants, le roi de Prusse les fit bien déjeuner. Aussitôt le repas terminé, il ordonna à l'un de courir et à l'autre de bien se reposer. Après quoi, la légende raconte que, deux heures après, il les fit tuer tous deux et qu'il en fit faire l'autopsie. L'un avait bien digéré et l'autre pas. Contrairement à ce qu'on croyait et croit encore, c'était chez celui qui s'était reposé que la digestion était parfaite.

La sieste après un repas copieux ne serait donc pas mauvaise. Quoi qu'il en soit de ce point, on avouera que l'ami de Voltaire nous apparaît dans l'anecdote sous un jour nouveau, car Frédéric II, physiologiste, était peu connu... scientifiquement parlant.

Dr Foveau de Courmelles (*Paris*).



Ephémérides



— 1534 —

14 mai. — Naissance à Milan de Jean-Baptiste Cardan, fils du célèbre Jérôme Cardan et docteur en médecine comme lui. Il eut une vie malheureuse et une fin plus malheureuse encore. Ayant fait un mariage d'amour, l'amour passa et si bien que Jean-Baptiste empoisonna sa femme. Son crime découvert, il fut arrêté et, le 13 avril 1561, il eut la tête tranchée dans sa prison.

25 mai. — Mort de Thierry Martens, imprimeur belge, né vers 1450 à Alost. où, après avoir étudié à Venise, il fonda (1473) le premier établissement typographique des Pays-Bas. Le nombre des ouvrages qu'il imprima dépasse deux cents. Il était d'ailleurs fort érudit et publia un *Dictionarium hebraicum*.

— 1634 —

6 mai. — Naissance à Breslau de Henri Volgnadius ou Vollgnad, docteur en médecine de Wittemberg, membre de l'Académie des Curieux de la Nature sous le nom de Sirius. Mort le 3 janvier 1682.

16 mai. — Naissance à Parme de Joseph Pompée Sacco. Docteur en philosophie et en médecine à dix-huit ans, il fut nommé, en 1661, à la Chaire de Théorie. Il y enseigna avec tant d'éclat que la République de Venise le nomma à la Chaire de Pratique et de Théorie de l'Université de Padoue (1694). Mais le duc de Parme le rappela bientôt (1702) avec le titre et l'emploi de Premier Professeur, qu'il conserva jusqu'à sa mort (22 février 1718). Ses œuvres ont été réunies à Venise, *Opera omnia*, in-fol., 1730.

— 1734 —

4 mai. — Naissance à Maubeuge de Jean-Agathange Le Roy, docteur en médecine de la Faculté de Giesen (Hesse). D'abord pharmacien en chef des hôpitaux ambulants et sédentaires de l'armée pendant les guerres des Français en Allemagne ; plus tard, médecin ordinaire de Monsieur, frère du Roi, il a laissé un *Essai sur l'usage du garou*, une *Dissertation sur l'huile fétide de tartre* et une traduction du *Traité des maladies aiguës* de Eller.

14 mai. — Mort à Berlin de George-Erneste Stahl, né à Anspach (Franconie) le 21 octobre 1660, docteur en médecine de Iéna, médecin ordinaire du duc de Saxe-Weimar (1687), professeur à l'Université de Hall. Ses théories médicales établissant l'autocratie de l'âme en santé et en maladie ; plus encore, ses connaissances étendues en chimie ; enfin la publication de nombreux ouvrages, rendirent son nom célèbre. Aussi, en 1716, le roi de Prusse l'avait-il appelé à Berlin.

— 1734 —

14 mai. — Mort à Paris de Noël Falconet, né à Lyon le 16 novembre 1644, fils d'André Falconet, l'ami de Gui Patin. Docteur de Montpellier, il exerça d'abord la médecine à Lyon, puis vint à Paris avec le titre de médecin consultant de la personne du roi. Haller assure qu'il fut le premier qui se servît du quinquina en France.

15 mai. — A la suite des victoires de l'armée franco-espagnole, le royaume de Naples est enlevé à la Maison d'Autriche et don Carlos, fils de Philippe V, devient roi des Deux-Siciles.

17 mai. — Mort à Dresde de Christian-Henri Erndl, docteur en médecine de Leipzig, médecin du roi de Pologne Frédéric-Auguste, connu surtout pour ses ouvrages de botanique.

28 mai. — Louis de Brehan, comte de Plelo, ambassadeur de France auprès du roi de Danemark, se met à la tête d'une troupe française de 1.500 hommes et attaque 30.000 Russes qui assiégeaient le roi de Pologne Stanislas dans Dantzig. Il enleva trois retranchements, mais tomba, accablé par le nombre, comme il l'avait prévu.

— 1834 —

8 mai. — Mort à Paris de Pierre-François, comte Réal, né à Chatou le 28 mars 1757. Accusateur public depuis la journée du 10 août jusqu'à la chute de Danton, il fut tour à tour historiographe de la République sous le Directoire, conseiller d'Etat sous l'Empire, préfet de police pendant les Cent Jours. On dit qu'il fut aussi un mécanicien distingué.

16 mai. — Mort du prince royal de Belgique, fils du roi Léopold Ier.

20 mai. — Mort à Paris de Marie-Jean-Paul-Roch-Yves Gilbert Motier, marquis de La Fayette, homme politique français, né au château de Chavagnac (Auvergne), le 6 septembre 1757. Les *Mémoires, Correspondances et Manuscrits du général La Fayette* forment six volumes in-8o dans l'édition de 1837-1838, Paris, et contiennent foule de notes intéressantes.

24 mai. — Première représentation à l'Opéra-Comique de *Lestocq* ou *l'Intrigue et l'Amour* (quatre actes), musique d'Auber.

25 mai. — Mort de Jean-Baptiste Deloy, né près de Lure (Vosges) en 1798. Docteur en droit, grand voyageur, journaliste, il fut poète aussi et poète assez heureux pour qu'une *Ode à Chateaubriand*, qu'il avait publiée dans un de ses journaux, ait été attribuée à Lamartine.

27 mai. — Mort de Joseph-Henri Flacon, dit Rochelle, né à Paris en 1781, avocat au Conseil du roi et à la Cour de cassation, mais aussi littérateur. Il écrivit plusieurs pièces de théâtre, mais est surtout connu par une singularité : *Le Code civil mis en vers* avec le texte en regard (in-8o, Paris, 1805).

31 mai. — Mort de Legraverend, célèbre criminaliste français.

Correspondance médico-littéraire

Questions.

La révolution de 1791 à Brest. — Dans son numéro du 4 février, *Le Patriote illustré* (belge) a publié une lettre adressée le 7 juillet 1791 à ses parents émigrés par un officier des troupes royales à Brest. Cette lettre donne les détails d'un soulèvement populaire qui aboutit au massacre d'un jeune officier du régiment de Poitou nommé Patry. — *a*) Des confrères auraient-ils connaissance des détails de ces événements tragiques ? — *b*) Que sait-on du sieur Moncade, signataire de la lettre. — *c*) Qui en furent les destinataires ? D[r] Louis Thiry (*Aywaillé-Liége*).

Un singulier geste d'adieu. — Il y a une quarantaine d'années, un navigateur autrichien le comte R. Festetics de Tolna avait l'occasion d'assister dans une île du Pacifique à une scène assez curieuse qu'il a mentionnée dans sa relation de voyage, parue en 1903 sous le titre *Chez les Cannibales. Huit ans de croisière dans le Pacifique.* Quittant l'île de Penryn (Polynésie), il emmenait à son bord, comme matelots, deux jeunes indigènes que leurs familles accompagnèrent jusqu'en haute mer. L'instant de la séparation était arrivé.

Au moment de quitter le pont du yacht pour descendre dans le bateau pilote, je vis les deux mères s'agenouiller devant leur enfant, entr'ouvrir le vêtement européen par lequel on avait remplacé le pagne national, et par un baiser passionné, mais chaste assurément, dire adieu à la virilité de leur fils. ..

Quelle est la signification de ce geste ? Rencontre-t-on pareille coutume chez d'autres peuples ? D[r] Drompt (*La Tour de Peilz*).

Cléopâtre médecin. — D'après M. L. Simon, le médecin juif Asaph (VII[e] siècle) a écrit que la reine Cléopâtre aurait fait féconder des esclaves condamnées à mort ; puis, lorsque leur grossesse était de quelques mois, qu'on les exécutait afin de s'assurer du développement de l'embryon.

On sait aujourd'hui (Cf. *Nord médical*, n° 772, 15 avril 1932 ; n° 776, 15 juin 1932 ; *Concours médical*, n° 25, 19 juin 1932 ; *Vie médicale*, n° 9, 10 mai 1932 ; *Art médical*, n° 38, 30 avril 1932, et n° 144, 31 août 1932 ; *Association médicale*, n° 6, juin 1932) que Cléopâtre-médecin ne doit pas être confondue avec Cléopâtre, reine d'Egypte. Asaph fait encore cette confusion et la tradition qu'il a accueillie ne pouvait que la lui faire faire. Mais d'où cette tradition *très particulière*, que nous n'avons nulle part trouvée ailleurs, lui était-elle venue ? F. Delassus (*Toulouse*).

Réponses.

Vinaigre détruisant les rochers (XL, 113, 294). — Sur la question du vinaigre dissolvant les pierres, il me semble intéressant de verser au débat l'opinion de Jacques Casanova. En 1756, le célèbre aventurier, qui est enfermé dans les *Plombs* de Venise, s'efforce de percer avec un espandon, qu'il a réussi à fabriquer, le plancher de sa prison, composé de blocs de marbre liés par du ciment.

Je fus consterné en voyant que mon verrou ne mordait pas sur ce mastic. Cet accident faillit m'abattre tout à fait. Je me souvins alors d'Annibal qui, selon Tite-Live, s'était ouvert un passage à travers les Alpes, en brisant les rochers, à coups de haches ou d'autres instruments, après les avoir ramollis avec du vinaigre. Je croyais qu'Annibal avait réussi cela non par *aceto*, mais *aceta*, ce qui dans le latin de Padoue pouvait bien être le même qu'*ascia*. Au reste, qui peut garantir les erreurs d'un copiste ? Je n'en versais pas moins dans ma cavité une bouteille de fort vinaigre que j'avais, et le lendemain, soit effet du vinaigre, soit que rafraîchi par le repos, je misse plus de force et de patience au travail, je vis que je viendrais à bout de cette difficulté, car il ne s'agissait pas de briser les marbres, mais de pulvériser avec la pointe de mon outil le ciment qui les unissait. Bientôt, du reste, je m'aperçus avec beaucoup de joie que la grande difficulté n'était qu'à la superficie. En quatre jours, toute cette mosaïque fut détruite sans que la pointe de mon espandon fût endommagée le moins du monde. (*Mémoires de J. Casanova de Singalt*, Edition *La Sirène*, Paris, 1924, t. IV, chap. XIII, p. 223.)

Mais Casanova ne veut pas devoir au vinaigre le succès de ses préparatifs d'évasion. Le 25 février 1791, il écrivait à la comtesse Lamberg.

On a lu dans Tite-Live qu'Annibal a attendri les Alpes à force de vinaigre. Jamais éléphant n'a vu une pareille bêtise. Tite-Live ? Point du tout. Tite-Live a dit *aceta* et non pas *aceto* qui veut dire vinaigre. *Aceta* veut dire hache. (*L'Hermitage*, Paris, 1906, t. II, p. 208, et *Mémoires de J. Casanova*, édition *La Sirène*, Paris, 1924, t. IV, p. 332.)

M. le Dr P. Noury, dans sa note de *La Chronique Médicale*, a fait justice de cette interprétation : mais son intérêt de curiosité méritait qu'elle fût rappelée.

Dr L. Pradal (*Cauterets*).

Jean Lahor (XLI, 10 *sq.*). — Je suis heureux que *La Chronique Médicale* ait consacré quelques pages à Jean Lahor. De 1909 à 1914, alors que j'étais encore à Paris, j'ai souvent fait réciter dans les fêtes médicales et dans certains cercles parisiens les meilleures poésies de Jean Lahor, par une actrice de l'Odéon, admiratrice de notre poète. Ce fut toujours avec grand succès; peut-être aujourd'hui ce succès ne serait-il pas le même.

Sur ce médecin-poète, qu'il me soit permis de donner quelques références bibliographiques particulières.

Correspondant Médical. — N° 61, 1897, p. 5 (avec portrait).

Progrès Médical. — N° 38. 1895, pp. 184-185 ; — N° 36, 5 septembre 1929, p. 1589.

Dr M. Baudouin (*Croix-de-Vie*).

Le tutu (XLI, 19). — Littré a omis le mot *tutu* dans son *Dictionnaire* et pareillement : A. Scheler (*Dictionnaire d'Etymologie française*, in-8°, Didot, Paris, 1862), E. Le Héricher (*Etymologies difficiles*, in-8°, Gilbert, Avranches, 1886), Francisque Michel (*Dictionnaire d'Argot*, in-8°, Mallet, Paris, 1856) et L. Sainéan (*L'Argot ancien*, in-8°, Champion, Paris, 1907). Je trouve seulement dans le *Dictionnaire d'argot fin de siècle* de Ch. Virmaître (in-8°, A. Charles, Paris, 1894, p. 299) les indications suivantes :

TU-TU. — Petit paquet de mousseline chargé de cacher ce que le maillot collant indique — pour le père La Pudeur — *alias* M. Berenger-Caton. — La vieille chanson dit :

Son maillot en s'déchirant
A laissé voir son... évènement.
Cà d'vait la gêner su' l'moment.

Ça ne gêne pas la *Môme Fromage*, ni *Grille d'Egout*, moi non plus (Argot du peuple).

Il n'est pas aussi certain que Virmaître veut bien le dire que *tutu* appartienne à l'*argot du peuple* ; et l'auteur, en tout cas, ne nous fournit aucune étymologie.

J. Godinette (*Paris*).

Autre réponse. — A propos d'un feuilleton du *Temps*, paru en 1931 sous le titre *Le radeau de Bambou*, j'ai eu l'occasion d'étudier le *Murus papyrifera* (Voir : *Concours Médical*, n° 45, 8 novembre 1931). Les assertions de l'auteur du roman sont parfaitement exactes, mais nulle part ne se trouve la mention du mot *tutuga*, d'où *tutu*. Une telle étymologie de notre mot français n'est d'ailleurs pas soutenable.

Si mes souvenirs sont exacts, la question du *tutu* a été plusieurs fois traitée dans *L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*.

D M. Baudouin (*Croix-de-Vie*).

Romantique (XL, 268 ; XLI, 23). — Permettez-moi d'apporter une contribution à la question posée dans *La Chronique Médicale* sur l'histoire du mot *Romantique*. Le premier emploi de ce mot est, semble-t-il, dans un texte anonyme de 1675, une *Réponse* à Samuel de Sorbière ; l'emploi qu'en fait l'abbé Nicaise, en 1694, n'est donc que le second exemplaire connu.

Sur ce sujet, on trouvera tous éclaircissements dans la *Revue d'Histoire littéraire* de 1911 (p. 440, communication de M. André Morize ; p. 940, communication de M. Delaruelle) et surtout dans les *Mélanges Baldensperger* (article de M. Alexis François, intitulé : *Où en est romentique?*) — J'ai, de mon côté, s'il est permis de se citer soi-même, signalé quelques-uns des premiers emplois de ce mot dans ma thèse sur *Le Classicisme des Romantiques* (Plon, 1932), où j'ai tenté de faire, en face de l'histoire obscure du mot *romantique*, l'histoire non moins obscure du mot *classique*.

P[r] Pierre MOREAU (*Fribourg*).

LE COIN DU PÊCHEUR DE PERLES

❦ Des *Nouvelles en trois lignes* du *Matin*, n° du 28 août 1933.

On trouve à Dinan, dans sa cave, M[me] *Victoire L....* étranglée par un inconnu. On croit à un crime.

❦ De M. Félix Régnault dans la *Revue moderne de médecine et de chirurgie*, n° 11, novembre 1933, p. 324 :

Les pigeons de nos villes ont une mauvaise presse. Passe encore quand ils fientent sur les promeneurs, comme il m'est arrivé plusieurs fois dans les jardins du Luxembourg.

❦ De la *Revue de Psychothérapie et de Psychologie appliquée* (n° 12, décembre 1933, p. 236) sous le titre *L'Inversion sexuelle d'origine olfactive* :

C'est l'odeur pénétrante exhalée par les parties générales *des femelles à la période du rut, qui est le principal stimulant de* leur *excitation* générique.

❦ Du *Courrier d'Epidaure*, présentation du premier numéro, janvier 1934, p. 3 :

Les postillons sont en selle. *bien plantés* sur leurs bottes roides... *Le cocher est un vieil homme... Un sourire sage anime le* beefsteack de ses joues *cuites au grand air*.

❦ De la *Feuille d'Avis de Neuchâtel*, n° 19, du 23 janvier 1934, sous le titre : *Savez-vous qui créa la légende du serpent de mer ?*

Le serpent de mer fut « lancé » par le journal « le Constitutionnel », *sous le règne de* Philippe-Auguste, *en France*.

Chronique Bibliographique

Philip Spark. — **Lettres d'Orient**, *roman social d'une philosophie légère*, Paris, Librairie J. Monnier, 1933, un vol. in-8° écu de 267 pages, sur papier Chesterfield, tiré à 500 exemplaires.

Il s'agit d'un recueil, orné de gravures et richement présenté, de souvenirs d'un voyage en Grèce et dans le Proche-Orient. Les impressions sont notées en forme de lettres où se mêlent indications archéologiques et réflexions parfois désabusées d'une peintresse que déçoit l'invasion du modernisme. Ajoutons qu'une intrigue sentimentale brode le volume. Si l'épistolière écrit à son oncle de Paris, il faut convenir que c'est avec un amant, — homme d'affaires, — qu'elle voyage. Il naît en cours de route un enfant dont la mère se sépare pour éviter le scandale que redoute le cher oncle. Coïncidence : au moment où celui-ci est mis à la retraite, la voyageuse se voit quittée par son amant que retiennent de jeunes Turques. (*L.*)

J.-L. Grosfeld. — **Un Aperçu sur le développement de la Médecine et de la Chirurgie en Pologne**, Thèse de la Faculté de Bordeaux, Brusau, Bordeaux, 1933.

Maladies particulières et savants de renom n'ont pas manqué à la Pologne, dont l'histoire générale est capable de fournir un attrait de plus à l'histoire particulière de la Médecine et de la Chirurgie locales. Cette dernière est un sujet propre à tenter un médecin érudit, qui y trouverait, sans nul doute, matière à plusieurs volumes.

Ici, le but de l'Auteur fut plus modeste. Il nous prévient : *Nous ne ferons qu'ébaucher les principaux traits de cette histoire à partir de l'an 966* (p. 13). On ne peut d'ailleurs attendre davantage qu'une ébauche d'une étude de trente-deux pages, même quand sont sacrifiés les temps reculés, — pourtant si curieux, — à cause de *l'inconséquence des chroniqueurs du temps* (p. 14), — pourtant si remarquables.

Du moins, ce résumé rapide est-il bien fait, et quelques détails sont-ils exactement vus, en particulier, l'empirisme chirurgical dégageant la médecine de la religion et de la magie. S'il faut ainsi louer M. Grosfeld d'avoir su donner une idée générale du développement de la médecine et de la chirurgie dans les pays d'Europe, il est cependant permis de regretter qu'il n'ait pas, de propos bien délibéré, écrit une histoire privativement polonaise, à laquelle cet exclusivisme même aurait donné un intérêt très grand.

Robert Dax. — **Votre Etoile, votre Chance**, un vol. in-8°. chez l'Auteur, 42, boulevard Gouvion-Saint-Cyr, Paris, 1933. (*Prix : 12 francs*)

L'Auteur a voulu, dans cet ouvrage, *donner un moyen pratique et immédiat qui permît en quelques minutes de pénétrer jusqu'au fond de la personnalité humaine et d'en déterminer les tendances générales du caractère et de la destinée* (p. 13) ; et cela de façon si simple, si claire que *n'importe quel individu sachant lire pût manœuvrer cette clé sans étude préalable, même un enfant du certificat d'études* (idem).

Que la prétention première soit réalisable sur la seule donnée d'une date précise de naissance, l'Auteur ne se pose pas cette question préjudicielle, parce que sa foi dans l'Astrologie y a répondu par avance ; mais, pour d'autres, la question reste posée ; et, de la solution qu'on lui donne, dépend l'intérêt d'une pareille étude. Parmi ces derniers, un détail, entre beaucoup d'autres, les fera incliner vers le scepticisme. Il est remarquable, en effet, que ce qui prédomine chez les individus influencés par les *Gémeaux*, ce sont les caractères de dualité : — que si vous rencontrez un homme né sous le signe du *Lion*, vous le reconnaîtrez à son port royal ; — que le signe zodiacal du *Taureau* à l'ascendant fait la taille courte et épaisse, le regard droit et rond projeté par deux grands yeux, etc. ; comme si, en vérité, c'était bien moins les signes du zodiaque qui influencent les hommes, que les noms que les hommes ont donnés à ces signes. — Quant à la facilité seconde, elle est faite pour plaire au plus grand nombre, mais faite aussi pour détourner ceux qui se défient de trop de facilité.

Acceptant même toute la thèse, on peut se demander si, pratiquement, la connaissance des caractères et des destinées fournie par pareille méthode n'est pas davantage propre à séparer les hommes qu'à les unir, par l'éloignement que tout initié aura nécessairement pour celui que sa naissance tel jour, à telle heure, en tel lieu marquerait fatalemeut d'un caractère et d'une destinée mauvais On le pourrait craindre, en effet, si dans chaque horoscope un peu de mal n'était toujours mêlé à beaucoup de bien, de façon a contenter tout le monde. De ce fait, la méthode, fût-elle établie sans conteste, si elle ne perd pas toute valeur, devient en tout cas d'une application qui dépasse le pouvoir de conclure d'un enfant du certificat d'études, puisqu'il y faut faire un choix réfléchi et difficile parmi des éléments multiples, opposés et d'importance inégale.

Quoi qu'il en soit, cette étude présente, même pour le sceptique, un intérêt de curiosité, qui méritait bien qu'elle soit ici signalée.

P. Baron. — **Sages-femmes et Maternité à Dijon**, un vol. in-8°. Rebourseau, Dijon, 1933 (tirage limité à 125 exemplaires). (*Prix : 15 francs.*)

« Un peu de tout dans ce livre, a-t-on écrit : science et littérature médicales, archéologie dijonnaise avec un grain de sociologie; mais surtout un aperçu bien ignoré des mœurs intimes de nos aïeux. » — Tout cela est vrai, certes ; mais l'impression que ces lignes donnent d'un recueil de variétés dispersées est la plus inexacte qu'on puisse avoir de cet ouvrage. Il est, bien exactement, ce que dit son titre, une histoire des sages-femmes et de la Maternité à Dijon, et une histoire faite d'une documentation solide mais sans lourdeur, intéressante, joliment écrite, et par surcroît agréablement illustrée.

Ne cherchons pas chicane à l'Auteur : au point de vue bibliographique, parce qu'il accorde trois volumes au petit traité *De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes*, qui remplit tout juste 94 pages dans l'édition in-16 donnée par Ganneau à Trévoux, en 1708 ; ni, au point de vue sociologique, parce qu'il croit que *la loi récente des Assurances sociales est un échelon gravi dans la voie* (du progrès, qui fera) *comprendre que ce n'est pas seulement le soigneur qui doit faire la charité et que c'est le devoir de la collectivité de le rémunérer* (p. 15, p. 14). Ce sont là, en effet, menus détails, en marge de l'œuvre.

Cette histoire commence en 1496 ; elle va jusqu'à nos jours. A comparer ce que surent et ce que furent les premières femmes jurées commises à recevoir les enfants, avec ce que savent et ce que sont nos modernes sages-femmes, on mesure le progrès accompli depuis le xve siècle, et dont l'étude de M. P. Baron marque avec bonheur les diverses étapes. Ce progrès fut d'abord d'une remarquable lenteur, et rien ne le montre mieux que le fait qu'il a fallu attendre un arrêté préfectoral du 31 août 1821 pour que fût établi, à Dijon, un hospice de maternité, humble masure prise sur la Chapelle de la Miséricorde, proche de la Tour de Rennes, et contenant seulement deux lits. Quand on voit, aujourd'hui, dans le vaste triangle formé par la rue Paul-Cabet, la rue Pelletier-de-Chambure et le boulevard Carnot, la Maternité de 1924, entourée de son vaste jardin, on voit tout le chemin parcouru et avec quelle rapidité soudaine il le fut.

On ne saurait, ici, refaire toute cette histoire des sages-femmes dijonnaises, et, même, force est bien dans un bref compte rendu. de mentionner, sans y insister, le rôle national que joua Mme Ducoudray au xviiie siècle dans l'enseignement de l'art obstétrical et de rappeler seulement la famille médicale des Hoin à Dijon, qui se distinguèrent par leur activité et leur probité professionnelles. Pourtant, un mot de l'un d'eux, Jean-Jacques-Louis, est à redire : « Il faut avoir le courage de risquer sa réputa-

tion pour le cas où on est obligé d'être lent, et il faut braver le préjugé qui fait connaître l'habileté d'un médecin à sa promptitude d'opérer. »

Telles histoires locales ne sont que trop rares, sans doute parce qu'elles ne sont pas encouragées autant qu'il le faudrait. Elles sont précieuses pourtant, et non pas seulement pour une ville, mais pour l'histoire de la Médecine en France tout entière. Leur intérêt devient par là général ; et, fort souvent, bien mieux que de gros ouvrages, elles nous découvrent ce passé, sans la connaissance duquel, comme l'a écrit P. Saintyves, nous ne saurions comprendre le présent, moins encore préparer l'avenir.

Dr Charles Perrier. — **Le front et ses rapports avec le visage, le nez, la bouche et le menton**, une plaquette in-8°, imprimerie Rey, Lyon, 1934.

Cette étude fournit les résultats des consciencieuses recherches anthropométriques faites par l'auteur sur presque un millier de détenus dans la maison centrale de Nîmes. Les caractères du front ainsi que ses rapports avec le visage, le nez, la bouche et le menton ont servi à l'établissement de statistiques qui constituent autant de documents précieux à la fois pour les criminalistes et pour les physiognomonistes. Est-ce à dire que ces statistiques permettent de se faire une opinion bien arrêtée sur la question de savoir si les diverses parties qui forment le visage sont modelées au hasard, ou bien, au contraire, s'il y a entre leurs traits une concordance nécessaire ? Non certes, puisque c'est par cette question même que M. le Dr Ch. Perrier termine sa curieuse étude. Mais l'incertitude dans laquelle celle-ci nous laisse n'ôte rien à son intérêt, et la prudence avec laquelle l'auteur se garde de trop vite conclure ajoute même à son mérite.

Le Gérant : R. Delisle.

Paris-Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie. — 1934.

41E ANNÉE N° 6 1ER JUIN 1934



Glanes Médicales dans le « Voyage en Orient » de Lamartine

Par le Dr G. CUVIER

(de Bordeaux).

Voici à peine un peu plus d'un siècle — en 1832-1833 — Alphonse de Lamartine, après Chateaubriand et avant Loti, visitait l'Orient avec sa famille et quelques amis. A l'occasion de ce centenaire et à la suite de la lecture de son récit, faite durant les vacances, nous donnons ici quelques « glanes » d'ordre médical.

Et, tout d'abord, parmi ces amis qui accompagnaient le poète, se trouvait M. de La Royère, médecin d'Hondschoote. Voici comment et pourquoi :

> Je l'ai connu chez ma sœur à l'heure où je méditais ce départ. La pureté de son âme, la grâce originale et naïve de son esprit, l'élévation de ses sentiments politiques et religieux me frappèrent. Je désirai l'emmener avec moi, bien plus comme ressource morale que comme providence de santé. Je m'en suis félicité depuis. Je mets bien plus de prix à son caractère et à son esprit qu'à ses talents, quoique il en ait de très constatés. Nous causons ensemble bien plus de politique que de médecine.

Et par la suite, en effet, il ne sera plus que fort peu question de l'art de notre confrère. Diverses circonstances — dont une

tragique, on le sait — durent cependant lui donner l'occasion de l'exercer.

Mais Lamartine, chef de la petite expédition, tient à exercer son omnipotence sur tous les terrains. En voici une première occasion. C'est à la fin d'octobre 1832, il arrive avec une partie de sa petite troupe devant Jérusalem, en face de la porte de Bethléem, que dominent deux tours à créneaux. Mais tout est désert et il doit contempler de loin, immobile et silencieux, l'émouvant paysage. C'est que la peste sévissait et se trouvait à son plus haut degré d'intensité.

On ne nous avait reçus au couvent Saint-Jean-Baptiste, que sous promesse formelle de ne pas y entrer. Les alentours étaient peuplés de cimetières turcs, où des femmes turques et arabes venaient pleurer des frères et des maris... Pas un souffle de vent murmurant dans les créneaux ou entre les branches sèches des oliviers ; pas un oiseau chantant ou un grillon criant dans le sillon sans herbe ; un silence complet, éternel, dans la ville, sur les chemins, dans la campagne. Telle était Jérusalem pendant tous les jours que nous passâmes sous ses murailles. D'heure en heure, le chant mélancolique du muezzin..., ou les lamentations cadencées des pleurs turcs accompagnant en longues files les pestiférés.

Le lendemain seulement, il devait s'y aventurer escorté de quatre cavaliers envoyés par le gouverneur pour faire s'écarter les passants. Et voici la description des précautions prises pour l'entrevue avec le gouverneur.

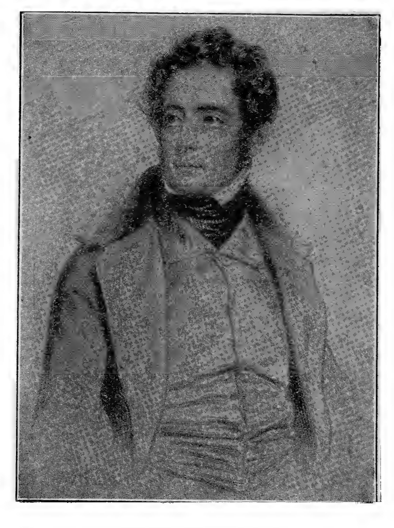
Nous ôtons nos souliers, nos bottes et nos sous-pieds de drap, qui sont susceptibles de prendre la peste, et nous chaussons des babouches de maroquin ; nous nous frottons d'huile et d'ail, préservatif que j'ai imaginé d'après le fait, connu à Constantinople, que les marchands et les porteurs d'huile sont moins sujets à la contagion.

Il note que les rues sont encombrées d'immondices et de tas de chiffons que le vent balaye comme feuilles mortes : *C'est par eux que la peste se communique le plus.* L'audience du gouverneur a lieu dans le divan où il rend la justice. Y ayant pénétré,

On enleva alors les tapis susceptibles de donner la peste, on y substitua des nattes d'Egypte qui ne la communiquent pas.

Et l'on présenta les pipes et le café traditionnels.

A leur départ, les voyageurs s'arrêtent à un couvent latin qui est en quarantaine. De la cour, ils s'entretiennent avec les religieux postés sur une haute terrasse, qui leur descendent par une corde des vivres, des croix et des chapelets. En échange, ils leur remettent des lettres dont ils se sont chargés pour eux, avec des aumônes.



Alphonse de LAMARTINE

(Lithographie de Julien)

Extrait de la « Galerie de la Presse, de la Littérature et des Beaux-Arts ».

Chaque objet est soumis d'abord à une rigoureuse fumigation, puis plongé dans un vase d'eau froide et hissé enfin dans un bassin de cuivre suspendu à une corde.

Les moines paraissent les plus terrifiés et ne comprennent pas comment ils se sont jetés de gaîté de cœur dans cet océan de contagion. Le curé de Jérusalem, au contraire, qui vit dans ce monastère, forcé par état de courir les chances de ses paroissiens, veut leur persuader qu'il n'y a pas de peste !

De là, Lamartine se rend sur les bords de la mer Morte. Il y est saisi de violents maux de tête, d'un accès de fièvre et les attribue à l'atmosphère malsaine de ces rivages, dont il donne une description saisissante. Le lendemain, au campement de Ramla, avec ses compagnons de route, ils sont accablés de lassitude et sans vivres.

Nous fîmes demander l'hospitalité aux religieux du couvent de Terre Sainte. Ils nous la refusèrent, comme à des pestiférés que nous pouvions bien être en effet ; nous nous passâmes donc de souper et nous nous endormîmes au bruit du vent de mer jouant dans la cime des oliviers. C'est là que la Vierge, saint Joseph et l'Enfant passèrent la nuit dans la campagne en fuyant en Egypte. Ces pensées adoucirent notre couche.

Echappés à la contagion de la peste, les voyageurs devaient tomber de Charybde en Scylla. Car, peu après, les voici devant Saint-Jean-d'Acre désolée par le typhus. Ibrahim Pacha l'a assiégée, il n'y a guère longtemps, et 15.000 cadavres pourrissent à l'air devant ses murs. C'est le médecin, M. de La Royère, qui se trouva atteint. Le lendemain de leur arrivée, en effet,

Il put à peine se lever de sa natte et monter à cheval. Tous ses membres engourdis par la douleur se refusaient au moindre effort. Il ressentait les premières atteintes du typhus.

Le mouvement et la chaleur du jour le ranimèrent progressivement.

« A quelque chose, malheur est bon », dit le proverbe, et ce fut ici le cas. Ayant fort envie d'un cheval superbe, pour sa femme, car, d'après son propriétaire qui ne voulait pas s'en séparer, on pouvait boire au trot une tasse de café sans en verser une goutte, Lamartine fit valoir le cas de son ami malade, dont l'état d'ailleurs empirait de nouveau et qu'il fallait ramener à Beyrouth avec le plus de ménagements possibles. Par ce moyen, l'achat put avoir lieu.

Notre confrère se rétablit. Ce qui lui permit de donner une consultation quelques mois plus tard à un Père Lazariste dont la santé se trouvait très altérée par le climat : *l'air vif du Liban rongeait sa poitrine*. Lamartine le pressait de retourner en

France, mais, pris de scrupules, il voulait avoir l'avis de M. de La Royère. Celui-ci l'examina,

mais sa conscience ne put lui donner l'avis formel que l'air de Syrie était mortel pour sa constitution.

Et le Père resta dans son couvent.

Un événement tragique allait clore cette première partie du voyage et assombrir la fin de l'année 1832. En effet, la fille unique du poète, Julia, qu'il avait amenée avec lui, bien que sa santé fût déjà altérée en France, était emportée en deux jours. Depuis le départ, un mieux s'était pourtant produit dans son état. Mme et Mlle de Lamartine étaient restées à Beyrouth pour éviter le surcroît de fatigue des premières randonnées. Tout paraissait promettre une heureuse suite du voyage. Lorsque le mal empira brusquement. En pleine connaissance, l'enfant demanda que l'on rapportât son corps à Saint-Point. Julia mourut en décembre.

Sur ce sujet tragique, l'auteur disparaît, et le père meurtri ensevelit sa douleur dans son cœur. Il ne nous rapporte aucun détail de ces tristes moments. C'est en vers, dans un poème d'une trentaine de strophes, qui clôt le volume, qu'il élève à la mémoire de sa fille un harmonieux et touchant monument. Détachons-en seulement ces vers admirables et poignants :

C'était mon Univers, mon mouvement, mon bruit,
La voix qui m'enchantait dans toutes mes demeures,
Le charme ou le souci de mes yeux, de mes heures,
Mon matin, mon soir et ma nuit.

Le *Voyage en Orient* de Lamartine se lit encore avec le plus grand intérêt. Si certains de ses accents à la Chateaubriand — telle la description de la mer Morte — n'éclipsent pas l'*Itinéraire*; si des descriptions en courtes phrases très colorées — par exemple, celle des abords de Jérusalem — sont du Loti avant la lettre ; si même certains épisodes — dont la visite à lady Stanhope — se révèlent comme du meilleur Pierre Benoît, l'ensemble n'en revêt pas moins l'accent bien personnel du grand lyrique romantique. Et, de-ci de-là, le médecin (dont se souciait fort peu, on l'a vu, l'illustre voyageur) trouve aussi à glaner au cours de ces longues randonnées en pays bibliques ou dans les déserts, farouches gardiens de si grandioses vestiges de civilisations à jamais disparues, mais inspiratrices des plus hauts sentiments qui animent encore aujourd'hui l'humanité.



Caricature

LES MALADES ET LES MÉDECINS

de Ch. Jacque



UN DISCIPLE DE BROUSSAIS

Je suis étonné que les quarante sangsues d'hier soir n'ayent pas produit meilleur effet... Je trouve qu'il y a toujours chez vous réplétion... Nous en appliquerons aujourd'hui soixante autres, et j'espère que, demain matin, cette réplétion aura enfin disparu !

Une lettre de Georges Cuvier

François-Marie Daudin, né le 29 août 1776, mort le 22 novembre 1804, écrivit une *Histoire naturelle des reptiles* en huit volumes, faisant suite aux œuvres de Buffon, dans l'édition de Sonnini. A ce titre, ce fut à Georges Cuvier que fut confié le soin d'écrire la biographie de F.-M. Daudin dans la *Biographie universelle*. Or, Cuvier termina sa notice par ces mots : « Ils n'ont pas laissé d'enfant. » C'était là une erreur, contre laquelle protesta H. Daudin, président de la Société agricole et industrielle du département de l'Oise et auteur, en 1874, d'un *Nouveau théâtre d'agriculture*. Et voici la lettre, inédite croyons-nous, que G. Cuvier répondit à H. Daudin.



Georges Cuvier.

A M. Hyacinthe Daudin, chez M. Massin, rue des Minimes, n° 10.

18 février 1818.

Je suis très faché, Monsieur, de l'erreur que j'ai commise à votre sujet, dans mon article sur feu M. votre père; je saisirai la première occasion de la réformer; heureusement, elle ne peut vous nuire; et vous avez des titres de naissance qui ne permettent pas de vous opposer un article de dictionnaire fait avec les matériaux recueillis comme on a pu. Je m'étais addressé dans le temps à M. votre grand-père pour avoir des renseignements; il ne m'en procura aucun.

Je vous prie d'agréer...

G. Cuvier.

On aurait donc pu donner à cette note le titre « Comment on écrit les notices des dictionnaires», mais, à la décharge de Cuvier, on a vu qu'il essaya de se renseigner, de telle sorte que cet autre titre serait plus juste: « De l'inconvénient de ne pas répondre aux lettres qu'on reçoit ».

La Médecine des Praticiens.

Novacétine Prunier.

Définissons bien, encore une fois, la *Novacétine Prunier*, pour en comprendre l'action thérapeutique. La *Novacétine* est un sulfo-salicylate de soude, lithine et pipérazine. Le simple énoncé des composants indique son rôle dans l'organisme. C'est un antigoutteux, un antirhumatismal, un antilithiasique énergique.

Rappelons brièvement les effets des corps, qui forment la *Novacétine*, dans les états uricémiques. L'uricémie est constituée par la présence en excès, dans la circulation générale, de l'acide urique et des urates insolubles. Ceux-ci proviennent des aliments azotés qui sont employés à la reconstitution des tissus organiques. Ils subissent normalement un certain nombre de transformations dont la dernière est l'urée, qui est éliminée par les urines. Trop souvent, le métabolisme est incomplet. Il s'arrête au stade d'acide urique ou d'urates insolubles, qui encombrent l'économie et, d'une facon générale, produisent les désordres de l'arthritisme.

L'organisme devient incapable de se débarrasser de ces résidus incomplètement oxydés, soit par excès des corps quaternaires, soit, le plus souvent, par carence du ferment uricolytique. De là, résulte une double indication : 1° diminuer l'azote du régime ; 2° rendre solubles, pour en favoriser l'élimination, les urates ou l'acide urique arrêtés dans leurs métamorphoses. Or, c'est là le but principal de la *Novacétine Prunier*.

Une autre caractéristique de la *Novacétine*, qui en accroît considérablement la valeur thérapeutique. est la sulfoconjugaison. Sous cette forme, le soufre joue le rôle d'un mordant en teinture. Il rend plus actifs les éléments avec lesquels il est combiné. Il prépare les divers corps, qu'il s'agit de modifier, à l'attaque de leurs antagogistes ; ici, les corps uriques ou uratiques, à l'action de l'acide salicylique, de la lithine et de la pipérazine.

C'est à ce fait qu'il faut attribuer la remarquable efficacité de la *Novacétine Prunier* dans tous les états arthritiques : goutte, rhumatisme sous toutes ses formes, lithiase hépatique et rénale, névralgies rhumatismales, etc.



MÉDECINS-POÈTES



Emile LITTRÉ.

Un récent *Bouquet poétique des Médecins* a quelque peu maltraité A. Chéreau et son *Parnasse médical français*. Pourtant Chéreau avait accordé trois pages (pp. 339 *sq.*) à Littré-poète, et l'auteur anonyme du *Bouquet poétique* l'ignore. Omission menue si Sainte-Beuve déjà, dans sa *Notice sur Littré*, n'avait retenu que la poésie fut une des formes de son application ; – si dans son numéro spécial du Cinquantenaire de la mort de Littré (n° 22, 30 mai 1931), *Le Progrès Médical*, à défaut d'un article particulier sur le poète, n'avait du moins reproduit un de ses petits poèmes ; — si M le Dr Benassis n'avait écrit, en 1932, dans ses « Transfuges de la Médecine » (*Revue thérapeutique des alcaloïdes*), d'excellentes pages sur Littré-poète ; — enfin, si M. le Dr Jean Fileyssant n'avait, en 1933, soutenu sa *thèse de doctorat* sur pareil sujet devant la Faculté de médecine de Bordeaux.

Cette thèse est courte, mais elle ne manque pas d'originalité. Son point de départ, — et aussi sa conclusion, – est, en effet, l'idée que *Littré a été le poète plus triste que résigné de sa philosophie* (p. 75). Par là, M. Fileyssant a été conduit à écrire surtout *l'histoire intérieure et souvent dramatique de cet esprit* (*id.*) ; et il en est venu une biographie, qui remplit le plus grand nombre des pages.

A la vérité, l'œuvre poétique de Littré tient peu de place. A *La Terre* citée par Chéreau, à *La Vieillesse* reproduite par *Le Progrès Médical*, à l'*Ode à la Lumière* donnée par M. Benassis, M. Fileyssant ajoute : *Les Etoiles*, *Les lits d'hôpitaux*, *Réminiscence*. Pouvait-il faire davantage ? Certainement non ; car, si Barthélemy-Saint-Hilaire a pu dire, à bon droit sans doute, que « si la famille voulait y consentir, Littré serait révélé sous un jour bien inattendu », en ce qui concerne ses vers, perdus dans quelques cartons, *les héritiers de E. Littré ne savent rien et d'autres restent dans leur mutisme* (p. 73).

Littré avait commencé à versifier de bonne heure. Comment en eût-il été d'autre manière pour un écolier de dix-huit ans qui obtint tous les prix de son collège et pour le jeune homme qui en était sorti sachant le grec, le latin, l'allemand, l'anglais, l'italien assez bien pour aimer ce genre d'exercice qui consiste à composer des vers en chacune de ces langues ?

Ce goût pour un tel « genre d'exercice » devait le conduire à des traductions en vers français de quelques poésies de Schiller, par

exemple, *Résignation* et *L'Heur*, qui ne trahissent pas l'original et ne lui sont pas inférieures ; puis, mieux encore, après que Littré eut été captivé par l'étude du vieux français, à de véritables tours de force. Nous voulons parler de cette idée hardie et nouvelle alors qu'Homère et Dante ne peuvent être traduits que dans la vieille langue des romans de chevalerie. De là, une traduction du premier chant de l'*Iliade* dans la langue du XIIIe siècle, et une traduction de *L'Enfer* dans celle du XIVe siècle.

Voici deux exemples de l'une et de l'autre, que n'a pas cru devoir donner M. Fileyssant. L'un dit la colère d'Apollon contre les Grecs :

D'entre les immortels, qui troubla leur courage ?
Apollons. Vers le roi si eut-il mautalent,
Qu'en l'ost lança la peste et perissoit la gent,
Puis qu'au prêtre Chrysès Atride fit outrage.
Chrysès s'en vint aux nefs de rapide sillage
Jeter à grand rançon sa fille du servage :
Du dieu de longue archie, entre ses mains portant
Bandel et sceptre d'or, et tous les Grecs priant,
Surtout les deux Atrides, qui tant ont seigneurage...

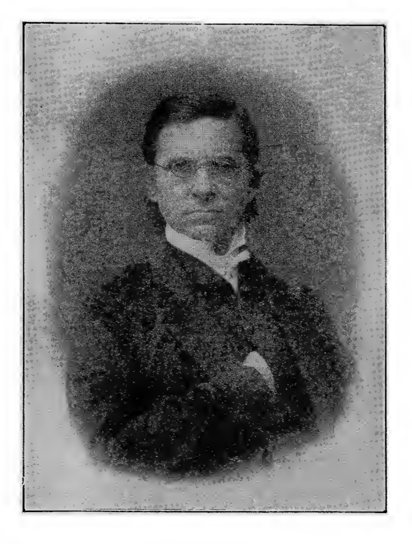
(Histoire de la Langue française, I,352).

L'autre est l'épisode célèbre de Françoise de Rimini :

Un jor avint que lisions par plaisance
De Lancelot, come amors l'estreigni :
Seul nous estions et sans nule doubtance.
Plus d'une fois, ce lisant, en oubli
Les ieus levames, et nous mua li vis ;
Mais sol uns poins fu cil qui nous vainqui.
Quant nous leumes qu'un désirés sousris
Se fist baiser par un si grant amant,
Icil qui n'ert de moi jamais partis,
A moi baisa la bouche tout tremblant.
Galéot fu li livre et qui l'escrit.
Nous n'y leümes en cel jor plus avant.

(L'Enfer, Hachette, Paris, 1879.)

Quelque difficulté que nous ayons aujourd'hui à goûter ce vieux langage, l'harmonie de ces vers n'échappe pas à notre oreille et elle témoigne que Littré possédait bien le sens poétique. Cela est davantage manifeste dans les traductions de Schiller que nous venons de rappeler, et surtout dans ses poèmes personnels. Ceux-ci, nous ne pillerons pas la thèse de M. Fileyssant pour les reproduire en entier ; quelques extraits suffiront d'ailleurs à montrer ce qu'est la poésie littréenne.



Emile LITTRÉ

D'un monde toajours jeune éternelle parure,
Riche et brillant manteaa de la belle nature,
O mère des couleurs,
Force toujours vivante, ondoyante lumière,
Jetant sur le tapis de l'inerte matière
Comme en un pré, tes fleurs.

Depuis quand, élancée aux déserts sans limites,
Pour les mondes flottants et leurs vastes orbites,
As-tu pris ton essor ?
Depuis quand, secoaant ta robe matinale,
Sèmes-ta chaque jour ta marche triomphale
Et de perles et d'or ?

(La Lumière.)

Il est je ne sais qaoi de pur et de sublime
Dans ces froides clartés,
Qui traversent là haat les déserts de l'abîme
Oà nous sommes portés.
. . . .
Extase d'un moment où l'esprit fuit la terre
Pour les rives des cieux,
Et croit voir de plus près ces îles de lumière
Au cours silencieux !

(Les Etoiles.)

Vous n'avez jamais vu les longues longues salles,
Avec deux rangs de lits chargés de rideaux blancs,
Quand les lampes de nuit sur leurs luisantes dalles
Jettent de loin en loin quelques rayons tremblants.
. . . .
Ah ! combien de pitié poar l'homme m'a donnée
Le spectacle assidu de ces lits d'hôpital !
Combien j'ai ressenti sa dure destinée.
Lui qui ne cherche pas un combat inégal !

(Les Lits d'hôpitaux.)

Le Soleil, dit la fable, au haut des cieux s'élance,
Traîné par des coursiers à la crinière d'or,
Qui vont, quand vient le soir, la nuit et le silence,
Laver dans l'Océan l'essieu qui fume encor.

L'essieu fumant encor, les coursiers, la crinière,
Et le galop rapide au céleste séjour,
Et l'Océan lointain, cette humide litière.
Qui les reçoit lassés de la course d'un jour,

Que sont-ils au regard de ces globes splendides,
D'une éternelle fête illuminant les cieux,
Semés par millions dans les campagnes vides,
Sans soir et sans matin brillant des mêmes feux,

Parcourant sans relâche, en leurs vastes voyages,
De l'espace et du temps les deux immenses mers,
Le temps où leur sillon est mesure des âges,
L'espace où leur sillon mesure l'univers ?
(Vieillesse.)

Le rayon de ma vie est mourant sur ma tête ;
La vieillesse à pas lents s'achemine; et mon sang,
Comme aux premiers frimas la sève qui s'arrête,
Hésite, ralenti par l'hiver commençant.

. . . .

Quand le temps est venu dans le monde de l'âme,
Le souvenir se lève au début de la nuit,
Et jette son rayon sans chaleur et sans flamme
Des hauteurs du passé sur le présent qui fuit ;

Le présent qui n'a plus d'espace et de carrière ;
Le passé d'où nos morts, que le cœur a gardés,
Semblent nous rappeler d'une voix familière,
Comme on rappelle au soir des amis attardés.
(Vieillesse.)

O terre, mon pays, monde parmi les mondes,
Où mènes-tu tes champs, tes rochers et tes ondes,
Tes bêtes, leurs forêts, tes hommes, leurs cités ?
Où vas-tu, déroulant ton orbite rapide,
Sans repos, dans le vide
De cieux illimités ?

. . . .

Nous voilà dans le ciel, où tu fais ta journée,
Autour de ton soleil à tourner enchaînée !
Les hommes de jadis y révèrent des dieux.
C'est une plaine froide et vide et désolée,
Seulement étoilée
Par des points radieux.

. . . .

O terre, mon pays, monde parmi les mondes,
Tandis que je te suis dans les plaines profondes,
Il me prend un plaisir austère et pénétrant
A joindre nos destins dans l'immense carrière
Sans limite en arrière,
Sans limite en avant.
(La Terre.)

Certes, écrit M. Fileyssant, il ne fallait pas nous attendre à trouver en Littré un esthète, un de ceux qui donnent mission à la poésie de suggérer ce qui est inexprimable et aussi ce qui est éternel, qui pensent, comme Souriau, qu'elle est image, qu'elle est rêverie, que « toujours la poésie commence au moment où l'on cesse de penser et de réfléchir pour ne plus faire que rêver ». Il ne pouvait être de ceux qui, avec Baudelaire disent : « La poésie ne peut pas sous peine de mort, ou de déchéance, s'assimiler à la science ou à la morale. Elle n'a pas la vérité pour objet, elle n'a qu'elle-même » (p. 71).

La remarque est fort juste : Littré ne pouvait être le poète « pur » de Souriau et de Baudelaire (1). Ses veillées étaient trop remplies d'études austères pour que la Muse vînt s'asseoir à sa table de travail, sinon en passant, à ces heures grises où l'esprit se rebelle à l'attention studieuse, s'échappe et se repose dans la fantaisie des images et des rythmes.

J'aimai, dès que je fus à moi, j'aimai toujours
La lampe vigilante et la nuit travailleuse.
Pourquoi donc, ici même, interrompant leur cours,
Laisser à la pensée une place rêveuse ?
Il est tard dans la vie ; il est tard dans la nuit ;
Mais dirai-je à l'esprit qui passe et de son aile
M'effleure doucement à l'heure solennelle :
Non, non, je ne veux plus rêver, quand tout s'enfuit,
Et la nuit, et la vie, et le charme infidèle ?
. . . .
Je ne sais quel appel doux et triste à la fois
Eveille dans mon sein une corde assoupie ;
Je ne sais quel accord, je ne sais quelle voix
Ont soudain rapproché les deux parts de ma vie.

(Réminiscence.

Le vers est classique sans licences, correct, sans fautes à l'étourdie. La pensée, toujours austère, se traduit claire, simplement et avec un minimum d'images. Tout cela, certes, est d'une honnête, d'une honorable versification ; mais, avouons-le, Littré était trop maître de ses pensées pour les abandonner aux caprices de la Muse. Il a fait d'excellents exercices d'école ; mais cela même fit de lui un autre Moïse : il lui fut permis d'apercevoir la Terre Promise de la Poésie ; il ne lui fut pas donné d'y entrer.

(1) Voir sur l'esthétique de Baudelaire la consciencieuse et remarquable thèse de Doctorat ès Lettres que vient de publier M. André Ferran : *L'Esthétique de Baudelaire*, un volume in-8° de XII-736 pages (Hachette, Paris, 1934. Prix : 60 francs).





 # Éphémérides 

— 1734 —

12 juin. — Mort de Jacques, Fitz-James, duc de Berwick, né le 21 août 1670. fils de Jacques II d'Angleterre et de la sœur du fameux duc de Marlborough. Venu en France lorsque son père fut chassé du trône (1688), il y avait acquis par une carrière glorieuse le grade de maréchal de France. Il fut tué d'un coup de canon au siège de Philisbourg.

17 juin. — Mort à Turin de Louis-Victor, duc de Villars, maréchal de France, un des plus grands hommes de guerre du siècle de Louis XIV et dont les victoires de Malplaquet et de Denain sauvèrent la France d'une invasion Il mourut à quatre-vingt-deux ans, des fatigues qu'il s'était imposées pendant la campagne d'Italie, n'ayant pas, disait-il, *la chance* d être tombé sur un champ de bataille. — Né à Moulins, le 8 mars 1653.

22 juin. — Mort de Edme Pourchot, né à Poilly (Bourgogne), le 7 septembre 1651. Professeur de philosophie, il fut sept fois recteur de l'Université de Paris. Ses *Institutiones philosophicae* sont oubliées, mais on se souvient toujours que ses opinions cartésiennes ayant été déférées au Parlement comme dangereuses, ce fut à ce propos que Boileau composa son *Arrêt burlesque*.

27 juin. —Naissance à Paris du violoniste Paul-Louis Rouolle de Boisgelou, auteur du Catalogue général de la Bibliothèque musicale du roi et de la Collection Brossard.

29 juin. — Les maréchaux de Coigny et de Broglie, à la tête d'une armée française, avec la participation du roi de Sardaigne, gagnent une brillante victoire sur les Impériaux commandés par le général de Mercy et par le prince de Wurtemberg.

— 1834 —

1er juin. — L'infant Don Miguel est expulsé du Portugal.

9 juin. — Mort à Sérampour de l'orientaliste anglais William Carey. né dans le Northampton le 17 août 1861. Missionnaire dans le Bengale, il avait composé un *Dictionnaire bengali*, écrit des *Mémoires*, et commencé de publier une traduction du *Ramayana* restée inachevée.

17 juin. — Mort de Jean-Baptiste, Bonaventure de Roquefort et Roquefort-Flamericourt, érudit né à Mons (Belgique) le 15 octobre 1777. Son *Glossaire de la langue romane*, son *Essai sur la poésie française du XIIe et du XIIIe siècle* se lisent encore ; son *Dictionnaire étymologique de la langue française* se consulte toujours. Bien d'autres œuvres intéressantes avaient fait son nom célèbre ; mais il devint fou, après avoir failli être jeté dans la Seine au milieu d'une des émeutes que le choléra de 1832 causa à Paris.

29 juin. — Mort à Paris du théoricien Alexandre-Etienne Chorron, fondateur de l'*Ecole de Musique*.

LE COIN DU PÊCHEUR DE PERLES

❦ M. F. Sternon, dans sa récente et du reste remarquable étude, *Quelques aspects de l'art pharmaceutique et du médicament à travers les âges*, cite (p. 201) un cas de longévité véritablement extraordinaire :

En l'an XIX, Silvestrini seul vendit à Venise 300.000 livres de ce produit (la thériaque) *et en 1836, de nouveau 30.000 livres.*

❦ Du *Matin* du 24 octobre 1933 :

La vapeur d'une lessiveuse intoxique mortellement un couple. *Il s'agit d'une double intoxication accidentelle, causée par un séjour prolongé dans une atmosphère saturée de vapeur d'eau.*

❦ Du *Monde Médical*, du 1er novembre, aux Petites Annonces :

No 7688. — *Chienne bleu d'Auvergne 4 ans, docilité abs., arrête, ne rapporte pas 500 francs.*

❦ De *Candide*, no 503, du 2 novembre 1933, sous la signature de M. Jean Martet :

Constant Joubert était vaguement parent par alliance avec Bonaffre. Sa sœur *avait épousé* la sœur *du mari de la sœur de Bonaffre.*

❦ De *La Gazette de Lausanne*, no du 3 décembre 1933.

Au même instant, les deux jeunes gens furent saisis d'étonnement : un vieillard était sorti de la voiture..., un vieux tout courbé, à la barbe d'un noir de geai.

❦ De *L'Echo de Paris*, no du 29 novembre 1933, sous le titre : *La légende du foie de veau :*

*On n'obtient de meilleurs résultats avec le foie de veau que dans le cas d'*amnésie *pernicieuse.*

Correspondance médico-littéraire

Questions.

Le daltonisme chez les peintres. — Un de nos confrères peint agréablement et sa femme est une coloriste de mérite. Or, elle est atteinte de daltonisme. Comme on s'étonnait que, malgré cette anomalie de la vision, elle eût dans ses paysages des teintes justes : « Pourquoi s'étonner, répondit notre confrère ? Le trouble de la vision de ma femme ne se spécialise pas à la coloration d'un paysage ; il est exactement le même quand elle regarde les couleurs de sa palette et qu'elle transporte ces couleurs sur sa toile. Il lui suffit donc d'être fidèle à ce qu'elle voit, tel qu'elle le voit. Ainsi, peu importe qu'elle juge telle teinte du paysage autrement que nous ; comme elle prendra sur sa palette exactement la même, elle sera aussi sur la toile exactement la même qu'elle est pour nous, bien que son daltonisme la juge autrement que notre vue normale. »

Tout à l'opposé, J.-G. Vibert dans *La Science de la Peinture* (in-12, Ollendorf, Paris, 1896) raconte l'histoire d'un peintre de ses amis pour qui le vermillon et le vert Véronèse ne faisaient pas de différence.

Il se guidait sur l'étiquette de ses tubes, et, sachant par ouï-dire l'usage de ces deux couleurs, il peignait tant bien que mal. Il y avait bien, de-ci, de-là, quelques touches égarées qui « gueulaient » un peu en terme d'atelier : cela passait pour de l'originalité. Mais, ayant un jour, par inadvertance, pris la palette d'un voisin, qui ne rangeait pas ses couleurs dans le même ordre que lui, le pot au rose se découvrit, ou plutôt le pot au vert. Tous ceux qui l'ont vue doivent se rappeler encore cette figure académique de lutteur antique, sérieusement peinte dans tous les tons les plus verdoyants de l'épinard au poireau. On peut se figurer l'explosion d'hilarité que cela fit parmi les camarades ; on en parla longtemps (pp. 37-38).

Qui croire, en supposant, bien entendu, que la première histoire soit rigoureusement vraie ? *A priori*, on ne peut penser qu'elle ne soit pas telle, puisque c'est un confrère qui parle. Pourtant, l'abolition de la perception de certaines couleurs, en quoi consiste le daltonisme, ne permet pas de sentir certaines différences de teintes, pas plus dans un paysage vrai que sur une palette. Dès lors, ne faut-il pas simplement penser que la femme de notre confrère ne présente qu'un daltonisme atténué et fort incomplet ?

Belleau (*Nancy*).

Gabriel Rouzeau (XLI, 62). — Dans le très intéressant article que M. Georges Petit a consacré à Simon Rouzeau, il y a un mot dont le sens m'échappe. Parlant de la collection de portraits de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, M. Georges Petit mentionne un tableau représentant Esculape et portant cette inscription : *Posuit Gabriel Rouzeau Aurella propinarius*... etc.

Propinarius, pour *popinarius*, cela ne souffre aucune difficulté ; mais *Aurella* ? Que signifie ce mot ?

BIROULET (*Castres*)

Le professeur F... de Montpellier. — Dans ses *Travels trough France and Italy* (Voyages à travers la France et l'Italie, 2 vol. in-8°, Londres, 1766), le Dr Tobie G. Smollett, évadé de la médecine et devenu historien et romancier (1721-1771), reproduit une lettre écrite de Montpellier le 12 mars 1763 et dans laquelle il est question du *célèbre professeur F..., le Boerhaave de Montpellier, célèbre pour sa grande pratique des maladies vénériennes*.

Un lecteur de *La Chronique Médicale* pourrait-il donner quelques renseignements sur le professeur F... ?

Dr J.-D. ROLLESTON (*Londres*).

Aynodice. — Dans sa récente et si intéressante histoire de la Pharmacie (*Quelques aspects de l'art pharmaceutique et du médicament à travers les âges*, in-8°, Masson, Paris, 1933), M. F. Sternon a écrit :

Page 50. — Devant l'autorité d'Hippocrate, la science médicale des Aristote — qui fut rhizotome — des Théophraste — le père de la Botanique — des Aynodice et de bien d'autres qui s'efforcèrent de jeter les premières bases de la matière médicale, pâlit étrangement.

Un confrère pourrait-il fournir quelques renseignements sur cet *Aynodice* ?

F. DELASSUS (*Toulouse*).

L'urine du lynx. — Gustave Flaubert, dans *Salammbô*, parle d'*escarboucles formées par l'urine des lynx*. Il semble avoir pris ce renseignement dans l'*Histoire Naturelle* de Pline (liv. XXXVII, ch. 2 ou 3 ou 13 suivant les éditions) : *Lyncurium gemmam esse contendunt : fieri autem ex urina quidem lyncis*. Pline, de son côté, avait trouvé l'indication dans le *Liber de Lapidibus* de Théophraste (Voir p. 395 des *Opuscula Theophrasti*, édition in-fol., apud Joh. Orlers, Lugduni Batavorum, 1613).

Existe-t-il d'autres ouvrages où il soit question de la formation de pierres précieuses aux dépens de l'urine ? Les *excreta* du lynx, en particulier, présentent-ils des caractères assez particuliers pour justifier les Anciens d'avoir cru à une pareille origine de la pierre *lyncurium* ?

Dr J. RAVOIRE (*Montpellier*).

Réponses.

Le tutu (XLI, 19, 131). — M. Godinette, dans sa réponse à la question posée par M Fanau, a énuméré quelques auteurs qui ont oublié de parler du *tutu*, afin de nous épargner d'inutiles recherches. Complaisante pensée, certes ; mais la liste est plus longue que celle qui nous a été donnée des négligents du *tutu* ; on y peut ajouter, entre autres : B. de Roquefort (*Dictionnaire étymologique de la langue française*, 2 vol. in-8°, Decourchant, Paris, 1829), Noël et Charpentier (*Dictionnaire étymologique*, 2 vol. in-8°, Le Normant, 1857), et même L.-M.-E. Grandjean (*Dictionnaire des locutions proverbiales*, 2 vol. gr. in-8°, Liautaud, Toulon, 1899).

En revanche, Hector France, dans son *Dictionnaire de la langue verte* (in-4°, Librairie du Progrès, Paris, s. d.) nous révèle quatre tutus différents.

Tutu. — Le derrière. Terme enfantin.

C'était gentil, c'était mignon,
C'était le tutu *d'un trognon !*
De la Lolotte, de Zézèle !
Puis, un jour, on fut renversé
Lorsqu'on s'aperçut que c'é-
Tait celui d'une demoiselle !

Miguel Zamacoïs (*Le Sourire*).

Tutu. — *Caleçon* ; *maillot* que portent les danseuses.

« Pour tout le monde, une belle fille est une belle fille et qu'une danseuse appétissante, avec des cuisses, des bras et des seins, se fasse mieux valoir en *tutu*, cela ne m'étonne guère. Ce qui me laisse rêveur, c'est la monomanie de ces astronomes de la petite comète, qui recherchent non pas une danseuse — mais la danseuse » (Montjoyeux, *Gil Blas*).

Aujourd'hui, s'il vous plaît,
Au grand corps de ballet,
Elles sont en règie.
Si bien sont leurs tutus
Et leurs jetés-battus
Sont de telle énergie,
Que tous les vieux Messieurs,
A l'orchestre, des yeux
Dévorent nos poullettes ;
Et plus d'un, en pacha,
Veut après l'entrechat
Frotter leurs allumettes.

(Blédort, *Chanson du faubourg.*)

Tutu. — Danseuse.

« Malgré ses cinquante ans bien sonnés, X... n'a pas encore désarmé. Son fils, un délicieux potache, âgé de seize ans, ne dégénère pas et marche glorieusement sur ses traces. Dernièrement, il s'était échappé du collège pour aller retrouver certain *tutu* dont il fit la connaissance un soir d'Hippodrome.

« Son père le sermonne : Tu n'es pas honteux ? A ton âge ! Tu me la feras connaître, cette dame ; j'irai lui parler. — Jamais de la vie ! Tu me la soufflerais. »

Tutu. — Souffle

« Il donne quatre notes à la fois, le do, le mi, le sol et le contre-ut par un seul *tutu* des lèvres à l'orifice du tube. » (Emile Bergerat.)

Voilà d'amusantes citations, des sens différents ; mais pas un mot sur l'étymologie. Le premier sens de *tutu*, sens enfantin, explique bien la blésite pour *cucu* indiquée par *La Chronique Médicale*. Le dernier sens, celui donné par E. Bergerat, a pour origine une harmonie imitative. Le sens *tutu* = danseuse est hors de discussion puisque nous avons ici simplement la partie prise pour le tout, le costume pour la personne. Il ne reste que la signification la plus fréquente ; et, pour celle-ci, il sera peut-être difficile de découvrir l'étymologie du mot *tutu*.

Chambourg (*Toulon*).

Cadavres salés (xli, 69). — Je ne connais aucun document d'archives à ajouter à celui que M. L. Dujardin a rapporté ; mais je puis fournir à notre confrère un souvenir de voyage. Quand je visitai les remparts d'Aigues-Mortes, un guide local nous raconta, avec conviction, que la Tour dite des Bourguignons servit jadis, après une bataille, d'immense boîte de conserves. On y déposa, paraît-il, une couche de sel, puis une couche de Bourguignons, puis une couche de sel, et ainsi de suite. Est-ce vrai ? Est-ce seulement possible ? En tout cas, c'est la légende.

Dr A. Vilar (*Roanne*).

L'Eau vulnéraire de Comère (xl, 182, xli, 23). — Sous ce titre, M. Bouvet vient de publier les lignes suivantes :

L'*Almanach de Versailles* pour 1783 publie l'annonce suivante :

« *Eau vulnéraire* dite *de Comère*. Le sieur Duchans, botaniste privilégié et Pensionné du Roi, est l'unique possesseur de cette eau qui a la propriété de guérir radicalement les plaies récentes, les blessures d'armes blanches et à feu.

« Cette eau employée par la Reine et la famille Royale, approuvée par l'Académie des Sciences et par les Facultés de médecine de Paris et de Montpellier, se trouve :

« A Paris, rue de Seine, Hotel de la Rochefoucauld ; et, à Versailles, chez le sieur *Christophe*, grand escalier des Princes et rue de l'Orangerie, Hotel des Louis, chez le portier de l'Hotel d'Estissac. »

La vente de cette spécialité, l'*eau spiritueuse de feu S. Comère de Montpellier* avait effectivement été autorisée par un brevet accordé à *Pierre Duchans*, le 12 juillet 1765, pour trois ans (*Archives Nationales*. V³ 193, fol. 26, 27) et sans doute renouvelé depuis. L'*eau de Comère* était également approuvée par l'Académie des Sciences (*Etat de Médecine pour 1776*).

Cette Note fait partie du fort intéressant article écrit par M. Bouvet sous le titre : *Le Commerce à Versailles avant 1789 ; Eaux Minérales et Spécialités* et paru en plusieurs numéros de la *Revue des Spécialités*.

J.-F. Albert (*Paris*).

Rosemonde (XL, 313 ; XLI, 101). — Le *Dictionnaire contenant les anecdotes historiques de l'Amour depuis le commencement du monde* (4 vol. in-8°, Gobelet, Troyes, 1811) donne, à la page 202 de son tome troisième, une épitaphe de Cliffort, dite Rosemonde, plus longue que celle que *La Chronique Médicale* a citée :

Hâc jacet in tumbâ Rosa mundi, non rosa munda ;
Non redolet, sed olet quae redolere solet ;
Qui curat hâc oret, signumque salutis adoret,
Utque tibi detur requies, Rosa munda precetur.

On croit, ajoute l'auteur, que cette épitaphe serait l'œuvre de la reine Eléonore. Cela est possible pour les deux premiers vers, mais invraisemblable pour les derniers qui semblent bien être une addition postérieure. En passant dans certaines traductions françaises, l'épitaphe a pris un tout autre sens et témoigne d'un esprit tout différent. Voici ce que je trouve à la page 343 d'un ouvrage de Constant Taillard, paru en in-16, à Paris, chez Belin-Leprieur, en 1822, sous le titre : *Feuillets tombés des tablettes de l'Amour ou Lettres à mon amie sur quelques amours célèbres* :

Dans le monastère de Glocester, on voyait son tombeau (celui de Rosemonde), élevé par la douleur de Henri II. Eléonore poursuivit sa rivale jusque dans la tombe ; elle lui disputa le marbre qui la couvrait et la terre qui l'avait ensevelie elle fit exhumer le corps, qui fut jeté dans la mer.

On a fait cette épitaphe pour Rosemonde :

Ci-gît dans un triste tombeau
L'incomparable Rosemonde.
Jamais objet ne fut plus beau ;
C'était bien la rose du monde.
Victime du plus tendre amour
Et de la plus jalouse rage,
Cette belle fleur n'eut qu'un jour :
Hélas ! ce fut un jour d'orage !

C'est évidemment plus coquet, plus élégant ; mais on préférera sans doute l'épitaphe latine.

POL-ROSE (*Troyes*).

Autre réponse. — Ma réponse à la question posée par *La Chronique Médicale* est trop longtemps restée sur ma table et je vois que nombreux sont ceux qui m'ont devancé. Dans ce que je vous écrivais, je supprime donc tout ce qu'ils ont dit déjà et ne vous envoie que quelques détails sur Rosemonde, la belle maîtresse qui donna deux fils à Henri II d'Angleterre. On rapporte que ce prince fit construire un labyrinthe à Woodstock pour y cacher son amie pendant son absence d'Angleterre. Mais la jalousie d'une épouse se rit des labyrinthes ; la reine Éléonore surprit, un jour, Rosemonde et la contraignit à boire du poison qu'elle lui avait préparé.

On enterra la Rose du monde près d'Oxford, dans un couvent de religieuses nommé Godstow et, sur son tombeau, fut écrite l'épitaphe qui a occupé *La Chronique Médicale*. Cependant, il advint qu'un évêque de Lincoln, Hugues, trouva mal à propos que le tombeau d'une femme, telle qu'avait été la maîtresse de Henri II, fût exposé aux yeux de filles qui avaient fait vœu de chasteté. Il le fit donc transporter au cimetière ; mais les religieuses, dit-on, recueillirent les os de Rosemonde dans un sac de cuir parfumé qu'elles mirent dans une boîte de plomb et replacèrent le tout dans leur chapelle. Légende peut-être ; en tout cas, Moreri prétend qu'on voyait encore de son temps l'épitaphe de Rosemonde à Godstow.

On rapporte encore un fait singulier au sujet des funérailles de Rosemonde. Une tradition veut que le roi fit élever une croix dans chacun des points où le corps de sa maîtresse reposa tandis qu'on la portait en terre, et qu'il poussa l'impiété jusqu'à faire mettre sur ces croix deux vers qui font de Rosemonde une sainte.

A la vérité, il y a encore une autre tradition. Suivant cette dernière, Rosemonde aurait été banalement abandonnée par Henri II, et se serait alors volontairement retirée à Godstow.

D[r] L. Neuray (*Fléron-Liége*).

Sainte Madeleine, patronne des Pharmaciens (xl, 74, 185, 297). — Il n'est pas que dans le Midi de la France que certaines confréries d'apothicaires choisirent sainte Madeleine comme patronne. Je lis, en effet, dans un ouvrage récent de M. F. Sternon (*Quelques aspects de l'art pharmaceutique et du médicament à travers les âges*, in-8°, Masson, Paris, 1933) les lignes suivantes :

Page 126 — Groupées en une corporation puissante à caractère nettement religieux, ces confréries se placèrent, au point de vue confessionnel, sous le vocable d'un saint patron. Ce fut : à Paris, saint Cosme ; à Bruxelles, saint Nicolas ; à Bruges, saint Amand ; à Nancy, la Très Sainte Vierge ; à Lille, sainte Marie-Magdeleine. En général, les médecins implorèrent la protection de saint Luc ; les chirurgiens, le patronage des saints Cosme et Damien ; quant aux apothicaires, ils se réclamèrent le plus souvent de saint Nicolas.

Il y avait, en somme, une certaine liberté dans le choix des patrons des confréries de métiers ; mais le point intéressant pour nous est que sainte Marie-Madeleine ait été choisie par les apothicaires de Lille, car, là, on ne peut plus invoquer comme motif le voisinage de la Sainte Baume.

F. Delassus (*Toulouse*).

Blanchiment subit des cheveux (XLI, 81 *sq.*, 116 *sq.*). — Je puis ajouter deux faits à ceux que M. le Dr Xavier S... (de Saïgon) a rapportés dans *La Chronique Médicale*. Je vous en envoie le récit abrégé.

1° Pendant mes études médicales de Paris, un de mes amis revenu récemment du Tonkin où il était officier d'artillerie, me conta un jour qu'un de ses camarades envoyé en une mission très dangereuse et dans laquelle il risquait d'avoir la tête tranchée par les rebelles qui infestaient la région à cette époque, se tira de son affaire avec honneur, mais se réveilla, la première nuit passée, avec blanchiment de toute la région de la nuque.

2° D'autre part, je me souviens nettement avoir entendu mon collègue de Bicêtre, Ouvry, raconter à notre maître commun Charles Féré, l'histoire d'une mère transportée avec son enfant sur une carriole dont le cheval s'emporta et renversa le véhicule, ce qui fut cause d'une vive émotion, et amena un blanchiment rapide de la tête de l'enfant à l'endroit même où par un geste réflexe la mère avait appuyé sa main pour le retenir.

Dr BATIGNE (*Montpellier*).

Prédictions pour 1934 (XLI, 67). — On trouve dans *Voix prophétiques ou signes, apparitions et prédictions modernes*, par l'abbé J.-M. Curicque (2 vol., V. Palmé, Paris, 1872) diverses prédictions qui peuvent être rapprochées de celle sur laquelle M. le Dr J. Bouquier demande des renseignements.

a) *Prédiction de saint Benoît Labre.* — Né à Amettes, dans l'ancien évêché de Boulogne-sur-Mer, saint Benoît Labre aurait déclaré, si on en doit croire son confesseur à Rome, l'abbé Marconi, que « il voyait en feu, tantôt un lieu, tantôt un autre de ceux où il avait passé dans ses voyages en France ». Le Pas-de-Calais se trouve ainsi désigné comme devant subir des catastrophes en 1934

b) Une *prophétie de l'abbé Souffrand*, qui vécut de 1755 à 1828 et fut curé de Maumusson, contient ces menaces : « Le sang coulera par torrents dans le Nord et le Midi ; l'Ouest sera épargné à cause de sa foi. Mais le sang coulera tellement au Nord et au Midi que je le vois couler comme la pluie dans un grand jour d'orage ; et je vois les chevaux ayant du sang jusqu'aux sangles. »

c) Enfin une *vision prophétique* qu'eut, le 7 octobre 1866, un curé dévoué au culte de Notre-Dame de la Salette, lui montra « la France entière comme divisée en deux parties par une ligne noire ». Cette ligne partant de Calais passait par Meaux, Melun, Moulins, et Paris était tout proche d'elle. « La partie occidentale la plus étendue, était couverte de ténèbres ». Paris formait un point extrêmement noir. « Depuis ce point jusqu'à l'Océan dans la direction du Sud-Ouest, les départements sont soulevés et dans de grandes perturbations ».

A la vérité, ces perturbations, ce feu, ce sang répandu n'ont rien de commun avec les catastrophes purement sismiques de la prophétie signalée par M. le Dr J. Bouquier.

Dr R. MAZILIER (*Toulouse*).

Enigmes (XLI, 120). — Les Enigmes de Caelius Symposius m'ont coûté cinq francs pièce ; mais je ne regrette pas mes quinze francs. J'avais promis la somme à mon fils, jeune lycéen, s'il était bon Œdipe ; et il vient de me porter ces solutions :

1re Enigme. Le mot est *Farine*. — *2e Enigme*. Le mot est *Pavot*. — *3e Enigme*. — Le mot est *Courge*.

CARTERIC (*Paris*).

Autre réponse. — J'ai retrouvé dans ma bibliothèque l'édition des *Enigmes de Caelius Symphosius* qu'en 1857, l'abbé Duru donna en in-12 chez A. Durand à Paris. Il me serait ainsi facile de vous envoyer les solutions ; mais je veux laisser à M. Carteric le plaisir de les découvrir. En revanche, j'ai recopié à l'intention de *La Chronique Médicale*, la traduction que l'abbé Duru donne du texte latin. Elle ne serre pas le texte de très près ; mais notre brave aumônier de l'Ecole normale de l'Yonne a voulu l'écrire en vers.

1re Enigme (LII du recueil).

J'ai voyagé sous des rochers affreux,
Ils me pressaient : j'ai pris en vain la fuite,
J'ai succombé sous leur poids désastreux.
Est-ce un malheur ? Si je suis plus petite,
Rien n'est perdu, mes grains sont plus nombreux.

2e Enigme (XL du recueil).

Je porte dans ma tête altière
Des habitants courts et nombreux :
D'un seul pied je touche la terre,
Mais, grâce à sa longueur, il en vaut au moins deux.
Le doux sommeil invoque ma présence,
Et cependant dormir n'est pas en ma puissance.

3e Enigme (XLIII du recueil).

Je nais et grossis suspendue,
Et, telle, je deviens le jouet des autans.
L'eau me nourrit en l'air ; le sol bientôt me tue
Si je pose sur lui mes flancs.

Je vous fais grâce des variantes au texte latin et des notes.

GRIGNONDAC (*Castres*).

Chronique Bibliographique

Sir James Frazer. — **La Crainte des Morts**, un vol. in-8°, E. Nourry, Paris, 1934. (*Prix : 25 francs.*)

Sir James Frazer est le plus merveilleux de nos collectionneurs de textes et chacun des ouvrages qu'il publie est une mine fort riche d'indications bibliographiques. Ce dernier venu offre le même intérêt documentaire, encore qu'il puisse ne pas le sembler à un lecteur superficiel. Toutes notes, en effet, sont rejetées en fin de volume, ce qui est la mode présente, il faut bien le dire, mais une mode détestable, quand il s'agit d'un ouvrage d'érudition. Cela toutefois peut, ici, se défendre puisqu'il s'agit de *Conférences* faites au *Trinity College* de Cambridge.

Ces six conférences ouvrent la question de *La Crainte des Morts* chez les peuples que nous appelons sauvages, sans l'épuiser, car l'intention avouée de l'auteur fut *de poursuivre ce sujet dans des conférences ultérieures et d'embrasser, pour finir, dans un traité systématique, la substance de toutes les conférences. Mais,* ajoute-t-il, *les circonstances m'obligent à différer momentanément, peut-être indéfiniment, l'exécution de ce dessein* (Préface).

Tout incomplète ainsi qu'elle soit, cette étude est précieuse. Elle nous montre chez les peuples à civilisation retardée, un peu partout, une foi commune dans la persistance plus ou moins longue de la personnalité humaine après la mort, et cette croyance, commune aussi, que les morts, bien qu'habitant un autre monde, peuvent intervenir dans le nôtre et n'y manquent pas. De là à en attendre aide et protection ou, tout à l'opposé, à en redouter les actes mauvais, la pente est naturelle. Aussi, rencontre-t-on tantôt un intérêt respectueux pour les parents morts, dont on essaie de ramener l'esprit dans la maison familiale, et tantôt, au contraire, une crainte très grande qui se manifeste par la recherche de tous les moyens possibles pour éloigner les ombres, pour les empêcher de revenir parmi les vivants, pour les tuer, pourrait-on dire, une seconde et définitive fois. Il est remarquable que le premier sentiment soit rare ; le second presque général : de là d'ailleurs le titre même du présent ouvrage.

On ne saurait imaginer tout ce que la *crainte des morts* a inspiré de traditions et de coutumes étranges, parfois cruelles, toujours curieuses aux peuples sauvages que sir James Frazer passe en revue. Leur description fait le pittoresque de cette étude et leur variété son agrément. Par là, cet exposé fournit une lecture agréable, en même temps qu'il est une contribution de premier ordre à la connaissance des primitifs et à la science des sentiments profonds qui gouvernent l'humanité.

Père Debout.—**Vie de saint Camille de Lellis**, un vol. in-8° (Deselée, de Brouwer et Cie, Paris, 1934.)

Cette biographie de Camille de Lellis (1550-1614) fut écrite par son contemporain, Santio-Cicatelli; elle est ici traduite de l'original, annotée, augmentée, entre autres, d'un hors texte en couleurs reproduisant un tableau que saint Camille de Lellis fit peindre en son temps, et que le peintre Oscar de Haes réussit à reconstituer.

En fondant la congrégation des *ministres des infirmes* au xvie siècle, Camille de Lellis avait adopté la croix rouge, comme emblème ; ce détail est curieux à retenir. Le but était de se consacrer aux malades, aux infirmes, aux pauvres hospitalisés. On trouvera dans cet ouvrage d'intéressants chapitres consacrés à l'organisation des hôpitaux, aux soins qui y étaient donnés aux grandes épidémies, et aussi le récit de la peste qui, en 1599, dévasta l'Italie, attribuée alors aux eaux corrompues Les corps des décédés étaient sortis hors des maisons pour être enlevés par les fossoyeurs; il en résultait une grande puanteur et « les morts tuaient les vivants ». Ceux qui se refusaient à ensevelir les morts étaient punis d'emprisonnement.

Ces renseignements constituent un document précieux pour l'histoire des épidémies et l'organisation rudimentaire des secours. Camille de Lellis et ses frères mirent tout leur dévouement au service de cette œuvre de miséricorde. (*Georges Petit.*)

Joseph-Esprit-Florentin Guitard. — **Souvenirs militaires du Premier Empire.** *Mémoires d'un grenadier de la Garde*, un vol. in-16, E-H. Guitard, Paris, 1934. (*Prix : 9 francs.*)

M. E.-H. Guitard, qui présente ces *Mémoires*, extraits d'archives familiales, leur reconnaît le double mérite de la sincérité et de l'inédit. Cela est juste ; mais ce n'est pas assez dire. Ces souvenirs d'un grenadier, qui fit la campagne d'Autriche en 1809, la campagne d'Espagne en 1810 et la campagne de Russie, constituent un document curieux de cette petite histoire qui si souvent éclaire avec bonheur la grande, et fournissent en même temps aux grands enfants amoureux d' « histoires », que nous restons toujours, la plus attachante lecture. Ces notes, écrites d'un style familier, qui n'hésite pas, pour notre agrément, à faire *hacher* des Tyroliens *à coups de fusil*, sont en effet semées d'anecdotes. Celle-ci peut servir d'exemple.

En route (vers Vienne), le chef de bataillon m'avait ordonné de séparer les favoris d'avec les moustaches. Le lendemain, ne l'ayant pas fait, il me donna un coup de cravache sur la figure ; je mets la baïonnette au bout du fusil en lui disant que s'il y revenait.. Il m'ordonna d'aller à la garde du camp pendant quinze jours et venait chaque nuit voir lui-même si j'y étais.

On voit le ton. Il découvre l'intérêt amusé qu'on prend à tourner ces pages, sans parler des détails menus, mais précieux, qui leur donnent une valeur historique non négligeable.

F. Sternon. — **Quelques aspects de l'art pharmaceutique et du médicament à travers les âges**, un vol. in-8°, Masson et Cie, Paris, 1933. (*Prix: 15 francs.*)

Tenter de condenser en moins de 240 pages une Histoire de la pharmacie est entreprendre une tâche si difficile qu'y réussir paraît impossible ; mais voici qu'en cela, l'auteur, professeur à l'Université de Liége, montre à merveille que le mot *impossible* n'est pas belge M. F. Sternon, en effet, a réussi et son petit livre est excellent.

On en peut, certes, contester quelques menus détails; car, pour grande que soit la prudence qu'on met dans le choix des témoignages, il s'y faut bien quelquefois fier, faute de pouvoir les contrôler tous ; or, il s'en trouve qui nous égarent. De là, certains faits, certains jugements qui surprennent. Ici, c'est la rencontre d'Hippocrate et de Démocrite donnée comme un fait historique sur la foi d'auteurs de vies romancées (p. 49). Là, c'est l'affirmation que *Galien fut à peu près la seule source médicale à laquelle puisa le moyen âge* (p. 82 , malgré la longue vogue que le méthodisme, au travers de Coelius Aurelianus, conserva longtemps, à Salerne en particulier. De même, admettre que Raymond Lulle, le franciscain-apôtre, ait été le souffleur qui cherchait la pierre philosophale (p. 102), est résoudre vite un problème toujours discuté ; – dire que van Helmont, *poursuivi par l'Official de la cour ecclésiastique de Malines, ne dut son salut qu'à la fuite* (p. 110), est faire bon marché de sa captivité si étroite qu'il ne put donner ses soins à son fils mourant de la peste. Et peut-être, enfin, n'est-il pas bien assuré qu'au XIXe siècle, *le monde savant tout entier fut d'accord pour préconiser le remplacement des drogues végétales par les principes actifs qu'elles renferment* (p. 210) ; le monde savant, il est possible ; le corps des praticiens, sûrement pas tout entier. Menus détails, à la vérité, et de si peu d'importance qu'ils n'empêchent pas l'œuvre d'être, comme je le disais, excellente et supérieure à maints traités beaucoup plus étendus.

Son plan est judicieux. Partant de cette idée d'Auguste Comte que le savoir humain passe par des phases évolutives, qui en sont comme l'enfance, l'adolescence et la maturité, M. F. Sternon montre dans l'évolution de la pharmacie *un stade théologique ou fictif, point de départ de l'intelligence humaine* ; *un stade métaphysique ou abstrait, période transitoire intermédiaire*; *et un stade scientifique ou positif, état fixe et soi-disant définitif du savoir* (p. 14). Sur cette donnée, toute l'histoire de la pharmacie, — dégagée autant qu'il se peut de l'histoire de la médecine, qui encombre tant d'autres ouvrages de ce genre,— se déroule en des vues résumées très justes, en un style très clair, et sans lourdeurs d'érudition. On ne saurait, ici, suivre l'auteur en récrivant son histoire ; mais il faut signaler l'intéressant chapitre consacré aux Ecoles d'Alexandrie, et deux autres surtout, de tous points remarquables, qui rendent l'un aux

Arabes, l'autre aux Alchimistes, la justice qu'ils méritent et qu'on leur marchande trop souvent.

En résumé, voici un livre à lire ; et quelque banale que soit pareille formule, elle est vraie, rigoureusement vraie. A le faire, on garnira sa bibliothèque d'un bon ouvrage et sa tête de bonnes choses ; on gagnera profit et on prendra plaisir.

Par ailleurs, le volume est imprimé en caractères bien lisibles sur beau papier. Un malheur est seulement que l'imprimeur ait sacrifié les traditions des vieux maîtres aux licences du temps présent. Chaque chapitre est composé de multiples sous-chapitres, chacun de ceux-ci étant précédé d'un triangle de trois astérisques sur un espace blanc ; et cela, qu'a voulu l'auteur, est parfait. Mais quand on voit que le metteur en pages a presque systématiquement placé ce triangle d'astérisques en bas de page, au-dessus seulement de quatre lignes (pp. 15, 153, 197), ou de trois lignes (pp. 19, 103, 171, 219), ou d'une seule (pp. 29, 68, 180, 191, 192), on ne peut s'empêcher de penser qu'il manque de goût. Et quand le même triangle d'astérisques, qui est la tête d'un sous-chapitre, est jeté immédiatement en bas de page sans rien au-dessous (pp. 66, 92, 112, 209, 217), on juge que c'est un manque de bon sens. (*F.-J. Albert.*)

Vient de paraître :

Le Gérant : R. Delisle.

Paris-Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie. — 1934.

41ᴱ ANNÉE N° 7 1ᴱᴿ JUILLET 1934



La vie héroïque de Charles Davila,

Fondateur de la Faculté de Médecine de Bucarest

Par le Dr M. SCHÄCHTER (Bucarest).

La Médecine roumaine doit à Charles DAVILA toute sa valeur actuelle. Aussi, le nom de ce médecin français est-il gravé dans le cœur des médecins roumains. Nos historiens de la médecine insistent tous (ou à peu près tous) sur le choix heureux fait par la France en envoyant, sur la demande du prince Stirbey, le médecin, jeune alors, qu'était C. Davila. L'influence française était trop forte en Roumanie pour qu'on ne s'adressât à la France, quand il s'agissait de choisir l'homme qui devait organiser le service médical de l'armée roumaine.

C. Davila est né à Parme, de parents français, en 1828. Sous la direction du Dr Guépin, il fit ses études secondaires à Limoges, et se destina à la carrière pharmaceutique à Angers. Mais cette intention fut passagère, et il entra à la Faculté de médecine où il ne tarda pas à se montrer un interne très consciencieux. C'est en 1853 qu'il passa son doctorat avec la thèse suivante : *La prophylaxie de la syphilis.* Et c'est dans la même année qu'il accepta de venir en Roumanie pour y organiser le Service sanitaire de l'Armée.

Il avait 25 ans quand il se présenta devant le prince Stribey. Les historiens racontent que le prince fut un peu déçu de voir la France lui envoyer un « jeune homme ». Il comptait sur un homme déjà expérimenté et il trouvait un débutant. Mais cette déception ne devait pas durer longtemps, car le prince s'aperçut très vite que le jeune médecin de Paris était un organisateur de premier rang. Il l'estima beaucoup et dans sa correspondance avec Davila, on voit combien le prince sut l'apprécier.

La Roumanie du temps de Davila ne ressemblait pas du tout au pays qu'il venait de quitter. Tout y était à faire ou à refaire. La mentalité aussi était autre. Mais Davila aima son nouveau pays, et il y a laissé tout ce qu'il eut de meilleur en lui, toute sa science, tout son enthousiasme, son cœur et ses forces de créateur dans le domaine de la médecine civile et militaire. Sa vie est un modèle à suivre. Son activité n'a connu d'obstacle que la maladie et la mort.

Arrivé en Roumanie, on lui donna le titre de médecin-major, et on le chargea de diriger le service médical de l'hôpital de l'armée, Mihaiu Voda, à Bucarest.

Il faut se rappeler qu'en ce temps, la Roumanie n'avait pas de docteurs y ayant terminé leurs études. Tous devaient partir à l'étranger pour apprendre la médecine. Beaucoup étaient des étrangers qui venaient exploiter la situation et s'enrichir pour s'en retourner ensuite. L'hôpital où commença à travailler Davila, était loin de présenter les qualités des hôpitaux de Paris. Beaucoup de choses manquaient ; le personnel ne savait comment aider son médecin ; en un mot, il n'y avait pas d'organisation. Aussi, le premier souci de Davila fut-il de se créer un personnel comprenant les besoins immédiats d'un hôpital. Ce personnel fut recruté parmi les Roumains. Ce fut le début.

Il travailla assidûment, quoique obligé de vivre dans des conditions hygiéniques assez misérables. Sa maison, dans le voisinage du petit hôpital, était humide, et, en peu de temps, il contracta un rhumatisme articulaire suivi d'une arthrite purulente du coude droit. La souffrance fut longue ; mais enfin, au prix d'une ankylose du coude, il guérit, et ce fut une grande chance pour le pays qui commençait à apprécier son travail à l'hôpital.

La situation générale des Principautés, en ce temps-là, n'était pas brillante. On pouvait voir brusquement tout travail commencé s'écrouler en un clin d'œil. C'est ce qui arriva à Davila, qui fut destitué dès l'invasion des Russes en guerre avec les Turcs : au mois de mars 1854, il fut remplacé par un médecin russe. Davila, trop courageux pour se laisser influencer par les événements, attendit patiemment ; et, avant la fin de la même année, par suite du retour du prince Stirbey, il fut réintégré dans son poste.



Charles DAVILA

(1828-1884)

Davila se remit vite au travail, travail acharné qui devait aboutir, pour sa satisfaction, à l'autorisation qu'on lui donna de créer une école de chirurgie (décret du 4 décembre 1855). Pourtant, ce fut seulement un an plus tard que l'on fixa le budget officiel de la nouvelle école. Le but du gouvernement était de former des aides-médecins. Or, le rêve de Davila était plus grandiose ; il voulait une école pour former des médecins militaires.

Davila ne se contente pas de faire très consciencieusement son devoir dans l'hôpital. Il crée, dans sa propre maison, une petite bibliothèque, un muséum d'anatomie, et, grâce à l'aide intelligente de certains donateurs, il arrive à pouvoir donner à ses élèves des connaissances qui étaient équivalentes à celles de médecins secondaires en France.

Son œuvre prospérait et l'installation du nouveau prince, Al. Chica sur le trône de Moldavie, apporta à Davila une grande satisfaction : ce fut, en 1857, la transformation en *Ecole Nationale de Médecine et de Pharmacie* de la petite école qu'il avait fondée. Vers la même époque, la France avait de son côté reconnu et assimilé les études faites dans l'école de Davila avec celles qu'on faisait dans ses institutions pour médecins secondaires, et des médecins licenciés de l'école de Davila purent venir en France pour y passer les derniers examens en vue du doctorat en médecine. Un peu plus tard, le roi Victor-Emmanuel de Sardaigne avait aussi reconnu l'école de Davila, et accorda aux étudiants licenciés de l'école de Bucarest les mêmes faveurs qu'avait accordées auparavant la France de Napoléon III.

Le succès de Davila était grand, car son école avait maintenant 110 élèves, qui ne devaient plus quitter, dès le début, le pays. Les Etats amis surent d'ailleurs féliciter le jeune savant, et le gouvernement français lui remit, en 1858, la Légion d'honneur. D'autre part, lorsque, en 1859, on proclama l'Union des Principautés roumaines, le prince Al. Cuza l'éleva à la dignité de médecin-chef de l'armée, tandis que ses élèves étaient promus comme médecins de bataillon au grade de sous-lieutenant et que son misérable hôpital fut transformé en un bâtiment propre à tous points de vue au travail sanitaire.

Le nouveau prince Al. Cuza a beaucoup apprécié Davila et c'est avec son médecin en chef qu'il partit à Constantinople, pour s'y présenter devant le sultan, le vrai souverain de la Roumanie, avant 1877.

Pendant le règne de Cuza, Davila fut nommé conseiller des hôpitaux de Bucarest, où il sut introduire bientôt une série de réformes très appréciées dans la suite. Citons d'abord l'institution des concours pour l'occupation des places de médecins et la fondation de consultations gratuites pour les pauvres.

En 1860, douze des internes de son école occupèrent des places dans les hôpitaux, et six autres licenciés partirent, accompagnés du maître, à l'étranger (France et Italie) pour y terminer leurs études de médecine.

A l'école de médecine, Davila avait fait, en dehors des cours de chirurgie des fractures et de médecine interne, un cours de chimie biologique, sa vraie spécialité. Il a fait aussi un cours de chimie pour le peuple, et l'on peut affirmer que c'est grâce à lui que l'on commença vite à s'intéresser à cette science, dans ce pays où tout était encore au commencement.

Ses soins ont dépassé de beaucoup les cadres de l'enseignement médical. Les questions d'hygiène sociale l'intéressent aussi. Il crée et fait entretenir des écoles pour des orphelins des deux sexes. Il y fit entrer son esprit de discipline et d'ordre, et ainsi put voir son œuvre porter les fruits désirés. Dès 1863, ses premiers élèves rentrent de l'étranger munis du diplôme de docteur en médecine. En même temps, le nombre des inscriptions dans son école augmente. Son nom et ses créations commencent à être connus par tous. Enfin, vers 1866, après treize ans de travail assidu et de souffrances que l'on ne peut pas décrire, on accorda au médecin, étranger encore, la naturalisation roumaine. La Roumanie a fait de cet acte de naturalisation une vraie fête nationale et le rapporteur avait déclaré que c'est au nom de la reconnaissance du gouvernement et du peuple que l'on accordait à Davila la naturalisation roumaine.

Avec l'arrivée en Roumanie du prince Charles, qui devait devenir bientôt le premier roi indépendant de la Roumanie nouvelle, Davila fut de plus en plus distingué comme un élément de haute valeur. Le prince Carol sut l'apprécier et s'entretenait souvent avec lui.

En 1870, Davila n'attendit pas un seul instant ; il quitta la Roumanie pour venir donner sa vie pour la France. Des médecins roumains volontaires l'accompagnaient. Mais, par suite des grandes difficultés du temps, tous ses efforts ne furent pas récompensés, et c'est avec beaucoup de douleur que Davila rentra en Roumanie. La guerre toutefois lui avait donné une grande leçon. Il sut observer et profiter des observations qu'il avait faites. Il avait compris que pour mener une guerre contre un grand ennemi, il fallait être bien préparé, même au point de vue sanitaire. Or, ce qu'il avait vu chez les Prussiens lui avait donné beaucoup à réfléchir. et il a cherché dans la suite à appliquer leurs méthodes dans le pays de son adoption. De là, un essai de réorganisation sanitaire et d'incessantes demandes de fonds au ministère de la Guerre, auxquelles on satisfaisait mal et qu'il répétait sans se lasser.

Avec les faibles moyens qu'il eut à sa disposition, il a tout préparé du mieux qu'il a pu et c'est ainsi qu'il se trouva devant

la guerre contre les Turcs, en 1877. Les résultats furent tels qu'il mérita l'attention non seulement du prince et des chefs de l'Armée, mais aussi les louanges de l'empereur Alexandre II, qui déclara que le service sanitaire roumain méritait d'être imité par les Russes.

Davila rentra donc de la guerre couvert de gloire et pourtant, de ce moment, commença pour lui, à cause de la politique, une ère difficile. On cherchait à se débarrasser un peu de cet « étranger », quoique l'on sût que personne ne pouvait le remplacer. Il n'est pas facile d'exposer ici toutes les misères qu'il dut endurer de la part de certains qui croyaient faire acte de patriotisme en faveur de la Roumanie nouvelle.

Davila était fier et il avait fait tout son devoir. Il se défendit dignement, mais n'en fut pas moins presque dégradé de ses fonctions. La politique le voulait ainsi. Le roi, qui ne pouvait rien faire, lui montrait néanmoins sa haute amitié, et se plaisait à le voir et à s'entretenir avec ce grand ami et camarade de guerre. La maladie aussi était venue, et quoique de plus en plus souffrant, Davila continuait son travail dans l'armée. Il mourut pour ainsi dire épuisé, en 1884, comme un vrai soldat, sur le champ du devoir, comme meurent les hommes très consciencieux et très honnêtes. Il avait alors 56 ans, mais il était vieilli de tant de rudes travaux et de tant de souffrances. C'est ainsi qu'il mourut.

Son œuvre n'est pas morte. La Faculté de Médecine et l'Enseignement médical roumain lui doivent toute leur prospérité d'aujourd'hui.

Opération césarienne post mortem

Voici un extrait du *Registre des Sépultures* de l'église Notre-Dame et Saint-Mathurin à Moncontour-de-Bretagne :

Le treizième novembre 1727, le corps de Claudine Le Marchand, âgée d'environ 33 ans, décédée d'hier après avoir reçu seulement le Sacrement d'Extrême-Onction n'ayant pu parler dans sa maladie, a été inhumée dans cette église conjointement avec le corps de son enfant à terme d'environ sept mois, qui a été ondoyé à la maison après avoir été tiré du ventre de sa dite mère morte, par incision.

J'ai recueilli ce texte pensant qu'il intéresserait les lecteurs de *La Chronique Médicale*. Sa brièveté même semble dire que, au XVIIIe siècle, l'opération césarienne *post mortem* n'était pas regardée comme une chose absolument inaccoutumée.

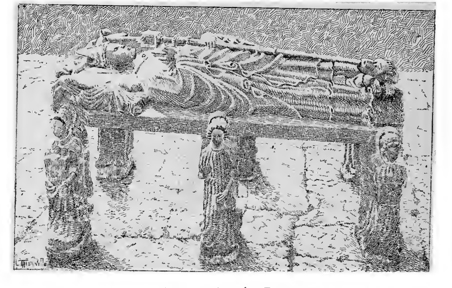
Dr O. Sagory (*Moncontour-de-Bretagne*).

Un Saint guérisseur Breton

Saint Ronan

Par le Docteur Louis DUJARDIN.

Connaissez-vous saint Ronan ? Lequel, me direz-vous, car il existe une bonne douzaine de saints du même nom en Irlande, Ecosse (1), Cornouailles anglaises ? *Le plus original des saints de chez nous*, répondrais-je avec Renan dans



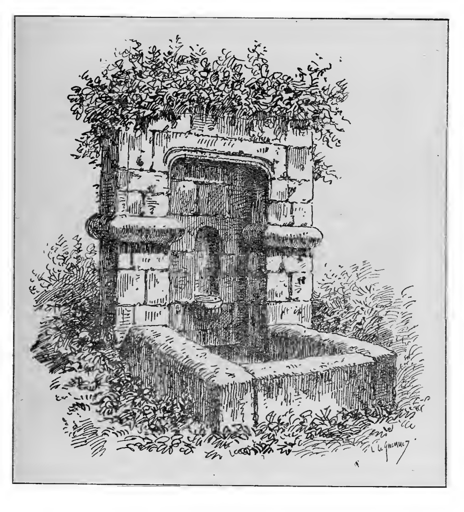
Tombeau de saint Ronan

(*Cliché du à l'obligeance de M. le Dr Mabin de Malestroit*)

ses *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, celui qui a inspiré à la piété de ses fidèles ces joyaux artistiques que sont l'église de Locronan (Finistère) avec sa chaire à prêcher (2), son tombeau, et en l'honneur duquel se tient, tousles six ans, le célèbre pardon de la Grande Troménie.

(1) A Inverleithen, en Ecosse, sur la Tweed, une source médicale porte le nom de saint Ronan (cf. Walter Scott. *Les eaux de Saint-Ronan*).

(2) Au quatrième médaillon de la chaire à prêcher de Locronan, on représente saint Ronan guérissant un boiteux appuyé sur des béquilles et une paralytique soutenüe par un homme.



Fontaine de saint Ronan à Plozévet.

(Dessin inédit de Le Guennec)

Comme tous les saints du même nom, saint Ronan de Basse Bretagne était Irlandais. Dans la deuxième moitié du Ve siècle, il débarqua en Armorique dans l'intention d'y vivre en anachorète. Il se bâtit un oratoire au lieu où s'élève aujourd'hui la petite ville de Saint-Renan.

Il pensait être en ce lieu si bien caché que personne ne le connaitrait que Dieu, seul témoin de sa sainteté ; mais il en arriva autrement. Car quelques pauvres malades estans, de cas fortuit, ou plustôt par spéciale providence de Dieu, venus à son hermitage, chercher l'aumosne, le Saint, pauvre volontaire pour Jésus-Christ, ne leur donna ni or, ni argent, mais bien ce qu'il avait et qu'il pouvait donner à savoir la Santé qui leur fut beaucoup plus chère que tout l'or du monde. Ces pauvres gens le remercièrent et allant sains et dispos mendier l'aumône par les villages circonvoisins, publièrent partout que Saint Ronan les avait guéris par sa prière. Ce fut cause que, de tout le Léonnois, on accourait devers lui pour lui présenter des paralytiques, sourds, muets aveugles et autres malades, mais particulièrement des posédés (1).

Un vitrail moderne de l'église de Saint-Renan le représente en évêque, avec mitre et crosse, priant debout aux pieds d'un homme couché sur un matelas et entouré d'une foule de possédés ; un démon avec cornes, ailes et queue s'enfuit dans le lointain. Il n'y a pas bien longtemps encore, on déposait aux pieds de sa statue les bonnets des bébés que l'on voulait préserver des méningites et troubles d'excitation cérébrale. Ce culte me semble disparu. De même est devenue peu fréquente la coutume consistant, pour pronostiquer la guérison ou la mort par langueur d'un enfant, en l'immersion de la chemise du malade dans l'eau de la fontaine de Saint-Ronan. Si la chemise flotte, le pronostic est favorable et la langueur n'est pas en cause. Ce geste n'a d'ailleurs de valeur que s'il est confié au parrain ou à la marraine du petit malade.

Ayant traversé la rade de Brest, Ronan se retira dans la forêt de Nevet. Il se construisit un oratoire où accouraient les malades

et pour bien prouver qu'il n'était ni sorcier, ni négromantien et qu'il ne faisait pas comme les anciens lycanthropes qui, par magie et art diabolique, se transformaient en bètes brutes, courraient le garrou et causaient mille maux dans le pays, il les guérissait (1).

Parmi les plus assidus à le fréquenter était le mari de la femme Keban, au point que cet homme en oubliait ses devoirs d'état, ce qui est tout comme un divorce. Elle, elle prétendit que si son mari la négligeait, Ronan ne lui ménageait pas ses fidélités :

(1) ALBERT LE GRAND. *Vie des Saints de Bretagne*, saint Ronan.

Et la vile créature
s'en va semant ce venin
dont trop souvent la morsure
trompe l'art du Médecin (1)

Après des péripéties multiples que raconte sa vie et dont plusieurs ont inspiré les artistes (2), Ronan se retira à Hillion (Côtes-du-Nord) où il mourut. Le paysan qui l'avait hébergé en ses derniers jours, tenant à conserver comme relique quelque partie du corps de l'ermite, sépara le bras droit du corps et le porta chez lui. Mais, la nuit suivante, « réveillé en sursaut, il trouva près de lui dans sa couche et séparé de son corps son propre bras droit ». La douleur lui fit pousser de grands cris, ce qui attira les voisins. On décida de rendre son bras au Saint et « ce bras alla de lui-même reprendre sa place et s'unir au corps de Ronan ». On pria et, tandis qu'on priait, le paysan s'endormit, et, pendant son sommeil, son propre bras vint si bien reprendre son ancien lieu et place qu'aucun œil n'eut pu connaître en quel endroit s'était faite la séparation.

Après sa mort, saint Ronan continua ses miracles : un muet recouvra la parole ; un fou furieux retrouva le calme et son esprit redevint normal.

Le 19 décembre 1817, le Père de Rozaven écrivait de Polosk, en Russie Blanche, à Mme Legerville, née Rozaven, à Quimper (3) :

Vous désirez d'être mère... Vous devez savoir que notre Saint Ronan, patron de Locronan, est efficacement invoqué par les femmes qui sont dans le même cas que vous. Anne de Bretagne, reine de France, a obtenu des enfants par l'intercession de ce Saint (4). Votre grand'tante Guesdon a aussi été exaucée en faisant le pèlerinage dit, si je me souviens bien, la Trouvénie (5) ; un nombre d'autres femmes l'ont été également et je ne doute pas que, si vous faisiez la même chose avec le même esprit de foi et de religion, l'effet en fût le même. Puisque votre mari a de la piété, il ne s'y opposerait sans doute pas. Si vous ne pouvez pas faire le pèlerinage, rien ne vous empêchera d'invoquer le Saint en votre particulier et de suppléer au pèlerinage par quelques autres œuvres de dévotion et de charité.

---

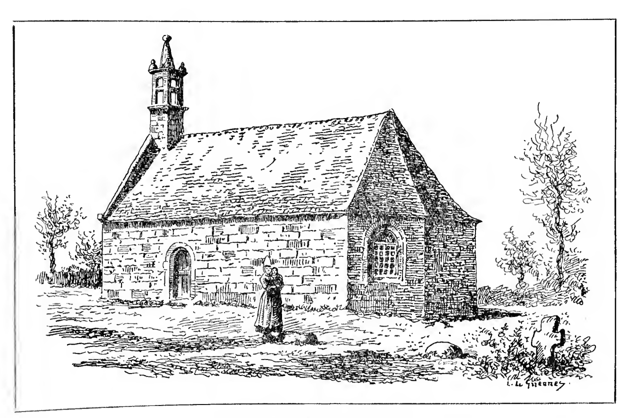
(1) *Cantique en l'honneur de saint Ronan.* Imprimatur Saint-Brieuc, 6 août 1900.

(2) L'un des épisodes a fait le sujet du Concours de Peinture du Grand Prix de Rome en 1925, et ce fut Mlle Pauvert, d'origine bretonne, qui enleva le prix. Cf. *Bretagne touristique*, 15 août 1925, p. 185.

(3) *Bulletin diocésain d'Histoire et d'Archéologie*, Quimper, septembre-octobre 1926.

(4) Sa fille en fut prénommée Renée et fit élever le magnifique tombeau de saint Ronan.

(5) *Troviny* : tour du Minihy.

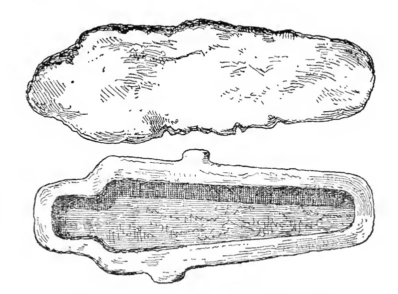


Chapelle de saint Ronan, en Plozévet

(Dessin inédit de L. Le Guennec)

Aujourd'hui encore, saint Ronan est invoqué pour les rhumatismes et contre les maux de tête.

Dans un cantique, *Pedenn da Zant Ronan*, on lit à la troisième strophe :



Sarcophage de pierre dit « tombeau de Saint Ronan ».

Roit ive, vel guechall	*Donnez aussi, comme autrefois,*
Yec'hed d'ar glanvourien.	*Santé aux malades.*
Deuit ato d'hon diouall	*Venez toujours nous préserver*
Ouz ar vreac'h, ar vocen	*De la variole et de la peste.*

Le culte de saint Ronan s'étendit rapidement. Il a sa chapelle à Plozévet et près de cette chapelle un sarcophage dit « Tombeau de saint Ronan » dans lequel s'étendaient jadis les fiévreux pour obtenir leur guérison. On y invoque encore le saint pour la même affection en faisant un pèlerinage à sa chapelle trois lundis consécutifs.



LES HOMÉOPATHES

par Ch. Jacque.

PREMIER TRAITEMENT

Les doses et les guérisons infiniment petites.

D'après ce que me dit votre langue, je vois que vous avez besoin d'être purgé. Voici un petit morceau de manne... Vous en prendrez demain un léger fragment avec la pointe d'une aiguille et vous le ferez dissoudre dans une caraffe d'eau... Vous avalerez une demi-cuillerée de cette eau et vous jeterez le reste... Surtout n'avalez pas la cuillerée entière, car sans cela vous seriez trop guéri... et alors je ne répondrais plus de vous !

La Médecine des Praticiens

L'Hypopepsie.

Parmi les causes qui entraînent la difficulté des digestions, il en est une, peut-être la plus fréquente, qui tient à l'insuffisance de sécrétion des glandes de l'estomac. On sait que cet organe, dans lequel sont brassées les matières alimentaires, doit transformer les matières albuminoïdes que nous absorbons journellement et les rendre assimilables. Cette transformation se fait par l'action d'un ferment, la pepsine, que sécrètent les glandes stomacales ; les matières albuminoïdes, insolubles, sont rendues solubles et assimilables sous l'influence de la pepsine, en milieu chlorhydrique, et transformées en peptones, qui seront utilisées par l'organisme.

Le *Vin de Chassaing*, à base de pepsine et de diastase (autre ferment qui exerce son action sur les matières amylacées pour les transformer en sucres), est bidigestif, parce qu'il complète le rôle des estomacs paresseux. Grâce à lui, disparaissent les malaises qui accompagnent les digestions pénibles ; et, comme les états dyspeptiques retentissent sur la santé générale et sont une cause d'affaiblissement, le *Vin de Chassaing*, très agréable et généreux, apporte ses vertus toniques, qui triomphent de la dépression, en même temps que se trouve parfait le travail de la digestion.

Très réputé depuis de nombreuses années, pour les mérites de sa préparation et la constance de son efficacité, le *Vin de Chassaing* se prend à la dose d'un ou de deux verres à liqueur après les repas.

La Rédaction désire acquérir les numéros suivants de *La Chronique Médicale* : 1895, *Seconde année*, nos 5, 7, 8, 9, 10, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18.



Ephémérides



— 634 —

24 juillet. — Mort d'Abd el Caaba, qui prit le nom d'Abou-Bekr après le mariage de sa fille, Aïcha, avec Mahomet, et qui, désigné comme son successeur par ce dernier, fut le premier des califes arabes. Ce fut lui qui, réunissant les révélations et les prescriptions de Mahomet, en forma le Coran.

— 1634 —

14 juillet. — Naissance à Paris de Pasquier Quesnel, théologien et controversiste, qui a laissé un nombre considérable d'écrits. Premier directeur de l'Oratoire, il en fut chassé pour ses opinions jansénistes et se réfugia d'abord à Orléans, puis à Bruxelles. Devenu, après la mort d'Arnauld (1694), le chef du parti janséniste, il déploya un tel zèle pour ses idées qu'il fut emprisonné par Philippe V; mais il put s'évader et se réfugia à Amsterdam, où il mourut le 2 décembre 1719.

— 1734 —

7 juillet. — Les Russes s'emparent de la ville de Dantzig après un siège célèbre soutenu par le roi de Pologne Stanislas Leczinski et par ses principaux partisans.

14 juillet. — Mort à Verune de Guillaume Rivière, né à Montpellier le 15 août 1655 et docteur en médecine de cette Faculté. Il fut remarquable par son habitude de ne chercher que la vérité et de ne se rendre qu'à l'évidence dans les choses qui sont du ressort de l'expérience et de la raison. Cela ne lui réussit pas pour obtenir les honneurs du professorat, mais cela le conduisit à s'intéresser surtout aux analyses chimiques. C'est ainsi qu'il examina les eaux minérales du Languedoc sans autre motif que celui de l'utilité publique.

18 juillet. — Capitulation de Philipsbourg après un siège de six semaines, d'abord dirigé par le maréchal de Berwick, qui fut blessé mortellement, puis par le maréchal d'Asfeld.

28 juillet — Prise par les Français de l'île de Cassandria, place forte appartenant aux Hollandais.

29 juillet. — Naissance en Limousin de François-Philippe de Laurens de Reyrac, prieur-abbé de Saint-Maclou d'Orléans, associé correspondant de l'Académie des Inscriptions, littérateur surtout dont l'*Hymne au Soleil* fut placé à côté du *Télémaque* et du *Temple de Gnide*. Il a laissé des *Odes Sacrées*, des *Lettres sur l'Eloquence de la Chaire*, un *Discours sur la poésie des Hébreux*, et d'autres ouvrages aujourd'hui oubliés.

— 1834 —

10 juillet. — Naissance à Toulouse du chanteur Antoine-Marie Juillia.

20 juillet. — Découverte des glandes sudoripares par Breschet et Roussel de Vauzenne.

24 juillet. — Mort à Saint-Brieuc de Jean-Baptiste-Pierre-Julien, chevalier de Courcelles, né à Orléans le 14 septembre 1759. Ce généalogiste a laissé un *Dictionnaire universel de la noblesse de France*, un *Dictionnaire historique des généraux français* et surtout une *Histoire généalogique et héraldique des principales familles du Royaume*, qui ne compte pas moins de quatorze volumes in-4°.

25 juillet. — Mort à Highage, près de Londres, de Samuel-Taylor Coleridge, né à Ottery Sainte-Mary, dans le Davonshire, le 21 octobre 1772. Poète, journaliste et philosophe, Coleridge est moins célèbre peut-être dans les milieux médicaux français par ses œuvres, pourtant remarquables, que par sa vie turbulente et agitée autant que par son génie à éclipses. Ceci autant que cela rapproche Coleridge d'Edgar Poe. Du moins, le premier eut-il la bonne fortune de rencontrer un chirurgien J. Gillman, qui le recueillit pendant les dix-neuf dernières années de sa vie, qui l'arracha ainsi à la funeste habitude de l'opium et le sauva de la folie.

31 juillet. — Mort, à Turin, du violoniste Grimaldi (Louis Della-Pierra, marquis), né à Gênes en 1762.

LE COIN DU PÊCHEUR DE PERLES

❦ De *L'Echo de Paris*, numéro du 2 septembre 1933, sous le titre : *Senlis a commémoré hier le 19e anniversaire de l'invasion allemande :*

C'est, en effet, à cet endroit (Chament) *que M. Odent et ses compagnons* défunts *ont été fusillés.*

❦ Lu sur un écriteau à la porte d'un cordonnier de Toulouse :

Les personnes, qui ont ici des chaussures réparées en retard sont prévenues qu'elles doivent les retirer dans la huitaine, sous peine d'être vendues.

❦ Lu, sur le feuillet d'un calendrier à effeuiller, cette amusante coquille.

Les choses visibles sont passagères et les choses nuisibles *sont éternelles.*

❦ Au *Sommaire* de la page couverture du n° 22 (octobre 1933) du *Hauteville-Lompnes Médical :*

De l'abus du therme *de sclérose en phtisiologie...*

⁂ Correspondance médico-littéraire ⁂

Questions.

Influences saisonnières. — De tous côtés aujourd'hui, les médecins s'inquiètent des influences cosmiques, témoin l'*Institut international d'étude des radiations solaires, terrestres et cosmiques* de M. le Dr Maurice Faure, à Nice. Sans doute est-ce pour cela que m'a frappé un « on dit » indigène, qui sans doute, en d'autres temps, ne m'eût pas retenu. Donc, paraît-il, les petits noirs conçus au début de l'hiver auraient plus fréquemment des hernies ombilicales que les enfants conçus au printemps et en été, naîtraient plus fréquemment avant terme, ou plus souvent mourraient dans la première semaine de leur existence. Un confrère pourrait-il dire si cette remarque a été faite en d'autres régions que le Sénégal, et si elle correspond à une observation juste ?

Temple (*Saint-Louis*).

Les Symboles de Pythagore. — Dans *La Crainte des Morts* de sir James Frazer, l'auteur rapporte, d'après un ouvrage du R. P. Colle, que les Baluba, grande tribu de la vallée supérieure du Congo, imaginent que les tremblements de terre sont produits par les esprits des morts, qui sous terre se battent entre eux. Il ajoute qu'on attribuait dans l'antiquité une opinion semblable à Pythagore. Cela est vrai à la condition d'en croire Elien qui dit, en effet, au § 17 du livre IV de ses *Histoires diverses*, parlant des opinions de Pythagore : Καὶ τὸν σεισμὸν ἐγενεαλόγει οὐδὲν ἄλλο εἶναι, ἢ σύνοδον τῶν τεθνεώτων. Le sens de σύνοδος adjectif est celui de compagnon de voyage. Celui de ἡ σύνοδος est réunion, assemblée, mais on peut aussi l'entendre, comme sir James Frazer, aux sens de engagement et de combat. Reste à dire jusqu'à quel point on peut accorder toute confiance à Elien.

Passe encore pourtant sur les tremblements de terre ; ce n'est pas cela qui m'a surpris dans *La Crainte des Morts*, mais bien la suite de la phrase de sir James Frazer. Ce dernier affirme, en effet, que *les soi-disant symboles de Pythagore ne sont guère qu'un recueil de superstitions populaires*. Il est vraisemblable que le folkloriste anglais a pris cette opinion à une dissertation inaugurale de Fr. Boehm qu'il cite (*De Symbolis Pythagoreis*, Berlin, 1905) ; mais ce travail allemand m'est inconnu.

Un lecteur de *La Chronique Médicale* pourrait-il donner quelques renseignements sur ces soi-disant symboles de Pythagore, capables de fournir une riche moisson dans le champ du folklore ?

Ravescot (*Avignon*).

Réponses.

Lyncurius (XLI, 156). — Les questions posées par M. le Dr J. Ravoire semblent porter privativement sur la formation de pierres précieuses aux dépens de l'urine et sur les caractères particuliers que peut avoir l'urine du lynx ; mais est-il d'abord vrai qu'on ait cru à la formation de pierres précieuses aux dépens de l'urine ?

Il est remarquable que Pline, cité par M Ravoire, dise très nettement que tout ce qu'on a dit du *Lyncurius* est si bien pur mensonge qu'on n'a jamais vu de son temps pierre qui se nommât *Lyncurius*. De même, Dioscoride au chapitre LXXIV de son second Livre, rappelant la légende de l'urine de lynx se prenant en pierre après l'émission, ajoute très nettement : *mais de cela il n'en est rien* ; de quoi Matthiole, son commentateur, prend prétexte pour surenchérir : *C'est grande folie de croire qu'aussitôt que le lynx a uriné, son urine se concrète en une pierre dite Lyncurius.*

On s'explique du coup que l'identification du lyncurius soit impossible, que les uns le disent escarboucle, les autres grenat, les plus nombreux ambre et quelques-uns pure tromperie des apothicaires. Dans sa curieuse *Historia gemmarum et lapidum*, aujourd'hui assez rare (in-8o, J. Maire, Leyde, 1636), A. Boetius de Boot ne fait aucune mention de l'origine urinaire du lyncurius, classe de façon curieuse cette pierre parmi les belemnites et fournit un de ses caractères qui pourrait permettre de comprendre pourquoi, à son occasion, on a pensé à l'urine des bêtes sauvages. Voici ce qu'écrit le médecin de l'empereur Rodolphe II au chapitre 258 de son livre II (édition citée, p. 477) :

In officinis horum lapidum (les belemnites) nonnulli Lyncurii vocantur, praesertim illi qui Succini Falerni colorem habent et pellucent, aut paleas aliasque res minutas tanquam Succinum ad se trahant. Omnibus a natura inest quaedam quasi rima, qua fit ut facilius in longitudinem diffindantur ; sed ea pellucidis quam caeteris magis est conspicua, Germanice vocatur *Alpfesscht albschos*, id est incubi sagitta, *Schostein*, *Luchstein*, *Rappenstein*. Ustus bic lapis grave olet, videlicet cornua, vel ossa usta, vel *feliam farinam* et ne ustus quidem odorem deponit.

Boetius de Boot donne un bon dessin des belemnites, dit les lieux où on les rencontre, donne quelques-unes de leurs propriétés supposées, mais ne rappelle pas la légende de l'urine du lynx.

J. ANGLADE (*Toulouse*).

Charade (XLI, 73). — Le mot de la charade de mars dernier est facile à trouver. Mon premier est : *Char*. — Mon second est : *Don*. — Le mot entier fait *Chardon*.

Dr Paul Noury (*Rouen*).

Rôle magique de la salive (XLI, 71). — Pour revenir sur la vieille question de la salive, je m'autorise de la communication de M. Renoald que *La Chronique Médicale* vient de publier. Ayant fait, moi aussi, quelques trouvailles de lecture, je vous les envoie. J'emprunte ici à *La Crainte des Morts*, de sir James Frazer.

Page 122. — Les Kam, tribu du Nord de la Nigeria, croient que les ancêtres de leur chef font la vie et l'âme des récoltes ; aussi, le chef célèbre une cérémonie quotidienne dans le dessein de nourrir ses aïeux royaux, et il s'adresse à eux en ces termes : *Vous êtes mes ancêtres. Vous avez fait autrefois ce que je fais maintenant. S'il n'en est pas ainsi, que mon offrande soit sans valeur pour vous. Mais si vous avez fait ce que je fais aujourd'hui, acceptez cette offrande et bénissez nous, moi et mon peuple en nous donnant du blé et de la santé.* — A ces mots, il crache dans une cuillerée de bière et la donne à un assistant qui la verse, comme libation, dans un puits ménagé dans la tombe. On dit que si l'on n'accomplissait pas ce rite tous les jours, le blé se flétrirait.

Page 144. — On croit que les esprits des morts peuvent assurer aux vivants le succès ou la victoire à la guerre. Quand la guerre menaçait le pays des Thonga, le chef prenait une grande épine d'une certaine espèce d'arbre (*Acacia horrida*) et, après l'avoir sucée, il crachait en disant : *O vous, les dieux-nos-ancêtres, Un T l et Un Tel, les ennemis veulent prendre votre pays ! Donnez-nous du courage ! Puissions-nous les percer de cette épine, de nos sagaies.*

Page 187. — Les Kiwai de la Nouvelle Guinée anglaise pensent que, quand un enfant est rendu malade par des ombres qui essaient d'emporter son âme, ce sont, le plus souvent, les ombres des grands-parents de l'enfant, qui se livrent à cette tentative contre sa vie. Mais l'ingénieux magicien crache contre les ombres le suc d'une certaine plante qui les stupéfie et les écarte ; l'enfant malade se remet alors.

Page 198. — Les Bambwa, vivent sur les pentes occidentales de la grande chaîne de Ruwenzori, attribuaient les maladies à l action des ombres... Si on estimait que l'ombre qui infligeait la maladie appartenait à un clan hostile,... le *medecin-man* commençait par tuer une volaille et laissait le sang couler sur diverses drogues qu'il avait apportées avec lui et étalées devant le malade. Il faisait ensuite des incisions dans la chair du patient, sur la poitrine, les bras, les jambes et le dos du patient, et, après avoir étalé dans la paume de sa main certaines des drogues, qui avaient un effet irritant, il crachait sur son pouce, le plongeait dans la drogue et en frottait le corps du malade.

Ces emplois divers de la salive sont différents à la fois et les uns des autres et de la plupart de ceux dont autrefois *La Chronique Médicale* fit mention. La difficulté d'une explication capable de rendre compte de tant de coutumes est ainsi très grande et, même, elle s'accroît à mesure que le dossier de la salive se grossit de documents. Il semble déjà impossible de supposer une origine unique à tant d'usages — magiques ou autres — aussi divers.

H. Beaufils (*Carcassonne*).

Vieux termes abandonnés (XLI, 67). — Encore enfant. à Strasbourg, entre 1870 et 1880, mes parents et mes grands-parents m'apprirent à compter « septante » et « nonante », mais quatre-vingt (pas octante). Depuis, j'ai entendu ces nombres en Suisse romande et surtout en Belgique. A Bruxelles, septante et nonante sont obligatoires au téléphone, m'a-t-on dit.

Mais quand je dis à Paris « septante », ma femme et mes enfants se moquent de moi en riant. Pourquoi ? Je n'en sais rien ! Mais cela suffit pour me faire dire comme tout le monde : soixante-dix !

Dr A. Blind (*Paris*).

Autre réponse. — Dans son numéro du 14 mars 1934, *La Gazette de Lausanne* emprunte à *La Libre Belgique* les lignes suivantes :

Un correspondant me fait remarquer qu'un grand journal français a parlé, il y a quelque temps, de « l'ignorance des Belges qui ne disent jamais soixante-dix ou quatre-vingt-dix, mais septante et nonante ».

Un grand journal français ? Peu me chaut. Bossuet n'a-t-il pas écrit : « Moïse eut ordre de former une assemblée vénérable de septante conseillers, qui pouvait être appelée le Sénat du peuple de Dieu et le conseil perpétuel de la nation ? »

On me dira, sans doute, que Bossuet date. Alors, qu'on me permette d'ouvrir les *Mélanges* de Louis Veuillot. J'y lis : « On parle de soixante, de septante, de quatre-vingts étudiantes, tant mariées qu'à pourvoir »

Veuillot date-t-il aussi ? Je n'insiste point, mais Charles Maurras ne date pas, lui qui a écrit dans *Anthinea* : « Ce qui n'avance point sur nos habitudes de vie retarde de septante ans. »

Idem encore de Maurras : « Le peuple français n'en est pas à croire, comme les moujiks d'il y a septante ans que la Constitution est une grande duchesse.. »

Et du même toujours : « Prenez-vous-en plutôt aux petites et moyennes préfectures ; il y en a bien septante à faire descendre au rang de sous-préfectures. »

A ce texte, *La Gazette de Lausanne* ajoute :

L'auteur de cet article, M. Adolphe Hardy, conclut, avec Emile Faguet, « qu'il serait plus logique et plus pratique de dire septante, octante et nonante que soixante-dix, quatre-vingts et quatre-vingt-dix ». Approuvé

Voilà, je crois, qui fournit une réponse à la question posée M. le Dr Rafinesque.

Dr H. Stauffer (*Neuchâtel*).

Autre réponse. — La question a été inexactement posée ; nous n'avons pas abandonné *septante, octante* et *nonante* ; le français ne les a pas adoptés, il a conservé d'anciens termes consacrés par l'usage.

Les noms irréguliers de nombres de notre numération actuelle sont les survivances de termes d'anciennes numérations : *onze* et *douze*, de la numération duodécimale, *treize, quatorze, quinze, seize, quatre-vingts*, voire *six-vingts, quinze-vingts*, etc., de la numération vigésimale.

Les irrégularités après soixante remontent à la numération sexagésimale mixte des Babyloniens, la numération ancienne la plus savante, encore employée dans la division de la circonférence ; la soixantaine étant une unité de deuxième ordre.

L'histoire de la numération est beaucoup plus compliquée qu'on ne le croit généralement.

D[r] Paul Noury (*Rouen*).

Lugdunum (xli, 42). — Si l'origine de la première partie de ce nom offre matière à discussion, il n'en est pas de même de la seconde dont le sens n'est pas contesté. La syllabe *dun* se trouve d'ailleurs dans plusieurs noms de lieux, soit isolée (Dun-sur-Auron, Dun-sur-Meuse), soit accompagnée et notamment précédée du suffixe augmentatif *ver* — celui de Vercingétorix — dans les divers Verdun qui jalonnent la France : Verdun-sur-Garonne, Verdun-sur-le-Doubs, et leur plus célèbre homonyme, Verdun-sur-Meuse (à rapprocher du suffixe *ver* augmentatif et péjoratif de la langue allemande). Dunkerque et sa voisine belge Ostdunkerque ne doivent pas leur nom, il est vrai, à une origine celtique, mais ce *dun* germanique, flamand, dont le sens présente une nuance légèrement différente, est le frère jumeau du *dun* celtique.

L'étymologie que j'inclinerais à supposer la plus généralement admise pour Lugdunum est celle qui en fait le *dun* du dieu Lug, ou Lugh. C'est celle à laquelle se rallie Krappe dans sa *Mythologie universelle*, où il admet que Lyon doit son nom à ce grand dieu « qui, dans l'épopée irlandaise, porte le nom de *Lugh de tous les arts* », ce qui confirme un passage de l'intéressante note de M. Brisset. Au sujet du rôle des corbeaux dans l'affaire, notre auteur est un peu bref et un peu vague :

> Le mot *lugos*, dont le nom du dieu est évidemment dérivé, déclare-t-il, veut dire « corbeau » et l'on racontait que des corbeaux désignèrent l'endroit où fut construite la ville de Lyon. Cela n'est peut-être qu'une étymologie populaire, mais ce qui n'est pas un accident, c'est que le corbeau est aussi l'oiseau du plus grand des dieux germaniques, identifié lui aussi avec le Mercure romain.

Je ne prétends pas trancher la question, les arguments de M. Brisset en faveur d'autres étymologies méritant d'autre part d'être pris en considération et ne permettant pas encore, je crois, de conclusions définitives. D[r] Albert Vilar (*Roanne*).

Enigme (XLI, 90). — Point n'est besoin d'être Œdipe pour découvrir que le mot de l'Enigme proposée par *La Chronique Médicale* en avril 1934 est *Palais*.

CARTERIC (*Paris*).

Argot de la banlieue parisienne (XLI, 67). — M. le Dr Chassigneux dit entendre le mot *nazi* depuis cinq ans, dans sa clientèle de banlieue, pour désigner un malade atteint d'affection vénérienne et plus particulièrement de syphilis. En réalité, l'expression est très ancienne. D'après *l'Argot du milieu* de M. le Dr J. Lacassagne, le mot *nazi* aurait été signalé en 1896 par Delesalle et serait, d'après Sainéan, une altération du mot *lazi-loffe*, cité par Vidocq avec le sens de mal vénérien. Il y aurait donc eu changement, du reste fréquent, de *L* en *N*, puis raccourcissement, fréquent aussi. (Voyez Cinématographe, cinéma, ciné). M. J. Lacassagne signale dans le même sens *Nazi, nazin, naziqué*, *nazbroque*. L'argot de Panam, qui emploie volontiers la terminaison *uche* (Pantruche, Menilmuche, etc.) dit aussi *nazmuche*.

Mais, si ce terme *du milieu* est fort ancien, il ne désigne jamais que la vérole. *J'suis nazi* veut dire toujours : j'ai la vérole.

Dr Maurice BACHMANN (*Sainte-Foy-lès-Lyon*).

Autre réponse. — Le mot nasi, nazi, est un mot d'argot déjà ancien. Voici ce que j'écrivais en 1922 dans un article intitulé « Les expressions populaires, le langage familier et l'argot en dermato-vénéréologie » (*Journal de médecine de Lyon*, 20 mai 1922).

Il existe pour désigner la syphilis un autre terme, très répandu dans l'argot des filles, et dont il est difficile de préciser l'etymologie, c'est le mot nasi. Etre nasi, c'est être syphilitique. Ce mot que l'on ne trouve mentionné que dans le *Dictionnaire d'Argot* de Delessalle (1896) est cependant très employé dans toute la France ainsi que ses dérivés : le *nase*, le *nasbroque*, être *nasiqué*.

Dans mon *Dictionnaire d'argot du milieu* (1928), je signale que, d'après Sainéan, le mot nasi serait une altération du mot *lazi-loffe*, cité par Vidocq avec le sens : mal vénérien. Je ne partage pas l'opinion de l'éminent linguiste qu'est M. Sainéan, mais j'avoue ne pouvoir fournir aucune étymologie plausible.

Ce qu'il faut savoir, c'est que nasi ou nazi n'est pas un mot de la banlieue parisienne ; ce terme est très usité dans le Nord de la France comme dans le Midi ; seulement, il était vraiment argotique, c'est-à-dire réservé au vocabulaire des filles et des souteneurs, tandis que maintenant, ainsi que semble l'indiquer notre confrère le Dr Chassigneux, ce mot passe dans le langage populaire ; peut-être un jour figurera-t-il dans le dictionnaire de l'Académie française, réalisant ce que L. Rigaud appelait « l'influence occulte du voyou sur l'idiome national ».

Dr Jean LACASSAGNE (*Lyon*).

Autre réponse. — Francisque Michel dans son *Dictionnaire d'Argot* (in-8°, Saint-Denis et Mallet, Paris, 1856) donne pour signifier une maladie honteuse, le mot *lazzi-loffe*. Avec un peu de bonne volonté, en tripatouillant les deux mots selon les règles, on peut en tirer *nazzi* ou *nazi*. Mais l'imagination peut aussi s'exercer d'autre manière. Adrien Timmermans, qui a repris le terme dans Francisque Michel, complète ce dernier à la page 245 de son *Dictionnaire étymologique de mille et une expressions propres à l'idiome français* (in-8°, Didier, Paris, 1903) :

Lazzi-loff: Maladie vénérienne. Le malfaiteur a l'air de s'écrier : voilà l'amour d'une fille (*lassy's love*, en anglais).

C'est, en effet, tout simple. Pourtant, je préfère l'explication plus naturelle, puisqu'il s'agit de l'argot *français*, que L. Sainéan donne de lazi-loffe = mal vénérien (*L'Argot ancien*, in-8°, Champion Paris, 1907, p. 239, note et *Les Sources de l'Argot ancien*, 2 vol. in-8°, Champion, Paris, 1912, t. II, p. 139, p. 384). L'expression, assure-t-il, empruntée au vocabulaire de Vidocq, dériverait bonnement de Saint-Lazare, prison des vénériennes, appelée en argot Saint-Laze, par contraction.

Tout cela me paraît fort ingénieux, mais faux, du moins, en ce qui regarde le rapprochement qu'on est tenté de faire entre *lazi* et *nazi* Il ne faut pas oublier que *Naze, Nazicot, Nazonnant* est le mot argotique désignant le nez ; et le nez me paraît avoir quelque importance dans notre affaire. Le patois du Centre de la France a encore *un nasillard* pour quelqu'un qui renacle ; et, après tout, *nasiller* est au *Dictionnaire de l'Académie* pour *parler du nez*. On disait autrefois *parler renaud et nazarder*. Or, à l'occasion de ces expressions dernières, deux textes nous éclairent :

Deux Dialogues du nouveau langage français italianizé... etc. (sans lieu ni date in-8°, p. 294) : — Et quelques fois, après avoir combattu ou contre celles-ci ou contre les sereines, estant vaincus, sont releguez par elles jusques en ce maudict pays de Suerie ; duquel quand ils reviennent, il leur est défendu de *prononcer renaud*.

Les Contes et Discours d'Eutrapel (chap. XVI) : Hervé leur dit en son renaud, car il *nazardoit* et parloit du nez pour avoir chargé de la plus fine au pot d'estain... etc.

Ed Brissaud, qui rapporte ces deux passages (*Histoire des expressions populaires relatives à la médecine*, in-12, Chamerot, Paris, 1888, p. 187) explique :

Le pays de Suerie est une métaphore qui rappelle le traitement de la vérole par les bains de vapeur. Il s'agit évidemment du nasillement qui suit les perforations syphilitiques de la voûte palatine.

A la vérité, aucun des auteurs jusqu'ici cités ne donne proprement *nazi*, et cela tient simplement à ce qu'ils n'ont pas connu le mot, et non pas à ce que le mot n'existait pas. On l'a confondu,

si on le connut, avec *lazi loffe*, qui semblait plus curieux ; et on est passé à côté du rapprochement si simple de nez, nasiller, *naze*, *nazi*, ce dernier se rapprochant de la vérole.

Ceci n'est pas débauche d'imagination explicative ; car, si on en croit Hector France dans son *Dictionnaire de la Langue Verte* (in-4°, Librairie du Progrès, Paris, sans date), *lazzi-loff* et *nazi* ont des sens différents, quoique rapprochés :

Page 197. — Lazzi-Loff. Maladie vénérienne, ce que les Anglais appellent *goutte française* ou fièvre de dames.

Page 253. Nazi. — Maladie vénérienne qui fait ses ravages sur le nez.

Cette maladie dernière ne saurait être que la syphilis et c'est ainsi, à juste titre, que les banlieusards de M. le Dr Chassigneux appliquent *nazi* et ses dérivés « particulièrement à la syphilis ». Seulement, ni cette expression d'argot n'est récente ni elle n'est propre à la banlieue de Paris, comme le dit M. Chassigneux, ni elle n'a de rapports avec des partis politiques étrangers, comme peut-être il l'a pensé. F. Delassus (*Toulouse*).

Le daltonisme chez les peintres (xli, 153). — Si on entend par *daltonisme* un trouble de la vue qui consiste dans l'abolition de la perception de certaines couleurs, il ne me paraît pas douteux qu'un peintre qui ne perçoit pas le rouge, par exemple, ne le percevra pas plus sur sa palette que dans la nature. Si rouge et vert sont tout un pour lui, il peindra un objet *rouge pour nous* indifféremment rouge ou vert au hasard de sa palette. La femme-peintre mentionnée par *La Chronique Médicale* n'est donc certainement pas atteinte de daltonisme vrai, et son mari attribue au mot daltonise un sens particulier, à lui personnel, qui n'est pas la signification courante.

Si le trouble est cependant assez atténué pour qu'on perçoive au moins une petite différence, l'éducation peut suppléer au trouble de la vue. Sachant du reste que le coquelicot est rouge, que le drapeau français est bleu, blanc et rouge, pour peindre le premier ou la troisième couleur du second, on prendra le tube de couleur qui porte l'étiquette « rouge » ; mais cela ne fera jamais qu'un coloris d'à peu près.

A la vérité, l'application soutenue, l'éducation peuvent parfois faire des merveilles. Je n'en veux pour preuve, dans un autre et différent trouble de la vue, que le cas de Le Guerchin. Sa vision monoculaire le privait de la perception stéréoscopique d'où résulte pour les autres le relief. Que fit-il ? Il étudia fortement la force et les lois du clair-obscur, qui est tout juste la chose qui donne le relief sur une toile, et il en vint des tableaux d'un relief si puissant qu'on est presque tenté de toucher ses toiles pour s'assurer qu'elles sont, comme toutes les autres toiles, des surfaces absolument planes et homogènes. Perrotin (*Paris*).

Chronique Bibliographique

E. Phillips Oppenheim. — **Œil pour œil**, un vol. in-16 de la Collection *Les meilleurs romans étrangers*, Hachette, Paris, 1934. (*Prix: 12 francs.*)

La collection *Les meilleurs romans étrangers* est une heureuse innovation dont l'éditeur Hachette doit être remercié. Que d'œuvres excellentes resteraient sans elle inconnues, alors qu'elles présentent un réel intérêt et que la littérature, les mœurs, les usages étrangers offrent des curieux sujets d'étude... Dans *Œil pour œil*, l'auteur met en présence deux hommes, deux caractères, dont il étudie la psychologie : un curieux type de marquis, attardé dans la tradition, altier et dissipateur ; puis, un de ses anciens gardes, fruste, honnête, entêté, borné à une idée fixe et qui veut se venger de ce marquis qui a détourné sa fille ; celle-ci a d'ailleurs eu une heureuse fortune et fait un bon mariage. Le vieux père n'a jamais pardonné et veut se venger. Le roman commence vingt ans après l'accident et nous entraîne dans une série de péripéties, où l'intérêt ne fléchit pas jusqu'à la fin du livre, d'agréable lecture à tous égards, car il s'achève sur un pardon.

Ajoutons que la traduction a réussi à adapter le texte à notre langue, sans rien lui ôter de son originalité ; de cela il faut féliciter M. Maurice Rémon. (*Georges Petit.*)

James Oliver Curwood. — **La forêt en flammes**, un vol. in-16 de la Collection *Les meilleurs romans étrangers*, Hachette, Paris, 1934. (*Prix : 12 francs.*)

James Oliver Curwod nous entraîne à la suite du policier David Corrigand, sergent de la division montée du Canada, à la recherche d'un terrible assassin, Audemar dit Roger-le-Noir, qu'on croyait mort depuis dix ans, sorte de démon forestier que Corrigand a reçu la mission de retrouver. L'aventure se poursuit dans ce mystérieux pays boisé, pays des fourrures, exploité par les chasseurs. Dangers, surprises, détresse, terreur, se succèdent dans les pages du roman, et initient le lecteur à la vie sauvage du Canada, bien étudiée et bien décrite. Roman pittoresque, rempli d'émotion et d'amour, et qu'on lit avec un intérêt croissant jusqu'au dénouement heureux et imprévu.

Les romans anglais sont souvent inaccessibles à notre compréhension, tant par la forme littéraire que par le sujet ; pour celui-ci du moins, l'habileté de M. Louis Postif a su nous donner une traduction pleinement à notre goût. (*Georges Petit.*)

Maurice Bouvet. — **Le Service de Santé pendant la guerre d'Indépendance des Etats-Unis,** une plaquette in-8°, éditions *Hippocrate*, Paris, 1934.

Quelques articles publiés en 1930 par M. Warrington Dawson dans plusieurs journaux, sa brochure de 1931 : *Les Français morts pour l'Indépendance américaine*, enfin vraisemblablement la communication *d'un grand travail que publiera prochainement M. Warrington Dawson sur les Morts français pendant la guerre d'Indépendance* (p. 69), ont conduit M. M. Bouvet à publier cette première partie de l'Histoire du Service de santé français pendant la guerre d'Indépendance des Etats-Unis, en attendant que des recherches nouvelles lui permettent le travail complet, dont il donne le plan judicieux.

Tel quel, ce premier essai représente plus de deux ans de recherches d'archives et fournit des renseignements inédits sans nombre et du plus haut intérêt. Il en vient un émerveillement de voir ce que l'initiative française fut capable de créer dans cette colonie révoltée, sur ce pays encore neuf, alors que l'Administration, comptant *déjà* sur les prodiges que le *Système D* sait faire, *n'avait prévu aucun hôpital spécial pour les troupes de débarquement* (p. 4).

Il y eut là, par bonheur, un organisateur d'élite, Jean-François Coste. Beaugrand a pu écrire que, comme écrivain médical, ce médecin militaire ne s'est pas élevé bien haut. Il n'est guère resté de lui, en effet, que des Eloges, des Lettres, des Notices d'ordre militaire, quelques Mémoires, un Formulaire simplifié à l'usage du corps de santé de l'expédition américaine, un Essai sur nos plantes indigènes, écrit en 1778, à Nancy, en collaboration avec Villemet (et non Villermet) et aux cent vingt pages duquel nous ne marchanderons pas le qualificatif d'*important ouvrage* que M. M. Bouvet lui donne (p. 71), enfin, toujours en collaboration avec Willemet, ce *Traité de Matière médicale* que M. M. Bouvet dit publié en 1793, mais que la plupart de nos Dictionnaires ignorent et que nous ne connaissons pas. Mais, à défaut de grand mérite littéraire, J.-F. Coste a celui d'une longue vie merveilleusement remplie ; et les pages de cette vie, au cours des années passées dans l'armée de Rochambeau, ne sont pas les moins glorieuses.

Si le médecin-chef du Corps expéditionnaire tient une légitime place dans l'œuvre récente de M. M. Bouvet, il s'en faut qu'il soit la grande figure qui éclipse toutes les autres. Cette histoire est bien celle de l'effort collectif d'un corps de santé tout entier sur une terre étrangère et au milieu des périls des combats comme sous la perpétuelle menace d'un climat auquel nos troupes n'étaient pas accoutumées. Par là et par les mille détails qu'un tel objet comporte, cette plaquette est une remarquable étude d'histoire de la médecine militaire, qu'on ne saurait trop louer et remercier M. M. Bouvet d'avoir donnée.

Georges Lakhovsky. — **La Cabale. Histoire d'une découverte : l'oscillation cellulaire**, un vol. in-8° jésus, G. Doin et Cie, Paris, 1934. (*Prix* : *15 francs.*)

Le titre de cet ouvrage dit ce qu'il est et le dit bien. C'est l'histoire de la théorie de l'oscillation cellulaire et de ses applications ; des recherches et des expériences de M. G. Lakhovsky ; du laboratoire Colysa fondé par lui pour la fabrication et pour l'exploitation de ses colliers et circuits guérisseurs ; enfin et surtout de la Cabale qu'il dit s'être dressée contre sa découverte scientifique et contre sa société exploitante. Par là, et sans décider de rien dans aucun domaine, on peut dire que ce plaidoyer est un intéressant chapitre de l'histoire de la médecine contemporaine.

Pr Giuseppe Favaro. — **Antonio Scarpa e l'Università di Modena**, un vol. in-8° de 300 pages, *Presso l'Universita degli studi*, Modène, 1932.

Surtout connu en France comme un protagoniste du retour au latin comme langue scientifique universelle, M. le Pr G. Favaro est à la fois un des premiers anatomistes italiens contemporains et un de nos plus éclairés historiens de la médecine. A ses études sur Michel Rosa, sur Morgagni, sur Fabrice d'Aquapendente, *Antonio Scarpa e l'Università di Modena* fait un superbe couronnement. Tour à tour, sont ici passés en revue l'enseignement de l'anatomie, de la chirurgie, de l'obstétrique à Modène et la part que Scarpa y a prise, l'organisation d'un Théâtre anatomique, les sociétés académiques, la chirurgie militaire, la vie professionnelle de Scarpa, sa vie privée, ses voyages, sa correspondance, tout cela avec la plus grande richesse de documentation et du plus vif intérêt.

Aussi bien, il était difficile de choisir dans l'histoire moderne un plus beau sujet d'étude que cette vie et que cette œuvre. Celle-ci fut, en effet, considérable, non pas seulement en anatomie, mais en chirurgie, aux progrès de laquelle Scarpa au XVIIIe siècle fut un de ceux qui contribuèrent le plus. Un fait menu, mais significatif, dit la place que cet illustre Italien tint dans l'estime de ses contemporains. A cinquante-sept ans, sentant faiblir sa vue, il avait pris sa retraite. Napoléon passa. C'était en 1805. L'empereur tint à se faire présenter le chirurgien-anatomiste et lui dit : « Quels que soient vos sentiments, je les respecte ; mais je ne puis souffrir que vous restiez séparé d'une institution dont vous êtes l'ornement. Un homme tel que vous doit, comme un brave soldat, mourir au champ d'honneur. » Et Scarpa reprit sa chaire, alors à Pavie.

Tel était l'homme dont M. le Pr G. Favaro vient de consacrer la gloire dans cette étude originale, consciencieuse et documentée, qui méritait d'être signalée aux médecins français capables de comprendre la langue italienne.

Dr Eugène Bernard-Leroy. — **Confession d'un Incroyant,** un vol. in-12 de 94 p., éditions E. Nourry, Paris, 1934.

Ceci est l'histoire d'une foi religieuse perdue. Mais il convient de s'entendre : ces quelques pages ne sont ni discussions de doctrines, ni polémique religieuse ; elles sont simplement une manière d'auto-biographie portant sur un côté particulier de la vie intellectuelle de l'auteur. Que les souvenirs d'enfance de ce dernier lui soient demeurés aussi frais, aussi vivants qu'on les trouve ici, semble merveilleuse chose au lecteur qui s'interroge et reste incapable d'aussi complets retours. Peut-être, à la vérité, ont-ils pu, en se réveillant, s'arranger quelque peu d'autre façon que ne fut la réalité lointaine des choses ; mais. du moins, toute déformation possible fut, à coup sûr, non pas seulement involontaire, mais même insoupçonnée, car la sincérité d'une telle *Confession* est évidente et hors de conteste. Par là, si cette histoire d'une âme n'a que la valeur qu'on peut accorder justement à un cas isolé, elle offre l'intérêt très grand d'une *observation* psychologique bien prise.

Emile Lauvrière. — **L'étrange vie et les étranges amours d'Edgar Poe,** un vol. in-8° de la collection *Temps et Visages*, Desclée, de Brouwer et Cie, Paris, 1934. (*Prix : 30 francs.*)

Fou pour les uns, génial pour les autres, Edgar Poe est resté longtemps une énigme. A la résoudre, les opinions les plus contradictoires se sont heurtées, et il faut louer M. E. Lauvrière d'en apporter une solution qui semble bien définitive. Ceci, non pas simplement parce qu'elle représente une opinion moyenne, partant conciliatrice, mais parce qu'elle fournit les preuves qu'il y eut tout à fois dans la mentalité d'Edgar Poe de la folie et du génie.

Incapable de résumer en quelques lignes un livre de cinq cent quatre-vingt-trois pages, aussi touffu et aussi nourri que celui-ci, un compte rendu doit renoncer à reprendre toutes ces preuves, c'est-à-dire à refaire la biographie si complexe d'Edgar Poe. Tout ce qu'on peut dire est que cette biographie est, ici, si riche de détails qu'elle constitue un tableau de la vie américaine au siècle dernier ; — que cette étude de psychologie pathologique est si bien venue qu'elle montre à souhait le dégénéré héréditaire que fut Poe poussé à la dipsomanie, par elle à l'opiomanie, par tout ensemble à la démence ; — et que cette critique littéraire découvre enfin l'homme dans chaque page de l'œuvre.

Qui se satisfait à bon compte de *vie romancée*, encore qu'il y eut, ici, bonne matière pour en écrire une, doit laisser cet ouvrage. En revanche, qui aime les études consciencieuses, solides, documentées et impartiales, prendra à celle-ci un intérêt très grand.

Le Gérant : R. Delisle.

Paris-Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie. — 1934.

41E ANNÉE N° 8 1ER AOUT 1934



Anecdotes sur Jobert de Lamballe

Par le Dr F. LEJEUNE (de Quintin).

Lorsque Brantôme écrivait la *Vie des dames galantes*, il commençait toujours une anecdote par : « J'ai ouy dire (ou jai ouy parler) à feu M. de... ». Celles qui suivent pourraient débuter de même manière, car elles font partie de traditions orales, c'est dire que nous n'en garantissons pas l'authenticité bien qu'un proverbe atteste le bien fondé de *vox populi.*

Les débuts de Jobert. — La rue du Val, avec ses vieilles maisons à arcades et à piliers de bois, est l'une des plus pittoresques de la charmante petite ville de Lamballe qui, dominée par son église Notre-Dame, mi-citadelle, mi-cathédrale, garde encore aujourd'hui un charme romantique. Paul Féval dans un de ses romans les mieux venus, *La fille du Juif errant*, en a laissé une description remarquable. C'est dans cette rue que le petit Jobert vint au monde, en 1799. Son père, un pauvre maçon, pensait donner à « son garçon » le métier qu'il exerçait. Dès sa naissance, Jobert était donc destiné à gâcher le plâtre. Un brave prêtre lui apprit à lire et à écrire et, devant l'intelligence ouverte de l'enfant, n'hésita pas à lui enseigner les premiers rudiments de latin et de grec. Pour le remercier, Jobert lui servait sa messe, chaque matin.

Or, il y avait à Lamballe un docteur en médecine nommé Bedel, maigre, sec, brusque, digne, le cou engoncé dans les plis d'une immense cravate blanche, coiffé hiver comme été d'un énorme chapeau que Bolivar devait plus tard mettre à la mode, chaussé de bottes à retrouss's. On le voyait sur toutes les routes, conduisant un cabriolet, attelé d'un bidet de Collinée. Craint et respecté, il comptait beaucoup d'amis.

Un après-midi qu'il se préparait à monter en voiture, appelé au dehors pour un cas urgent, il vit entrer dans le vestibule de sa maison un enfant conduit par un vieux prêtre. « Docteur, excusez-moi, dit l'abbé, mais cet enfant, le petit Jobert, veut... — Qu'est-ce qu'il veut ? Je suis pressé .— Que vous lui appreniez la médecine. » Le Dr Bedel en faillit choir de stupéfaction : « La médecine, un métier de galérien ; si tu crois que cela s'apprend avec facilité ! » Mais comme l'abbé insistait, le Dr Bedel alla jusqu'à son bureau, en rapporta un crâne sur lequel, suivant la coutume, les noms des os, des trous, des sutures étaient inscrits sur de minuscules morceaux de papier . « Tiens, dit-il à l'enfant, apprends-moi ça et nous verrons. » Lorsqu'il rentra de ses visites, deux heures après, Jobert savait son ostéologie cranienne de façon impeccable.

Devant cette mémoire et cette ténacité, Bedel aida l'enfant dans ses études et, grâce à l'appui d'amis et de clients, qu'il intéressa au sort de son protégé, il fut envoyé à Paris en 1820. Là, au concours, il enleva successivement l'internat en 1821, l'adjuvat d'anatomie en 1827, le prosectorat en 1828. Cette même année, il passa sa thèse. En 1830, il était agrégé.

*Comment le marquis de M*** paya à Jobert ses honoraires.* — Vers 1856, Jobert est membre de l'Académie des sciences, chirurgien de l'hôpital de Saint-Cloud, chirurgien de l'empereur. Il vient de publier son *Traité des fistules vésico-urinaires*.

Un jour, à sa consultation, se présente le marquis de M***, accompagné de sa femme. Jobert est très flatté, lui, fils d'un pauvre maçon de la rue du Val, de voir en posture de suppliant un membre de cette noblesse bretonne, dans laquelle on sait faire sentir à quelqu'un qu'il n'est « pas né ».

La marquise souffre d'une affection pour laquelle les esculapes du c u se sont avoués impuissants. Jobert, une fois son examen terminé, déclare qu'une intervention, que lui seul ose tenter, la délivrera sûrement. L'opération a lieu quelques jours plus tard et la marquise recouvre la santé.

Oui, mais, pense le marquis, il me va falloir honorer ce petit M. Jobert et cela va probablement me coûter très cher ! Etre l'obligé d'un homme « pas né » ne serait rien, si l'on ne devait par surcroît lui verser des honoraires.



Portrait de JOBERT DE LAMBALLE

Par Dantan jeune

(Extrait de *Les Dominotiers*, in-4°, P. Lévêque, Paris, 1848.)

Un beau jour, le marquis de M*** apprend que Jobert doit venir passer quelques jours dans sa ville natale. Aussitôt, prenant sa plus belle plume, il lui écrit à peu près ceci :

Mon cher Jobert, grâce à vous, la marquise a enfin recouvré la santé. J'apprends que vous devez venir à Lamballe ; je ne veux pas que vous descendiez ailleurs qu'au château de M***. Veuillez me faire connaître l'heure de votre arrivée, ma calèche ira vous prendre à la gare de chemin de fer ; le soir même, je réunirai autour de ma table tous mes amis pour vous faire fête et célébrer votre heureuse et admirable réussite.

Lorsque Jobert débarqua du train de Paris, la calèche l'attendait. Quelle revanche sur le sort de traverser Lamballe, de descendre la rue du Val, et de voir les vieilles gens, qui vous ont connu pauvre, vous saluer comme si vous étiez le marquis lui-même.

Au château, à quelques kilomètres de Lamballe, grande réception. Toute la noblesse des environs y est réunie. Jobert est très flatté d'être placé, à table, à la droite de la marquise, qui ne l'appelle que « mon cher sauveur ».

Au dessert, le marquis se lève pour porter un toast :

Je lève mon verre, dit-il, en l'honneur de l'illustre chirurgien que nous avons le bonheur de voir assis parmi nous. Il a sauvé Mme de M***, qu'il reçoive mes remerciements et qu'il veuille bien fixer la somme que je lui dois pour ses soins éclairés. Je me ferai un plaisir de m'en acquitter en votre présence.

Le marquis connaissait ses classiques : il venait de jouer la scène de Don Juan et de M. Dimanche. Jobert vit qu'il était « floué », quant aux honoraires. Il ne put que répondre qu'il « était bien assez payé par l'honneur que lui avait fait la marquise en lui confiant sa précieuse santé ! »

Jobert et l'employé des postes. — Dans les dernières années de sa vie, l'illustre Jobert, célèbre dans le monde entier par ses travaux sur la texture de l'utérus et ses nombreux articles de *La Gazette médicale*, du *Journal*, du *Bulletin de thérapeutique*, de la *Gazette des hôpitaux*, etc., a, comme beaucoup d'illustres intelligences, des distractions célèbres ; je n'en rapporterai qu'une.

Jobert entre un jour dans un bureau de poste et se présente au guichet pour y demander un renseignement. L'employé fait les recherches nécessaires. Jobert est tombé dans une profonde rêverie et oublie complètement le lieu où il se trouve. L'employé, ayant enfin trouvé ce qu'il cherche, lève les yeux et ne voyant plus son client devant le guichet, passe la tête au travers et l'appelle. Jobert alors, encore mal remis de son

songe éveillé, bondit vers le guichet, saisit la tête de l'employé, en s écriant : « Ne bougeons plus, je tiens l'enfant ! ».

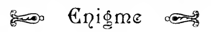
Les héritiers de Jobert. — Jobert mourut en 1869 intestat. Sans descendance directe et peu occupé des contingences sociales, il avait négligé de faire un testament. Il laissait pourtant une très grosse fortune.

Lorsque cette nouvelle parvint à Lamballe, elle provoqua les convoitises des héritiers indirects du grand homme. Une dame de la halle, parente éloignée, mais qui se trouva hériter, fit placer aux halles un tonneau de vin où tous ceux qui voulurent se désaltérer purent le faire gratis. Cet héritage enrichit aussi du coup une pauvresse, mère de six petits enfants, laquelle venait chercher une soupe chaque jour au collège de Lamballe. Elle était, paraît-il, vêtue de loques invraisemblables, qui dissimulaient mal une misérable nudité.

Les héritiers de Jobert ne tardèrent pas à se multiplier et ce fut la source de nombreux procès. Ils ne devaient se terminer qu'aux dernières années du XIXe siècle.

Jobert, aujourd'hui bien oublié, fut pourtant un novateur en chirur.ie. Deux rues, l'une à Saint-Brieuc, l'autre à Lamballe, portent son nom, mais n'éveillent aucun souvenir dans l'âme des passants.

Par une singulière ironie du sort, la rue Jobert-de-Lamballe à Saint-Brieuc est la seule qui borde le cimetière. Les édiles briochins n'y ont sans doute pas vu malice et je ne pense pas qu'ils aient voulu faire une épigramme à la manière de celle qui fut écrite contre le baron Portal.



Rêvez ; je suis médicinal ;
Deux syllabes font ma structure :
La première offre un animal,
Et la seconde son armure.

 Anecdotes 

Le meilleur médecin. Chargé, en 1854, d'une mission d'art et de sciences dans les provinces danubiennes, M. Valerio exécuta son travail pendant la guerre et au milieu d'une épidémie de typhus et de choléra. Un jour, à Silistrie, se trouvant au camp des bachi-bouzoucks, où il avait cherché un abri contre la pluie à l'entrée d'une hutte souterraine, il aperçut un jeune Arabe, maigre, pâle, soutenu par deux de ses camarades, et tellement marqué du cachet de la mort que l'artiste s'approcha de lui et fit demander ce qu'il avait par son interprète. On lui dit qu'il était attaqué du typhus ; et à l'offre des soins d'un médecin français faite par M. Valerio, l'Arabe répondit : « Le meilleur médecin, c'est Dieu ! » Le pauvre diable avait raison, car une heure après il était guéri de tous ses maux, et une légère éminence de terre fraîchement remuée désignait sa fosse à l'entrée de la cabane (*Théophile Gautier*).

Habileté d'Avicenne. Un prince de la maison de Buwayh fut frappé d'un tel dérangement d'esprit qu'il se croyait transformé en vache. Il beuglait comme cet animal et, s'il parlait, c'était pour inviter son entourage à le tuer afin de préparer un bon ragoût.

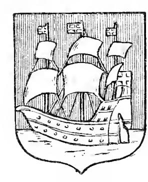
Les médecins y perdaient toute leur science ; aussi bien, le malade ne voulait prendre aucun remède sous le prétexte qu'on n'en donnait point de pareils aux vaches, et il en vint, pour la même raison, à refuser tous les aliments qu'on lui présentait. La situation devenait ainsi désespérée.

En ce temps-là, Avicenne était premier ministre et on eut quelque peine à le décider à abandonner mille affaires pressantes pour soigner notre fou. Il accepta pourtant et lui écrivit : « Réjouis-toi ; tu veux qu'on te mette en ragout ; le boucher va venir t'abattre. » Et le prince se montra, en effet, fort satisfait. A peu de jours de là, Avicenne se présenta donc, un couteau à la main et entrant dans la chambre : « Où est la vache, que je la tue ? » Le prince beugla avec conviction. Alors, le médecin le fit coucher sur le sol pieds et poings liés et se mit à le palper sur tout le corps. « Il est trop maigre, conclut-il, pour être bon à manger ; il va falloir l'engraisser. » Cela s'accordait avec la folie du dément ; aussi, quand on lui présenta de la nourriture, il l'accepta avec empressement ; de même tous les remèdes qu'on voulut.

Mais, à ce régime, les forces du prince revinrent ; son illusion se dissipa ; il fut guéri. (Gami, *Les Chaînes d'or.* — Nizami-i-Arudi, *Les quatre Discours.*)

Le bateau de Thiers

Par le Dr VOURCH (de Plomodiern).



Quatre Bretons se promenaient en Auvergne sous le soleil des vacances d'été.

Ils n'ignoraient pas les dires des historiens, des archéologues : le Celte n'est resté nulle part plus pur que dans la presqu'île armoricaine et le Massif central. Et, par jeu, ils notaient les traits communs entre les deux pays : identité des termes (Gannat, Casteldon, Monts Noirs, etc..), similitude de la végétation, même mode de mise en tas des gerbes de blé, même aspect arrondi, mamelonné de certains sommets, même géologie, semblables physionomies terreuses des habitants. La parenté était si frappante qu'il devenait fastidieux d'en relever les témoignages.

L'un des voyageurs prétendait que les mêmes histoires se racontaient dans les deux pays, le soir, au coin du feu. Il avait lu les quatre volumes de *Gaspard des Montagnes*, de Pourrat, où cet écrivain profite d'une affabulation passionnante d'intérêt dramatique pour encadrer des tableaux variés, multiples de son Auvergne. Il avait lu aussi les *Contes de l'Armor et de l'Argoat*, de Le Goffic. Or, il avait été bien étonné de retrouver le même récit sous la plume du Breton et de l'Auvergnat : même jeune fille attaquée, poursuivie par un bandit, même défense héroïque, même trou du chat sous la porte ; multiples péripéties identiques, même terminaison. Une seule différence : quatre volumes chez Pourrat, douze pages chez Le Goffic. Par ailleurs, la similitude était si parfaite que le premier réflexe fut de crier au plagiat. Mais lequel avait copié l'autre ? Puis, le lecteur pensa que les deux auteurs étaient au-dessus d'un tel soupçon, que si l'un s'était inspiré de l'autre, il lui eût été facile de démarquer maints épisodes au lieu de les reproduire dans leur identité. La rencontre des deux écrivains celtes ne pouvait s'expliquer que par l'existence d'une source unique, où chacun avait puisé croyant à une eau encore vierge. Il fallait en avoir le cœur net ; le cas était intéressant ; existait-il un folklore commun aux deux branches françaises de la Celtie ? Trop tard pour enquêter près de Le Goffic. L'Académicien aux broderies de Bigouden venait de mourir.

D'Ambert, pays de Gaspard, Henri Pourrat voulut bien répondre :

Croyez-moi bien sensible à votre lettre et très intéressé par elle. J'ai écrit *Gaspard* sur un conte populaire, que m'a conté une vieille femme de village. Depuis, j'ai appris qu'il courrait aussi les veillées en Dauphiné et ailleurs. Ch. Th. Féret en Normandie a écrit *Les Chauffeurs* exactement sur les mêmes données. On me l'a signalé ailleurs encore. Vous le trouverez même dans les légendes polonaises recueillies par Mlle Strowska. J'apprends par vous que Charles Le Goffic l'a retrouvé et noté en Bretagne. Et n'est-il pas apparenté pour le moins au conte d'Ali-Baba ? Comme vous le dites très justement, le folklore est de partout. Le fonds n'est pas même commun seulement aux vieilles terres celtiques, mais je suis particulièrement heureux de cette rencontre entre Auvergne et Bretagne. Merci, Monsieur, de votre communication...

Donc, nos quatre voyageurs, cheminant par monts, bois et vallées, l'imagination aidant, se croyaient dans une autre Bretagne.

En visitant la ville de Thiers, ils eurent un rappel de Morlaix, mais en bien plus corsé. Leur intérêt surgit plus vif que jamais en voyant sur la façade d'un monument, Hôtel de Ville ou des Postes, les armes de la ville : une galère toutes voiles dehors voguait sur les flots. Un bateau à Thiers ! Mais où la mer, le lac, le fleuve ? — Qu'est-ce donc à dire ?

Un policier, qui surveillait la circulation sur la grand'route de Lyon, ne put résoudre l'énigme : « Sans doute, dit-il, la rivière qui coule au bas de la ville était autrefois plus large et profonde; il y avait peut-être un port à Thiers. »

Un marchand de couteaux nous affirma très sérieusement : « Oh ! c'est très simple : Paris est la capitale de la France, et dans ses armes on a mis un bateau avec *Fluctuat nec mergitur*. — Or Thiers est la capitale de la coutellerie....»

Un troisième habitant interrogé n'avait pas remarqué ce bateau dans les armes de sa ville.

Les Bretons s'en allèrent très intrigués : un bateau en plein Massif central ! Où trouver le mot de l'énigme ? — Leur imagination scrutait l'histoire : la guerre des Gaules, Vercingétorix, les Vénètes. Ces derniers, leurs ancêtres propres, auraient-ils tenté de remonter la Loire, l'Allier, pour venir au secours du héros de l'indépendance ?

Un de leurs compatriotes, jeune géologue imaginatif dans le genre de Pierre Termier, suggéra l'explication suivante : la Limagne était autrefois un immense lac triangulaire dont les sommets se trouvaient à Thiers, Clermont, Vichy ; à l'angle Thiers, il y avait aboutissement d'un grand fleuve, car la vallée de la Durolle en U l'implique. Thiers était peut-être un grand port de cette mer intérieure. A Clermont, il y en avait sans doute



Thiers et son église Saint-Jean en 1830.

Dessin de Bourgeois, gravé par Villeneuve.

un autre ; car une vieille et belle église y porte le nom de Notre-Dame-du-Port. Les souvenirs des temps préhistoriques demeurés dans les esprits ont suggéré ces armes de Thiers (1).

Il fut écrit à *La Chronique Médicale* (XI, 97) pour demander des lumières sur ce mystère. Une seule réponse vint, affirmant *que rien ne justifie cet emblème* (XL, 2 2). Cepen ant, l'année suivante, l'un des quatre voyageurs eut à passer de nouveau devant la belle galère thiernoise voguant sur des eaux d'un bleu trop cru. Reçu dans une famille amie de la ville, il crut trouver enfin la solution du problème. Une revue archéologique locale explique que ce bateau dans les armes de la ville est de date assez écente. Thiers, spécialisée depuis longtemps en coutellerie, exportait par voie de terre, par chariots, procédé sommaire et limitatif. Au dix-septième siècle, après l'établissement des Bourbons sur le trône d'Espagne, il n'y eut plus de Pyrénées, plus de droits de douanes surtout ; et cette suppressi n des droits de douanes pour la coutelle ie s'explique peut-être par le fait que le Bourbonnais n'est pas loin de Thiers, que la famille des Bourbons avait des intérêts très directs dans ses manufactures. Quoi qu'il en soit, l'industrie coutellière entrevit des possibilités d'extension ; et quelqu'un eut l'idée géniale d'utiliser la voie des eaux pour le transport des caisses de couteaux ; les chalands étaient chargés non à Thiers même, trop à sec, mais au Puy-Guillaume non loin de là ; ils rejoignaient l'Allier, puis la Loire ; et, de Nantes, les couteaux partaient pour les Espagnes d'Europe et d'Amérique, pour les Indes. Ce fut une ère de grande prospérité pour la ville de Thiers. Par reconnaissance, on mit un bateau dans ses armes.

C'est une explication. A son appui, les anciens de Thiers et des environs affirment qu'autrefois le régime des eaux n'était pas ce qu'il est ; les rivières étaient plus puissantes, plus réglées, navigables. Il y aurait eu perturbation et assèchement par déboisement excessif.

Notre curiosité semblait satisfaite, tristement satisfaite, car nos hypothèses, formulées ou non, étaient bien plus vivantes, plus complexes, plus riches que cette solution trop positive. Il en est souvent ainsi, hélas ! des mystères dévoilés.

Mais l'était-il ? Le sera-t-il jamais ? Le propre du blason n'est-il pas de laisser entrevoir seulement une parcelle de vérité, de permettre des sens divers, de laisser libre cours aux incursions imaginatives ?

Une lettre reçue de Syrie relance l'esquif vers des destinées lointaines, merveilleuses.

---

(1) Cet ancien lac tertiaire, disparu dans les profondeurs de la Limagne et qui continuerait à alimenter les stations thermales que l'on sait, Pierre de Nolhac ne vient-il pas justement de le faire surgir de nouveau dans un de ses *Contes Philosophiques* ?

Permets-moi d'ajouter une interprétation à l'exégèse de la galère thiernoise qui avait tant piqué ta curiosité. Celle que je t'ai donnée d'après les érudits locaux est vraiment trop simple, je veux dire simpliste. On retrouve ce motif de la galère nageant sur les flots sur les monuments de Palmyre. Là, c'est encore un peu plus fort qu'à Thiers ; car Thiers a encore la Durolle, tandis que Palmyre est en plein désert. Eh bien ! ce motif du vaisseau se trouve dans toutes sortes de monuments religieux en Orient, palmyréniens, néo-pythagoriciens, et c'est le symbole du voyage de l'âme après la mort. J'adopte cette interprétation pour la galère thiernoise ; elle me paraît plus belle et plus vraie que celle des barques descendant l'Allier pour apporter des couteaux aux Nantais ! Cette barque thiernoise est un symbole, non point néo-pythagoricien, mais celtique, et je la vois toute parente de l'auge de pierre de Saint-Tugdual. Qu'en penses-tu ?

Gabriel Bounoure, qui nous donne cette glose, doit avoir raison. Ce navire est un symbole; mais pas pythagoricien. Les écrivains grecs et romains, ayant trouvé en Gaule des idées sur l'immortalité de l'âme et sa transmigration, ont pensé que les Druides s'inspiraient de Pythagore. Il n'en était pas ainsi. Cette philosophie apparaît chez eux antérieure. Et la transmigration des âmes ne semble pas de même nature chez les Celtes que dans les mutations pythagoriciennes ; l'âme ne va pas d'un corps dans un autre corps mortel ; ce serait plutôt une croyance à une vie nouvelle assez semblable à l'existence présente, mais dans un Monde autre.

Et n'est-ce pas à d'inconscientes réminiscences ancestrales qu'il faut recourir pour expliquer la curiosité si intri uée de quatre Bretons, riverains des brumeuses côtes occidentales, devant ce navire illuminé par un beau soleil d'août dans les celtiques montagnes d'Auvergne ! N'était-ce pas là pour eux le *Navire de verre* qui un jour les mènerait au *Grand rivage* de la *Terre des Vivants* ?

LE COIN DU PÊCHEUR DE PERLES

❦ De M. J.-J Brousson, dans *La Dépêche de Toulouse*, numéro du 19 février 1934, sous le titre *Topaze fossoyeur*.

Qui paiera les réparations ? ... Sur la note, on n'a pas marqué les statues des Tuileries renversées sur les pelouses et celles de La Concorde écornif lées par les balles. Il faudra bien pourtant payer les chirurgiens qui remettront les ailes aux amours, qui guériront Spartacus de son entorse, et remettront le blair de la statue de Nantes. Cette grasse Normande *l'avait fin comme une aiguille. Présentement* la compatriote du svelte Chéron *l'a camus comme un dogue de Bordeaux.*

La Médecine des Praticiens

Les Comprimés Vichy-Etat.

Les *Comprimés Vichy-Etat* sont faits avec le sel que la Compagnie fermière extrait de ses eaux, dont la réputation est mondiale. Ils ont tous les effets de la médication alcaline.

Les *Comprimés Vichy-Etat* exercent une action remarquable sur les nutritions incomplètes ou ralenties. Ils ramènent l'assimilation générale à son degré normal. Ils désencombrent l'organisme de tous les déchets du métabolisme. Le milieu intérieur, débarrassé de tous ces rebuts qui le gênent et l'alourdissent, retrouve toute son activité, toute la vigueur de ses fonctions,

On comprend donc l'action préventive des *Comprimés Vichy-Etat* dans toutes les lithiases. Les calculs en formation sont entraînés, sous forme de poussière et de sable. Les éléments ne s'agglomèrent plus. On est ainsi délivré de ces coliques, soit hépatiques, soit néphrétiques, qui causent de si violentes douleurs et trop souvent des dégâts irréparables.

Nous nous garderons bien d'insister sur l'utilité des *Comprimés Vichy-Etat* dans les infections et les intoxications qui affectent tout l'organisme : dans le diabète, le paludisme, les congestions du foie ou des reins, les dyspepsies gastro-intestinales, qu'elles soient hyper ou hyposthéniques, les catarrhes biliaires, etc...

Nous allons nous appesantir un peu sur l'action bienfaisante des *Comprimés Vichy Etat* dans certains rhumatismes chroniques.

On sait que, d'une manière générale, le rhumatisme résulte de l'accumulation de l'acide urique et des urates insolubles dans l'économie. C'est l'uricémie. Or, le métabolisme des corps azotés est régi par le foie. C'est le foie qui favorise les combustions successives des composés azotés et qui les amène au dernier stade, l'urée. Que le foie soit insuffisant, ces transformations sont incomplètes ou inachevées. Elles s'arrêtent à l'étape acide urique et urates. L'uricémie s'installe.

Les *Comprimés Vichy-Etat*, qui maintiennent au plus haut degré l'activité hépatique, permettent aux éléments azotés de terminer leur cycle total. Grâce à eux, pas d'uricémie ; pas de rhumatisme ou de goutte chroniques.

Caricature

LES HOMÉOPATHES

de Ch. Jacque



DEUXIÈME TRAITEMENT

Similia similibus — Courbatura batonibus

— Oh ! là la !.. Oh ! là là !... qu'est-ce que signifie cette plaisanterie ?

— Parbleu, c'est bien simple. Vous avez mal aux reins ; je vais vous faire administrer une volée pendant sept minutes et demie, et après ça vous ne penserez plus à votre petite courbature primitive... Allez toujours, François... allez toujours !

 # Ephémérides 

— 1534 —

15 août. — Ignace de Loyola réunit quelques disciples français et espagnols dans une chapelle souterraine de Montmartre, à Paris, et fonde avec eux la Compagnie de Jésus.

21 août. — Mort de Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, grand maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, célèbre par sa belle défense de la ville de Rhodes, assiégée par les Turcs. Né en 1464 à Beauvais.

— 1634 —

6 août. — Naissance à Rouen de Pierre Thomas, écuyer, seigneur du Fossé, érudit, lié d'amitié avec les solitaires de Port-Royal dont il partagea les persécutions. Mort le 4 novembre 1698. On a de lui, entre autres ouvrages, plusieurs vies de saints, une *Histoire de Tertullien et d'Origène*, des *Mémoires pour servir à l'Histoire de Port-Royal* et ses propres *Mémoires* parus après sa mort.

16 août. — Naissance à Breslau de Jean Daniel Major qui, après avoir reçu le bonnet de docteur en médecine à Padoue, exerça avec éclat à Wittemberg, puis à Hambourg, enfin à Kiehl, où il fut nommé à la chaire de théorie, puis à la chaire de Botanique, en même temps que directeur du Jardin des Plantes. Ses nombreux ouvrages [*Lithologia curiosa, Historia anatomiae, Summarium medicinae biblicae Medicinae practicae tabulae*, et foule d'autres] autant que les succès de sa pratique lui firent une réputation telle qu'il fut appelé par Charles XI à Stockholm au chevet de la reine. C'est là que, tombé malade lui-même, il mourut le 3 août 1693.

18 août. — Exécution d'Urbain Grandier, curé de Saint-Pierre de Loudun, condamné à être brûlé vif pour sortilège.

31 août. — Naissance à Breslau de Paul Ammann, docteur en médecine de la faculté de Leipzig où il fut bientôt professeur de botanique, puis de physiologie. Auteur de nombreux ouvrages, en particulier : *Medicina critica sive decisoria, — Suppellex botanica. — Character plantarum. — Praxis vulnerum letalium* — Mort le 4 février 1691.

— 1734 —

6 août. — Naissance à Lyon de Barthélemi-Camille de Boissieu, fils d'un professeur agrégé au Collège des médecins de Lyon, médecin lui-même et docteur de la Faculté de Montpellier Mort à trente-six ans (décembre 1770), il est moins célèbre par les rares écrits qu'il a laissés que par le souvenir qui reste de son dévouement lors des épidémies meurtrières de Mâcon en 1762 et de Chazelle en 1769.

— 1834 —

1er août. — Mort à Canton de Robert Morrison, sinologue anglais, né à Morpath, le 5 janvier 1782.

6 août. — Naissance à Châteauroux (Indre) de l'historien musical Arthur Pougin.

7 août. — Mort de l'ingénieux inventeur Jacquard, aussi célèbre par son invention du métier à tisser qui porte son nom, que par l'hostilité qui dressa le peuple contre cette invention. Né à Lyon, le 7 juillet 1752.

20 août. — A l'Académie des sciences, Amusat préconise la torsion des artères.

23 août. — Naissance à Paris du harpiste Eugène Carillon.

Correspondance médico-littéraire

Questions.

Abou Bekr (XLI, 179). — Dans son numéro dernier, *La Chronique Médicale* fait mourir le beau-père et successeur de Mahomet le 24 juillet 634 Or, les *Ephémérides universelles* d'Edouard Monnais (in-8°, Corby, Paris, 1830, t. VIII, p. 123) donnent le 9 août 634 comme date de la mort de ce Calife. Quelle est la date exacte de la mort d'Abd el Caaba ?

Brunet (*Paris*).

Un vieux Formulaire des Hôpitaux militaires. — Le compte rendu du dernier ouvrage de M. M. Bouvet donné par *La Chronique Médicale* (XLI, 190), m'a fait lire *Le Service de Santé pendant la guerre d'Indépendance des Etats-Unis*, et j'ai pris grand intérêt à cette lecture. Il est fait mention dans cette étude d'un *Compendium Pharmaceuticum*, que Jean-François Coste écrivit ou termina à Newport pour l'usage de ses hôpitaux et qui fut publié par Henry Barber à Newport en 1780.

Or, je retrouve dans ma biliothèque un vieux Formulaire pour les Hôpitaux militaires ; mais, à l'exemplaire que je possède, manquent le titre et les pages 1 et 2. *In fine*, toutefois, je lis : *Arrêté du Conseil de Santé, le 26 frimaire de l'an 2 de la République* (16 décembre 1793). *Signés : Daignan, Bayen, Parmentier, Hego, Heurteloup, Lassis, Laurry, Pelletier, Thery, Noël, Chevalier, Dubois, Biron.*

Le nom de Coste ne figure pas sur cette liste ; au surplus, son *Compendium Pharmaceuticum* américain comportait 88 formules, tandis que mon vieux Formulaire (en français) en a 125. Et cependant, je me demande si le Formulaire des Hôpitaux militaires de 1793 ne s'est pas inspiré du *Compendium* de Coste. En effet, je lis dans l'Avertissement de mon exemplaire :

Dans tous les cas, où il sera possible de remplacer les remèdes exotiques par les indigènes, les Officiers de Santé sont invités à les préférer, en attendant que la Médecine française, devenue plus simple et plus sage, s'affranchisse tout à fait du tribut qu'elle paie encore à l'étranger.

C'était là une pensée si chère à Coste et qu'il a si souvent défendue que la question se pose de savoir si, malgré l'absence de son nom sur l'exemplaire que je possède (mais qui est peut-être sur les pages absentes), Coste n'a pas contribué pour bonne part à la rédaction du Formulaire des Hôpitaux militaires arrêté par le Conseil de Santé du 26 frimaire an II de la République.

Blaisot (*Toulouse*).

Réponses.

La Guerre des Médecins (xxxvii, 262). — Lorsque, dans sa rubrique des Médecins-Poètes, *La Chronique Médicale* a signalé *La Guerre des médecins*, poème en quatre chants par un malade (Paris, chez les Marchands de nouveautés, mars 1829), le chroniqueur de la revue ajoutait ;

L'anonyme *malade*, qui se dit l'auteur de cette plaquette in-12 de soixante pages, imprimée chez F. Baudry à Rouen, semble en réalité, avoir été un médecin ; et pour préciser, on peut avec vraisemblance attribuer le poème (!) au docteur Huet, du Havre.

Or, voici ce que je trouve dans le dernier catalogue paru de la *Librairie André l'oursin* et C°, à Paris (catalogue n° 86 mars 1934) :

Huet, médecin de marine au Havre. La Guerre des Medecins, poème en quatre chants par un malade, P. ; 1829 in-12 (Prix : 24 fr.). — 56 pages. Petit livre rare qui a échappé à Frère et à Ou sel.

Nous trouvons là : une autre date que celle indiquée par *La Chronique Médicale* ; l'indication que la plaquette est une rareté bibliographique ; et surtout la transformation du doute de *La Chronique Médicale*, quant à l'auteur du poème, en une certitude : cet auteur est bien Huet, et cet Huet fut *médecin de marine* au Havre.

Guilbert (*Paris*).

Le professeur F... de Montpellier (xli, 154). — La citation des *Voyages en France et en Italie* de Tobie G. Smollett donnée par M. J.-D. Rolleston étant incomplète, il est impossible de savoir si la lettre du 12 mars 1763 parle d'un médecin de la Faculté de Montpellier occupant une chaire à cette date, ou d'un de ses immédiats prédécesseurs, dont le nom et la réputation n'étaient pas encore oubliés Le détail a ici quelque importance.

Peu avant 1763, l'Ecole de Montpellier compta parmi ses maîtres un médecin dont le nom commence par F : Gérard Fitz-Gérald Celui ci, né à Limeric, en Irlande, était venu prendre le bonnet de docteur à Montpellier en 1719 ; puis, il y avait été nommé professeur en survivance à Pierre Chirac en 1726. Comme il mourut en 1748, après Chirac, il fut donc professeur en titre (Voir J. Astruc, *Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier*, in-4°, Cavelier, Paris, 1767, p. 288). S'il fut un professeur d'une exactitude qui laissa tant à désirer qu'il s'attira une admonestation du chancelier d'Aguesseau, le 12 août 1738 (Voir A. Germain, *L'Ecole de Médecine de Montpellier*, in-4°, Martel, Montpellier, 1880, pp 104-105 ; si, parmi les ouvrages qu'il a laissés, un *De Catameniis*, un *De Visu*, un *De carie ossium* ont peu de rapports avec les maladies vénériennes, il est possible qu'il

en soit d'autre manière de son *Tractatus pathologicus de affectibus faeminarum praeternaturalibus*. qui parut en in-12, à Paris, en 1754, c'est-à-dire après sa mort (Voir N.-F-J. Eloy, *Dictionnaire historique de la médecine*. 4 vol. in-4°, Hoyois, Mons, 1778, t II, p. 237). N'ayant pas cet ouvrage entre les mains, il m'est toutefois impossible de rien affirmer.

A défaut de Fitz Gérald et, cette fois, pour 1763, nous avons Antoine Fizes (1690-1765). A la date où Tobie G. Smollett écrivait la lettre citée par M.J.D. Rolleston, Fizes était revenu de Paris, ayant renoncé à ses fonctions de premier médecin du duc d'Orléans, et avait repris à Montpellier ses fonctions de professeur. Toutefois, les ouvrages qu'il a laissés : *De hominis liene sano* ; *De naturali secretione bilis in jecore* ; *Specimen de suppuratione in partibus mollibus* ; *Partium corporis humani solidarum Conspectus anatomico mechanicus* ; *De Cataracta* ; *Universae physiologiae Conspectus* ; *De tumoribus in genere* ; *Tractatus de febribus*, et *Questio de hominis generatione*, ne témoignent pas qu'Antoine Fizes ait porté un intérêt particulier à la vénéréologie ; mais on ne peut pas s'en tenir à cette présomption négative. D'autres conduisent à conclure en sens opposé.

D'une part, en effet, il faut se souvenir que Fizes avait une très grosse clientèle et on lui a même reproché certains procédés de rabattage un peu excessifs pour amener des clients dans son cabinet. Dans le nombre, il y eut d'autant plus certainement beaucoup de syphilitiques que Montpellier était alors célèbre, surtout depuis Chicoyneau (1718), pour une méthode de traitement mercuriel atténuée et évitant la salivation poursuivie ailleurs. C'est la méthode dite *Méthode de Montpellier*.

D autre part, dans la première chaire qu'avait occupée Fizes, il avait succédé en 1732 à Deidier. Or, un des principaux titres médicaux de Deidier au souvenir des historiens de la syphilis est qu'il fut un des plus illustres défenseurs de la théorie parasitaire de la vérole (Cf. Ed. Jeanselme, *Traité de la Syphilis*, Doin, Paris, 1931, t. I, p. 236). Il est donc tout à fait vraisemblable que Fizes, succédant à Deidier, se soit occupé de la maladie qui avait contribué à la célébrité de son prédécesseur.

A la vérité je n'apporte en réponse à la question posée que des hypothèses ; mais la plus belle fille du monde...

Blaisot (*Toulouse*).

Vers rétrogrades (XLI, 70, 72) — Parmi les vers latins cités par *La Chronique Médicale*, il en est deux qui ont été séparés et doivent être réunis ; ils constituent le *distichum diabolicum*, dont il convient aussi de rétablir la ponctuation.

Signa te, signa, temere me tangis et angis ;
Roma tibi subito motibus ibit, amor.

D'après l'interprétation qui me fut donnée autrefois, par mon professeur de rhétorique, je crois, il s'agit d'un moine qui désirait ardemment aller à Rome. Il fait un pacte avec le diable qui le prend sur son dos, et, en volant, l'emporte à Rome par la voie des airs. Mais le moine pris de peur fait des signes de croix et se cramponne au cou du diable qu'il étrangle. Celui-ci se plaint par le distique ci-dessus qui se traduit : « Signe-toi, signe-toi, en vain tu me presses et tu m'étrangles ; — Rome, ton amour, viendra bientôt à toi grâce à mes mouvements. »

Je conviens que c'est un peu tiré par les cheveux.

Pr W. DUBREUILH (*Bordeaux*).

Autre réponse. — Il me revient à la mémoire un vers latin curieux, que je ne résiste pas au désir de vous communiquer :

Arca, serenum me gere regem munere sacra.

Mon professeur attribuait ce vers à Plaute ; mais j'indique cette source sous toutes réserves parce que je n'ai pas retrouvé ce texte dans le vieux comique, même en m'aidant du *Lexicon Plautinum* de Philippe Paré (in-8º, Esther Rosa, Hanovre, 2e édition, 1634).

Puisque, à cette occasion, nous réveillons des souvenirs de collège, permettez moi de rappeler un vers que malicieusement nous attribuions à Ovide et auquel nous imaginions cette signification : *C'est un frêle nouveau-né, mais déjà des chants de lamentations funèbres !*

Muscatus natus, sed cantus, funera vota.

A la vérité, Ovide n'aurait pas imaginé un *muscatus* pareil ; mais le mot était nécessaire à notre amusement : car on coupait arbitrairement ensuite le vers pour le traduire mot à mot :

Musca — tus — natus — sed — cantus — funera — vota
mouche ton nez mais — chant mort — vœux.

Pardonnez-moi. A évoquer ces souvenirs, il me semble avoir quarante ans de moins.

Dr CESAR (*Culoz*).

Autre réponse. — A Chatillon d'Azergues, près de Lyon, est un vieux et curieux château, dont la chapelle a un bénitier moderne, porté sur une colonnette. M. Vachez, avocat et membre de la *Société archéologique de Lyon*, publiant, en 1883, une monographie sur ce château et sa chapelle, écrivit ces lignes :

Autour de la cuve, polygonale, entre l'*alpha* et l'*omega* et le monogramme du Christ, est l'inscription grecque suivante, qu'on lisait autrefois sur le bénitier de Sainte-Sophie de Constantinople et qui est curieuse, en ce que la lecture en est la même dans les deux sens :

ΝΙΨΟΝΑΝΟΜΗΜΑΤΑΜΗΜΟΝΑΝΟΨΙΝ

Ce qui signifie : Lave tes péchés et non pas seulement ton visage.

M. Vachez ajoute :

Il y avait autrefois, devant la porte et à l'extérieur des églises, des fontaines où les fidèles, dans une intention symbolique, se lavaient le visage et les mains.

Pour retrouver le sens de cette inscription, il faut la décomposer : Νίψον ἀνομήματα μὴ μόναν ὄψιν . — Mon beau-père, M. Quatrevaulx, savant linguiste et helléniste, nota en face de ce texte : « Si ce dodécasyllabe était un vers, ce serait le plus beau spécimen connu du vers dit palindrome ou rétrograde. Mais ce n'est pas un vers ; car aucune scansion n'est possible » (1).

Dr Chapotot (*Lyon*).

Autre réponse. — Le plus célèbre des « palindromes » est le vers choliambique inscrit jadis sur le bénitier de Sainte-Sophie à Constantinople et qui a été reproduit dans plusieurs églises modernes. On peut donner de ce vers grec les deux traductions latines suivantes :

a) *Delicta mundes nec faciem tantum luas.*
b) *Ablue peccata non solam faciem.*

On pourrait fournir maints autres exemples de palindromes. En voici un en latin : *Subi dura a radibus.*

En anglais, les mots *Madam,* — *Eve,* — *Hannah,* — *Level,* — *Tenet* sont réversibles. La phrase suivante l'est aussi : *No it is opposition.*

Les vers anaclytiques peuvent se lire à rebours en les lisant mot à mot. Voir un exemple dans le *Dictionnaire Larousse* au mot Palindrome.

Dr Waquet (*Lorient*).

---

(1) L'inscription grecque de Constantinople nous a été également signalée par MM. les docteurs G. Dacheux (Elbeuf), Ch. Achard (Versailles), que nous remercions de leur aimable communication [N. D. L. R.]

Autre réponse. — Les vers rétrogrades, palindromes ou anacycliques, et qu'on appelle aussi des boustrophédons, sont assez connus. En voici un exemple :

Mitis ero, retine leniter ore situm.

De même les deux vers suivants qui, dit-on, ont servi d'épitaphe à Henri IV :

Arca, serenum me gere regem, munere sacra,
Solem, aulas, animos, omina salva, melos.

Dr J. Offner (*Grenoble*).

Autre réponse. — Les vers palindromes, cancrins ou rétrogrades sont une bien vieille chose, s'il est vrai que le poète grec Sotadès les ait inventés au IIIe siècle avant Jésus-Christ. On connaît cependant peu de vers rétrogrades en grec et le plus connu est celui de Sainte-Sophie reproduit maintes fois. En revanche, ils sont nombreux en latin et furent surtout composés au moyen âge.

Les exemples qu'on cite d'ordinaire se rapportent tous à des vers qui se trouvent les mêmes qu'on les lise *lettre à lettre* de gauche à droite ou de droite à gauche. Mais il est encore de ces vers qui sont rétrogrades non plus lettre à lettre mais *mot à mot*. Ainsi le distique de Sidoine Apollinaire, à propos d'un ruisseau grossi par un orage :

Praecipiti modo quod decurrit tramite flumen,
Tempore consumptum jam cito deficiet.

qui devient, en rétrogradant :

Deficiet cito jam consumptum tempore, flumen
Tramite decurrit quod modo praecipiti.

Ici le distique retourné conserve son rythme. Il en est d'autre où la rétrogradation change le rythme et même fournit un sens opposé au premier. Ainsi le distique suivant, attribué à Politien, qui met en scène Abel et Caïn parlant de leurs sacrifices :

Abel

Sacrum pingue dabo, non macrum sacrificabo.

Caïn

Sacrificabo macrum, non dabo pingue sacrum.

De même, au temps des luttes religieuses des catholiques et des protestants, un mauvais hexamètre faisait dire au catholique :

Patrum dicta probo, nec sacris belligerabo.

A quoi le protestant répondait par le pentamètre rétrograde :

Belligerabo sacris, nec probo dicta patrum.

Les rétrogrades par lettres sont très rares en français, et Pasquier en a cité cet exemple attribué au poète Favereau :

L'âme des uns jamais n'use de mal.

En revanche, les rétrogrades par mots se trouvent assez souvent dans notre vieille littérature. Ainsi dans Christine de Pisan :

Douceur, bonté, gentillesse,
Noblesse, beauté, grant honnour,
Valour, maintien et sagesse,
Humblesse en doux plaisant atour,
Conforteresse en savour,
Deuil angoisseux et secourable,
Accueil bel et agréable.

En retournant chaque vers mot pour mot on a :

Gentillesse, bonté, douçour.
Honnour, grant beauté, noblesse, etc.

Au XIIIe siècle, Baudoin (ou Baudouin) de Condé a fait en vers rétrogrades par mots toute une chanson dont voici un des tercets :

Mours courtoises veult maintenir,
Gracieuse ordre fait tenir.
Glorieuse vie est amours.

Au XVe siècle, Jean Meschinot aurait écrit de même une *Oraison* de huit lignes ; mais je n'en connais pas le texte.

Remi Belleau avait commis trois sonnets dans ce genre, qu'il a ensuite supprimés de ses œuvres, mais dont E. Pasquier a conservé deux vers :

Avoir tu veux bien souverain,
Savoir, vertu, châteaux, corps sain :

qui donnent dans l'ordre inverse :

Corps sain, châteaux, vertu, savoir,
Souverain bien veux-tu avoir ?

Pasquier lui-même avait ainsi composé un huitain dont voici les quatre premiers vers :

Ton ris, non ton caquet, ta beauté, non ton fard,
Ton œil, non ton venin, ta faveur, non tes lacs,
Ton accueil, non ton art, tes traits, non tes appas,
Surpris et navré m'ont le cœur de part en part.

dont le sens est changé quand on les lit à rebours :

De part en part le cœur m'ont navré et surpris
Tes appas, non tes traits, ton art, non ton accueil,
Tes lacs, non ta faveur, ton venin, non ton œil,
Ton fard, non ta beauté, ton caquet, non ton ris.

Bien davantage encore est transformé le sens des vers en les retournant dans un exemple de Tabourot.

Bien fait, non dol, los, non faveur
T'a fait gagner très grand honneur.

C'est, en effet, un sens tout juste contraire que donne :

Honneur très grand gagner t'a fait.
Faveur, non los, dol, non bien fait.

Sur la question, on pourra consulter les *Curiosités littéraires* de Lud. Lalanne (in-12, Paulin, Paris, 1855) et le *Traité de versification française* de L. Quicherat (in-8°, Hachette, Paris, 1850).

STEIGE (*Coulommiers*).

Autre réponse. — Lorsque j'ai visité Sainte-Sophie, en 1931, des renseignements recueillis sur place, s'accordant du reste avec ce que j'avais lu dans les livres avant mon voyage, m'apprirent qu'au temps de la splendeur de Sainte-Sophie, il y avait là un vaisseau de marbre, destiné au lavage des mains et du visage et portant l'inscription rétrograde célèbre : Νίψον ἀνομήματα μὴ μόναν ὄψιν. Mais ce vaisseau a disparu. Sainte-Sophie n'est d'ailleurs plus une église depuis le passage de Mahomet, mais une mosquée. Les objets religieux d'autrefois ne sont plus, et les anges mêmes, en relief sur la voûte, ont disparu sous un enduit.

En revanche, j'ai retrouvé et copié l'inscription sur une fontaine qui se trouve dans la cour de l'église grecque de la Trinité à Péra, faubourg d'Istamboul. Ceci fournit une confirmation à ce qu'a écrit M. le Dr Chapotot, d'après Vaquez, à savoir qu'il y avait autrefois à l'extérieur des églises des fontaines où les fidèles, dans une intention symbolique, se lavaient le visage et les mains.

Dr FRUITIER (*Fontainebleau*).

Lugdunum (XLI, 40, 42, 43, 44). — Dans sa note récente, M. Brisset rappelait les difficultés des étymologies et sa conclusion ressemblait au *Que sais-je ?* désabusé de Montaigne. Comme pour lui donner raison, un hasard de lecture vient de me fournir une nouvelle étymologie du mot *Lugdunum*, que M. Brisset ne semble pas avoir connue et qui met le dieu Lug hors de cause. Elle explique du même coup, qu'on puisse rencontrer des *Lugdunum* un peu de tous côtés... si elle est juste.

Donc, en 1855, un professeur à l'université de Gand, M. H. G. Moke publiait en in-8° chez A. Durand, à Paris, *La Belgique ancienne et ses origines gauloises, germaniques et franques*. Et voici quelques passages que j'ai trouvés là à propos des Gaëls ou Celtes, de qui venait le nom de Gaule, passages se rapportant à notre sujet

Page 38. — Il suffit de jeter les yeux sur les cartes du monde ancien pour y reconnaître en Gaule, dans la Grande-Bretagne, en Espagne et en Italie un certain nombre de villes galliques désignées partout par les mêmes noms ou du moins par des noms composés des mêmes éléments.... Les terminaisons en *durum*, en *dunum*, en *briga*, en *magus*, les mots *lug* et *acum* se répètent dans chaque région.... . Tous ces mots antiques appartiennent à des racines teutonnes. *Briga* signifie pont ; *sego*, victoire ; *ebor*, sanglier ; *lanum*, bourg ; *durum*, passage ; *novio*, neuf ; *medio*, central ; *acum*, haie ; *lugo*, enceinte ; *dunum*, ville et enclos ; *magus*, fort.

Page 39 (note 2). — Les Celtistes réclament le mot *dunum*, qu'ils dérivent de *dun*, montagne et forteresse.... *Lug* est une expression qui s'était conservée dans le seul dialecte du pays de Cornouailles, pour désigner une tour ; mais elle ne se rapporte à aucun autre terme du même idiome, tandis que les langues germaniques nous offrent toute une famille de mots de cette souche, *lukke*, *lucan*, enfermer ; *luca*, une ville ou un enclos ; *locken*, enclore, etc.

Page 40. — Si nous laissons parler celles de ces expressions qui se répètent le plus souvent, nous y reconnaîtrons le Pont de la victoire (*Segobriga*), l'Enclos du sanglier (*Eboracum*), le Bourg du milieu (*Mediolanum*), le Château neuf (*Noviomagus*), l'Enceinte close (*Lugdunum*).

Je rapporte ces textes sans aucune garantie quant à leur valeur propre. D'une part, M. H. G. Moke défendait l'idée que Wallons et Flamands ne sont qu'un seul peuple de même origine, malgré la différence actuelle des langues, et ce souci d'ordre politique peut conduire de la meilleure foi du monde à des interprétations linguistiques particulières. Par exemple, dans une petite brochure publiée à Bruxelles en 1842, M. de Foere disait sans rire : « Mon opinion sur l'orthographe est une opinion politique. » D'autre part, d'autres celtistes traduisent *lugo* autrement que M. H. G. Moke. M. Georges Touflet, par exemple, dans son *Onomastique de la Gaule sceltane* (Caesar) (in-8°, L. Deshays, Rouen, 1884), écrivait à propos d'un chef breton, Lugotorix, fait prisonnier par les soldats de César. *Rix est le substantif qui indique le rikhart, le fort* (p. 390). — *To est le pluriel gaulois, — Le lugo est l'eau de Lugo-dunum, Lyon. — Lugotorick est donc le rike des eaux* (p. 301). Lugo, pour M. G. Touflet, est donc l'eau.

Ici, l'eau ; là, l'enceinte ; je suis incapable de décider. Un détail seulement me gêne dans l'interprétation de M. H. G. Moke ; il est que, pour lui, à la page 38, *lugo* est enceinte et *dunum* ville et enclos ; et qu'à la page suivante, c'est *luca* germanique, de même souche que *lugo*, qui signifie ville ou enclos et non plus *dunum*. Quoi qu'il en soit, le dieu Lug est, à ce coup, hors de cause.

Otarro (*Bruxelles*).

Le mot de Gui de Chauliac (xli, p. 68). — Cette figure de style : *l'enfant grimpé sur les épaules du géant*, était courante au moyen âge et a été souvent exprimée ; on l'attribuait à un scholiaste anonyme de Chartres du xiie siècle.

Pr Paul Noury (*Rouen*).

L'Eau de mélisse des Carmes (xl, 299). — M. L. Neuray a opposé l'opinion de Dumonchaux (*Anecdotes de Médecine*, 1766) qui attribuait l'invention de l'eau de mélisse à Homberg, et l'opinion de Dorvault (*L'Officine*) qui fait mérite de la formule au Père Damien. Contre Dumonchaux, notre distingué confrère belge faisait état d'une erreur manifeste de date. Un autre médecin belge tranche aujourd'hui le débat. Dans son ouvrage récent *Quelques aspects de l'art pharmaceutique et du médicament à travers les âges* (in-8°, Masson, Paris, 1933), M. F. Sternon écrit, en effet :

Page 181. — En 1610, les Carmes déchaussés de la Nouvelle Réforme, qui avaient fondé une maison mère rue de Vaugirard, à Paris, reçoivent du Père Damiens le secret de la composition de cette préparation. Les *Frères barrés* ainsi surnommés à cause de la singularité de leur accoutrement, créèrent, pour l'exploitation de ladite Eau, une apothicairerie dans leur convent proche le palais du Luxembourg.

Leurs jardins, si on en croit un auteur du temps, mesuraient 42 arpents. Ils assuraient, sans le moindre souci de la vérité, en retirer la totalité des plantes devant servir à leurs préparations ; mais A. Sorel a exhumé des Archives de l'Hôtel de Ville de Paris une facture de l'herboriste Bourlier pour une fourniture importante de plantes médicinales.

Nous savons que c'est le jour de la Pentecôte, en 1611, que pour la première fois, fut fabriquée et vendue ladite *Eau de mélisse* dans le monastère Saint-Joseph des Carmes déchaux.

Pour le débat ouvert dans *La Chronique Médicale*, il n'est pas utile de pousser plus loin la citation ; mais qui voudra avoir des détails sur l'histoire de l'Eau des Carmes lira avec profit et plaisir les pages que M. F. Sternon a consacrées à ce sujet.

F. Delassus (*Toulouse*).

Chronique Bibliographique

Pr Arturo Castiglioni. — **Incantesimo e Magia**, un vol. in-8°, Mondadori, Milan, 1934. (*Prix : 30 lires.*)

Une étude sur la Magie pique toujours la curiosité et, toujours aussi, un ouvrage de M. A. Castiglioni est bien accueilli. Lorsque les deux attraits se rencontrent, il convient d'attirer l'attention des médecins français qui comprennent la langue italienne, sur l'heureuse fortune qui leur échoit. En vérité, elle est ici totale, car, d'une part, s'il existe sur la magie toute une littérature populaire d'attrape nigauds. les études sérieuses sont rares et celle-ci est parfaite ; d'autre part, la magie est de plus de valeur et d'un intérêt plus grand que communément on ne croit. Sur ce point dernier, qu'un médecin de culture aussi riche et d'esprit aussi réfléchi que M. A. Castiglioni ait consacré presque cinq cents pages à pareille étude, est la meilleure preuve de son importance.

Après un exposé de l'âme du primitif et de ses conceptions sur la vie et sur la mort, dont la magie est sortie, l'Auteur étudie tour à tour l'évocation, la divination, les enchanteurs et leur milieu, les moyens magiques (amulettes, talismans, fétiches, d'une part, formules, rites et symboles de l'autre), enfin les sociétés secrètes magiques et leurs lois.

Ces points connus, nous abordons l'histoire. L'Inde, Babylone, l'Egypte, la Judée, l'Amérique précolombienne, la Chine et l'Italie antiques fournissent à autant de chapitres, que d'autres chapitres compléteront peut-être un jour sur la magie celtique, germaine et scandinave primitive. Rien n'est plus agréable à lire ni plus instructif que ces pages sur un lointain passé dont les temps modernes, quoiqu'ils prétendent, n'ont pas fait table rase.

Ceux-ci fournissent de remarquables détails sur la magie et le mysticisme, le satanisme et la sorcellerie, la science occulte (astrologie et alchimie) et la magie naturelle, qui marquent la décadence de la magie pure avec la renaissance de l'esprit scientifique. Décadence seulement, non point disparition, car la magie ne meurt pas, mais renaît sans cesse sous des formes nouvelles, de nos jours sous celles de la divination et du spiritisme.

Tout particulièrement, un chapitre arrête, il va sans dire, les médecins : celui de la thérapeutique magique. Il a vingt pages à peine et il est pourtant merveilleusement rempli avec ses notes sur la valeur de la suggestion individuelle et collective, sur les aventuriers de la médecine, sur les magnétiseurs et sur la foi qui guérit.

Voici donc une histoire fort bien venue de cette magie qui a accompagné l'humanité pas à pas au cours de son évolution et qui

la suit encore, identique aujourd'hui à ce qu'elle fut hier dans son essence, et seulement modifiée dans ses formes et dans ses aspects. Par là, une telle œuvre est d'un intérêt qui dépasse celui de la curiosité pure, car elle nous découvre l'histoire de l'humanité dans l'histoire des souffrances de cette dernière, de ses luttes et des courants d'idées qui, au cours des âges, ont déterminé les événements. C'est assez pour justifier cette conclusion de M A. Castiglioni que *la concezione scientifica modernissima è un ritorno o un richiamo a una primitiva e antichissima concezione magica, inquantoché essa afferma, come l'antichissima legge delle appartenenze, il vincolo indissoluble che lega tutti gli organismi al cosmo e la universalità delle leggi che lo regolano.*

Matériellement, le volume, imprimé en beaux caractères sur beau papier, est présenté de l'élégante manière qui est celle des éditeurs italiens, quand il leur plaît. Soixante-quinze hors-texte, choisis et bien venus, l'illustrent pour l'éclaircissement du texte et l'agrément du lecteur.

Maurice Reclus. — **Emile de Girardin**, un vol. in-8° de la collection *Figures du Passé*, Hachette, Paris, 1934. (*Prix : 25 francs.*)

Cette biographie critique de l'homme extraordinaire que fut Emile de Girardin montre en lui l'homme, le journaliste et le politique sous la franche lumière de l'histoire, c'est-à-dire d'une histoire consciencieuse, documentée et impartiale.

Toute la vie d'Emile de Girardin passe ainsi sous nos yeux, de sa naissance adultérine à la conquête de son nom ; de ses débuts dans la vie parisienne jusqu'à son duel avec Armand Carrel, qui apparaît tout autre dans ces pages qu'on ne l'aperçut au temps où il eut lieu et que certains le décrivent encore ; de sa création de *La Presse* à celle de tant d'autres revues de buts, de rédacteurs et de public si différents ; des grandes luttes de sa maturité aux dernières batailles du vieillard. Ce tableau, si varié et si vivant, est en même temps celui d'une époque fertile en événements de toutes sortes et, du même coup, une page de notre histoire.

Si on veut bien se souvenir que seules son énergie, sa ténacité et son intelligence élevèrent ce bâtard à la situation la plus haute, que ce journaliste a contribué, il y a près de cent ans, à déchaîner la force immense qu'est aujourd'hui la presse, que ce politique enfin sema des idées, certes trop neuves pour qu'il les pût voir lui-même mûrir, mais que les ans n'ont pas toutes étouffées, on se rend compte qu'il marqua son siècle d'une empreinte profonde et telle qu'à la négliger, on risquerait fort de ne rien comprendre au nôtre.

N'y eût-il que cela, l'œuvre nouvelle de M. M. Reclus, journaliste lui-même et historien réputé, serait à lire ; mais l'esprit brillant de l'auteur et la sûreté de ses informations y ajoutent le charme de la lecture et la joie de la vérité.

Jean Jolidon. — **Un Alsacien avec les corsaires du Kaiser**, un vol. in-16, Hachette, Paris, 1934. (*Prix : 12 francs.*)

Sous forme d'un récit écrit jour par jour, en un cahier de route, cette « chose vue » nous fait assister à l'angoissante épopée d'un Alsacien incorporé à la marine allemande, dès le début des hostilités. On trouve là une curieuse observation des gens et des événements, et une description des sous-marins, de leur vie, de leur équipage, de leur action. On apprend comment un navire marchand est secrètement armé dans l'arsenal, muni de canons et d'un équipage de guerre ; le tout bien camouflé. C'est ainsi que le *Vienna* va au loin, porter des mines, distribuées par des marins portant l'uniforme du commerce. La sinistre mission s'accomplit, et les corsaires sèment la mort. Le drame est, à certains moments, intense ; et l'émotion, renouvelée par des récits que l'on voudrait légendaires, est extrême. Le tout est écrit avec la froideur d'un observateur et l'exactitude d un témoin. Les requins humains font la chasse. L'odieuse tragédie ne cesse qu'avec la libération et le retour au pays natal, où l'Alsacien peut, avec joie, crier : « Vive la France! ».

Les drames de la guerre sur mer ne sont pas tout le livre de M. Jolidon, c'est aussi un document émouvant et d'une grande valeur psychologique sur l'âme alsacienne (*Georges Petit*)

F. Alengry. — **Psychologie descriptive et appliquée**, un vol. in-8°, Librairie d éducation nationale, Paris, 1934.

Cet ouvrage est consacré à l'étude du cœur et de l'esprit humain en fonction de leurs relations avec la biologie générale, la médecine et la pathologie. N'est-ce pas Descartes qui écrivait : *Le rapport du physique et du moral est si intime que c'est à la médecine qu'il faut demander la solution des problèmes qui intéressent le plus la grandeur et le bonheur de l'humanité.* — Si on réfléchit, d'autre part, que l'étude de l'individu conditionne l'étude de la famille et postule, nécessairement, l'étude de la société, on aperçoit le grand intérêt d'un pareil ouvrage.

Exposer clairement ce qu'est l'âme de l'enfant, champ clos d'un drame de conscience émouvant et douloureux entre l'instinct et la volonté ; — énoncer la nécessité, plus impérieuse que jamais, d'orienter l'éducation sociale vers la pratique du devoir placé au-dessus du droit ; — opposer l'idéalisme lumineux de la tradition française au matérialisme et au déterminisme trouble et inquiétant de Freud et de son école ; — affirmer enfin comme base fondamentale de l'éducation, l'association de la famille et de l'éducateur auxquels nous joindrons le médecin. — Telles sont les grandes idées que le Recteur de l'Université de Besançon soumet à notre jugement et propose à nos réflexions — et ce livre est un acte. (*Dr Molinéry*).

G. Parturier et G. Blaque. — **Précis de Phytothérapie hépato-biliaire**, un vol. in-16, Vigot, Paris, 1934. (*Prix : 20 francs.*)

Ce *Précis de Phytothérapie* spéciale comprend trois parties. La première, de thérapeutique clinique, envisage l'organisation du traitement phytothérapique dans les différents aspects des grands syndromes hépato-biliaires. — La deuxième est l'étude successive, en ordre alphabétique, des plantes utilisables pour ce traitement. — La troisième consiste simplement en un tableau alphabétique des indications cliniques avec, en regard, les plantes qui leur correspondent.

Surtout destinée aux médecins praticiens, l'œuvre est écrite d'un point de vue pratique ; elle est claire et bien ordonnée ; elle est précieuse, encore qu'elle n'ait pas évité partout cette lacune de presque tous les traités de phytothérapie qui est, tout en indiquant les quantités de plantes propres à infusions, décoctions ou macérations, d'omettre de dire quelles quantités de ces préparations diverses doivent être administrées. Pour le sureau, par exemple, on nous dit fort bien de conseiller avant les quatre repas 200 à 300 grammes d'une infusion de fleurs à 5 pour 1.000 ; mais quand vous lisez ailleurs que *les infusions de décoctions à 10 pour 1.000 de cônes de houblon peuvent être employées comme tonique amer*, sans compter que ces *infusions de décoctions* sont mystérieuses, le poids de tisane par prise, le nombre de ces prises et leur moment optimum restent indéterminés pour vous

Certes, ces omissions légères n'arrêtent pas longtemps le praticien qui veut prendre la peine de bien prescrire, et son expérience personnelle a vite fait d'y suppléer. Aussi, le mérite du précis de M. Parturier n'en est-il que très peu diminué, et ce mérite est très grand. Il est tel qu'il est permis de dire que cet ouvrage n'est pas seulement à lire, mais encore qu'il est appelé à devenir pour le praticien sérieux et réfléchi une manière de livre de chevet. Son importance dépasse du reste, et de beaucoup, la pathologie spéciale du foie, car l'œuvre fait, à sa manière, une petite révolution. A l'opposé de notre tendance actuelle de prescrire des spécialités nouvelles, que nous ne connaissons guère que par l'enseignement de notices publicitaires, elle nous invite à apprendre les vertus thérapeutiques des remèdes que nous employons, ici, en particulier, les propriétés des plantes médicinales ; elle nous ramène à cette thérapeutique réfléchie, qui, tout empirique qu'elle soit, reste à ce point active et bienfaisante que l'Auteur a pu écrire qu'il lui doit *ses plus grands succès thérapeutiques*.

Le Gérant : R. Delisle.

Paris-Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie — 1934.

41e ANNÉE N° 9 1er SEPTEMBRE 1934



Un médecin breton d'autrefois

LOUIS-AUGUSTE MARESCHAL

éditeur, poéte, journaliste et archiviste

Par le Dr Robert CORNILLEAU

Heureuses bibliothèques de campagne, que de richesses vous cachez dans vos rayons inexplorés ! Est-il distraction plus agréable, par un jour pluvieux de vacances, que de fureter parmi vos livres ? C'est ainsi que j'ai eu plaisir à refaire connaissance avec un confrère bien oublié, bien méconnu, sinon totalement inconnu, Louis-Auguste MARESCHAL, né à Lamballe en 1772, et qui, après avoir été médecin, éditeur, poète, journaliste, mourut archiviste des Côtes-du-Nord, à Saint-Brieuc, en 1843. Aux *Archives* de ce département, on n'a d'ailleurs conservé aucune trace du séjour de Mareschal.

Son père, Marie-Auguste Mareschal, né à Plancoët en 1739, avait lui-même fait gémir les presses. Il est l'auteur de plusieurs poèmes et d'une *Armorique littéraire ou Notices sur les personnages de la ci-devant province de Bretagne qui se sont fait connaître par quelques écrits, suivies de notices biographiques*, ouvrage édité à Lamballe en 1795.

Louis-Auguste Mareschal fut élevé au Collège de Saint-Brieuc. Puis, il vint étudier la médecine à Paris. D'après une

notice insérée dans la *Bibliographie bretonne* de Lerol (1852), il aurait été reçu docteur en médecine en 1792. Mareschal aura sans doute fait partie d'une des dernières promotions de docteurs de l'ancienne Faculté de Paris avant que le décret de la Convention du 25 septembre 1793 ne supprimât le titre de docteur et les Facultés de l'ancien régime pour instituer les trois Ecoles de santé de Paris, Strasbourg et Montpellier. Il fut ensuite nommé chirurgien-major de la 101e demi-brigade et, en cette qualité, il suivit les armées pendant plus de deux ans. En 1796, il vint exercer la médecine à Quimperlé, où il épousa une demoiselle Lemoine. Devenu veuf, il se remaria en 1808 avec une demoiselle Gesnouin. Puis, il s'établit médecin à Pont-l'Abbé, où il résida jusqu'en 1815. Sa participation aux événements politiques l'obligea à quitter ce dernier poste, et nous retrouvons le médecin breton en 1819 à Saint-Brieuc, en 1830 à Paris, en 1836 à Poitiers, et finalement à Saint-Brieuc.

C'était un personnage curieux que ce Louis-Auguste Mareschal et qui mériterait une étude complète. Il appartenait à la génération des médecins philosophes de l'époque révolutionnaire et fut président de la Société épicurienne du Finistère. La *Muse bretonne*, recueil poétique publié à Brest de 1809 à 1811, le comptait parmi ses collaborateurs les plus abondants.

Mareschal est l'auteur d'une traduction libre des *Animaux parlants*, épopée allégorique et satirique de Canti. Il a laissé plusieurs manuscrits, notamment une traduction de l'*Enéide* en vers burlesques, imitée de Scarron, et un recueil d'épigrammes intitulé l'*Oreiller d'épines*. De 1819 à 1821, il fut rédacteur de la *Boussole*, journal politique, et de 1823 à 1829, il collabora au *Spectateur militaire*.

C'est durant son séjour en Basse-Bretagne qu'il connut à Quimper un jeune peintre, Olivier Perrin, chassé de Paris par la Terreur. Originaire de Rostrenen, Olivier Perrin avait été l'élève de Doyen, l'ami et l'émule de Gérard, de Gros et d'Isabey. A Quimper, il trouva d'abord un emploi de dessinateur aux Ponts et Chaussées, puis il fut nommé professeur de dessin au Collège. Il avait installé son atelier au rez-de-chaussée d'une vieille maison de l'ancienne place « Au Beurre-au-Pot » et burinait des estampes pour se distraire. La vie même du quartier mi-citadin, mi-rustique, qu'il habitait, lui offrait chaque jour des scènes intimes, mais pittoresques, qui lui donnèrent l'idée de présenter en une galerie de petits tableaux gravés à l'eau-forte des épisodes de toute une existence de paysan breton.

Comment Mareschal se lia-t-il avec Olivier Perrin ? Peut-être exerça-t-il la médecine à Quimper. Ou bien fut-il attiré par la renommée du dessinateur ? En tout cas, il lui offrit d'éditer ses gravures, et en 1808 paraissait à Paris, chez L.-P.



O. Penguilly del. — Rouget sc.

Ann nevez-ganet | Le nouveau né | *The new-born child*

[Extrait de Breiz Izel ou Vie des Bretons dans l'Armorique]

Dubray, imprimeur de l'Académie celtique, avec cette mention : « L. Mareschal, éditeur », et sous le titre *Galerie bretonne*, un beau recueil de vingt-quatre estampes reproduisant les compositions d'Olivier Perrin.

Chacune d'elles était suivie d'un commentaire par notre éditeur-médecin. Le style en est facile et agréable, volontiers éloquent. Il nous révèle un esprit vif, enjoué, observateur, et une réelle intelligence médicale, si l'on en juge par la précision des notes et le caractère des réflexions. Celles-ci révèlent chez l'auteur des préoccupations intéressantes, notamment en matière d'hygiène infantile, et qui dépassent singulièrement son temps. Olivier Perrin commence par peindre le nouveau-né, et il suit son personnage de Corentin dans toutes les étapes de la vie. Il y a là matière à une série de scènes qui ne sont pas sans valeur documentaire sur les mœurs des Bretons de la Cornouaille au début du XIXe siècle.

Voici, par exemple, le premier tableau qui représente « le nouveau-né ». Une jeune et robuste paysanne vient de mettre au monde, en présence de son mari et de quelques parentes ou voisines, un gros garçon, premier fruit de son mariage. Parmi les personnages, figure la sage-femme, ou plutôt la matrone qui en remplit les fonctions, et Mareschal écrit à ce propos :

> Les sages-femmes ne sont pas seulement pour le paysan de l'Armorique des êtres supérieurs par le savoir qu'il leur suppose ; elles passent même à ses yeux pour être un peu sorcières. Bien loin cependant de mériter une pareille réputation, ces ignorantes matrones exercent, au sein des plus épaisses ténèbres et sans même chercher la lumière, un art qui ne consiste pour elles que dans un peu de pratique sans théorie, et, ce qui est pire encore, dans quelques vieilles et barbares coutumes.
>
> Ici, nous voyons la sage-femme, premier fléau que rencontre notre jeune Bas-Breton à son entrée dans le monde, occupée à pétrir et façonner sa tête, dont elle prend la forme momentanément allongée pour une incorrection de la nature. Sans se douter du danger, ou tout au moins de l'inutilité de ses efforts, la prétendue sorcière s'obstine à l'arrondir et, par sa stupide brutalité, arrache des cris de douleur à cette frêle créature à peine âgée de quelques minutes.

Evidemment, ce n'est pas seulement l'image d'Olivier Perrin qui a inspiré à Louis Mareschal ces justes observations. Elles sont d'un praticien qui a eu souvent l'occasion de déplorer cette coutume barbare et qui sait la plasticité mais aussi la fragilité du crâne d'un nouveau-né.

Puis, c'est le tableau des relevailles :

> Les Bretonnes, dit Mareschal, abrègent plus qu'aucune autre femme du monde chrétien les temps d'interdiction prescrits par le

Lévitique, qui n'admettait une nouvelle mère à l'entrée du tabernacle qu'au bout de quarante jours si elle était accouchée d'un enfant mâle, et de quatre-vingts si c'était d'une fille. Mais, accoutumées aux travaux les plus pénibles, elles sont en général d'une constitution robuste qui les rend dures au mal et, souffrantes, leur fait feindre la santé. Il faut qu'elles y soient forcées par de bien vives douleurs pour consentir à ne rien faire et à garder le lit. Elles poussent même jusqu'au dernier degré d'imprudence cet éloignement pour le repos, qui est chez elles une seconde nature ; car non seulement elles vont à une ou deux lieues faire célébrer leurs relevailles, alors que nos petites-maîtresses n'oseraient encore se permettre le moindre mouvenment, mais bien plus, il n'est pas rare de les voir se lever le jour même de leurs couches et vaquer, dès le lendemain, aux soins de leur ménage (1).

Cependant, force leur est bien quelquefois de résister à ce besoin de s'occuper qui les tourmente. Lorsque leur délivrance ne se fait pas d'elle-même et qu'une erreur de la nature rend indispensables les efforts de l'art, les mains meurtrières auxquelles elles se livrent par économie, loin d'y porter remède, ne savent qu'aggraver encore une position déjà périlleuse ; et les pauvres Bretonnes souffrent longtemps, quand elles n'en sont pas immédiatement victimes, des secours barbares que leur administrent les sages-femmes auxquelles elles s'adressent de préférence. Ces ineptes matrones sont pour les accouchements ce que sont les remetteurs, rebouteurs ou renoueurs pour les ruptures et fractures... C'est ordinairement parmi les vieilles veuves sans ressources que se recrutent ces *accoucheuses*, nom sous lequel elles désolent nos campagnes... Une d'elles à qui l'on demandait où elle avait fait les études nécessaires pour exercer un art quelquefois si difficile, répondait avec confiance : « Quand on a eu quinze enfants, ne doit-on pas en savoir assez ? » Elles conservent leur aplomb dans les moments les plus critiques, et, pour se tirer d'embarras, ont recours, sans hésiter, à des moyens atroces que la plume se refuse à décrire. Lorsque leur impéritie est à bout, elles se hâtent de proposer au père le sacrifice de la mère ou de l'enfant, et le rustre ne balançant presque jamais à sauver l'être ébauché aux dépens de l'être fini, elles consomment, dans une scène horrible à voir, leur œuvre impitoyable de destruction... Pendant des siècles, telle a été en Bretagne l'épouvantable fin qui menaçait la femme féconde.

La scène de « la bouillie » nous vaut d'autres réflexions, fort judicieuses, de Mareschal sur l'alimentation du nouveau-né. Le praticien de Pont-l'Abbé aurait sa place dans une « consultation de nourrissons » d'aujourd'hui.

L'usage de donner de la bouillie est général dans l'Armorique ; soixante-douze heures au plus après leur naissance, il faut, bon gré, mal gré, que leur débile estomac soit surchargé de cette nourriture indigeste. Il est pourtant reconnu que le lait de la mère, sur-

(1) Le fait s'observe encore de nos jours.

tout lorsqu'elle est forte et saine, suffit aux nouveau-nés pendant trois et même quatre mois. Nous ne voulons pas dire cependant que toute espèce de bouillie doive être proscrite ; c'est une nourriture aussi saine qu'agréable, lorsqu'au lieu de la faire avec du lait cuit et de la farine crue, on se sert de farineux torréfiés ou fermentés, et qu'on n'en surcharge pas prématurément les organes digestifs de l'être chez qui tout est encore faiblesse et débilité. Du reste, la manière dont nos Bretonnes donnent à leurs enfants l'espèce de colle dont elles les gorgent corrige du moins un peu ce qu'un pareil aliment a de pernicieux. La mère, comme on le voit ici, en charge le bout de l'index, souffle dessus à plusieurs reprises, le met dans sa bouche, l'en ôte, l'y remet, et recommence le manège jusqu'à ce que la bouillie n'ait plus que le degré de chaleur qui convient à la bouche de l'enfant. Comme celui-ci ne peut pas avaler en une fois la quantité de bouillie présentée par le doigt nourricier, ce qui reste est repris, passé à nouveau dans la bouche de la mère, et offert de nouveau à son avidité. Les sucs salivaires que la nourrice mêle de la sorte à l'indigeste bouillie ne peuvent être qu'un puissant auxiliaire pour les sucs gastriques que fournissent les organes si délicats du nourrisson.

Cependant, les mauvais effets de ce régime alimentaire, accrus encore par la torture du maillot, enlèvent un certain nombre d'enfants dans les premiers mois de leur existence. « Le pauvre petit, dit la nourrice en trouvant le matin l'enfant mort dans son berceau, il avait, hier au soir, mangé si goulûment sa bouillie ! ». *Ar c'hest ho deuz e vouget* ! Les vers l'ont étouffé ! dit une commère en réputation, d'un air qui ne permet pas le doute ; l'oracle a prononcé, la fatale expérience est perdue, et nul ne soupçonne que l'enfant a péri victime d'une indigestion.

L'image suivante nous montre les « premiers pas » du petit Breton. *Les enfants de nos campagnes sont lents à marcher seuls*, écrit Mareschal, *retard qui provient de l'espèce d'abandon où ces petits êtres languissent dans leur berceau jusqu'au onzième ou douzième mois*. Ensuite, ils sont confiés à la garde d'une petite mendiante de cinq ou six ans, qui guide leurs premiers pas à l'aide de « lisières », lesquelles déterminent souvent une attitude vicieuse en faisant projeter la poitrine en avant et porter sur elle tout le poids du corps. Mareschal, toujours en avance sur son temps, réclame la suppression des maillots, des lisières et autres entraves ; il donne en exemple les petits nègres qui se traînent sur les genoux et sur les mains dès le second mois, mais qui sont d'une agilité précoce.

La « fontaine salutaire » inspire à Mareschal d'autres réflexions intéressantes sur la « médecine merveilleuse », qui dit-il, *a plus de crédit parmi les Armoricains que la médecine naturelle*. Pour lui, le travail et la tempérance sont *les deux meilleurs médecins de l'homme*. Malheureusement, *il est une foule de maladies indigènes ou d'importation étrangère qu'on*



G. Perrin del. Reveil sc.

Ar vammen vec'hedus. La Fontaine salutaire *The holy Fountain.*

[Extrait de Breiz Izel ou Vie des Bretons dans l'Armorique]

ne saurait combattre qu'avec le secours de l'art et ces secours manquent dans nos campagnes.

On y rencontre cependant de ces hommes nés observateurs, c'est-à-dire presque médecins, qui, à force d'expérience et de pratique, savaient au bout de vingt ans ce que l'étude leur eût appris en deux heures ; mais ces quasi-docteurs, pour une ordonnance presque raisonnable, en donnent par centaines qui sont funestes ou ridicules.

Les fontaines merveilleuses ou miraculeuses tiennent une grande place dans la thérapeutique populaire. Un saint protecteur a la spécialité de guérir telle ou telle maladie, notamment les fièvres et les maux d'yeux. Les revenants et les spectres hantent souvent ces fontaines, dit la légende ; aussi, la coutume veut-elle que les fidèles jettent dans l'eau des épingles, afin de permettre aux morts de recoudre leur suaire.

Les deux chapitres suivants sont intitulés : *le commencement et la fin du sevrage.* C'est une véritable dissertation d'hygiène infantile. Mareschal déplore que les enfants soient sevrés trop tôt à la ville et trop tard à la campagne. Pour lui, l'*époque convenable est indiquée par l'éruption des dents.* En Basse-Bretagne, l'usage et la complaisance des mères prolongeaient au delà de toute raison l'allaitement au sein. Il n'était pas rare de *voir des nourrissons armoricains téter jusqu'à l'âge de quatre ans et plus tard.* On essayait toutefois dès la deuxième année de leur en faire perdre l'habitude. Pour cela, on enduisait le mamelon de la nourrice d'une sorte de pâte au poivre qui décourageait l'*avidité du téteur obstiné.* Et quand celui-ci, la bouche enflammée, se détournait du sein maternel, son père l'attirait en lui présentant un verre de cidre... Mareschal avait observé souvent de lamentables faits de ce genre dans les fermes bretonnes.

La scène des *enfants dans les champs* est une apologie de la vie au grand air, du « naturisme » avant la lettre. Jusqu'à sept ou huit ans, les petits Bretons sont livrés à eux-mêmes ; *s'ils sont peu caressés, ils sont aussi peu battus.* Après cinq ans, le père, pour les corriger, leur tire les oreilles. *Cette peine devrait être proscrite, car elle peut causer des abcès et amener la surdité.*

Mareschal s'élève également contre la malpropreté et *la sauvage ignorance* des enfants, source *d'idées fausses et de préjugés ridicules,* tels que celui qui attribue à la fougère la vertu de tuer les serpents par le seul contact de sa racine.

L'image, *la première leçon d'ivrognerie,* est un vif réquisitoire contre les *honteuses habitudes* des Armoricains.

Chez eux, il n'y a pas d'âge pour boire, Le vieillard se souille comme l'homme mûr de toutes les fanges de l'intempérance ; les

enfants allaités de vin et même d'eau-de-vie, qu'on devrait plutôt appeler eau-de-mort, jouissent à peine de la raison qu'on leur apprend à la perdre, et plus ils contractent jeunes cette espèce de maladie, plus elle passe promptement à l'état chronique.

Cependant, Mareschal admet certaines circonstances atténuantes. Ce sont les privations qui appellent les excès, dit-il. Or, chez eux, les Bretons ne boivent que de l'eau. Mais quand leurs affaires les appellent à la ville ou les rapprochent d'un cabaret, ils se dédommagent amplement.

On ne s'aguerrit contre les boissons fermentées que par l'habitude d'en boire, et les buveurs d'eau, comme les Armoricains, seraient dans le champ clos de l'orgie des champions peu capables de tenir tête à un Anglais, un Allemand ou un Suisse.

Mareschal décrit ensuite les jeux des paysans bretons, jeux de noix et de galoche, jeu de crosse, qui était assez brutal, causait souvent des rivalités haineuses et dégénérait même en rixes mortelles. Malgré cela, Mareschal considère le jeu de crosse comme *une école d'adresse et de courage, et l'un de ces exercices violents et salutaires qui, dans la saison des frimas, rendent au sang toute son activité*. Notre médecin breton était un partisan des sports avant la lettre.

A partir du chapitre vingt-cinq, Mareschal cède la plume à un autre commentateur, Alexandre Bouët dont les textes, rédigés en un style terne, n'offrent plus qu'un intérêt médiocre.

La *Galerie bretonne* à laquelle j'ai emprunté ces notes, a été rééditée en 1918 par les soins de la librairie Salaün, de Quimper (aujourd'hui maison Adolphe Le Goaziou), sous le titre de *Breiz Izel ou Vie des Bretons dans l'Armorique*. C'est un très bel ouvrage, admirablement imprimé, qui contient les cent vingt compositions d'Olivier Perrin, avec les textes de Mareschal et de Bouët. Le poète breton Frédéric Le Guyader, l'auteur de la *Chanson du Cidre*, y a ajouté une préface et des notes. Les amateurs de folk-lore et les chercheurs d'histoire locale trouveront là une mine de faits curieux.

Grâce à cette publication, nous avons pu évoquer la figure originale du médecin éditeur, journaliste, poète et archiviste Louis-Auguste Mareschal. On aura acquis la conviction par les simples extraits que nous avons faits de ses commentaires, que ce praticien, qui vivait il y a plus d'un siècle et dont la carrière semble bien avoir été quelque peu mouvementée, savait observer et qu'il était un hygiéniste intelligent. Ses idées, en matière d'hygiène infantile, sont devenues des préceptes de la puériculture moderne. A ce simple titre, la mémoire du médecin breton méritait d'être tirée de l'oubli comme de la poussière des archives au milieu desquelles il a fini obscurément.

A qui est dû le principe de l'élimination des poussières atmosphériques par l'électricité ?

Depuis les accidents causés par les brouillards mortels de la vallée de la Meuse en décembre 1930, le public s'intéresse de plus en plus à la destruction des fumées industrielles. Houllevigne rappelait récemment les développements pris depuis quelques années par le procédé qui consiste à électriser les poussières, c'est-à-dire à les transformer en *ions*. *On donne ainsi à leurs corps inertes*, écrit-il, *une petite âme électrique, qui permet de les attirer contre une paroi électrisée en sens contraire où elles se déposent sous forme de suie.*

L'idée de se servir de l'électricité pour capter les corpuscules en suspension dans l'atmosphère semble appartenir à Voizot. Il l'a proposé en 1855 pour la destruction des germes morbides, ce qui n'est que plus remarquable. Recherchant les meilleurs moyens de désinfection à employer contre le choléra, il émet l'opinion que, pour enlever à l'air les germes de la maladie, il faudrait les attirer par un corps électrisé. N'est-ce pas l'indice d'une méthode nouvelle applicable à l'élimination des poussières ?

Quoi qu'il en soit, voici comment s'exprime Voizot :

Concevons une toile métallique enduite de gomme laque, à mailles capillaires, ayant une forme quelconque, circulaire par exemple ; si on la met en contact avec le pôle positif ou négatif d'une pile de Volta, elle se chargera de l'électricité du pôle et si on fait passer la masse d'air donnée à travers ce filtre, les germes qu'elle contiendra seront attirés et retenus par ses fils.

Si au lieu de faire passer toute la masse d'air donnée à travers le filtre *fixe*, on agite au contraire le filtre *mobile* dans toute la masse d'air en repos, on obtiendra encore la purification de cet air. Il ne sera pas nécessaire dans ce cas, que le filtre soit troué ; il pourra être plein, comme un écran, d'une forme quelconque, et devra satisfaire à cette double condition d'avoir, sans danger du côté de la charge électrique, la plus grande attraction possible.

On a lu, et souri ; l'idée juste, un moment oubliée, renaît plus tard de ses cendres.

Dr J. Boucher (*Avignon*).

Le pour et le contre

Par le Dr Xavier S... (de Saïgon).

Autrefois, l'âne de Buridan hésitait longuement entre une lampée d'eau fraîche et un picotin d'avoine ; aujourd'hui, l'hésitation n'est plus de mise et, à l'inverse de l'âne, on mange à tous les râteliers ; je veux dire que, très souvent, les auteurs soutiennent, en divers articles, des idées opposées, et parfois, dans la même page, écrivent des opinions contraires.

Les idées nettes, a écrit André Gide, *sont les plus dangereuses parce qu'alors on n'ose plus les changer.* Aussi, est-ce d'adroite politique que de se garder une porte de sortie, et de ne pas s'engager trop à fond. Cependant, si on ne peut demander à l'homme une attitude rigide devant l'infinie variété des problèmes, n'est-on pas en droit d'exiger une certaine logique et l'absence de contradictions immédiates ?

Or, on rencontre fréquemment, même chez les auteurs les plus sérieux, dans le même discours, à quelques lignes d'intervalle, des oppositions criardes dont le relevé facile n'est pas sans agrément aussi bien en médecine qu'en littérature, en histoire qu'en politique.

Il n'est pas dans notre intention de chercher les contradictions possibles à quelques ans d'intervalle dans l'exposé de théories médicales, éminemment variables, car il serait trop fastidieux de montrer les fluctuations des « sincérités successives » du même auteur ; mais, si des contradictions émaillent le même discours, alors nous pouvons en relever le paradoxe.

A l'occasion du grand sympathique, on lit, par exemple, chez un auteur qui, à juste titre du reste, fait autorité en la matière : *Le vagotonique éprouve des douleurs précordiales* ; *le pouls est* lent *battant de* 60 *à* 70 *par minute* ; *cette* tachycardie *constitue un des principaux signes de la vagotonie.*

Mais, en dehors de ces fautes de copiste, il existe des articles où l'auteur, entraîné par son discours, se « coupe » avec facilité. Prenons pour exemple, certain article récent du *Journal des praticiens.* L'auteur écrit sans sourciller : *Nous admettons qu'il n'y a pas de hiérarchie dans les sciences, qu'aucune n'est* supérieure *à l'autre, que chacune a son domaine propre et mérite la même estime... C'est pourquoi nous estimons que la clinique mérite largement sa place, sinon une* place d'honneur *dans le cadre des sciences biologiques.*

Ailleurs, c'est simplement un accidentel rapprochement de mots qui prête à sourire. Ainsi dans un excellent *Précis*

de clinique sémiologique, qui connaît un légitime succès, on peut lire : *Le vitiligo s'observe de préférence* chez la femme... *Il est caractérisé par ... des taches... qui siègent habituellement, aux mains. au cou, au scrotum*, sur le fourreau de la verge.

Au tome IV du *Dictionnaire de thérapeutique* de Dujardin-Beaumetz, lisez l'article « opium ». A la page 16, vous trouvez : *Le Chinois aisé ne recherche ainsi qu'une excitation passagère des plus utiles et qui présente généralement plus d'avantages que d'inconvénients*. Continuez. Page 57 : *La fumée de l'opium est une jouissance pernicieuse qui conduit au marasme et à l'abrutissement aussi sûrement que le fait l'alcool en Occident.*

Les médecins, empressons-nous d'ajouter, n'ont pas un monopole en pareille matière ; et l'abondance des matériaux fournirait tout un volume quand on aborde la littérature. Bornons-nous à cueillir au hasard. Voici Henry Bordeaux (*Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1923, p. 480) qui en deux pages escamote un « *bicorne* » d'académicien en « *tricorne* ». Voici Victor Giraud (même revue, 1er juillet 1925) qui jongle avec l'arithmétique : *Henriette Renan avait* 12 *ans de plus que son frère* (p. 133). *Le petit Ernest venait d'avoir* 9 *ans, Henriette allait en avoir* 20 (p. 134). Voici Maurois (*Edouard VII*), citant des auteurs, qui nous dit que la reine Victoria *manquait de tout sens de l'humour* (p. 12) mais qui, à la page suivante, reconnaît que *son sens de l'humour était vif*.

On peut encore trouver mieux. En 1923, la *Revue de France* publiait un article de Barthou qui écrivait : *le paradoxe bavarde et la sagesse écoute.* Voilà établi le procès des bavards superficiels et bluffeurs, tandis que l'homme pondéré demeure calme et réfléchi. Mais alors pourquoi lisons-nous à la page suivante (183) : *Roty se taisait et Poincaré causait* ? Peut-on supposer que la plume mordante de l'écrivain politique aurait agi sans préméditation ?

Notre collection possède deux jolis documents. Le jour de l'élection du dernier pape, un de nos frères, se trouvant à Rome, pénétra dans plusieurs kiosques de journaux en disant : « Merry del Val est élu pape » et on lui vendait le journal imprimé à l'avance : « Nous avons un pape : le cardinal Merry del Val... etc... ». Le coup fut reproduit pour Pacelli, pour Gaspari et nous gardons ainsi de quoi troubler les futurs archivistes qui chercheront le mystère de ce nouveau schisme d'Occident.

En histoire, pareilles erreurs. Lisez la composition du Conseil colonial dans le *Dictionnaire illustré de l'Indochine.*

En géographie, mêmes exemples démonstratifs. Prenez la *Géographie*, juillet, p. 225 : *A Java, la seule culture industrielle qui puisse être rapprochée du caoutchouc est le chanvre de*

Manille ; c'est un textile tiré d'une sorte de bananier. A la même page, une photographie montre un champ *d'agaves ou chanvre de Manille...*

La politique, habituée au caméléonage, a inventé une expression pour justifier ses variations : « Seuls les imbéciles ne changent pas ». Aussi nous fournirait-elle les plus nombreux et les plus beaux exemples de changements d'idées à quelques secondes d'intervalle. Je n'en veux retenir qu'un. Dans l'histoire détaillée d'une ville provinciale, un journaliste copie, sur le compte rendu des séances du conseil municipal, la parole d'un édile aujourd'hui encore parlementaire : *Messieurs, je suis démissionnaire. Notre décision a été* librement *prise ; il a été décidé que nous devions faire abandon de nos fonctions,* nous obéirons.

Voilà groupées, quelques opinions contradictoires qui montrent l'humanité du geste de Chantegril, qui brûle un cierge à Dieu et un au diable, pour avoir ainsi plus de chances de ne pas se tromper.

Désinfection par enfouissement dans le sol

Avant l'ère pastorienne, il existait des procédés de désinfection empiriques et tout à fait primitifs.

Dans notre Haut-Vivarais, depuis un temps immémorial, quand une personne était décédée récemment, à la suite d'une maladie contagieuse : tuberculose, grippe infectieuse, tumeur cancéreuse, fièvre maligne, etc., et qu'on voulait utiliser les vêtements, linges, chaussures, lainages, literie, etc., du défunt, on enfouissait dans la terre, *pendant quarante-huit heures exactement,* tous les effets à désinfecter. Bien que cette méthode pût être employée à toute époque de l'année, les temps de gel ou de sécheresse étaient préférables à tous autres.

Cette pratique repose sur la croyance que la terre donne tout, purifie tout et retire tout.

Par de nombreuses constatations, on a pu affirmer le bien-fondé de ce genre de désinfection, auquel nos ancêtres attachaient une réelle importance et une grande valeur. De nos jours, cette façon de purifier les vêtements et linges divers, — quoique un peu désuète — est encore utilisée dans nos campagnes, et n'est pas prête à être abandonnée.

Dr G. LÉORAT (*Annonay*).

LE COIN DU PÊCHEUR DE PERLES

❦ De *La Chronique Médicale*, numéro de juin 1934, p. 151 à la rubrique *Ephémérides* :

Les victoires *de Malplaquet et de Denain sauvèrent la France d'une invasion.*

Malplaquet fut une *défaite* pour le duc de Villars, non une victoire. A la vérité, celle-ci coûta si cher au prince Eugène et à Malborough qu'il est permis de dire que la *bataille* de Malplaquet suivie de la victoire de Denain sauvèrent la France d'une invasion. Il fallait donc dire : les *batailles* de Malplaquet et de Denain ; une distraction nous fit écrire les *victoires*, et cette perle méritait d'être pêchée. Nous remercions le correspondant *anonyme* de Mantes-gare, qui a bien voulu nous la signaler.

❦ De la *Fédération médicale*, numéro de mai 1934, p. 205, sous le titre : *Défense des intérêts des* Accidents *de droit commun* :

Lorsque l'accidenté dispose des moyens pécuniers *nécessaires à sa défense.....*

❦ De *La Voix du Combattant*, numéro du 26 mai 1934, sous le titre: *Le Centenaire de Lafayette* :

Après le 10 août 1789, sa tête *fut mise à prix et tomba au pouvoir des Autrichiens, et ne fut rendu à la liberté que sur la demande de Bonaparte après les négociations qui terminèrent la campagne d'Italie.*

❦ De *L'Esprit médical*, numéro du 20 juin 1934, dans *Scènes de la Vie médicale* :

Déjà, instinctivement, le médecin a tiré sa montre et compte *à voix basse* le pouls absent.

❦ D'*Excelsior*, numéro du 2 juillet, indique sans certitude notre correspondant, sous le titre : *Il avait trois reins.*

Zaro Agha a été autopsié. Le Mathusalem turc avait trois reins ; deux de plus par conséquent que le commun des mortels.

❦ De *L'Echo de Paris*, numéro du 13 juillet 1934, sous le titre : *Le petit canard imprudent* :

La maman cane se dirigeait vers lui de toute la force de ses nageoires.

❦ De *L'Echo de Paris*, numéro du 16 juillet 1934, sous le titre ; *Une plaque est inaugurée sur la maison natale de l'abbé Wetterlé* :

*Le sénateur du Haut-Rhin a rappelé comment,*il y a quatre ans, *deux hommes s'étaient dressés en Alsace, sur qui pesait* alors *le joug de la dictature allemande.*



Ephémérides



— 1534 —



26 septembre. — Mort de Jules de Médicis, pape sous le nom de Clément VII, qui scella son alliance avec François Ier contre Charles-Quint en faisant épouser sa nièce, Catherine de Médicis, au second fils du roi de France. Son pontificat fut marqué par la prise de Rome par les soldats du connétable de Bourbon et par la séparation du royaume d'Angleterre de la communion romaine.

28 septembre. — Naissance à Bretten (Souabe) de Samuel Eisenmerger (dit Siderocrates), professeur de mathématiques en 1537, puis doyen en 1563 de la Faculté des Arts de Tubinge. Pris d'un goût tardif pour la médecine, il reçut le bonnet de docteur en 1564, et passa, plus tard, à Bruxelles, où il se montra grand partisan de l'astrologie et mourut le 28 février 1585.

— 1634 —

6 septembre. – Bataille de Nordlingue, gagnée par les Impériaux, commandés par Ferdinand, roi de Hongrie, et par le duc Charles de Lorraine, sur les Suédois, sous les ordres du duc de Weimar et du général Horn.

19 septembre. — Naissance à Lubeck de Christophe Lipstorp, docteur en médecine de la Faculté de Padoue, où il s'était rendu après avoir étudié à Rostock et à Iéna et après avoir voyagé en Allemagne et en Hollande. Revenu dans sa patrie, il y exerça la profession de médecin jusqu'en 1661, année où il passa à Stade en qualité de physicien. En 1683, il alla s'établir à Hambourg, où il devait mourir subitement le 17 août 1790.

26 septembre. — Mort à Amsterdam de Pierre Gruter, né dans le Palatinat du Rhin vers 1555. Piqué de la bougeotte des voyages, il étudia la médecine en Allemagne, perfectionna ses connaissances en Italie, exerça en Flandre dans différentes villes, puis à Midlebourg, enfin en Hollande, n'ayant pris le temps de laisser que deux centuries de *Lettres*.

— 1734 —

5 septembre. — Naissance, à Paris, de Jean-Benjamin de La Borde, valet de chambre et favori de Louis XV. Devenu fermier général, il consacra ses loisirs à mettre en musique des chansons et à composer de nombreux ouvrages sur la musique. Guillotiné à Paris le 22 juillet 1794.

5 septembre. — Mort, à Paris, du compositeur Nicolas Bernier, maître de chapelle de Saint-Germain-l'Auxerrois, puis maître de chapelle du roi dans la Sainte Chapelle du palais.

19 septembre. — Les troupes franco-espagnoles du roi de Sardaigne, sous les ordres des maréchaux de Broglie et de Coigny, battent, sous les murs de Guastalla, les Impériaux, commandés par le feld-maréchal Könïgzec.

— 1834 —

1er septembre. — Hérisson présente à l'Académie des sciences le premier appareil à enregistrer les pulsations artérielles.

11 septembre. — Naissance, à Paris, du comte de Mouy, ambassadeur de France à Rome, près le Quirinal, en 1888.

15 septembre. — Première représentation à l'Opéra de *Tempête ou l'Ile des Génies* de Schneitzhoeffer ; et débuts de la célèbre danseuse Fanny Elssler, dans le rôle de la Fée Aline.

16 septembre. — Mort d'Antoine-Vincent Arnault, poète dramatique et fabuliste, né à Paris, le 1er janvier 1766. Membre de l'Institut en 1797. Secrétaire perpétuel de l'Académie française en 1833. Ses tragédies (*Lucrèce, Cincinnatus, Don Pèdre, Germanicus,* etc.) sont oubliées. Sa *Vie politique et militaire de Napoléon* et ses *Mémoires* sont peu consultés. Ses *Fables*, qui sont davantage des épigrammes, des satires ou des idylles que des fables, sont le meilleur de ses titres littéraires.

17 septembre. — Mort, à Berlin, de Karl-David Ilgen, professeur de théologie et de langues orientales de l'Université d'Iéna, puis recteur de l'école de Pforta. — Né à Burgholzhausen, le 26 février 1763. — On a de lui une édition des *Hymnes homériques*, des études sur le *Livre de Job*, etc.

18 septembre. — Mort de Dona Francesca, épouse de don Carlos, frère de Ferdinand VII, roi d'Espagne.

24 septembre. — Mort, à Lisbonne, de Don Pedro d'Alcantara (Antoine-Joseph), empereur du Brésil, roi de Portugal, et auteur de nombreuses compositions musicales d'un grand mérite.

25 septembre. — Première représentation à l'Opéra-Comique du *Chalet*, d'Adolphe Adam.

27 septembre. — Mort, à Munich, de Conrad Mannert, professeur d'histoire à Altdorf, à Landshut, à Munich ; auteur d'une *Histoire des Vandales*, d'une *Histoire des successeurs d'Alexandre*, d'une *Histoire de la Bavière*, d'une *Histoire des Allemands*, d'une *Géographie des Grecs et des Romains.* — Né à Altdorf le 17 avril 1756.

La Médecine des Praticiens

A propos des Marques de fabrique.

A chaque nouveau-né, on donne un nom, caractéristique en quelque sorte de sa personnalité.

Dans le domaine commercial, tout produit nouveau reçoit à sa naissance une dénomination qui lui est propre.

Cette dénomination déposée est la *marque de fabrique*, à laquelle est attachée la réputation du fabricant, et qui garantit à l'acquéreur ou au consommateur, les qualités, constantes et invariables, du produit, en quelque lieu qu'il se délivre.

Lorsqu'une marque s'impose par ses mérites (qualité de fabrication, composition, efficacité), il est habituel de voir naître, à mesure que son succès s'affirme, toute une série de produits qui, par la présentation, la similitude de nom ou de toute autre manière, tendent à se confondre avec cette marque.

Ce sont les imitations, créées dans le but de tirer bénéfice d une usurpation, plus ou moins frauduleuse, des caractères distinctifs de la marque.

Le propriétaire de la marque est le plus souvent armé contre ces imitations de l'ordre commercial. Mais, à côté d'elles, il existe des imitations, qui se font dans la famille, de produits réputés, touchant à l hygiène ou à la thérapeutique.

Il circule des soi-disant « formules » de ces produits de marque, formules de fantaisie, mais d'une fantaisie qui peut être dangereuse pour la santé.

Dans ces formules, tout est généralement faux : la nature des composants, comme leurs proportions respectives.

Et il n'est tenu compte, naturellement, ni du choix (qualité, pureté) de ces composants, ni des essais qui relèvent du laboratoire, ni des procédés spéciaux de fabrication, ni de tout ce qui fait la valeur scientifique d'un produit garanti par la marque et consacré par l'expérience.

C'est se tromper soi-même et tromper le médecin, confiant dans l'efficacité éprouvée du produit qu'il a prescrit, que d'user de ces mélanges, obtenus à l'aide de formules quelconques, et faussement baptisés du nom déposé qui caractérise la marque.

Et, comme un tel usage peut retentir sur la santé, nous avons pensé qu'il était utile d'attirer l'attention de Messieurs les Médecins, nos aimables lecteurs, sur la nécessité pour leur clientèle d'exiger les produits de marque qui ont fait leurs preuves, dont la notoriété est justement établie, et qui, seuls, présentent toute garantie (1).

(1) La valeur d'un produit se mesure au nombre de ses imitations.
Exiger la marque **PHOSPHATINE FALIÈRES**, nom déposé.

Caricature

LES HYDROPATHES

de Ch. Jacque



PREMIER TRAITEMENT

Libation, absorption et indigestion !

Buvez de l'eau... buvez de l'eau, tout est là !... Aujourd'hui, pour commencer le traitement, nous nous contenterons de cinquante-sept gobelets... Demain, vous en avalerez soixante-quinze... Après-demain, quatre-vingt-dix... En suivant ce régime et cette progression, avant trois mois vous serez complètement guéri ..Croyez-moi et buvez de l'eau !

Correspondance médico-littéraire

Questions.

Plante préservant du vertige. — Au XVII[e] siècle, époque où le funambulisme, si délaissé de nos jours, était en très grande vogue, on rapporte que les acrobates et les ascensionnistes aussi d'ailleurs, prenaient volontiers la précaution, avant leurs exercices, de mâcher une certaine racine ayant la propriété (du moins on la lui attribuait) de prémunir contre le vertige.

Quelle était cette précieuse racine ? Que sait-on sur cette question ? Dr DROMPT (*La Tour de Peilz*).

La surdité des chats blancs. — Graves dans ses *Leçons cliniques* (traduction Jaccoud, in-8°, Paris, 1863, p. 652), assure que les chats blancs sont sourds :

Il y avait chez moi, écrit-il, une chatte blanche de race persane complètement sourde. Elle fit plusieurs fois des petits, les uns blancs comme elle, les autres tachetés. Dans une même portée, ceux qui étaient blancs étaient sourds comme la mère ; ceux qui étaient tachetés avaient l'ouïe normale

La surdité des chats blancs, qu'on peut fréquemment constater dans toutes les races, a-t-elle été l'objet de recherches scientifiques ? Dr L. DUBAR (*Paris*).

Membres de l'Académie de Médecine à identifier. — Pourrait-on donner les prénoms, les lieux et dates de naissance et de mort des personnages suivants, qui furent de l'Académie de Médecine:

Beauchène fils, chirurgien de l'Hôpital Saint-Antoine, nommé titulaire pour la section de chirurgie, en 1821 ;

Bagnéris, nommé honoraire le 15 mars 1825;

Caille, nommé honoraire le 16 juillet 1823;

Canin, nommé honoraire le 5 juin 1826, en remplacement de Percy;

Distel, premier chirurgien ordinaire du roi, nommé titulaire de la section de chirurgie, en 1820;

Lucas, médecin de la duchesse d'Angoulême, titulaire pour la section de médecine, en 1820 ;

Renoult, nommé honoraire en 1823 ;

Montaigu, médecin de l'Hôtel-Dieu, honoraire pour la section de médecine, en 1820 ;

Lemaire-Lisancourt, pharmacien de Paris, nommé adjoint résidant, en 1824 ;

Martin, pharmacien, nommé honoraire, en 1823.

Dr MAXIME (*Paris*).

Cas de croissance rapide. — Le baron Percy, chirurgien en chef de la Grande Armée, note dans son *Journal* (p. 352), lors de son séjour à Kœnigsberg en 1807 :

On m'a raconté qu'une demoiselle, étant convalescente d'une fièvre adynamique et ayant eu un accès de fièvre, avait crû en dix heures de près de six pouces. C'est M. d'Albavie (chirurgien militaire, collaborateur de Percy) avec d'autres témoins qui m'ont juré avoir été témoin (*sic*) de ce fait.

Un pouce équivalant à 2 centimètres 707, la croissance aurait donc été de 16 centimètres environ.

Que faut-il penser de cette attestation ?

Connaît-on des cas semblables ?

D[r] Drompt (*La Tour de Peilz*).

Etranges dessins de l'iris. — Je trouve dans mes documents concernant la région lorraine, mention et copie d'un ouvrage édité à Londres, en 1828. (Imprimerie de Schulze, 13, Roland Street) et intitulé : *Résumé biographique de la petite Joséphine, enfant de trois ans, portant empreints à l'iris de chaque œil les mots : Napoléon Empereur.*

Il s'agit, si on en croit cette publication, d'une attestation médicale délivrée en 1825 par un Docteur Thevenot (de Longwy), d'un *phénomène qui consiste dans une exergue située sur le pourtour de la cornée transparente et qui indique les mots : Napoléon Empereur, parfaitement dessinés.* Cette enfant aurait été présentée par ses parents en France d'abord, puis en Angleterre, à de nombreuses personnalités médicales et autres dont la brochure indique les noms, et ceci, dans le but « d'acquérir une aisance à laquelle ils aspirent pour donner à leur enfant chérie une éducation qui réponde à son génie qui la dota d'un don fait pour faire l'admiration du siècle ».

Plusieurs attestations médicales, dont une signée d'un s[r] Ausson, médecin de l'Hôtel-Dieu, et adressée à M. Barras, officier de santé de la Préfecture de police à Paris (19 mai 1825), semblent confirmer ce phénomène.

Un confrère aurait-il connaissance de ce cas ou d'un cas analogue ?

D[r] M. Coliez (*Longwy*).

Réponses.

Médecine populaire (XL, 7, 18, 269 ; XLI, 21, 100). — Je vous envoie une nouvelle liste de remèdes populaires bretons.

Dartres. — L'éclair est un remède contre les dartres vives.

Dysenterie. — Un jaune d'œuf, une cuillerée d'huile, une de vin rouge, d eau-de-vie et de sucre, bien mêlés ensemble, constituent un remède innocent et éprouvé contre la dysenterie.

Autre remède. — Faites avec de la farine et du jus de sureau un petit pain cuit au four ou dans la tourtière ; en prendre à jeun le poids d'un liard, pulvérisé et mêlé dans un gobelet de vin et se tenir au lit chaudement.

Goutte. — Si vous avez lieu d'apprébender la goutte, faites-vous souvent saigner et purger, trempez votre vin et marchez, particulièrement quand vous aurez grand froid.

Pleurésie. — Plein la main de fiente de mulet ou de cheval pour les hommes et de femelles de ces animaux pour les femmes. 24 heures à infuser en chopine de vin blanc ; ayant passé le tout doucement par un linge, prendre à jeun cette liqueur, changer de linge à proportion de la sueur.

Tumeur. — Appliquer une bonne poignée de bouse de vache la plus fraîche, infusée d'abord pendant 12 heures en une chopine de vin rouge.

Urine (pour arrêter l'urine aux enfants). — Dans un morceau gros comme le poing de pâte prête à mettre au four, incorporez une petite cuillerée de fraine d'ortie en poudre et pour six sols de mastic pulvérisé. On mange à jeun le tiers de ce pain trois jours de suite. Se promener ensuite une heure.

Rage. (Remède indiqué par le journal de Verdun, octobre 174 .) — Lavez bien deux écailles d'huîtres, de dessous ; vous les romprez en morceaux pour les calciner sur la pelle, les pilerez et les ayant passés par un gros tamis, vous les batrez avec quatre œufs frais ; en ferez une omelette à l'huile d'olive ; la ferez manger au malade à jeun, qui ne prendra de nourriture que trois heures après. On étuvera souvent la playe avec du vin blanc, un peu d'eau et de sel Redoublez trois fois, laissant toujours 24 heures d'intervalle.

Il convient d'ajouter que ce n'est pas au cours de ma pratique personnelle que j'ai rencontré pareils remèdes chez nos Bretons. Je les ai simplement copiés dans le *Dictionnaire français-breton* de l'abbé Cillart de Kerampoul, connu sous le nom de *Dictionnaire de l'Armerye* (1734). Dr L. DUJARDIN (*Saint-Renan*).

Autre réponse. — Il existe, chez les enfants, une affection, dont le siège est à la face, et, plus particulièrement dans la région du menton et des lèvres, déterminant chez eux une éruption impétigineuse avec croûtes. Cette dermatose, parfois extensive, peut, dans certains cas, se généraliser au front et au cuir chevelu. Elle survient habituellement aux enfants à tempérament lymphatique et elle peut prendre, en certaines occasions, une allure assez inquiétante, en raison des poussées fébriles, de la polyadénite, de l'anorexie et de l'anémie qui l'accompagnent.

Ce qui caractérise cette affection, dénommée, dans nos campagnes vivaroises, la *luquette*, est l'apparition d'une glande ou adénite sous-mentonnière très apparente.

La thérapeutique de cet état maladif est accaparée et exploitée. depuis très longtemps, par les rebouteurs et les empiriques de tout acabit. Dans beaucoup de villages, il y a un guérisseur — homme ou femme, même un religieux, — spécialisé dans ce genre de traitement. Leur pratique repose sur la croyance qu'il y a eu déplacement de la glande qu'ils nomment la *luquette*. Ils se servent de cette expression : « La *luquette* est tombée ou décrochée. » Le prétendu problème, ou la recette de la guérison, consiste à la remettre en place. Pour atteindre ce but, ils introduisent une cuiller à café dans la bouche, sous la langue, et exercent une certaine pression sur le plancher buccal. Extérieurement, ils appliquent, sur la glande, une petite plaque en carton ou en bois, ou une pièce en bronze de dix centimes, qu'ils maintiennent en position à l'aide d'un mouchoir ou d'une bande de gaze. Comme adjuvant, ils conseillent un dépuratif : sirop de raifort iodé, etc., et les plus modernes recommandent une spécialité pharmaceutique à la mode recommandée par les journaux.

Je ne prétends pas, quant au résultat, que leur thérapeutique soit sans action ; mais c'est leur conception pathogénique qui est curieuse.

Dr G. Léorat (*Annonay*).

La Cuque (xli, 99), — A propos de la *cuque*, accusée de donner le *vertigo* des chevaux, permettez-moi de vous envoyer ce passage de la belle étude de M. F. Brunet sur *Alexandre de Tralles et la médecine byzantine* :

Page 225. — Un oracle pythique tiré des œuvres d'Archigène nous apprend que les bergers grecs connaissaient le tournis des moutons et des chèvres, maladie qui les avait vivement frappés.

Martignac (*Loches*).

Autre réponse. — Il est exact qu'en parler languedocien et gascon, on appelle Cuco (*pr. : kùko*), cette sorte de petit crapaud qui fait entendre dans le calme de la nuit, en été, les petits cris argentins et espacés, dont a parlé, à M. le Dr Paul-Emile, la dame qui est « presque de Toulouse ».

Le nom « Cuco » — l'accent tonique traînant un peu sur l'*u* — rappelle le cri de l'animal : « Kuuk' », et s'emploie. surtout au pluriel : *las cùcos* (pr. : *lass kùkoss*).

Quant à l'artisan qui ronge le bois, en le vrillant et qui fait entendre, lui aussi, un bruissement spécial, à intervalles rapprochés et réguliers, on l'appelle : *la Kaïròto* (pr. avec l'accent tonique sur la deuxième syllabe.)

Je laisse aux chercheurs le soin de déterminer l'étymologie de ce dernier nom.

J. Lacroix (*Lectoure*).

Vers rétrogrades (XII, 70, 72, 210 à 214). — Aux exemples de vers rétrogrades que de nombreux correspondants de *La Chronique Médicale* ont donnés, permettez-moi d'en ajouter un, en français, que proposa comme devinette, avant la guerre, le *Larousse mensuel*, sous le titre « vers palindrôme » :

Mais, élu, Vérano n'a revu le Siam

Il s'agissait d'un Siamois nommé Vérano, — nom peut-être médiocrement siamois, — lequel, chargé d'une mission diplomatique à Paris à la suite d'une élection, fut si ébloui par les merveilles parisiennes, qu'il ne revint plus dans sa patrie.

Dr A. VILAR (*Roanne*).

Autre réponse. — M. Steige nous a renvoyés à Sidoine Apollinaire. Obéissant à sa suggestion, j'ai cherché le passage mis en cause, dans l'édition in-8o des *Œuvres* de l'évêque de Clermont, donnée par J.-F. Grégoire et F.-Z. Collombet, chez M. P. Rusand à Lyon, en 1836 (3 vol.). Je l'ai retrouvé à la page 444 du second volume (Livre IX des *Lettres* de Sidoine Apollinaire, lettre XIV) dans une lettre de Sidonius à son cher Burgundius.

Ce fils d'un préfet du prétoire dans les Gaules, devenu gendre d'empereur, qui abandonna les fonctions de chef du Sénat et de préfet de la ville de Rome pour l'épiscopat est beaucoup moins connu qu'il ne mérite. Ses vers, imités de Claudien, ne sont pas sans intérêt ; mais beaucoup plus intéressantes sont ses lettres. D'une part, elles sont riches de détails sur les mœurs et les événements du ve siècle ; d'autre part, la prose en est curieuse, malgré ses barbarismes, peut-être même à cause d'eux, parce qu'il semble bien qu'elle se rapproche du langage populaire beaucoup plus que la prose d'autres auteurs du même temps.

Pour ces motifs, j'ai recopié le passage intéressant les vers rétrogrades et je vous l'envoie. J'ai trouvé à cela cette autre raison que mon jeune fils a pris amusement à traduire ce texte facile, alors qu'il n'est pas toujours séduit par les versions que le Lycée lui impose, et que j'ai pensé que d'autres que moi avaient aussi des fils qui à leur tour s'intéresseraient peut-être à ceci :

Interrogas per pugillatorem, quos recurrentes asseram versus ut celer explicem, sed sub exemplo. Ii nimirum sunt recurrentes qui, metro stante, neque litteris loco motis, ut ab exordio ad terminum, sic a fine releguntur ad summum. Sic est illud antiquum :

Roma tibi subito motibus ibit amor

(*Traduction.*) Tu me demandes par courrier de t'expliquer, avec des exemples, ce que j'appelle *vers rétrogrades*. Ce sont des vers qui peuvent être lus indifféremment du commencement à la fin ou de la fin au commencement, sans que la mesure soit détruite ni que les lettres ne soient changées de place Ainsi ce vers ancien :

Roma tibi subito motibus ibit amor.

Et illud : *Sole medere pede, ede perede melos,*

Necnon babentur pro recurrentibus, qui pedum lege servata, etsi non per singulos apices, per singula tamen verba replicantur, ut est unum distichon meum, qualia reor et quidem legi multa multorum, quod de rivulo lusi, qui repentino procellarum pastus illapsu, publicumque aggerem confragoso diluvio supergressus, subdita culta viae inundaverat, quanquam depositurus insanam mox abundantiam, quippe quam pluviis appendicibus intumescentem, nil superna venae perennis pondera inflarent. Igitur istic, nam viator adveneram, dum magis ripam quam vadum quaero, tali jocatus epigrammate, per turbulenti terga torrentis, his saltem pedibus incessi :

Praecipiti modo quod decurrit tramite flumen
Tempore consumptum jam cito deficiet.

Hos si recurras, ita legitur :

Deficiet cito jam consumptum tempore flumen
Tramite decurrit quod modo praecipiti.

Ecce habes versus, quorum syllabatim mirere retionem. Caeterum pompam, quam non habent, non docebunt. Sufficienter indicasse me suspicor, quod tu requirendum existimasti.

Certes, Sidoine a raison ; et telles acrobaties littéraires sont œuvre de versificateur et non pas de poète.

Charles Lolier (*Lyon*).

(*Traduction*) — Et cet autre : *Sole medere pede, ede perede melos.*

On appelle également vers rétrogrades ceux qui, sans s'affranchir des lois de la prosodie, peuvent être retournés, non plus lettre à lettre, mais mot à mot. J'en ai lu beaucoup et de nombreux auteurs ; mais voici comme exemple un distique de moi. Je l'écrivis par amusement à propos d'un petit ruisseau qui, tout à coup grossi par des orages, avait recouvert la grande voie publique d'un impraticable déluge et inondé les terres labourées voisines, mais qui devait bientôt perdre sa folle abondance puisque la masse gonflée de ses eaux ne venait pas d'une veine durable mais seulement de l'apport de la pluie. Là, m'avait donc conduit mon voyage. Bien plus que le gué, je cherche la rive et, m'amusant de mon épigramme, je passai sur le revers du torrent turbulent même avec ces pieds-ci : *Praecipiti modo* . .. . etc.

Si tu les retournes, tu liras : *Deficiet cito jam*......... etc.

Voilà des vers dont tu peux t'étonner de la disposition syllabe par syllabe. Certes, ne leur demande pas une élégance qui leur manque : c'est assez, je crois, de t'avoir montré ce que tu demandais.

Chronique Bibliographique

Apicius. — **Les dix livres de Cuisine,** traduction française, introduction et notes de Bertrand Guegan, un vol, in-8°, R. Bonnel, Paris. (*Prix : 120 francs.*)

Par leur gourmandise et par le faste des repas qu'ils donnèrent. trois Apicius sont parvenus, dans leur temps, à la célébrité et, si le mot n'était un peu gros, nous dirions à l'immortalité même. Le premier vivait sous la République aux jours de Sylla ; le second, Marcus Gabius, sous Auguste et Tibère ; le troisième sous Trajan.

C'est à Marcus Gabius que M. Guégan attribue un *Traité d'art culinaire* aujourd'hui perdu, mais dont nous reste un abrégé remanié, composé vers l'an 230, peut-être par certain Caelius, cuisinier ou fervent gastronome, qui se serait donné pieusement l'appellation d'Apicius. Admettons tout cela. Aussi bien, l'attribution précise à un auteur des *X livres de cuisine d'Apicius* reste un problème dont la solution certaine et définitive est encore impossible.

Sur de rares manuscrits fort adultérés, l'ouvrage a eu dès le xv[e] siècle des éditions multiples. Il fut traduit en italien et en allemand ; il manquait une traduction française. L'entreprendre était, il faut l'avouer, fort difficile, car la langue du pseudo-Apicius est un bas-latin vulgaire qu'on peut bien dire, ici, *de cuisine*. D'autre part, maintes recettes sont rédigées en abrégé à la manière des aide-mémoire. Il faut donc reconnaître à M. Guégan l'indiscutable mérite de très grandes difficultés vaincues ; et ce mérite paraîtrait mieux encore si le traducteur avait donné le texte latin à côté de sa traduction. Il est fâcheux qu'il l'ait sacrifié pour une autre raison, qui est l'intérêt linguistique des textes de basse époque, où les mots prennent souvent une signification particulière qu'il est utile de connaître et, par ailleurs, riches souvent d'expressions qu'on ne trouve que là.

Si le lecteur est ainsi privé de ce plaisir de comparer et de s'instruire, il lui reste, en retour, celui d'apprendre d'un vieux maître le *grand art de gueule*. Cependant, on se méprendrait très fort sur la valeur du présent onvrage si on ne le jugeait *a priori* que sous ce point de vue pratique, et d'autant plus qu'avec un champ de regard aussi borné, on ne trouverait à prendre dans ces recettes que beaucoup moins qu'on n'aurait sans doute espéré d'abord. Ce n'est pas qu'on ne puisse encore puiser dans le recueil ; il y faut seulement un peu d'habileté et de pratique personnelles et tenir pour bonne la judicieuse remarque de M. Guégan : *Il n'y a que les gens dénués d'imagination qui suivent à la lettre les prescriptions des livres de cuisine* (p. LI).

Toutefois, le grand mérite d'un pareil ouvrage est ailleurs. Il est dans une *Introduction* remarquable, précieuse pour l'histoire des mœurs et de l'alimentation en Grèce et à Rome. Il est dans les *Notes*, qui éclairent le texte, nombreuses, justes, claires, pleines de détails. De ceci et de cela, il convient de louer M. Guégan pleinement, et il est juste aussi de le remercier d'avoir mis ces notes en bas de page, selon la méthode classique, qui malheureusement passe de mode. Pour des raisons d'harpagone économie, maints éditeurs aujourd hui rejettent les notes à la fin des volumes, où il faut se reporter de page en page en cours de lecture, ce qui est si pénible chose qu'à la vérité, les notes sont perdues.

L'éditeur, ici, mérite donc une part de louange. Aussi bien, il a su choisir de beaux caractères, prendre de beau papier, réaliser une présentation parfaite. L'œuvre ainsi devient, tout à la fois, livre d'agréable et instructive lecture et volume de bibliophile.

Emile Gouiran. — **André Gide. Essai de psychologie littéraire**, un vol. in-8° couronne, Editions Jean Crès, Paris, 1934. (*Prix : 12 francs.*)

Il y a deux parties dans cet ouvrage : l'Introduction consacrée à une notion catholique de la critique littéraire; une application de cette critique catholique à l'étude de la psychologie d'André Gide, d'après l'œuvre de ce dernier.

Une pensée qu'il n'est pas toujours facile de suivre et une certaine dureté de style qui impose une attention soutenue, sont rachetées par le mérite très grand d'une pareille entreprise. Tout y est curieux : et le point de vue spécial et étroit imposé à la critique ; — et l'auteur choisi, André Gide, pour l'application de la méthode critique ; — et la pensée d'étudier la psychologie d'un homme, en s'imposant de ne prendre cet homme qu'au travers de son œuvre écrite. Chacun de ces points est discutable, mais le dernier est le seul que, dans cette revue, on puisse retenir. Or, pour prendre un exemple autre qu'André Gide, rappelons-nous Baudelaire. *Son œuvre est bien lui-même*, a écrit Charles Asselineau, *mais il n'y est pas tout entier... Derrière l'œuvre écrite et publiée, il y a toute une œuvre parlée, agie, vécue, qu'il importe de connaître parce qu'elle explique l'autre, et en contient, comme il eût dit lui-même, la genèse.* Et cela peut s'appliquer à André Gide comme à tout autre auteur dont on tente d'écrire la psychologie.

A ces discussions de principe possibles, une œuvre ne perd pas de son intérêt. Peut-être même y gagne-t-elle, car c'est un attrait pour beaucoup de lecteurs que le désaccord même dans lequel se heurtent leurs sentiments propres et la pensée de l'écrivain. Dans ce cas, ce dernier joue seulement la difficulté, acceptant d'avance que sa thèse ne conquière qu'un petit nombre. *A vrai dire*, écrit M. E. Gouiran de la sienne (p. 8), *elle n'est que pour quelques-uns.*

J. Lucas-Dubreton. — **Béranger**, un vol. in-8° de la Collection *Figures du Passé*, Hachette, Paris, 1934. (*Prix : 25 francs.*)

Cette étude offre un double intérêt : la biographie même de Béranger et la manière dont M. Lucas-Dubreton l'a écrite.

Né en 1780, mort en 1857, Béranger a vu les dernières années du règne de Louis XVI, la Révolution, le Directoire, l'Empire et les Cent jours, la Restauration, 1830 et Louis-Philippe, 1848 et la République, 1852 et le second Empire ; et, parce que ce chansonnier populaire s'est appliqué toujours à traduire les sentiments de la foule, il n'est pas de biographie qui mieux que la sienne permette de faire revivre tout le début de notre histoire contemporaine. Ajoutez qu'il compta des amis dans tous les camps et fut lié avec la plupart des illustrations de son siècle. De ceci comme de cela vient qu'une œuvre bien menée, comme est l'œuvre présente, est à la fois un résumé d'histoire et une mine de renseignements.

Le personnage même de Béranger fournit à une remarquable étude psychologique, car, bon et caustique, modeste et jaloux, franc et retors, ce personnage est d'une complexité propre à tenter un psychologue. Sainte-Beuve voyait en lui deux hommes : l'un vulgaire et à grosse face rubiconde, sorte de Grandisson vertueux mais ennuyeux aussi ; l'autre, l'illustre commère, malin, taquin, mais aussi le Béranger vieille France qui en a gardé la tradition, les manières, la tenue et le ton.

C'est dans l'habileté de reconstruction de cette existence et de ce caractère que se trouve le second intérêt de cette étude. Baudelaire voulait que la critique d'art soit passionnée et partiale. C'est un point de vue ; et ces mêmes qualités appliquées à l'Histoire la rendent, à coup sûr, plus vivante et plus attrayante que l'histoire purement documentaire, qui prétend à une intégrale impartialité. A cette dernière, on ne peut jamais atteindre, il va sans dire ; mais à la poursuivre, on arrive fort aisément à être ennuyeux. Or, M. Lucas-Dubreton a fait le miracle de résoudre cette antinomie, de tendre à la justice et de rester captivant ; mais il y a plus, et ce n'est pas le moindre agrément de son ouvrage que celui de poser au lecteur le problème de découvrir si l'Auteur a aimé pleinement son héros pour ses vertus ou bien si la trop grande habileté de Béranger à organiser sa quiète existence et son amour de la popularité, qui fut son plus grand amour sinon, au fond, son unique amour, ne lui ont pas rendu le chansonnier peu sympathique. La conclusion de M. Lucas-Dubreton est, en effet, une conclusion empruntée ; elle est cet assentiment serein de Gœthe : *Les chansons de Béranger, bon an mal an, ont rendu heureuses des milliers de personnes.* Mais cet éloge du « tout pesé » n'empêche que la fine et pénétrante analyse de M. Lucas-Dubreton évoque l'image d'une petite souris grise entre les pattes de velours d'un chat qui joue et qui, malgré le velours, sort du jeu un peu meurtrie.

Vient de paraître :

*Aux Editions Véga, 175, boulevard Saint-Germain, Paris, V^e^*

Pascal Brotteaux. — **Hallucinations ou Miracles?...** *Les Apparitions d'Ezquioga et de Beauraing. La Prophétie du Moine de Padoue*, un vol. in-8° couronne de 146 pages. (*Prix : 10 francs*)

Aux Editions Jean Crès, 158, avenue de Suffren, Paris.

Luce Laurand. — **Les fils d'or**, roman de jeune fille, un vol. in-16 de 250 pages. (*Prix : 12 francs*)

Aux Editions Montaigne (F. Aubier), 13, quai de Conti, Paris.

Gilles Sifour. — **De l'ombre plein le cœur**, roman, un vol. in-8° de 252 pages (*Prix : 19 francs.*)

Aux Editions du Mercure Universel (V. Bresle), 152, boulevard de la Liberté, à Lille, et 3, cite Bergère, Paris (IXe).

Alphonse-Louis Lally. — **Passé la Quarantaine** (Mabel Temple). Roman de mœurs anglaises, un vol. in-12 de 218 pages. (*Prix : 15 francs.*)

*Aux Editions E. Figuière, 166, boulevard Montparnasse, Paris, XIVe*

F.-G. Beranger. — **Poésies. — La Vie et la Mort**, un vol. in-8° couronne de 200 pages. (*Prix : 12 francs.*)

Baronne d'Orsan. — **Réhabilitation**, roman, un vol. in-8° couronne de 256 pages. (*Prix : 10 francs*)

Jehan d'Illys. — **De la coupe aux lèvres**, roman, un vol. in-8° couronne de 190 pages. (*Prix : 10 francs.*)

Pierre d'Agez. — **Carnets d'un solitaire**, un vol. in-8° couronne de 249 pages. (*Prix : 12 francs*).

René Choisy. — **Mômes des Quais**, un vol. in-8° couronne de 192 pages. (*Prix 10 francs.*)

Arthur Garandeau. — **Histoire d'une Guerre** (*Avant 1914*), un vol. in-8° couronne de 320 pages. (*Prix : 15 francs.*)

Edmond Garnier. — **Autour du Monde** (tome I. *De Paris à l'Argentine*), un vol. in-8° couronne de 288 pages. (*Prix : 12 francs.*)

De Rerva. — **Feuillets d'un carnet de la campagne 1914-1918**, documents vécus, un vol. in-8° couronne de 286 pages. (*Prix : 15 francs*)

Le Gérant : R. Delisle.

Paris-Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie. — 1934.

41e ANNÉE N° 10 1er OCTOBRE 1934



A propos d'un centenaire

La vie maladive de Boieldieu

Par le Dr Paul NOURY

Le 8 octobre 1834, à 4 heures 40 du soir, à Jarcy, près de Paris, s'éteignait doucement, à près de 59 ans, Adrien Boieldieu, les yeux fixés sur son fils dont il tenait la main dans sa main glacée, semblant lui transmettre le flambeau de l'art musical.

Boieldieu, artiste-né, fut un compositeur génial, mettant l'art au-dessus de tout ; il dessinait et peignait, non sans agrément, il était même caricaturiste à ses heures.

Doux, poli, bienveillant, modeste, aimant à rendre service, Boieldieu n'a jamais blessé ni envié personne ; c'était la bonté même ; il n'eut pas d'ennemis. Ce sont des qualités assez rares pour être signalées. Comme beaucoup d'artistes, c'était un nerveux, assez impressionnable, sujet à des terreurs superstitieuses. La composition musicale le fatiguait beaucoup et lui détraquait l'estomac. Quand il avait lu le livret d'opéra, il le mettait de côté et composait dans sa tête en chantant au piano. Cette élaboration l'épuisait beaucoup ; au contraire, écrire ensuite la partition, mettre des points sur du papier réglé, comme il disait, était pour lui un véritable soulagement.

Pour esquiver des difficultés qui l'effrayaient, le jeune et timide Boieldieu fit plusieurs fugues. Pour son maître Broche, les punitions corporelles faisaient partie de l'enseignement de la musique. A quatorze ans, le jeune Boiel, comme on l'appelait, ayant répandu de l'encre sur le clavecin, d'autres disent sur une partition, conçut une telle crainte de la correction qui l'attendait, qu'il s'enfuit. Avec dix-huit francs qu'il avait gagnés à accorder des clavecins, il prit la route de Paris. La nuit surprit l'enfant affamé et épuisé, en pleine campagne, un berger le recueillit dans sa cabane où il passa la nuit. Le fugitif resta peu de temps à Paris et rentra assez vite au bercail.

La Révolution ayant ruiné le père de Boieldieu par la perte de sa fonction de secrétaire de l'archevêché, Boieldieu, âgé de 20 ans, quitta la maison familiale, malgré la volonté de son père. Il partit sans chapeau pour ne pas donner l'éveil, n'ayant en poches que trente francs et un opéra, *La fille coupable*, pour tenter la fortune à Paris. Ayant épuisé ses ressources, il allait, par désespoir, se jeter à l'eau, quand Delys, un vieux serviteur de la famille envoyé à sa recherche, le retrouva et lui donna une lettre de recommandation auprès du financier Mollien. Par l'entremise de Mollien et d'Erard, il devint vite célèbre.

Un peu plus tard, pendant un concert organisé à Rouen avec le chanteur Garat, le public réclama la Carmagnole. Ne voulant pas l'exécuter et craignant la fureur du public s'il refusait, Boieldieu abandonna le clavecin et disparut subrepticement. Comme il n'avait pas de passeport, il rentra à Paris caché dans le fond d'une charrette.

A la suite de ses déboires conjugaux, il quitta la France et prit le chemin de la Russie. C'est pourquoi son maître Broche, ravi des succès de son élève, trouvait le jeune Adrien *très habile en fugues*.

Boieldieu consulta de nombreux médecins et en compta parmi ses amis. Chomel fut le principal directeur de sa santé et c'est avec dévouement qu'il le soigna. En passant à Montpellier, en décembre 1831, il consulta le fameux Dr Chrétien qui lui conseilla les limaçons et force bouillon du même légume (*sic*). A Hyères, il fut soigné par Allègre, un bon médecin, dit-il, dont il avait toujours envie de faire *allegro*. Il appréciait beaucoup le savoir du fils Daralde, médecin, dont il était l'ami de la famille. Quand il parle du Dr Burel, il écrit *le bon docteur de Rouen*. Le Dr Buron lui avait envoyé du vin de Bordeaux qu'il ne put boire à cause de son mauvais estomac. A Saint-Sauveur, le « médecin du lieu » qu'il ne nomme pas autrement, lui avait conseillé d'interrompre le traitement qui augmentait son agitation nerveuse.

Périodiquement, Boieldieu se plaignait de douleurs d'estomac assez vives entre les repas et quelquefois la nuit. Ces dou-

leurs étaient calmées par le repos et le régime, dont le lait d'ânesse constituait le principal aliment.

En 1818, il recommande à son ami Laroche de le recevoir « à la fortune du pot », car un dîner extraordinaire le rend toujours malade.

Ayant rendu quelques services au début de 1823 à Duval de Genève, dont il avait connu le père, consul en Russie, il demande, en échange, quelques bouteilles d'eau verte ou absinthe de Suisse, très renommée pour les maux d'estomac.

Invité à dîner fin août 1824, il réclame pour lui une petite soupe au lait, parce qu'il ne vit presque que de lait et surtout point de vin, point de liqueurs, point de café, et il demande que ce soit sans apparat, parce que lorsqu'il est obligé de faire des phrases, les maux d'estomac et les bâillements nerveux le prennent.

En avril 1827, ses vilains maux d'estomac le tiennent deux mois au lit; il ne peut chanter au piano, donc pas de composition possible.

Pendant le voyage d'aller aux Eaux-Bonnes en 1831, qui avait duré dix jours, il avait horriblement souffert de l'estomac; mais, à peine arrivé, le repos fait cesser ces affreuses douleurs, qui sont certainement nerveuses, dit-il.

En août 1833, les maux d'estomac, dont il n'avait pas entendu parler depuis quinze mois, veulent le tourmenter un peu; un régime sévère les dissipera. Les crises assez fortes se calment en se couchant et en buvant quelques boissons chaudes ; ces douleurs le réveillent la nuit ; ses digestions n'en sont point troublées ; si cela continue, il ne prendra que du lait, car c'est ennuyeux de souffrir tous les jours à la même heure. Un peu plus tard, il écrit : *il n'y a que le chocolat qui me passe, aussi, c'est presque ma nourriture. Le bouillon de poulet même me passe mal.*

Il semble avoir été atteint de gastrite hypersthénique, peut-être d'ulcère d'estomac. Ses crises postprandiales cédaient au repos et au régime lacté ; elles étaient séparées par des périodes de calme.

Boieldieu, essentiellement bon, se laissa circonvenir par la danseuse Clotilde qu'il épousa le 19 mars 1802 ; mais, à peine mariée, elle retourna à la galanterie (1). Boieldieu en conçut un grand chagrin et sur les instances de ses amis Rode et Lamare qui se rendaient en Russie, il partit au mois d'avril 1803 avec eux, un peu à l'aventure. Alexandre Ier, empereur de Russie, qui cherchait à se composer une troupe française d'opéra, lui offrit une situation à la Cour. Boieldieu séjourna en Russie

(1) Il ne put obtenir le divorce et ce n'est qu'après la mort de Clotilde, fin 1826, qu'il put épouser son amie Mme Bertin, née J. Philis Desoyres.

de 1803 à 1811. On dit qu'il résista assez mal au climat rigoureux et que c'est pendant son séjour en Russie qu'il contracta les premiers germes de la tuberculose qui devait l'emporter. Il revint en France atteint de « maladie noire », dit-on, probablement de la nostalgie aggravée par ses soucis conjugaux et un début de tuberculose.

De 1814 à 1816, le travail lui fut défendu ; il se rétablit. La première représentation de *La fête du village voisin* marque son rétablissement. En août 1819 il demande au Conservatoire un congé de trois mois pour rétablir sa santé. Il quitte Paris et va s'installer à Villeneuve-Saint-Georges, qu'il quittera plus tard pour Jarcy, son dernier domicile.

En juillet 1824, il écrit à Charles Maurice : *Je suis tout malade et depuis six jours au lit.* En janvier 1826, il écrit au même : *Je suis tout malade, c'est de mon lit que je vous griffonne ce billet.*

Pendant l'automne de 1827, Boieldieu fut victime d'un accident que la *Revue musicale* annonçait ainsi : « Le célèbre compositeur Boieldieu vient de se casser le tendon d'Achille dans une chute qu'il a faite à sa maison de campagne. » Le 7 janvier, Boieldieu écrivait : *Je suis tout malade et tout boiteux.*

En 1828, l'échec des *Deux nuits* lui causa un grand désespoir et abrégea sa carrière. La chute de Charles X lui fit perdre toutes ses places ; les théâtres étant désertés et obligés de fermer leurs portes, Boieldieu se trouva dans une situation gênée.

En plus de ses douleurs d'estomac, de ses troubles nerveux, sa tuberculose se compliqua d'un enrouement qui ne le quitta plus. Boieldieu écrivait le 31 décembre 1830 : *J'ai toujours mon enrouement et cela depuis deux mois. Vésicatoire, fumigations, rien n'y fait et si l'organe ne me revient pas, comment ferai-je pour composer, moi qui ne peux composer qu'en chantant. Du reste, je ne souffre pas, il n'y a point d'inflammation à la gorge, c'est seulement un voile qui voile l'organe.*

Son enrouement persistant, il fait une cure aux Eaux-Bonnes en juillet 1831 ; et, sur les conseils de Chomel, il passe l'hiver à Hyères où, chemin faisant, il consulte le fameux Chrétien à Montpellier. A Hyères, il prend matin et soir du lait d'ânesse. Le 20 février 1832, il écrit : *On nous a trompés sur le climat d'Hyères et de Nice, le vent d'est nous est très incommode, il m'irrite la poitrine et me donne quelquefois l'envie de retourner à Paris.*

En juillet 1832, nouvelle saison aux Eaux-Bonnes. Si le choléra se calme, il retournera à Paris. En septembre, il est à Cauterets où il prend des bains. Sa santé générale s'est sensiblement améliorée ; le larynx est toujours malade ; on lui dit qu'il faudra peut-être cinq ans de soins et de voyages, mais il est *bien près de son rouleau* (presque ruiné).

Rentré à Paris, il essaie des fumigations avec l'appareil de Richard. *Je crois*, écrit-il, le 8 octobre 1832, *qu'elles me débar-*



François-Adrien BOIELDIEU

(1775-1834)

rassent le larynx des matières muqueuses qui l'obstruent, mais à ce que tient beaucoup M. Chomel, c'est que j'aille passer l'hiver à Pise... Depuis ces maudites eaux (des Pyrénées) *dont j'ai trop pris, il m'est resté une agitation nerveuse qui s'augmente quand j'écris... on dit que cela va passer... J'ai voulu essayer celles de Cauterets en boisson, j'ai eu tort, il ne me les fallait qu'en bains et en aspirations.* Quelques semaines après, il est toujours agité et oppressé, malgré les sangsues... et il va faire usage de nouvelles fumigations, conseillées par M. Chomel et qu'il ne peut faire qu'à Paris.

Il passe l'hiver de 1833 à Pisé et il rentre en France par Florence, Milan et Genève. En 1833, il peint son dernier tableau, ainsi que l'indique, à l'envers du tableau, une note manuscrite de son fils.

En juillet 1834, troisième saison aux Eaux-Bonnes ; ses douleurs d'estomac l'obligent à ne prendre que du lait. Le 5 août, on lui met des sangsues. Il a dû interrompre les eaux, mais en emportera à Saint-Sauveur, où il continuera de les boire pour compléter la saison de 21 jours, tout en prenant les bains. Il est toujours agité, malgré la saignée, il tousse beaucoup la nuit ; les bronches sont toujours embarrassées et l'expectoration difficile. Le 20, il a dû arrêter les bains de Saint-Sauveur dès le troisième, à cause de son agitation. Il ne supporte que le chocolat et les maudites transpirations l'épuisent. C'est la dernière lettre écrite par Boieldieu, lui-même ; ses lettres postérieures sont de l'écriture de sa seconde femme, sa chère Jenny. Comme tous les incurables, il accuse la médecine. *Ce sont,* dit-il, *ces infernales Eaux-Bonnes qui m'ont rendu si malade. Je ne voulais pas y retourner, Chomel a été inflexible. Il m'a fait beaucoup de mal sans le vouloir.*

Boieldieu rentre à Jarcy où il a chargé son fils de lui avoir une ânesse nouvellement vêlée (*sic*), car il compte boire du lait d'ânesse pendant tout le mois de septembre. Le 25 septembre 1834, Boieldieu assiste à la première représentation du *Châlet* ; il félicite Adam en écrivant sur son ardoise, la petite ardoise enfermée dans une pochette qu'il portait sur lui et qui est déposée au *Musée Boieldieu* à la Prévotière. Ce fut sa dernière sortie.

De retour à Jarcy, *Chomel,* écrit-il, *est accouru de suite et malgré ma grande faiblesse, il a été content de mon état et n'a rien trouvé qui puisse donner la moindre inquiétude.* Pieux mensonge qu'accepte le malade et qui le rassérène.

La veille de sa mort, il eut un peu de délire et murmura plusieurs fois le nom d'Hérold qu'il avait lancé et qui était mort. Il se rasa lui-même *pour mourir,* disait-il, *selon le soin que l'on doit avoir de sa personne.* Sa conscience était pure, comme il le déclare lui-même ; il mourut doucement en nommant son fils Adrien.

Un nouveau masque de fer

par J.-F. Albert

Dans un ouvrage récent, *Le médecin de la Reyne*, présenté avec goût par les éditions de Noël et Steele, et illustré de superbes héliogravures, M. Pierre Vernadeau vient de nous découvrir un nouveau *Masque de fer*. Nous en avions déjà sept au moins : un frère de Louis XIV, le surintendant Fouquet, le duc de Beaufort, le comte de Vermandois, l'Italien Matthioli, Eustache Dauger chevalier de Cavoye et Molière lui-même, oui, Molière... demandez plutôt à M. Anatole Loquin. Il conviendrait d'ajouter à cette liste, déjà longue certes, mais sans doute encore provisoire, car il ne faut décourager personne, Marc de Jarrige de la Morelhie, seigneur de Peyredon, viguier de Saint-Yrieix, et gendre de Pardoux-Gondinet. Ce fut ce dernier titre qui fit sa ruine. Ah ! quel malheur d'avoir un beau-père !

Pardoux-Gondinet (1617-1679) fut, en son temps, un médecin célèbre. Eloy ne le connaît pas, ni Dezeimeris, ni la Biographie du Dictionnaire des Sciences médicales, ni l'Encyclopédie médicale de Dechambre, ni A. Franklin, ni Maurice Raynaud : et M. Levy-Valensi, lui-même dans ses *Médecins français du XVIIe siècle* n'en souffle pas le moindre mot. On pourrait citer bien d'autres auteurs qui n'en parlent pas davantage ; mais à quoi bon ? Cela prouve simplement la relativité de la gloire.

S'il m'avait été donné de lire le *Pardoux-Gondinet, médecin d'Anne d'Autriche* que M. Michel Gondinet publia à Limoges en 1930 chez R. Guillemot et L. de Lamothe, je pourrais parler d'abondance sur notre vieux confrère ; mais l'ouvrage n'est point dans ma « librairie » et force est de nous contenter des renseignements que M. P. Vernadeau nous donne, à savoir qu'en crédit à la cour et ayant gagné les faveurs de la reine, notre Limousin devint médecin d'Anne d'Autriche par lettres patentes du 5 novembre 1644.

Aussi bien, c'était un homme sage et un médecin non sans valeur. Homme sage, car je ne sais à quelle date il quitta la cour pour se retirer dans son pays natal, où tranquilles furent ses dernières années et où tranquillement il mourut. Médecin de quelque valeur, car les œuvres personnelles qu'on trouve dans l'inventaire qui suivit sa mort témoignent d'un large savoir : des *Escripts de rhétorique* et d'autres de *phylosophie*, des *Remarques et Mémoires des Gaules*, une *Histoire de France*, un *Liber philologicae et pathologiae*, un *Traité des fièvres*, un autre

Des symptômes et de leur utilité, un *Traité des poudres purgatives,* un livre *Des signes nécessaires pour reconnaître la mo t,* un *Brevis sed dilucidus tractatus de Venerea,* un traité *De diverses maladies avec les moyens de les guérir,* des *Remèdes contre les fièvres,* un *Traité de thérapeutique,* des *Règles de consultations,* un livre *Du calcul de la vessie,* un *Traité des femmes,* etc.

Nos historiens ignorent tant de mérites, et ce n'est pas leur pire faute, car on doit davantage que tout cela à Pardoux-Gondionet : la France lui doit Louis XIV, et nos historiens ne le savent pas.

N'allez pas imaginer quelque malice. Non. Il y a dans le Serment d'Hippocrate : *Dans toutes les maisons où j'entrerai, ce sera pour le soulagement des malades, me conservant pur de toute iniquité volontaire, m'abstenant de toute espèce de débauche, m'interdisant tout commerce honteux soit avec les femmes, soit avec les hommes, libres ou esclaves.* Or, les médecins du XVIIe siècle, gens arriérés, comme chacun sait depuis Molière, croyaient encore à la valeur du Serment d'Hippocrate. Seulement voilà : Paroux-Gondinet sut conseiller au bon moment à Anne d'Autriche, dont le mariage depuis vingt ans demeurait sans fruit, de recourir au grand saint fécondant de son pays limousin. L'archiconsul de Saint-Léonard, certain Nicard dit *Belles-Jambes* fut mandé ; et la piété de la reine fut récompensée : elle devint grosse.

M. V. Vernadeau raconte tout cela bien mieux que je ne sais faire et aussi la première nuit de noce du roi et quelques autres, et sa froideur, et l'impatience d'Anne, ma sœur Anne, qui ne voyait rien venir ; mais je passe sur tant de détails, tant j'ai hâte d'en arriver au masque de fer. Si vous êtes curieux du reste, lisez *Le Médecin de la Reyne,* vous y prendrez amusement et plaisir.

Voilà donc Anne d'Autriche enceinte. Bientôt Lous XIV parut. Le malheur était seulement que Louis XIII ne pouvait être père, parce que, assure notre auteur, il avait une double ectopie testiculaire. Pardoux-Gondinet qui, en sa qualité de médecin de la reine, assista, le 15 mai 1643, à l'autopsie du roi, vit bien ce qui lui manquait, et il inscrivit ce détail, si on peut dire, sur ses tablettes. Quand il mourut, trente-six ans plus tard, son gendre Marc de la Morelhie hérita du procès-verbal et des divers biens de son beau-père. Passe pour les biens, mais les papiers lui parurent compromettants. Il s'en ouvrit à son compatriote La Reynie. La Reynie en parla à Louvois, Louvois au Roi : et voilà comment le brave viguier de Saint-Yrieix devint le masque de Fer.

Cette tradition limousine est amusante, mais invraisemblable ; peut-être, après tout, est-elle surtout amusante à cause de son invraisemblance même.

En premier lieu, si Pardoux-Gondinet fut *un* des médecins d'Anne d'Autriche, il ne fut pas son premier médecin. Depuis 1618, le premier médecin de la reine était Pierre Séguin qui, précisément en cette qualité, assista à l'autopsie de Louis XIII.

En second lieu, dix-sept médecins ou chirurgiens furent réunis pour cette cérémonie, et sur la liste de leurs noms, c'est en vain qu'on cherche celui de Pardoux-Gondinet.

En troisième lieu, il n'est pas exact de dire que *les médecins qui assistèrent à l'examen de la dépouille royale auraient constaté une ectopie des testicules* (p. 81). Le procès-verbal d'autopsie, rapporté par M. le Dr Paul Guillon (*La mort de Louis XIII*, in-8o, Fontemoing, Paris, 1897), n'en fait pas la moindre mention.

En quatrième lieu, Dubois, garçon de la chambre du roi, qui assista un instant à l'examen du cadavre, ne rapporte pas dans son *Journal* (où il n'avait pas à garder la discrétion qu'on peut soupçonner dans un document officiel) une constatation, qui pouvait être faite, d'un premier regard et qui, d'autre part, n'eût pas manqué de défrayer les conversations.

Ajoutons que les correspondances diplomatiques du temps sont muettes sur la malformation royale ; et les diplomates étaient fort bien renseignés, en ce siècle-là.

En supposant même, d'ailleurs, que le fait soit exact, on pourrait discuter encore sur la stérilité de Louis XIII. Allons plus loin et tenons-la pour acquise, elle aussi. Pardoux-Gondinet n'était pas le seul dépositaire du secret, que partageaient les grands du royaume que le protocole obligeait d'assister à l'autopsie. On ne fit pas forger pour cela une trentaine de masques de fer.

Enfin, il est une dernière objection, qui ne vaut pas seulement contre Marc de la Morelhie, mais encore contre la plupart des prétendus prisonniers de Pignerol et de la Bastille. Le moyen le plus sûr et le seul qui soit sûr pour empêcher quelqu'un de parler est bonnement de le supprimer. La raison d'Etat ne regarde pas à une vie humaine. Nous avons vu un général russe enlevé en plein jour en plein Paris et on n'a jamais retrouvé ses traces. Stavisky même... On ne dira pas que la difficulté de faire disparaître un homme était plus grande sous la monarchie absolue que sous la Troisième République. Or, on ne supprima pas celui qui fut le véritable Masque de fer et on eut même pour lui tous les égards compatibles avec sa situation si particulière.

Le secret, à son sujet, fut bien gardé. Soit. Mais se résoudre à l'emprisonnement perpétuel était courir la terrible chance que ce secret, un jour, soit découvert. Pour que Louis XIV ait risqué pareille chance, alors qu'il les eût mises toutes de son côté en baissant le pouce, pour qu'il ait accepté les inquiétudes

constantes qu'il dut avoir, alors qu'il pouvait si facilement assurer sa quiétude, il a fallu que des raisons extrêmement puissantes, comme sont les raisons de sentiment, l'aient déterminé. Ces raisons, en ce qui regarde le viguier de Saint-Yrieix, on ne les voit pas. M. P. Vernadeau dit bien : *L'innocence du viguier exigeait qu'on respectât sa vie et même qu'il bénéficiât d'égards qui ne lui furent pas ménagés* (p. 88). Le bon billet que Marc avait là ! Car, vraiment, l'innocence de l'agneau exigeait que le loup épargnât sa vie et même eût pour lui des égards.

Peut-être, au fond, était-il inutile d'esquisser cette réfutation d'une « légende », car M. Michel Gondinet qui a écrit avec beaucoup d'esprit la Préface du *Médecin de la Reyne,* semble bien ne pas l'avoir du tout prise au sérieux. M. P. Vernadeau lui-même a-t-il cru à la vérité de son histoire ? Je crois bien que non. *Après cent cinquante ans d'hypothèses et de recherches,* conclut-il, *l'énigme a créé son sphynx. Il n'est pas près de livrer son secret* (p. 91). Peu importe d'ailleurs, parce que, pour la poésie de la vie et pour l'émerveillement des hommes, la légende doit demeurer la compagne de l'*histoire.* Celle que M. P. Vernadeau a empruntée aux récits des bonnes gens du Limousin lui aura du moins fourni la matière d'un récit plein d'intérêt, et qu'il a raconté le plus joliment du monde.

LE COIN DU PÊCHEUR DE PERLES

Sur un mur de la rue Pestalozzi, à Paris, se trouvent deux inscriptions placées l'une au-dessus de l'autre, et tracées toutes deux en caractères semblables. Le passant lit avec étonnement :

Synagogue des Gobelins
Entreprise générale de fumisterie.

Rendant compte de la séance de l'Académie de médecine du 24 avril 1934, *La Presse médicale* (nº 36, 5 mai 1934, p. 731) prête à M. L. Bernard cette opinion curieuse :

L'inégalité d'atteinte des sexes (par la tuberculose) *dépend de multiples facteurs médicaux et sociaux, en particulier dus au travail des femmes* dans les urines.



MÉDECINS-POÈTES



ALAUZET de CASTILLE

Par hasard, j'ai pu faire une trouvaille rare.

Ah ! mon Dieu ! voilà que je viens d'écrire un alexandrin sans le faire exprès ! Mais aussi, il s'agit de poésies formant une plaquette in-8° de 120 pages, imprimées en 1891 à Agen, chez Mme Veuve Lenthéric : *Poésie pour la Vérité ou Vérité dans la Poésie, fait dans l'esprit et dans la région poétique de Jasmin* par Alauzet de Castille.

Rare ? Je le crois, car je n'en ai trouvé mention dans aucun recueil bibliographique. Alauzet de Castille serait d'ailleurs tout à fait inconnu, s'il n'avait ajouté tout de suite après ce nom : *autrement dit Jean Catala.* Quelle raison eut Catala de se dénommer par surcroît Alauzet et de Castille ? Je ne saurais dire ; mais cette inaccoutumée manière de faire suivre pseudonyme et nom véritable est une heureuse fortune, sans laquelle notre Castillan serait demeuré un personnage énigmatique.

Au contraire, sur Jean Catala on peut tenter de savoir quelque chose ; à la vérité, j'ai très peu découvert. Il semble qu'au début du siècle dernier, sa famille fut établie dans le canton de Sainte-Livrade (Lot-et-Garonne), dans la petite commune de Dolmayrac. C'est là, en effet, que, le 30 décembre 1810, naquit *Philippe* Catala, frère aîné de Jean. Quelques années plus tard, peut-être pour mieux assurer l'instruction de leur enfant, les Catala vinrent à la ville et émigrèrent à Agen. Là, devait naître *Jean-Félix*, le 15 octobre 1819. La famille était désormais fixée dans cette maison sur la route de Layrac, dite aujourd'hui Parc Catala, où vécurent ensemble : Philippe qui devait y mourir le 25 janvier 1884 et Jean le 11 mai 1889.

Philippe fut horticulteur, mais il s'occupa aussi de l'embellissement de sa ville d'adoption, car, à propos de la promenade agenaise du *Gravier*, il fit imprimer, en 1865, à Agen. chez P. Noubel, une plaquette in-8° de 8 pages avec un plan lithographique, précisément intitulée : *Le Gravier, projet d'embellissement.* Philippe laissa un fils, Vincent, pépiniériste-horticulteur comme lui, qui embellit de son mieux le parc Catala et, de son vivant même, y fit élever sa statue, œuvre du sculpteur Fumadelle. On la voit encore, venant d'Astaffort, aux portes d'Agen, à droite, après avoir dépassé l'Hôpital.

Jean-Félix fut à la fois vigneron, médecin et poète, ce qui est beaucoup pour un seul homme, mais à quoi il put suffire, n'étant qu'un peu de ceci comme de cela.

Du vigneron, nous ne saurions rien, s'il n'était avoué par le poète. Celui-ci termine, en effet, une pièce *A l'Immaculée* (p. 15) par cette prière :

Sans vice et sans défauts,
Oh ! garde, ô débonnaire,
Pour à ton fils complaire
Ma vigne et ses rameaux ;

et un autre petit poème (*A travers champs et prairies*) par une seconde prière, à Dieu, cette fois (p. 10) :

Tandis que tout tremblant pour le fruit de sa vigne,
Le vigneron, au ciel, jette un regard bénigne,
C'est son labeur de jour, c'est son rêve de nuit,
Conserve-le, Seigneur, contre l'ange qui nuit !

A la vérité, il est problable que Jean Catala se borna à exploiter soit avec son frère un bien de famille, soit un petit vignoble personnel.

Comme médecin, j'ignore où Jean Catala fit ses études ; mais une anecdote, que racontait volontiers le professeur Lannelongue, paraît indiquer que Catala vint à Bordeaux, au moins pour passer un examen. Le jury était constitué et Lannelongue en faisait partie ; il ne restait qu'à fixer la date de la séance ; seulement la Faculté était sans hâte et le candidat était pressé. Catala ne fit ni une ni deux : il somma par exploit d'huissier les professeurs de se réunir. Cet exploit eut la suite qu'on devine : le candidat fut refusé. Ne soyons donc pas surpris si, malgré le titre de *docteur* que le poète se donne :

Le rire est tout-puissant pour corriger les mœurs ;
Pour redresser l'esprit, pour corriger les cœurs !
C'est pour cela que Jean applanit les verrues
Des humains contournés qui passent dans les rues.

Excusez à son cœur cette insigne faiblesse ;
Tout en cueillant des fleurs sur les bords du Permesse,
Il coupe, au rouge vif, aidé du bistouri,
Dans le cœur des pervers et dans tout corps pourri

Humanité malade, en ta douleur extrême,
Porteras-tu sur Jean un terrible anathème ?
Le docteur Jean *rira de ta témérité*
En réséquant ta plaie avec dextérité.

(Portrait de Jean Catala, p. 6.)

le *docteur Jean* ne fut, en réalité, qu'officier de santé. La seule œuvre médicale de lui que je connaisse est signée : *Jean Catala.*

M. H. Il fut, en effet, médecin homéopathe. De là, sa brochure au titre un peu long : *Coup d'œil sur la valeur respective des doctrines médicales qui se disputent la confiance publique, pouvant servir de guide aux gens du monde dans le choix à faire entre la nouvelle et l'ancienne école, c'est-à-dire entre l'allopathie et l'homoeopathie* (in-8° de 64 pages, P. Noubel, Agen, 1861). De là aussi, le plaisir qu'il semble avoir pris à mettre dans la bouche d'une sorcière ces invectives contre les médecins et les pharmaciens — allopathes, sans aucun doute :

Gardez-vous d'Esculape et des apothicaires,
Dit-elle en grommelant. Ce sont des mercenaires
Qui font payer cent fois la grosseur de leurs mots.
Leur sottise brillante éclipse les moins sots.
Dieu me garde à jamais des docteurs empiriques
Et de tout poison noir qui sort de leurs boutiques !
Ministres du trépas, horribles croque-morts,
Ils vous arrachent l'âme au plus solide corps !
Empoisonneurs fieffés, n'employant les fécules,
Ils vous tirent un sang qu'ont brûlé les pilules.
Une simple, une plante, une fleur au besoin,
Est un remède sûr que je cueille avec soin.
(Sorciers et sorcières, pp. 115-116.)

Le Poète est, ici, ce qui le plus nous intéresse ; mais, d'abord, Jean Catala fut-il poète ? S'il suffit pour mériter ce titre de publier un recueil de pièces diverses comme *Poésie pour la Vérité*, formant un total de 3.138 vers, le titre lui est acquis ; et même, si on veut en croire l'intéressé, il fut un grand poète :

Sa muse est grande et toujours pure,
Pleine d'élan, de liberté ;
Elle chérit toute aventure
Et dit à tous la vérité.

Son vers est doux, coule gracieux
Comme les flots d'une fontaine !
Comme le lait, le miel radieux
Il vient, il va toujours sans peine !
(Portrait de Jean Catala, p. 5.)

Allez, enfants chéris, fruits glorieux de ma veine,
Au sentier de l'honneur et trouvez-le sans peine.
Allez pleins de fraîcheur comme un gazon joyeux ;
Qu'on vous trouve aux banquets, aux salons radieux ;
Que votre muse y porte un parfum d'ambroisie
En volant sur la fleur qu'elle-même a choisie !
Buvez dans les nectars qui coulent à pleins bords
Des fleuves du Permesse et de tous ses abords ;
Célébrant des héros les immortelles gloires,
Soyez, ô mes doux vers, dans toutes les mémoires !
Je veux vous retrouver dans le palais des rois.
(Adieux à mes vers, p. 83.)

Après le grand Homère et mille autres poètes,
Jean chante des héros la gloire et les défaites.
Sa muse suit leur vie et chante aussi leur mort,
Il triomphe avec eux ou gémit sur leur sort ;
Des papillons il peint l'élégante parure,
La chaleur des étés et leur récolte mûre ;
L'automne et ses doux fruits, le printemps et l'hiver,
Le chant pur des oiseaux et leur vol dans l'éther.
Tout devient pour sa muse un son, une harmonie ;
L'univers, quel grand livre entr'ouvert au génie !...
Tout servira sa muse, et la terre et les airs,
Et les cieux étoilés, et les flots, et les mers,
Et le cristal des lacs, et le souris des plaines,
Et les fruits succulents, et les fleurs, et les graines.
Et la vigne naissante, et les mornes cyprès.
Mais Jean chérit surtout l'éclat vert des forêts,
La roche gigantesque et les déserts sauvages,
Le bruit sourd de la foudre et les bruyants orages.
Il n'est pas l'ennemi de la science ou des arts,
Mais de l'abus qui seul conduirait aux écarts.
Il déteste l'erreur, il fuit la tyrannie
Trop hostile à la foi, trop funeste au génie.
Jaloux de liberté dans l'esprit, dans le cœur,
L'abus des libertés excite sa fureur...
La raison et la foi sont l'âme des poètes,
Qui ne veulent errer dans le champ des comètes !
(Les sujets de ma muse, p. 7.)

Comme Jean Catala ne voulait pas errer dans le champ des comètes, il avait empli son âme surtout de foi ; et, à vrai dire, ses poésies sont surtout de petits poèmes religieux. Le dévouement chrétien, les vertus théologales, l'éloge des sœurs, des prêtres et des moines, la Vierge Immaculée et le Sacré-Cœur sont ses sujets de prédilection ; et l'écusson *A. M. D. G.* au verso final de la couverture, tient lieu pour lui d'armes parlantes. Certes, il est difficile de choisir des sujets de plus d'élévation :

Quel sujet harmonique, ô ma muse sublime,
Que de chanter le Christ, ce vainqueur magnanime !
(Interprétations apocalyptiques, p. 89.)

mais, des hauteurs où Catala nous élève, on ne fait que pire chute, quand on rencontre de telles bizarreries :

Un signe de son front ébranle terre et cieux !
Sur sa cuisse est écrit : « Je suis le Dieu des dieux »
Les gloires de son nom sont toujours immortelles ;
Une ceinture d'or recouvre ses mamelles.
....
Sa main au vice hostile, à la vertu propice,
Sévit contre les uns ou donne le délice.
(Idem, p. 90.)

De loin en loin, on rencontre bien un vers cornélien tel que :

S'il n'est pas de dangers, il n'est pas de héros ;
(Le dévouement, p. 45.)

malheureusement, ils sont rares, et ce sont des étrangetés, comme celles qu'on vient de lire, qui l'emportent :

Le Peau-Rouge lui-même est un singe incommode,
Qui se passe et d'habits, et de taille, et de mode ,
Une fourrure aux reins est tout son pardessus.
(A travers le monde, p. 21.)

Les dieux du jour sont l'or ou l'infâme Vénus :
Avec des dieux pareils que les gens sont cornus !
(Excursion dans la lune, p. 30.)

Dans le temple divin où Christ est le premier,
Le Prélat doit briller, car c'est un chandelier.
(Interprétations apocalyptiques, p 90.)

Pour conduire Phébus, il ne suffit d'un zèbre :
Le seul coursier ailé peut vous rendre célèbre !
Sans le secours d'en haut des plantes au menton,
Je ne serais, en vers, qu'un chétif avorton !
Vous ne seriez qu'un nain des pieds jusqu'à la crête
Si Phébus était sourd à votre humble requête.
(Adieux à mes vers, p. 84.)

Accordons à la mémoire de Catala que Phébus ne fut pas sourd à la sienne et que tout le malheur est venu de ce que, le bon Homère ayant quelquefois dormi, Alauzet de Castille a suivi l'exemple d'Homère :

Dans le somme profond, mon esprit fait des vers :
Chacun a son talent, ses vertus ses travers.
(Ma politique, p. 60.)

Ce fut, à coup sûr, *dans ce somme profond* que Catala écrivit si souvent quatre vers masculins (pp. 24, 39, 46, 48, 79, 98) ou quatre vers féminins (p 22-82) à la suite, quand il ne lui arrivait pas de n'en mettre que trois, parce qu'il en oubliait un en route (pp. 71, 93) ; qu'il fit rimer Simoïs avec ennuis (p. 18), lutter avec Luther (p. 54), peuple avec centuple (p. 107) ; qu'il multiplia de ces hiatus qu'il est vrai, certains poètes admettent : *La vie à tout poète*... (p. 5), *La nue au firmament* ... (p. 26), *Philadelphie as-tu*... (p. 91) ; enfin qu'il dota nombre de ses alexandrins de treize pieds :

Sur sa face roya [le], je vois l'aménité (p. 23).

Et pour sauver la Fran [ce], tu courras au danger (p. 45).

Rè [gne] dans le sein du père et dans le cœur des fils (p. 46).

De tous les mauvais divers (?), la raison nous console (p. 81).

Accusons donc le sommeil profond et non le versificateur ; car, lorsque ce dernier était bien éveillé, il comptait les pieds de ses alexandrins avec tant de soin que, quand la grammaire ou même le sens des mots le gênaient pour la mesure, il sacrifiait la grammaire et la langue à cette dernière. Des humains, des enfants deviennent ainsi d'humains, d'enfants :

Nous y trouvons d'humains paresseux et tranquilles (p. 21).

Je veux d'enfants égaux dans la fraternité (p. 59)

Pour fournir au vers un pied de plus, les circoncis, — que Catala n'aimait pas, — deviennent des *incirconcis* ; et le poète ne s'inquiète pas d'écrire le contraire de ce qu'il veut dire pourvu que son vers soit bon :

Il desservit (pour servit) *l'empire en maint champ de bataille* (p. 81)

Devant tant de bonne volonté du versificateur et tant de bonnes intentions du poète, soyons indulgents à Alauzet de Castille.

Jean-Félix Catala, comme nous l'avons dit, mourut à Agen, le 11 mai 1889, sans laisser d'enfants. La cérémonie religieuse eut lieu aux Jacobins d'Agen, et le médecin poète fut inhumé à Lacapelette, le mardi 14 mai 1889. Nous devons ce renseignement dernier et quelques autres utilisés dans cet article à l'obligeance de M. R. Bonnat, archiviste du Lot-et-Garonne, que nous remercions cordialement.

A. G.

Errata.

Nous prions nos lecteurs de bien vouloir corriger deux fautes typographiques fâcheuses sur la page 235 du numéro du 1er septembre.

Ligne 19, *au lieu de* 1537, *lire* 1557.
Ligne 34, *au lieu de* 1790, *lire* 1690.

Caricature

LES HYDROPATHES

par Ch. Jacque.



DEUXIÈME TRAITEMENT

Immersion, submersion et contorsion !

Cette drôle d'idée qu'a le médecin de Monsieur de le faire rafraîchir comme ça trois fois par jour dans de l'eau glacée ! Y paraît qu'y l'prend décidément pour une cruche !...

 **Ephémérides** 

— 1534 —

18 octobre. — Naissance à Troyes de Jean Passerat, professeur au collège du Plessis et du cardinal Lemoine, puis, successeur de Ramus à la chaire d'éloquence et de poésie latine au Collège Royal Poète et érudit français, qui a laissé dans l'un et dans l'autre genre des œuvres de mérite. Moins oubliées que ses travaux d'érudition, ses poésies latines sont toujours lues des humanistes et ses poésies françaises plaisent encore par leur tour simple et naturel et par la finesse de l'esprit. Mort à Paris le 14 septembre 1602.

— 1634 —

2 octobre. — Mort de la peste, à Nuremberg, de Jean Rœtenbeck, fils de Michel Rœtenbeck et né à Nuremberg en 1606. Docteur en médecine d'Altorf, agrégé au Collège des médecins de Nuremberg, il a laissé un *Speculum scorbuticum*.

21 octobre. — Gaston, frère de Louis XIII, qui, pour la troisième fois, avait quitté le royaume après la mort de Montmorency, fait sa troisième paix avec la cour et revient à Saint-Germain où l'accueillent les railleries des courtisans et le mépris de son frère et de Richelieu.

— 1734 —

1er octobre. — Naissance à Marseille d'Etienne-François Lantier, auteur de comédies (*L'Impatient*, *le Flatteur*, etc.), de *Contes en vers et en prose*, de poèmes (*Geoffroy Rudel*) et surtout du *Voyage d'Antenor*, imité du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* et qui eut un très grand succès. Mort le 31 janvier 1826.

9 octobre. — Naissance, à Lyon, de Louis Philipon de la Madelaine, avocat du roi près la Chambre des comptes de Besançon, puis intendant des finances du comte d'Artois et, plus tard, bibliothécaire du ministère de l'Intérieur. Auteur d'ouvrages spéciaux pour l'instruction de la jeunesse et, entre autres, de nombreux dictionnaires, mais aussi vaudevilliste et chansonnier spirituel, dont les chansons ont davantage gardé la mémoire que ses ouvrages sérieux. Mort le 19 avril 1818.

10 octobre. — Naissance, à Halberstadt, du compositeur de musique religieuse Chrétien-Henri Müller.

13 octobre. — Naissance à Edenhourg (Hongrie du compositeur Mathias Kamienski, créateur de l'Opéra polonais.

— 1834 —

1er octobre. — Mort du comte Giovanni Giraud, né à Rome le 26 octobre 1776, et auteur comique, dont les comédies italiennes se distinguent par la gaîté et la vivacité. D'un esprit mobile, il suivit tour à tour la carrière des armes et celle des lettres, fut inspecteur général des théâtres d'Italie sous le gouvernement de Napoléon, puis se jeta dans des entreprises financières où il se ruina.

6 octobre. — Naissance, à Bordeaux, du hautboïste François-Victor Ortemans.

6 octobre. — Naissance, à Carpentras, d'Alfred Naquet, médecin, chimiste, député, qui fut le promoteur de la loi sur le divorce.

8 octobre. — Mort à sa maison de campagne de Jarcy, près de Brunoy (Seine-et-Oise) du compositeur François-Adrien Boieldieu, auteur, entre autres, du *Nouveau Seigneur du Village*, du *Calife de Bagdad* et de *La Dame Blanche* Né le 16 décembre 1775 à Rouen.

9 octobre. — Naissance à Nantes du violoncelliste Emile-Ferdinand Gbys.

16 octobre. — Incendie du palais du Parlement d'Angleterre.

18 octobre. — Inauguration, à Rouen, de la statue de Pierre Corneille.

Correspondance médico-littéraire

Questions.

Le Secret professionnel. — Le Blésois Jean Bernier, médecin de Montpellier et ardent partisan de l'émétique, n'est pas seulement connu par son *Véritable Rabelais réformé*, son *Anti-Ménagiana* et ses *Réflexions, pensées et bons mots qui n'ont pas encore été donnés* : il est encore l'auteur d'*Essais de Médecine* parus en 1689, suivis, en 1691, d'un *Supplément*, le tout réédité en 1714 après sa mort (survenue en 1698) sous le titre un peu long : *Histoire cronologique de la Médecine et des Médecins où il est traité de l'Origine, du Progrès et de tout ce qui appartient à cette Science, du devoir des médecins à l'égard des malades et de celuy des malades à l'égard des médecins, de l'utilité des Remèdes et des abus qu'on en fait souvent.* Cet ouvrage reste de valeur fort discutée ; nos dictionnaires biographiques en disent plus de mal que de bien : il n'est pas cependant sans intérêt ; il est par surcroît aujourd'hui devenu rare.

J'y trouve, dans sa Première Partie, un chapitre VIII consacré au Secret de la Médecine, que Bernier appelle *l'âme de la Médecine, ce qui luy donne le mouvement, ce qui la rend pratiquable et la fait entrer dans le commerce de la vie.* On devine le ton du chapitre. Tout y passe : les Hébreux, les Grecs, les Latins, les Arabes, les Modernes, les dieux et les hommes. La conclusion est la rigueur absolue du secret. Mais, il y a un mais ; et je rencontre ce passage :

L'Eglise de Dieu s'explique si formellement sur cette matière qu'elle ordonne au Médecin de garder le secret sous peine de péché mortel, et particulièrement dans les maladies qui sont une suite du péché ; et c'est ce qui a fait dire au Jurisconsulte que le Médecin n'est pas obligé de révéler le secret du malade même en jugement, si ce n'est pour des faits généraux, et quand, par exemple, il s'agit de maladies contagieuses, qui infecteraient le public, après avoir infecté le particulier, si on n'y mettait ordre : *Salus populi suprema lex*, etc

Déjà au XVIIe siècle, voilà donc le secret médical battu en brèche au nom du fameux *Salus populi* ; et un fougueux défenseur du secret qui admet pourtant des *distinguo*. Or, j'imagine que la première atteinte portée au secret individuel au nom de l'intérêt général remonte beaucoup, beaucoup plus haut. Un lecteur de *La Chronique médicale* pourrait-il fournir quelques indications à cet égard ?

J. Beaufils (*Rennes*).

Réponses.

Influences saisonnières (XLI, 181). — M. Temple trouvera des renseignements sur l'influcnce dcs saisons au moment de la conception des enfants noirs dans un article de M. L. Bivings, paru le 25 novembre 1933 dans le n° 22 du t. CI de *The Journal of the American medical Association*. L'auteur confirme les remarques relevées par M. Temple pour les noirs. J'ignore si pareilles observations ont été faites sur d'autres races.

DULAC (*Grenoble*).

Salaison d'un luthérien (XLI, 701). — La coutume de saler les cadavres peut paraître étrange ; mais elle fut habituelle, comme nous l'apprennent les anciennes *Coutumes de Bretagne*, confirmées par une ordonnance de 1670 qui s'applique à la punition du suicide et du duel. Sous le titre XXII, cette ordonnance règle la manière de faire le procès au cadavre ou à la mémoire d'un défunt « que la mort ait eu lieu après un crime de lèse-majesté aivine (hérésie, sortilèges, sacrilège) ou dc lèse-majesté humaine (trahison en duel ou homicide de soi-même) ».

L'individu décédé est pourvu d'un curateur d'office, qui aura charge de défendre sa mémoire ou sa dépouille si encore elle est « extante », et on prend soin qu'elle le soit en ordonnant de *saler* le corps pour le tenir plus longtemps à la disposition des magistrats. Le procès du cadavre se déroulera comme un procès ordinaire. Si une condamnation s'ensuit, le cadavre sera exécuté, dans les formes ordinaires ou encore traîné en signe d'infamie sur une claie à travers les rues et attaché par les pieds à une potence. Aubry et Corre rapportent dans leurs *Documents de criminologie rétrospective* (*Bretagne XVIIe et XVIIIe siècle*, pp. 349 sq.) plusieurs cas de salaisons de cadavres. Nous ne résumerons que le suivant emprunté aux *Archives du Finistère* (fonds B, non classé).

Le 26 avril 1786, en son logis de la Grand'Rue, à Brest, une actrice et femme galante, Marie Jeanne Rose Desbois de son nom de théâtre la Dumas, abandonnée par un comédien qu'elle aime, s'empoisonne. Le sénéchal Sauveur de Coatiogan fait une descente sur lieux, accompagné des chirurgiens Antoine Le Goff et Pierre Duret. L'examen extérieur du corps est normal *ayant seulement ses articulations roides et la peau des cuisses et des jambes comme vergettées et faucettées effets naturels des morts violentes* (!)

Dans l'estomac, on trouve un liquide rougeâtre. D'après quoi, dit l'ordonnance de messieurs lesdits juges, *nous avons embaumé et sallé le cadavre de ladite défunte demoiselle Dumas afin de le pouvoir conserver*.

Le 10 juin, un décret de prise de corps est lancé contre le cadavre ; mais l'affaire, instruite jusque-là par les officiers de justice des regaires de Gouesnon, passe à la juridiction de la sénéchaussée royale de Brest. On nomme un curateur au cadavre, qui est interrogé, le 17 octobre, par messire Olivier Bergevin, sénéchal, premier magistrat civil de Brest. Le curateur, Florentin le Bronsort, procureur, déclare qu'il ne connaissait pas la Dumas, qu'il ignore les circonstances de sa mort, qu'il ne connaissait les faits que par ouï dire. D'après divers renseignements, il a lieu de présumer que la malheureuse était folle, du moins *qu'elle avoit parfois l'esprit aliéné* ; et il a connaissance qu'*elle se mettoit sur le ton des filles entretenues.*

Le 5 mars 1787 seulement, sur les conclusions du procureur du roi, le procès contre le cadavre de ladite Marie-Jeanne-Rose Lobel est réglé à l'extraordinaire. On instruit aussi contre le garçon apothicaire qui, contrairement à l'arrêté établi en 1677 à la suite du procès de la Brinvilliers, a délivré de l'arsenic sans se conformer aux règlements de police.

Le cadavre de la Dumas, qui a été *embaumé et sallé* pour garder en quelque sorte une personnalité juridique, ne s'est pas conservé. Le corps déposé dans un des caveaux du château exhalait une odeur infecte qui incommodait les prisonniers et le personnel de la geôle. Les juges informés ordonnent une visite du cadavre par deux chirurgiens, lesquels déclarent :

> On nous a fait voir les ossements d'un cadavre humain qu'on nous a déclaré être celui de M. Dumas... le tout recouvert d'une végétation appelée moisissure, effet consécutif d'une fermentation non interrompue qui est déterminée par la pourriture. De toutes ces parties, il s'exhaloit une odeur infecte qui nuisoit aux voisins, et même aux passants. Comme il est prouvé que les mauvaises odeurs sont cause de maladie, nous croyons indispensable de faire inhumer les restes du cadavre et qu'aucunes considérations ne doivent l'empêcher.

Le sénéchal ordonne, par sentence du 28 mars, l'inhumation en terre profane du cadavre de la comédienne. Il échappait ainsi à l'exhibition sur une claie à travers les rues de la ville et à l'exposition à la potence.

Dr F. Lejeune (*Quintin*).

Chronique Bibliographique

Henri Leclerc. — **Les Légumes de France**, un vol. in-8°, A. Legrand, Paris, 1934.

En 1932, M. F. Gidon nous donnait la traduction française de la précieuse *Histoire de l'alimentation végétale* de A. Maurizio (XXXIX, 249). Aujourd'hui nous devons à M. H. Leclerc la seconde édition de ses *Légumes de France*. Il y a là un commun effort pour rendre aux légumes la place qu'ils eurent autrefois dans l'alimentation et que nous leur faisons, à présent, en vérité, trop petite.

Dès la première édition de cet ouvrage, en 1927, le potager de M. H. Leclerc était le mieux aménagé du monde ; il était riche autant qu'il fallait ; aussi, n'y a-t-il point ajouté. En revanche, l'édition présente s'est enrichie des travaux récents parus sur la pomme de terre crue, sur l'artichaut, l'ail, l'oignon, les courges, la carotte, le chou, l'épinard, la laitue ; de formules neuves d'eau de courge, de compote de courge, de salade de topinambour, de salade de chou ; et même, à propos du cresson, d'un agréable sonnet de Celer Clenhir. De ceci, nulle surprise, car, en M. H. Leclerc, le savant et l'érudit se doublent d'un poète, à qui le plat banal d'oseille aux œufs durs rappelle *un étang semé de nénuphars* (p. 220) et qui voit dans la verdure de la laitue *la jupe bouffante d'une ballerine s'apprêtant à danser le menuet* (p. 229).

Chaque plante, ici, est étudiée dans son histoire, dans sa composition chimique, dans ses variétés culturales, dans son emploi diététique et thérapeutique. Chacun de ces points est sobrement traité ; le superflu est sacrifié, mais rien d'essentiel n'est omis ; le souci d'être utile a guidé l'auteur dans son choix, et le côté pratique de l'ouvrage n'est pas le moindre de ses mérites.

Quand une œuvre est à ce point parfaite, la critique ne trouve à mordre que sur quelques légers détails : l'octroi, par exemple, d'une boutique aux *herbarii* de Rome (p. 102) qui, en réalité, n'avaient pas d'officines et vendaient en plein air ; l'attribution formelle (p. 217 et *passim*), mais pourtant contestable, du *Moretum* à Virgile ; l'*orgeat* de nos pères donné comme fait essentiellement avec les quatre semences froides majeures (p. 129).

Ce sont vétilles que ces détails, critique presque de pion ces remarques. Elles n'enlèvent heureusement rien à une œuvre claire, précise, bon enfant, instructive et attrayante, que les médecins se doivent de lire et dont le public, lui-même épris, fera à coup sûr le légitime succès.

T. Nakayama. — **Acupuncture et médecine chinoise**, un vol. in-8°. Editions Hippocrate. Paris, 1934.

Cet ouvrage est la traduction d'extraits du *Nouvel examen de la science médicale chinoise* de T. Nakayama. Ces extraits fournissent un résumé succinct des données générales de la médecine chinoise et surtout les résultats thérapeutiques obtenus par l'acupuncture et par la révulsion locale au moyen de moxas.

L'auteur est moins préoccupé de nous enseigner la pratique de ces méthodes que de nous faire partager sa foi dans les succès thérapeutiques que par elles on obtient. A l'en croire, tuberculose, cancer, diabète, et pour bien dire toutes les maladies sont ainsi guéries vite et bien. Il ne va pas jusqu'à ajouter agréablement ; mais il convient de remarquer que : *a*) pour l'acupuncture, la méthode a été rendue bénigne dès lors qu'au lieu d'employer comme les vieux guérisseurs chinois des aiguilles de huit centimètres et même un petit maillet pour les enfoncer (*Mémoires sur l'acupuncture* de Sarlandière, in-8°, Delaunay, Paris, 1825), on ne se sert plus que de *très fines aiguilles enfoncées juste sous le derme à quelques millimètres à peine* (Préface de M. G. Soulié de Morant, p. 12); *b*) pour les moxas, on substitue aux antiques corps brûlants des *appareils modernes qui suppriment la brûlures et les cicatrices* (p. 47).

Les succès thérapeutiques étendus et constants qu'on vient de dire autorisent M. F. Nakayama à placer la médecine sino-japonaise très au-dessus de la médecine d'Occident, qui ne fait pas de pareils miracles. Mais, patience ! l'acupuncture devient chez nous à la mode. Encore un coup, Madame, et toutes vos maladies seront guéries. Encore un coup et nous ne mourrons plus que de vieillesse. Tels résultats ne sont pas seulement merveilleux ; ils sont effrayants, car une surpopulation sans cesse accrue en devient la fatale conséquence. La Providence Jaune y a pourvu par un perpétuel état de guerre, des famines, des tremblements de terre et des raz de marée. Nous faudra-t-il un jour payer pareille rançon de la transformation de nos méthodes ?

Que l'ouvrage de M. T. Nakayama permette réflexions pareilles, montre qu'il est moins austère que *a priori* on le pourrait penser. Il est, en effet, non seulement rempli d'enseignements de toutes natures, mais d'agréable lecture, fort bien présenté d'ailleurs et illustré de pittoresques dessins.

L. Dartigues. — **Deuxième Faisceau oratoire**, un vol. gr. in-8°, G. Doin et Cie, Paris, 1934. (*Prix : 18 francs.*)

Ce *Deuxième faisceau oratoire* est une réunion de nombreux discours prononcés en diverses circonstances par le président de l'*Union médicale latine* depuis la publication du *Premier faisceau*. Italie, Canada, Belgique, Espagne, France sont, ici, mis à l'honneur dans un louable effort d'union des nations latines. Tout intéresse dans ces pages vibrantes ; mais on s'arrête surtout au discours prononcé lors du vingtenaire de *Umfia* et aux paroles commémorant le jubilé de Branly et celui de Clemenceau.

Parler, dit M. L. Dartigues, *n'a jamais été un plaisir pour moi* ; et il se défend de *faire œuvre d'harmonie sonore*, ayant pour seul désir d'*être utile, agir, extérioriser le fruit de la méditation*. En vérité, il a réussi pleinement dans son noble dessein et ce qu'il appelle *les traces de son verbe* méritaient d'être conservées.

Notons un amusant détail. Le premier faisceau oratoire parut sous couverture bleue ; celui-ci a une couverture blanche ; et on nous promet sous couverture rouge un troisième faisceau. M. L. Dartigues a l'âme symboliquement tricolore (*C. d'Eschevannes*).

Charles Vassal-Reig. — **La guerre en Roussillon**, un vol. in-8°, Editions Occitania, Paris, 1934. (*Prix : 22 francs.*)

La guerre en Roussillon sous Louis XIII ne fut qu'un des nombreux événements militaires qui préparèrent alors les jours glorieux de la France de Louis XIV. Dès 1637, les Espagnols avaient lancé sur le Languedoc une armée de 12.000 hommes qui, venue du Roussillon, mit le siège devant Leucate et se fit battre. En 1639, ce fut Richelieu qui attaqua ; le malheur fut qu'il dut confier le commandement des armées à Condé qui, écrira H. Martin, *ne réussit jamais à rien*. Il échoua, en effet, et la fin de 1639 vit les armées du roi ramenées à leur point de départ. *Le cardinal*, conclut M. Vassal-Reig, *n'est pas homme à s'attarder devant l'absence des résultats que n'a pu obtenir une gaillarde armée commandée par des généraux incapables*. A la vérité, l insuccès militaire n'était pas un insuccès politique, car l'Espagne, pour chasser les Français du Roussillon, avait dù imposer à la Catalogne de tels sacrifices et les avait imposés avec de tels procédés qu'il en vint une irritation catalane qui devait avoir de grandes suites.

Tel est le sujet de cette étude que M. Vassal-Reig a écrite avec l'âme d'un chartiste et qu'il a présentée avec goût et avec un sens critique très avisé. Il y a plus. L'histoire, ici, abonde en pittoresques détails et l'auteur a su d'autant mieux les mettre en valeur qu'originaire du Roussillon, il en connaît la langue, les mœurs, qu'il en aime les sites et sait les faire aimer. Au résumé, voici donc un récit d'histoire locale de la plus instructive et de la plus intéressante lecture que l'éditeur, par surcroît, a su présenter d'agréable manière. (*C. d'Eschevannes.*)

A. L. Lally. — **Une famille chouanne : Nelly Boisseau**, un vol. in-12, Figuière, Paris, 1934. (*Prix : 12 francs*)

Si cet ouvrage est à proprement parler un roman de mœurs, c'est aussi une curieuse étude de psychologie. Dans le Bocage vendéen, où les gens sont enfouis dans leurs idées et leurs coutumes ancestrales, une jeune fille au caractère doux et tenace, fait évoluer autour d'elle, parents, amis et prétendant, et arrive à imposer sa propre volonté à un père têtu. Ce livre est souvent âpre dans les idées qu'il expose autant que par les caractères des individus ; il provoque parfois l'émotion et retient l'attention.

Nelly Rousseau, intelligente et astucieuse, fait accepter à ses parents de la marier avec l'élu de son cœur, brave garçon, sans fortune, ouvrier de la glèbe, dont les opinions sont contraires aux leurs, et auquel elle fait jouer un rôle de rallié. Le tout est traité avec habileté et le dialogue patoisant donne à l'action un réalisme attrayant L'auteur évolue avec tact dans le jeu des passions et des conventions humaines. (*G. Petit.*)

Edgar Wallace. — **L'homme du Carlton**, un vol. in-16 de la collection *Les meilleurs romans étrangers*, Hachette, Paris, 1934. (*Prix : 12 francs.*)

Un important cambriolage a été commis dans une banque de Glasgow par Lew Daney, fameux chef de bande. Un rival de Daney a la preuve de la culpabilité du gangster, et il essaye de le faire « chanter ». Lew Daney feint de se prêter à l'entreprise ; il emmène l'autre en auto, lui révèle l'endroit où il a dissimulé son butin. Mais, à un certain moment, il braque sur lui un revolver... L'auto passe près d'un étang, s'arrête un court instant ; après quoi, il n'y a plus qu'un homme dans l'auto... Que s'est-il passé ? C'est ce que, après des incidents et des surprises de toutes sortes, le capitaine de police Tim Jordan saura découvrir.

L'homme du Carlton réunit les qualités du roman policier, tel qu'on l'aime en France : des événements bien enchaînés, rapidement contés, toujours pleins de vie, souvent angoissants, suffisamment vraisemblables ; d'agréables descriptions des lieux successifs où se déroule l'action ; une trame affective discrète, procédant par touches légères et progressivement appuyées, à laquelle s'ajoutent les réactions imprévues d'une étrange jalousie amoureuse.

Le tout tient le lecteur en haleine, d'un bout à l'autre, sans une longueur inutile, et sans les interminables conversations qui caractérisent certains romans policiers anglais.

Si nous ajoutons que le style des traducteurs est d'un excellent français, alerte et léger, on comprendra pourquoi *L'homme du Carlton* compte au nombre des meilleurs romans policiers de l'heure actuelle. (*Jean M.....*)

Carlos d'Eschevannes. — **Pasteur, sa vie, sa foi, son œuvre**, un vol. in-8°, P. Téqui, Paris, 1934. (*Prix: 10 francs.*

Pasteur, peu satisfait de l'éloge que Bertrand, reçu à l'Académie française, faisait de son illustre maître J.-B. Dumas, répliquait avec sa rude franchise : « Dans votre discours, la figure de Dumas ne se dégage pas toujours dans sa grave sérénité. Ne vous est-il pas un peu apparu, comme vous le voyiez de votre place : *de profil seulement* ? »

Les biographes de Pasteur sont nombreux, mais il serait peut-être possible de leur adresser le même reproche. Ils ont presque toujours considéré le *savant* et ont un peu oublié l'*homme*. Voilà pourquoi l'étude de M. d'Eschevannes ne fait double emploi avec aucune autre. Grâce à des anecdotes pieusement recueillies, il nous trace de Pasteur un portrait absolument nouveau. Nous le suivons au milieu de ses chagrins de famille, des attaques de ses ennemis, et même dans l'intimité de son âme.

Souhaitons à cette biographie honnête et captivante une belle carrière méritée. (*A. C. R.*)

Œuvres médicales d'Alexandre de Tralles, éditées et traduites par le Dr F. Brunet, t. Ier, un vol. in-8°, P. Geuthner, Paris, 1933.

Auteur méconnu d'une époque négligée, Alexandre de Tralles méritait de trouver un éditeur érudit de ses œuvres. Continuateur de l'œuvre magnifique que devait être la *Collection des médecins grecs et latins*, commencée par Daremberg et interrompue à sa mort, M. F. Brunet a entrepris la tâche difficile, mais utile et précieuse même, de nous donner du praticien byzantin du VIe siècle une édition définitive et une traduction française.

Seul encore, le premier volume, contenant l'introduction, a paru. Son sous-titre : *Alexandre de Tralles et la médecine byzantine*, dit exactement ce qu'il contient. C'est un résumé exact et clair de la médecine byzantine, une biographie probable d'Alexandre de Tralles, une description des manuscrits qu'on a de ses écrits et de leurs éditions ou traductions latines successives, enfin et surtout un résumé parfait de l'œuvre entière.

A lui seul, ce tome Ier constitue une étude de tous points remarquable, rectifiant les erreurs lamentables qui traînent au sujet d'Alexandre de Tralles dans la plupart de nos Manuels d'histoire de la médecine et faisant revivre toute une époque.

L'ouvrage complet, fruit d'un travail de vingt-cinq années, sera un monument véritable auquel le médecin n'est pas seul intéressé. Car ce ne sont pas uniquement médecins et pharmaciens qui doivent une obligation profonde à M. F. Brunet pour avoir rendu à la culture générale un auteur de la valeur d'Alexandre de Tralles, mais encore les amis des lettres, des sciences, de l'histoire, de l'hellénisme et des études byzantines.

Jean Solinhac. — **La Sottise humaine**, un vol. in-12, E, Figuière, Paris. 1934. (*Prix : 12 francs.*)

Cet ouvrage. qui peut sembler une satire, est aux yeux de l'auteur, qui l'a dédié à son fils, une œuvre d'enseignement. Epluchant les faits de la vie quotidienne, M. J. Solinhac cherche à en tirer une conclusion avec une conviction qui compare et condamne. La « Sottise humaine » est pour lui la conséquence de l'ordre conventionnel, des habitudes, des considérations humaines. L'auteur poursuit et dénonce ce qu'il regarde comme des abus, ce qu'il tient pour erreurs, ce qu'il estime préjugés, et tous les usages qui lui semblent contraires à la vérité et à la justice. Pour lui, la vieille machine sociale doit être réformée et le sera par la Paix et par la Justice. On pourra discuter les conclusions que la logique de M. J. Solinhac tire des événements d'au jour le jour, mais on ne saurait refuser à son ouvrage le mérite de la sincérité. (*Georges Petit.*)

Vient de paraître :

Aux Editions Vigot frères, 23, rue de l'Ecole-de-Médecine, Paris.

Dr Naame. — **L'Idée directrice. L'évolutionnisme dans saint Augustin**, un vol in-16 de 112 pages. (*Prix : 12 francs.*)

Aux Editions Figuière, 166, boulevard Montparnasse, Paris.

Charles Martray. — **La Tantouille, Vieux Crabe**, roman, un vol. in-12 de 102 pages. (*Prix : 12 francs.*)

Francis Allari. — **Le lieutenant Francis**, *roman*, un vol in-8° couronne de 224 pages. (*Prix : 15 francs.*)

G. d'Auxelles. — **Meyan Berthy**, *roman*, un vol. in-8° couronne de 190 pages. (*Prix : 12 francs.*)

Natha Manuel. — **Homme... si tu savais** ! *roman*, un vol. in 8° couronne de 192 pages. (*Prix : 10 francs.*)

Aux Editions Hachette, 79, boulevard Saint-Germain, Paris, VIe, dans la collection Les meilleurs romans étrangers :

E.-P. Oppenheim. — **Le rendez-vous avec la mort**, traduit de l'anglais, par G. et P. Caille, un vol. in-16 de 253 pages. (*Prix : 12 francs*)

Guy Thorne. — **Les Sœurs ennemies**. traduit de l'anglais. par Maurice Rémon, un vol. in-16 de 255 pages. (*Prix : 12 francs.*)

Le Gérant : R. Delisle.

Paris-Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie. — 1934.

41e ANNÉE N° 11 1er NO EMBRE 1934



Impuissance, Stérilité et Congrès

Par le Dr Léon NEURAY (de Fléron-Liége).

La répudiation pour cause de stérilité a existé de tous les temps et dans tous les lieux. Evidemment, dans les formes les plus inférieures de l'association sexuelle, dont la plus infime est la promiscuité, et chez certains peuples très primitifs comme les Bo himans, les Australiens et les Tasmaniens, où la femme est assimilée à un animal domestique que l'on a le droit de battre, de prêter, de tuer et même de manger, il ne peut être question ni de mariage ni de répudiation. D'ailleurs, même dans les sociétés sauvages plus civilisées, on rencontre des ébauches de mariage, unions libres et fugitives (mariage à l'essai, mariage partiel) aussitôt rompues que conclues. Un exemple typique de ces unions est la coutume singulière (rapportée par Humboldt) qui existe chez les Reddies. On marie une femme de 16 à 20 ans à un gamin de 5 ou 6 ans, puis la femme va vivre avec quelque autre homme, un oncle ou un cousin maternel, même avec son beau-père. C'est le gamin qui est le père de tous les enfants qui peuvent survenir; celui-ci, arrivé à l'âge d'homme, s'accouple avec la femme d'un autre gamin.

Ces modes excentriques, insolites d'union conjugale coexistent à côté des autres formes plus relevées d'association, telles que les mariages par achat, par capture, la polyandrie, la poly-

gamie et la monogamie, car la forme du mariage n'est pas nécessairement liée au degré de civilisation. Ces unions sexuelles se dénouent avec le plus grand laisser-aller. D'habitude, le mari a le droit de répudiation, et, ce droit, il l'a souvent à lui seul. Les cas d'abandon pour cause de stérilité comptent bien peu dans ces législations primitives, où il n'y a d'autre droit que celui de la force, et la procédure employée pour le divorce témoigne la suprématie de l'homme.

Deux cas typiques montreront les moyens brutaux, féroces même, employés par le primitif pour se débarrasser de son épouse. Dans le Kordofan, chez les Djebel-Toggala (Cuny), le mode de procéder s'appelait le néfir (tambour ou trompette). Une femme étant reconnue stérile, avant de la répudier, le mari convoquait bruyamment tous ses parents mâles qui, après un festin, avaient tous des rapports intimes avec l'épouse brehaigne ; si, de cet expédient héroïque, il ne résultait point de grossesse, le mari vendait sa femme aux enchères. En Polynésie, d'après Cook, si la femme n'était pas stérile, le mari pouvait tuer le nouveau-né et recouvrait ainsi sa liberté par un crime odieux.

Chez les peuples de l'antiquité, la stérilité était le principal motif légal de la répudiation.

En Chaldée, la maternité était le premier devoir de la femme; les stériles étaient considérées comme des possédées et des maudites, car ce sont les mauvais esprits qui empêchent l'épouse d'être fécondée par l'époux.

En Chine, la femme était répudiée pour stérilité, impudicité, loquacité et caractère jaloux.

Chez les Hébreux, la loi de Moïse voue au mépris la femme stérile et le célibataire, puisque, par ailleurs, l'Eternel avait juré de multiplier la postérité comme les étoiles du ciel.

Chez les Hindous, la question de la descendance était liée à celle du culte des morts. L'homme, après la mort, était réputé un être heureux et divin à la condition que les vivants lui offrissent toujours le repas funéraire et, pour cela, il fallait que naissent toujours dans la lignée des fils qui puissent apporter le riz, le lait et le miel. Aussi on peut lire dans le code de Manou : une femme stérile doit être remplacée la huitième année; celle dont les enfants sont tous morts, la dixième celle qui ne met au monde que des filles, la onzième : celle qui parle avec aigreur sur-le-champ.

Pour les anciens habitants de l'Italie et de la Grèce, il était nécessaire aussi que de l'union de deux êtres naquit un troisième qui fût apte à continuer le culte des morts. Aussi, le divorce était obligatoire en cas de stérilité de la femme.

Quant à l'impuissance du mari, sans conséquence chez les primitifs, elle n'acquit de l'importance que quand le mariage

fut considéré sans le moindre préjugé, au strict point de vue de l'utilité sociale.

Chez les Hindous, le mari peut, s'il n'a pas d'enfants, obliger sa femme à se livrer soit à son frère, soit à un autre parent.

Dans l'antiquité classique, le mariage fut tout crûment considéré comme un devoir civique. Lycurgue et Solon encourageaient le mari à favoriser l'adultère de sa jeune femme. « Il n'était point reprochable, dit Plutarque, à un homme qui se trouvait déjà sur l'âge et eust jeune femme s'il voyait quelque beau jeune homme qui lui agréa t et lui semblast de gentille nature, le mener coucher avec sa femme pour la faire emplir de bonne semence et puis advouer le fruit qui en naissait comme s'il e it été engendré par lui-même. »

A Athènes, la femme d'un mari impuissant devait, après l'autorisation de son époux, choisir un amant parmi les plus proches parents dudit mari.

A Rome, le prêt de la femme était aussi un droit du mari et l'on voit le vertueux Ca on d'Utique céder à son ami Hortensius sa femme Martia. De cet aperçu très incomplet on peut conclure que la femme, en raison de sa faiblesse native, a toujours été subordonnée à son compagnon; mais, au moyen âge, les tribunaux de l'Officialité permirent aux femmes de France de prendre la revanche des éternelles opprimées, leurs sœurs de tous les pays, en instituant le congrès.

Le congrès (*congressus*, coït, union charnelle) consistait en une épreuve odieuse, à laquelle, en cas de demande de nullité de mariage, devait se soumettre en présence d'experts celui des deux époux accusé d'impuissance. Un homme, que son épouse prétend réduit à une humiliante nullité, était obligé de prouver par-devant témoins la fausseté de cette accusation. Une femme qui voulait se défaire d'un mari véritablement nul, ou abhorré, le provoquait à une lutte indécente et inégale Donc un mari honteux et une femme effrontée tenaient les deux principaux rôles dans les scènes scandaleuses dont les tribunaux de l'Officialité ordonnaient gravement la représentation. Il fallait que le mari fût d'un cynisme effrayant pour ne pas succomber à une pareille épreuve. Car la répugnance devant une procédure aussi grossière, la crainte de ne pouvoir s'acquitter de cette fonction dans le besoin, la timidité devaient amener une impuissance passagère même chez le plus vigoureux des amants et en faire un amoureux transi toujours prêt à faiblir aux portes du temple Voici ce que dit le sage Montaigne : *On a raison de rema quer l'indocile liberté de ce membre s'ingérant si importunément lorsque nous n'en avons que faire et contestant de l'autorité si impérieusement avecques notre volonté, refusant avec tant de fierté et d'obstination nos sollicitations et mentales et manuelles.*

Voici la procédure qui était en usage d'après Jean Bouhier, qui vécut au XVIIe siècle.

La première expérience est la visite de l'homme et de la femme. Si on ne trouve aucune trace d'impuissance chez l'homme, ni de stérilité chez la femme, on leur ordonne une cohabitation de trois ans, soit chez le mari, soit chez des parents ou amis de la femme. Si aucun de ces moyens n'a réussi, l'un des deux intéressés peut demander le congrès. Le mari et la femme sont dans un lit bien fermé. Il y a dans la chambre des matrones pour servir de témoins. Après un temps suffisant, quand le mari juge à propos d'appeler les experts, la femme est visitée par les matrones pour constater les preuves de la consommation.

On a cru que l'usage du congrès ne remontait que vers le milieu du XVIe siècle. Cependant Guy de Chauliac, qui naquit vers 1300, en parle et crûment :

Le médecin, étant autorisé par le magistrat, examinera la conformation des parties destinées à la génération ; après quoi, il choisira une matrone savante et expérimentée en ces matières et ordonnera que le mari et la femme couchent ensemble en sa présence. La matrone les exhortera à se caresser mutuellement, s'embrasser, se chatouiller ; elle leur fera prendre quelques remèdes propres à exciter l'appétit vénérien ; elle leur oindra les parties génitales avec des onguents convenables devant un feu de sarments ; après quoi, elle rapportera fidèlement au médecin ce qu'elle aura vu, de quoi celui-ci fera son rapport avec conscience au magistrat.

Quelquefois, c'est un mari trop puissant qui est attrait en justice. On trouve dans le LXXXVIe chapitre des *Cent nouvelles nouvelles*, l'histoire d'un gentilhomme qui avait épousé une tendre jeune fille âgée de quinze ans :

Le soir des noces, le chevalier présente la bataille la lance au poing ; à l'approuche de la barrière où l'escarmouche se devoit faire, la dame prend et empoigne cette lance droicte comme un cornet de vacher et tantôt qu'elle la sent aussi dure s'escrye disant que son escu n'était assez puissant pour recevoir les horions de si gros fût. Après treize jours, la mère ayant appris par sa fille qu'il ne s'était encore rien passé soumit la cause à Monseigneur l'Official. La fille avoua que c'était elle qui avait refusé le combat. Le juge fit couvrir un lit en sa maison dans lequel les deux mariés couchèrent ensemble et enjoignit à la mariée qu'elle empoigne le bourdon joustouer et le mit où il était ordonné.

Le même cas se rencontrait assez souvent en Danemark, s'il faut en croire Dabbeln, médecin né à Rostock en 1674. Il y a dans plusieurs consistoires de ce pays, raconte-t-il, des modèles de membre viril en pierre ou en bois, qui servaient

d'étalon pour juger quels sont les maris dont les femmes ont tort ou raison de se plaindre,

Le congrès fut combattu par d'éminents jurisconsultes et des avocats célèbres, entre autres par Robert Anne (ou Anneus). Celui-ci, dans un livre dédicacé par l'illustre Achille de Harley, combat les pitoyables abus qu'ent·aîne cette épreuve. Anne Robert écrit en latin. Je vais citer le passage dans lequel il décrit l'examen de la femme, passage intéressant au point de vue médical, car on y parle de l'usage du speculum, ce qui prouve que celui-ci était déjà employé longtemps avant Récamier.

Vultis ad perpetuam rei detestationem quam a foro et judiciis explodi convenit, visitationem (spectaculum odio publico dignum) verbis representari ? Porcite, pudicae aures, si quid in re obscena labatur verecundi sermonis modestia. Puella resupina jacet cruribus hinc inde distentis : praestant pudendae corporis partes quas natura ad delicias generis humani velavit. Has et matrona et medici inspiciunt, pertractant, diducunt ; magistratus vultu composito, risum dissimulat : matronae praesentes, Venerem dudum oblitam refricant : medici pro aetatis discrimine, hic vires pristinas reminiscitur ; ille animo aestuante inanis ludicri spectaculo poscitur ; chirurgus aut ferramento fabrefacto (id speculum matricis vocari solet) aut cereo et factitio priapo, aditus venereos tentat, aperit, reserat ; puella jacens titillatione vesana prurit : ut etiamsi virgo visitari coeperit, inde tamen non incorrupta recedat.

La scène est décrite d'une façon admirable ; il est impossible de mieux manier l'ironie. Robert Anne est mort en 1609 et le congrès lui survécut. Il fut aboli sur le plaidoyer du président de Lamo'gnon, alors avocat général. Ce sont les quatre vers suivants de la satire VIII de Boileau :

Jamais la biche en rut n'a pour fait d'impuissance,
Traîné du fond des bois un cerf à l'audience ;
Et jamais juge entre eux ordonnant le congrès
De ce burlesque mot n'a sali ses arrêts.

qui ont contribué à l'abolition d'une épreuve honteuse. Ils frappèrent le président Lamoignon et son fils. Depuis la publication de cette satire, ces deux magistrats se déclarèrent toujours contre une si odieuse épreuve et parvinrent enfin à la faire abolir en 1677.

Caricature

LES HYDROPATHES

par Ch. Jacque.



TROISIÈME TRAITEMENT

Sudation, Transudation et suffocation !

Je crois, Monsieur, que vous voilà suffisamment couvert..., il ne reste plus à mettre sur vous que l'armoire à glace, mais ça pourrait vous faire mal dans l'état où vous êtes... Si votre docteur arrive, il sera content puisqu'il m'a bien recommandé de vous mettre en eaux. . (*à part*) Pourvu que ça ne finisse pas par le mettre en bière.

La Médecine des Praticiens

Le Sirop Coclyse et la toux.

Au début de la saison hivernale, où la toux sévit d'une façon particulière, nous voudrions de nouveau appeler la bienveillante attention du corps médical sur le *Sirop Coclyse*, qui rend de si précieux services contre la coqueluche.

Procédant de la médecine des « simples », ce médicament renferme, en effet, des produits particulièrement actifs contre la toux, d'une façon générale, et, en particulier, contre la toux nerveuse.

Ses composants renferment :

La cannelle : de puissants antiseptiques et antispasmodiques, allylgaïacol, aldéhyde cynnamique ;

Le safran : une essence très active et décongestionnante, asséchant le catarrhe des voies respiratoires ;

Les roses de Provins : des tannins, quercitin, acide gallique, acide quercitannique ; et, surtout, une essence, formée principalement de geraniol.

En résumé, grâce à leurs principes volatils et aromatiques, ces composants sont des sédatifs et des analgésiques éprouvés ; des décongestionnants ; des antiseptiques énergiques ; des modificateurs sûrs des sécrétions de l'arbre aérien, qu'ils fluidifient, assèchent par les balsamiques et les terpènes qu'ils contiennent.

Ces propriétés pharmacodynamiques s'ajoutent à la qualité caractéristique du *Sirop Coclyse* : celle d'être un médicament très agréable à prendre, n'offrant aucun danger et de tolérance parfaite même pour les estomacs les plus délicats.

MODE D'EMPLOI HABITUEL

Nourrissons.	5	cuillerées	à café par	24 heures.
Enfants au-dessous de 8 ans.	7	—	à dessert	—
Au-dessus de 8 ans et adultes.	7	—	à bouche	—

Le *Sirop Coclyse* doit être administré de préférence dans du lait édulcoré avec du miel.





MÉDECINS-POÈTES



Philippe-Claude PASSOT

Chez un brave marchand de fer de Beaujeu (Rhône), le 26 avril 1814, naquit Philippe-Claude Passot. Au collège de la petite ville, l'enfant reçut les premières leçons ; puis, à douze ans, il entra comme pensionnaire au petit séminaire Saint-Jean, à Lyon.

En mil huit cent vingt-six, l'an du grand Jubilé,
Je fus de mon pays, à douze ans, exilé,
Ayant pour tout butin dans une simple malle
Ma lévite marron, mon linge, ma timbale.
(Fête de famille de Saint-Jean, 1867)

S'il faut-l'en croire, il se montra là,

Léger alors et d'esprit et de panse
(Souvenirs de pension, v. 5.)

et quelque peu paresseux :

Plusieurs pourtant savouraient la paresse
Et négligeaient leurs compositions ;
J'étais du nombre.
(Idem, v. 83-85.)

en revanche, un élève discipliné et un enfant pieux.

J'étais discipliné, j'aimais le Règlement,
Les cantiques pieux, les pompes du dimanche.
(Fête de famille de Saint-Jean, 1867, v. 50-51.)

Pourtant, il ne fut pas attiré vers l'état ecclésiastique comme la plupart de ses condisciples ; et, l'âge venu, vint à Paris étudier la médecine. Le 19 novembre 1840, il y était reçu docteur après avoir soutenu une thèse à sujets multiples : l'inflammation des muqueuses, le pronostic de la lithiase, les particularités anatomiques qui décident de l'attitude naturelle de l'homme.

Mais, à peine conquis son diplôme, notre provincial secoua la poussière de la capitale et partit s'installer à Lyon. C'est qu'il était Lyonnais avant tout, Lyonnais de la tête aux pieds ; et il en témoigne soit lorsqu'il réclame pour Glénard le mérite de la balnéation froide contre la fièvre typhoïde :

Des bains froids comme chauds apôtres
N'oublions pas Faivre et Soulier ;
La méthode en fera bien d'autres,
Mais Glénard en est le premier
(Les Bains froids, VIe couplet)

soit lorsque, partisan de l'éther pour l'anesthésie chirurgicale, il écrit contre le chloroforme préféré à Paris :

Le chloroforme agit plus vite ;
Il endort plus profondément ;
Surtout lorsque la mort subite
S'ensuit immédiatement
Qu'importe ! Au risque d'homicide,
Les fameux docteurs de Paris
Tiennent à cet agent perfide ;
Mais Diday n'en est pas épris.
(Ether et chloroforme, IIe couplet.)

Médecin de plusieurs sociétés de secours mutuels, accoucheur du dispensaire général, médecin du Bureau de bienfaisance, plus tard attaché au Conseil des Prud'hommes et membre de la Commission des Logements insalubres, Passot eut vite une vie professionnelle très active. Il trouvait toutefois le temps d'écrire divers articles scientifiques ou littéraires et d'assister aux réunions corporatives, aux fêtes d'anciens élèves, aux banquets de sociétés. De là deux parts dans son œuvre : un premier volume de mélanges scientifiques et littéraires ; un second volume de mélanges poétiques, l'un et l'autre publiés en in-8°, chez A. Storck, à Lyon, en 1886 et 1885 par le soin pieux de ses enfants : « A la Mémoire de notre Père ».

Claude Passot s'était, en effet, marié d'assez bonne heure, et un fils, puis une fille lui étaient venus. La mort de sa femme attrista ses dernières années, que la maladie vint, en outre, assombrir. En 1880, il écrira :

Torturé par un mal affreux,
Pour toujours ma verve est tarie.
(Société de Médecine. Banquet du 4 juin, v. 3-4.)

Cette « verve tarie » est un poétique mensonge et le « mal affreux » était aussi une exagération. A la vérité, il semble que Passot ait cru à l'angine de poitrine ; mais Chassagny nous informe qu'il s'agissait simplement de l'asthme ; et, en fait, les accès assez tôt s'espacèrent et disparurent. Par malheur, survinrent alors des douleurs gastriques qui peu à peu rendirent l'alimentation difficile, enfin presque impossible. Cancer peut-être ? Nous ne savons pas. Ce fut, en tout cas, après une longue et douloureuse agonie que Claude Passot mourut, à Lyon, le 20 avril 1883.

De son œuvre médicale : Observations sur la nature de la chlorose, Assainissement des logements insalubres, Etudes obstétricales, Salivation mercurielle provoquée comme moyen thérapeutique, Leçons pour disposer les enfants aux bons traitements envers les animaux, Considérations sur les rapports de l'intelligence humaine avec l'organisation cérébrale, nous n'avons pas à parler ici ; Claude Passot nous appartient seulement comme poète

A cet égard, ce n'est pas sans motif que nous avons rattaché ses poésies aux mondanités de sa vie. Presque toutes sont, en effet, des pièces de circonstance récitées lors d'une cérémonie ou d'une fête ou bien chantées dans un banquet d'association. En telles occasions, ses vers étaient devenus comme une tradition :

Dans ce jour de liesse
Daignez me pardonner
L'innocente faiblesse
Que j'ai de chansonner.
(Société de Médecine, Banquet de 1877.)

et ils lui étaient une amicale façon de payer son écot :

Dans ce beau jour, le médecin Passot,
Mauvais chanteur, qui sur Pégase tremble,
Veut vous payer en couplets son écot.
(Banquet du Conseil des Prud hommes, v. 2-5.)

Il en vient, les sujets où se plaît la haute poésie étant laissés de côté, que la haute poésie elle-même se trouve hors de cause et que,

Dans ces couplets assaisonnés de rire
Et de gaîté, plus que d'esprit et d'art,
(Souvenirs de pension, v. 337-338.)

si l'esprit ne manque pas, quoique l'auteur en dise, le souci d'art n'a pas tourmenté beaucoup le poète.

Pour l'esprit, tantôt sa pointe s'aiguise d'un peu de malice, comme dans cette remarque, à propos d'un cadeau-surprise fait à un curé :

De Monsieur le Curé grande fut la surprise,
D'autant plus que chacun avait été discret :
Huit cents femmes au moins gardèrent le secret.
(Fête de famille de Saint-Jean, 1867, v. 76-78.)

tantôt la satire l'anime ; ainsi à propos des « jaugeurs d'urines »

Je veux à ce sujet vous citer une histoire :
Un rusé paysan, nommé père Grégoire,
Tant soit peu soupçonneux, forma l'adroit dessein
D'éprouver le savoir d'un pareil médecin.
Afin de réussir, notre drôle imagine
Ce grossier stratagème : il remplit d'une urine,

Assez forte d'odeur, un transparent flacon :
Celle-ci provenait de maître Aliboron.
Lors. il va consulter. « Hélos ! mon pauvre frère,
Souffre beaucoup Monsieur : porlez, que faut-il faire ? »
Dit-il en affectant un visage chogrin.
Il montre en même temps le liquide citrin.
Boudet, *le charlatan,* prend *le flacon d'urine,*
Il la sent, il lo goûte, avec soin l'examine
Et répond : « Ce liquide indique clairement
Que déjà votre frère est atteint gravement.
— Mon frère va très bien, reprend père Grégoire :
L'urine est de mon âne, et je commence à croire
Que vous n'avez pas plus de science que lui,
Mais que vous exploitez la sottise d'autrui. »
(Contre le Charlatanisme, v. 63 82.)

et, assez souvent, avouons-le, l'humour est du ton rabelaisien qui marque les fins de repas entre médecins :

Un beau mardi, veille du jour des Cendres,
Dis-moi, Callot, dis-moi, t'en souviens-tu ?
Entre Verrier et moi, tes amis tenures,
Dessus ton lit, tu montas peu vêtu.
Debout alors, et le corps en chemise,
Levant le pied, puis étendant le bras,
Tu fis un bruit qui siffla comme bise,
En t'écriant : « Pars, mon dernier pet gras. »
(Souvenirs de pension, v. 121-128.)

Pour l'Art, Passot était sans prétentions :

Excusez moi si j'ose
Sur Pégase monter ;
Point ne suis virtuose :
Je crains bien de chuter.
(Société de Médecine Banquet de 1856, v. 5-8.)

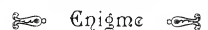
Je suis un vieux pécheur, Messieurs, je le confesse,
Mais vous aurez, j'espère, égard à ma faiblesse.
Oui, j'ai tort de venir, p us souvent qu'à mon tour,
Vous débiter des vers pour fêter ce beau jour ;
Encor s'ils étaient bons, s ils valaient quelque chose,
Mais ces vers, par malheur, ne sentent que la prose.
(Fête de famille de Saint-Jean, 1868.)

Passot exagère dans sa modestie ; et le rythme de ce qu'il écrit ne sent pas la prose. S'il lui arrive, une fois, d'oublier un pied dans un alexadrin :

Dans le secret du temps dort ta destinée,
Cher enfant, sera-t-elle à plaindre ou fortunée ?
(Baptême de cloches, v. 41-42.)

cet accident reste unique ; et si, par ailleurs, Passot accepte de faire rimer *pays* et *compris* (Solaise, Refrain), ou, ce qui est plus grave, *moins* et *escarpins* (Fête de la société de secours mutuels, v. 37-38), ces licences sont exceptionnelles, et ses rimes sont riches parfois, toujours suffisantes.

Certes, ces qualités ne suffisent pas à faire un grand poète, peut-être point même un poète tout court ; mais *les talents poétiques de Passot*, pour parler comme A. Chereau dans son *Parnasse médical français*, étaient des talents agréables, et Chassagny, dans son Discours prononcé sur la tombe du médecin-poète, a donné la note juste : *Il versifiait avec une merveilleuse facilité ; faire des vers était un loisir si inhérent à sa nature que la veille de sa mort il en dictait encore à ses enfants.*



Enigme

Je suis, lecteur, une maison gentille ;
Avec plaisir l'ouvrier m'arrondit,
Légèrememt sur un pivot me mit,
Si que je tourne et même je frétille.
Une commère habite le premier,
Qui de parler fait sa plus grande affaire :
Ange et démon, nuisible et salutaire.
Sage parfois, souvent folle à lier.
A mon second demeure un locataire,
Incessamment d'un catarrhe affligé,
Sale et bruyant ; mais le propriétaire
Point ne voudrait lui donner son congé.
Mon troisième est une double guérite,
Où deux gémeaux sont postés pour tout voir,
Et rien n'échappe à ce couple hypocrite,
Mais il est sourd : on ne peut tout avoir.
Deux pavillons, sis à l'une et l'autre aile,
Servent d'asile à deux autres gémeaux,
Aveugles-nés, qui, de leurs soupiraux,
Ecoutent tout, savent toute nouvelle.

 Anecdotes 

L'héritage de Crébillon. Au temps où Crébillon père écrivait son *Catilina*, il était très gravement malade. Il était soigné par son ami Hermant, célèbre médecin de ce temps. Or, Hermant pria Crébillon de lui faire présent des deux premiers actes de *Catilina* alors écrits. Et Crébillon, quoique presque à l'agonie, eut assez de présence d'esprit pour répondre par ce vers de sa tragédie de Rhadamiste :

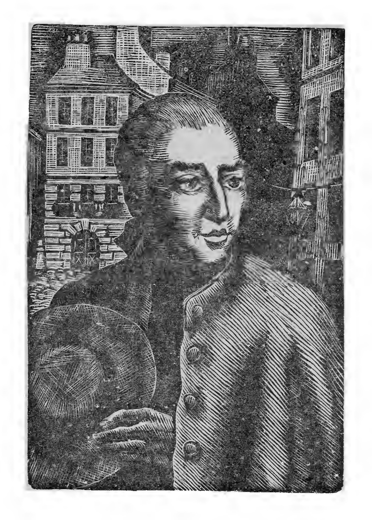
Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on assassine ?

Confiance du duc de Nivernais en son médecin Caille. Le duc de Nivernais avait quatre-vingts ans et se trouvait fort malade. Il était soigné par le Dr Caille, qui était son ami. Le jour de sa mort, il envoya à ce dernier le billet suivant :

Si ma maladie empire, mon cher docteur, il vous passera peut-être par la tête d'appeler quelque consultation. J'ai voulu ce matin vous mettre à l'abri de faire cette démarche, et je vous prie de lire comme mon testament moral, les petits vers ci-dessous :

Ne consultons point d'avocats ;
Hypocrate ne viendrait pas,
Je n'en vois pas d'autre en ma cure.
J'ai l'amitié ; j'ai la nature
Qui font bonne guerre au trépas ;
Mais peut-être dame Nature
A déjà décidé mon cas ;
Moi du moins, sans changer d'allure,
Je veux mourir entre vos bras.

Aversion de la reine Elisabeth d'Angleterre pour les médecins. Elisabeth d'Angleterre à l'âge de soixante-dix ans tomba dans une mélancolie profonde. On lui parlait de se soigner ; mais elle ne voulait d'aucun remède tant son aversion pour les médecins était extrême. Comme on la pressait pourtant de recourir à leur art, elle répondit : *Jeune, je n'ai jamais demandé leurs soins de sorte qu'ils ne pourront se vanter d'avoir prolongé ma vie jusqu à présent. Aujourd'hui, je ne veux pas qu'on les accuse d'avoir hâté mon trépas. Ma fin approche ; pourquoi les appeler ? Ce serait leur donner la réputation de m'avoir fait mourir.*



Nicolas-Edme RESTIF DE LA BRETONNE

(1734-1806)

Gravure de Gérard Cochet d'après le grand portrait dessiné par Binet
et gravé sur cuivre par Berthet



Ephémérides



— 334 —

2 novembre. — Mort de Théodote, médecin syrien, dont Eusèbe, son ami, rapporte la grande habileté. Elu évêque de Laodicée, il fut regardé par les uns comme un saint, par les autres comme un arien hérétique.

— 1434 —

7 novembre. — Amédée VIII de Savoie, retiré au prieuré de Ripaille, y institue l'ordre de chevalerie séculière de l'*Annonciade*. La bonne chère qu'on faisait dans cette retraite serait l'origine de l'expression proverbiale *faire ripaille.*

— 1534 —

6 novembre. — Naissance à Nuremberg de Joachim Camerarius, fils de l'érudit allemand des mêmes noms. Elève préféré de Melanchton à Leipzig, puis de Crato à Breslau, il alla compléter ses études en Italie et prit le titre de docteur à Bologne, le 27 juillet 1562. De retour dans sa patrie, il fut bientôt nommé doyen perpétuel du Collège des médecins de Nuremberg. Il mourut le 11 octobre 1598 au retour d'un voyage à Dresde, où il était allé donner ses soins à l'électeur Auguste. Il a laissé plusieurs ouvrages que les curieux parcourent encore : *De re rustica opuscula nonnulla* ; *Synopsis quorumdam commentariorum de peste* ; *Epitome de plantis Matthioli* ; *Hortus medicus et philosophicus* ; *Symbolorum et emblematum centuriæ tres* ; *Epistolæ medicæ*

— 1734 —

1er novembre. — Mort de Louise de Kéroual, demoiselle d'honneur d'Henriette d'Angleterre, qui devint duchesse de Portsmouth, lorsque la politique l'eut jetée dans les bras de Charles II, dont elle fut l'Egérie.

22 novembre. — Naissance à Sacy, près d'Auxerre, de Nicolas-Edme Rétif ou Restif de la Bretonne, polygraphe d'une fécondité extraordinaire dont les œuvres ont occupé à plusieurs reprises *La Chronique Médicale* (XXXVIII, 24, 83, 223, 250, 307 ; XXXIX, 224 ; XL, 51, 78, 105) Mort le 3 février 1806.

24 novembre. — Naissance à Paris du comédien François-René Molé qui fut nommé, en 1795, membre de la troisième classe de l'Institut, a laissé des *Mémoires* et mourut à Paris, le 11 décembre 1802.

30 novembre. — Mort de Jean-Baptiste Dugas-Montbel, né à Saint-Chamond le 10 mai 1776. Commerçant, il s'éprit du grec à trente ans et entreprit une traduction d'Homère, qui lui ouvrit l'Académie des Inscriptions et qui a gardé la faveur des hellénistes. Député du Rhône en 1830, il écrivit *De l'influence des lois sur les*

mœurs et des mœurs sur les lois. Collaborateur de diverses revues, il fit aussi représenter un vaudeville : *La femme en parachute ou le Soupçon.*

— **1834** —

2 novembre. — Mort de Laubert, membre de l'Académie de médecine, section de chimie médicale.

4 novembre. — Naissance à Rouen du baryton Eugène-Charles Caron.

18 novembre. — Naissance à Torcy (Ardennes) du compositeur François-Edmond Savary.

27 novembre. — Mort de Hedel-Hoffer, membre de l'Académie de médecine, section d'anatomie pathologique.

LE COIN DU PÊCHEUR DE PERLES

❦ Dr M. J. O. Curwood dans *La Forêt en flammes*, traduction de M. L. Postif, in-16, Hachette, Paris, 1934, p. 83 :

Il croyait entendre le bruit déchirant des éclairs de chaleur *qui annonçaient l'imminence de la pluie.*

❦ De *L'Écho de Paris*, numéro du 15 mars 1934, sous le titre : *Le Calendrier* :

Nos Parisiennes pousseront un cri d'honneur *à l'idée de manger la cuisine du fossoyeur.*

❦ Du numéro du 1er avril 1934 de *Balzac*, en légende à un dessin humoristique de première page :

Vous rappelez-vous, Docteur, de votre premier client ?

❦ Du journal *Vaugirard-Grenelle*, numéro du 28 mai 1934 :

Le cheval étant très rarement tuberculeux, *sa viande ne donne jamais le* tœnia.

❦ De *L'Echo médical du Nord*, numéro du 13 mai 1934, au compte rendu de la séance du 19 février 1934 de la *Réunion médicale des hôpitaux de Lille* (p. 705) :

Ce malade *avait eu le bras entraîné* dans *un volant d'usine ;* celui-ci *a donc été d'abord étiré, puis broyé sous le poids du* corps.

❦ De *L'Echo de Paris*, numéro du 15 juin 1934, à propos du voyage de Hitler à Venise :

M. Hitler, revêtu d'un pardessus mastic, levait le bras droit pour le saut *romain.*

Correspondance médico-littéraire

Questions.

Echelles. — Un confrère érudit pourrait-il donner quelques renseignements sur les compositions pharmaceutiques que les Anciens appelaient *Echelles*, et, en particulier, sur l'*Echelle* de Mercure ?

B. Blaisot (*Toulouse*).

Dévouement des médecins français. — Pierre-Edouard Alletz emporta le prix extraordinaire de poésie fondé par le Roi et décerné par l'Académie française dans sa séance du 24 août 1822, avec un poème intitulé *Le dévouement des Médecins français et des sœurs de Sainte-Camille.* Je trouve, en note de bas de page, ce titre et cet auteur sans autres détails. Un confrère pourrait-il dire quels événements particuliers ont inspiré le poète ?

R. Nice (*Bordeaux*).

Le médecin Théodore. — L'an dernier (xl, 295), à propos d'un ouvrage de M. E. G. Browne, j'avais demandé quelques détails sur le médecin grec Théodore ou Théodose ou Théodote (*cf.* p. 291) ; je priais qu'on voulût bien citer quelques-uns des aphorismes qu'on lui prête, dire s'il existait une édition de ses œuvres. Cette question n'a obtenu alors aucune réponse.

Je la pose de nouveau aujourd'hui à l'occasion de l'étude que M. F. Brunet vient de faire paraître sur *Alexandre de Tralles et la médecine byzantine.* Cet auteur vient, en effet, d'écrire :

> Alexandre de Tralles avait réuni de toutes parts les recettes ayant quelque crédit à la fois pour satisfaire sa curiosité scientifique et s'en servir, le cas échéant, chez les individus crédules De là, une foule de moyens bizarres qu'il avait empruntés soit à des médecins, soit à des auteurs de livres de magie, comme Apollonius, *Théodore*, Straton, *Théodore Moschion* (58e livre), Orphée, Asclépiades, Zelachtes, Ostanès, Démocrate, soit à de simples paysans interrogés au cours de ses pérégrinations.

Il semble d'après ce texte que Théodore et Théodore Moschion soient des auteurs de livres de magie. Pour Moschion du moins, il n'en est rien. Quant à Théodore Moschion que je ne connais pas, je ne saurais rien dire. Mais précisément, il ramène à la question que j'avais posée ; le premier Théodore (tout court) de M. F. Brunet y conduit encore. Plus heureux à ce coup que l'année dernière, obtiendrais-je de quelque confrère des renseignements sur le médecin grec Théodore ou Théodose ou Théodote ?

J. Cassan (*Rabastens*).

Réponses.

Le professeur F..., de Montpellier (XLI, 154, 208). — Il existe à la Bibliothèque du *British Museum* un exemplaire des *Voyages à travers la France et l'Italie* avec des notes manuscrites de Smollett lui-même. Dans ces notes, il donne la traduction de deux ordonnances du Professeur F... et, dans cette traduction, il écrit en entier le nom du Professeur Fizes

J. D. R... (*Londres*).

Déformations linguistiques (XL, 43, 158). — A propos de déformations linguistiques, M. le Dr Marchand (de Rouen) et M. le Dr M. Durand (de Montreuil) ont rappelé l'expression : *parler français comme une vache espagnole.* Notre confrère Marchand pensait que *vache* était la déformation de *basque.* Or, il faut lire : il parle français comme un *gavache* espagnol.

Gavache est un mot péjoratif qui a le sens de lâche, poltron. Il serait tiré du nom des laborieux montagnards du Gévaudan qui fournissaient à l'Espagne des travailleurs pour les bas métiers, auxquels répugnait la fierté castillane. On lit dans les *Mémoires de Gourville* (1669) (*Collection des mémoires relatifs à l'Histoire de France* par Petitot et Monmerqué, 2e série, t. LII, p. 412) : « La Guyenne et d'autres provinces de France fournissent un très grand nombre d'hommes pour couper leur blé et le battre. Les Espagnols appellent ces gens-là *gavaches* et les méprisent extrêmement. »

Dr P. Noury (*Rouen*)

Nazi mot argotique pour syphilitique (XLI, 187, 188). — La réponse donnée par M. Delassus à la question posée par M. le Dr J.-P. Chassigneux fut si consciencieuse que je me fais un plaisir de vous envoyer un texte qui paraît bien confirmer l'opinion à laquelle le premier s'est arrêté... au moins pour l'essentiel, à savoir qu'il faut rapprocher *nazi* de *naze*, dit pour *nez*. Je trouve, en effet, à la page 261 du *Dictionnaire d'Argot* de Lucien Rigaud (in-12, Ollendorf, Paris, 1881) :

> *Nazi*, maladie vénérienne, dans le jargon des voleurs et des voyous qui ont été plus d'une fois témoins de cas de *syphilis tuberculeuse*, durant leur séjour à l'hôpital du Midi.

Cette syphilis tuberculeuse du nez, invoquée par Lucien Rigaud, me semble moins acceptable que la perforation syphilitique de la voûte palatine, avec le nasonnement qui en résulte, retenue par le correspondant toulousain de *La Chronique Médicale*.

Martignac (*Loches*).

Aynodice = Agnodice (XLI, 154). — J'ignore s'il y a eu dans l'ancienne Grèce un médecin appelé Aynodice. Quand j'ai lu ce nom dans l'ouvrage de M. Stemon, j'ai cru qu'il s'agissait d'Agnodice, cette jeune Athénienne dont parle Hyginus.

Cette personne courageuse ne pouvant satisfaire son goût pour la médecine, parce qu'une loi défendait aux femmes et aux esclaves de se livrer à l'étude de cet art, se travestit en homme et, à la faveur de ce déguisement, prit des leçons à Alexandrie, chez Hérophile, le premier médecin qui disséqua des cadavres humains. Tertullien l'a même accusé d'avoir opéré des dissections sur des hommes vivants, écrivant dans son *De Anima* (p. 270 dans l'édition in-fol. des Œuvres de Tertullien, publiée en 1675 à Paris chez Pierre Le Petit) : *Herophilus ille, medicus aut lanius.* Cette accusation est loin d'être prouvée. On sait, en effet, que les Egyptiens avaient un si grand respect pour les morts que les embaumeurs eux-mêmes étaient regardés comme impurs. L'horreur que devaient inspirer les anatomistes était telle qu'on les a accusés de disséquer les corps vivants des criminels condamnés à mort.

Agnodice pratiqua la médecine à Athènes ; mais, comme elle s'occupait d'accouchements, ce qui était contraire à la coutume, l'obstétrique étant réservée aux femmes seules, les médecins l'accusèrent devant l'aréopage de n'exercer cette spécialité que pour corrompre les femmes ; mais elle se justifia en déclarant son sexe.

Au nom d'Hérophile, né à Calcédoine vers 344 avant l'ère chrétienne, on doit joindre celui d'Erasistrate, car ils sont souvent cités à côté l'un de l'autre pour les mêmes recherches ; celui-ci, né vers 310 avant J.-C. dans l'île de Ceos, était de la famille d'Aristote, d'aucuns prétendent même qu'il était le neveu du philosophe de Stagyre. Il est considéré par quelques auteurs comme le créateur de la physiologie. Hérophile était disciple de Protagoras de Cos et de Chrysippe de Cnide ; Erasistrate élève de l'école de Cnide.

Ces deux Grecs furent attirés à Alexandrie par la splendeur inouïe de cette ville ; ils vécurent dans le museon des Ptolémées et purent sous la protection des Lagides se livrer à de nombreuses recherches dans le domaine de l'anatomie, de la physiologie et de la pathologie, qui firent sous leur direction des progrès extraordinaires et étonnants pour l'époque (anatomie des centres nerveux, méthode du pouls, connaissance des vaisseaux chylifères, prévision de l'existence des capillaires, etc., etc.). Ils donnèrent des cours réguliers sur toutes les branches des sciences médicales, et furent les fondateurs et les chefs de la célèbre école de médecine d'Alexandrie, qui compte Agnodice parmi ses élèves.

La jeune Grecque devint, par la suite, une femme très savante et acquit une grande célébrité à Athènes. Il ne faut donc pas s'étonner de voir son nom figurer à côté de ceux d'Aristote, de Philostrate et d'autres hommes aussi éminents.

Dr Léon NEURAY (*Fléron*).

Dunum (XLI, 216). — Une note récente de M. Otarro remet en cause le sens de *dunum*. Or, je crois ce point résolu par Bailliot et Roidot dans leur si remarquable travail *La Cité gauloise selon l'histoire et la tradition* (in-8°, Dejussieu, Autun). Le chapitre VIII a tout juste pour titre *le Dunum* et voici ce qu'en disent les auteurs :

Page 148. — Le système défensif des Gaulois se complétait par de petites citadelles qui étaient les postes avancés et comme les sentinelles de l'*oppidum*. Elles signalaient l'ennemi et opposaient à sa marche des obstacles souvent efficaces. Elles étaient aussi le lieu de ralliement des clans autour de leurs chefs. La féodalité gauloise, comme celle du moyen âge, s'était installée sur les hauteurs et s'y était construit, comme elle, des demeures qui la faisaient respecter. C'est ce que César appelait des châteaux et ce que nous appelons ici le *dunum*.

Page 149. — Tout le pays gaulois était hérissé de ces *dunum*. Partout où la configuration du sol accentuait les reliefs, partout où s'élevaient des montagnes ou des collines, le dunnm se dressait sur la hauteur, commandait les passages et présentait un point de résistance. Ces groupes formaient la ceinture militaire de l'*oppidum* et tenaient l'ennemi à distance. Ils en rendaient les approches difficiles à un assaillant dépourvu de tactique, l'obligeaient à diviser ses forces, émoussaient ses attaques et donnaient aux populations le temps de pourvoir à leur sûreté. A ce point de vue, le *dunum* était le satellite de l'*oppidum* et son complément indispensable.

Page 154. — La plupart des lieux fortifiés qu'on rencontre dans le voisinage des *oppidum* et que leurs aggérations rattachent évidemment à l'époque celtique, ont conservé leur nom primitif. Ce radical *dun* (ou *tun* en dialecte armoricain) avait une double acception. Il signifiait à la fois montagne et forteresse, parce que ces deux idées, dans l'esprit des Celtes, étaient inséparables. Par une de ces concessions que la force des habitudes impose ordinairement aux usages nouveaux la vieille appellation de *dunum* prévalut encore quelque temps après la conquête romaine. Elle apparut pour la dernière fois sous Auguste accolée à des noms romains, notamment dans Augusto-dunum, Autun, le fort d'Auguste, malgré l'absence des conditions topographiques qui constituaient le *dunum*. Mais les autres *dunum* du pays éduen ont conservé dans toute leur rigueur le sens du radical celtique Dône, Dun, Sedunum, Dardon, etc.

M. le Dr A. Vilar avait donc raison d'écrire (LXI, 185) que la seconde partie du nom *Lugdunum* n'est pas contestable. Quant à la première, *La Chronique Médicale* a publié tant de textes contradictoires que je ne sais auquel donner la préférence.

ROUNIER (*Perpignan*).

Aurella (XLI, 154). — Dans l'inscription du tableau de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, le mot *Aurella*, qui a intrigué notre confrère castrais, est mis simplement pour *Aurelianensis*.

Dr G. PETIT (*Orléans*).

L'urine du lynx (XLI, 154). — Le *lyncurium* était, d'après Dioclès et Théophraste, une pierre précieuse couleur de feu (couleur de succin, rectifie Solin) (*Polyhistor.*, II), semblable à l'escarboucle et issue de l'urine du lynx Pline (VIII, 17 et XXXVI, 13) dit que ce n'est point une gemme, mais une variété de succin. En réalité, le lyncurium des anciens paraît être une tourmaline, vraisemblablement la rubellite.

On a aussi appelé *lapis lyncis* un fossile (la bélemnite), mais par un abus de nomenclature que dénoncent Pierre Belon et Aldrovande.

Dr Paul DELAUNAY (*Le Mans*).

Le tournis des chèvres et l'épilepsie (XLI, 239). — M. Martignac, à propos de la *cuque*, a versé au dossier un texte de M. F. Brunet mettant en cause Archigène à l'occasion du tournis des chèvres. La source première serait Alexandre de Tralles.

Or, dans la traduction latine de J. Guinther des Œuvres d'Alexandre de Tralles (in-16, Guédon, Strasbourg, 1549), je lis au chapitre XV du livre I (p. 68-69) :

Damocratem Atheniensem ferunt cum adolescens esset, et morbo Comitiali teneretur, ad Delphos profectum fuisse, eumque rogasse Deum cum plaerique ei efferent alliganda morbo contraria, quali ex eis uteretur, ac Pythiâ respondisse :

Quos madidis cerebri latebris procreare capella
Dicitur humores, vermem de vertice longum.
De grege sume caprae majores raris alumnae
Ex cerebre vermes et ovis dato tergora circum
Multiplici vermi pecoris de fronte revulso.

Damocrates cum haec audivisset expendebat quid tunc Deus loquèretur : cum autem ipse profectus ad Theognostum Democratium nonagesimum octavum annum jam agentem venisset, oraculum huic denunciat : ille autem vehementer miratus Dei prudentiam, vatis Pythiae obscuritatem, et obliquumdictum, sententiam oraculi manifestavit : gregariarum, inquit, caprarum caput naturaliter multis vermibus juxta cerebri basim plenum efficitur ; ac sternutamentis animali obortis, multi vermes in nares caprae insiliunt. Oportet igitur veste substrata ne terram attingant, illos excipere, unum vel tres, et indutum pelle nigrae ovis tenere collo alligare. Atque hoc ait morbo naturaliter adversari.

Je ne retrouve pas Archigène dans cette affaire ; mais n'importe ; le seul point curieux et amusant est l'idée que la Pytbie se faisait de l'épilepsie et du traitement qui pouvait en guérir.

F. DELASSUS (*Toulouse*).

Enigme (XLI, 197). — L'énigme du mois d'août dernier est facile. Mon premier est *chien*. Mon second est *dent*. Le mot est *chiendent*

CARTERIC (*Paris*).

Lamartine en Orient (XLI, 137 *sq*.) — L'intéressant article de M. le Dr Cuvier m'a rappelé les notes de M. le Dr P. Noury (de Rouen) parues en 1919 dans *La Chronique Médicale* (1er juin et 1er septembre). Elles complètent à souhait l'article récent et c'est à ce titre que j'ai cru bien faire en les signalant.

CHATTEREAU (*Le Havre*).

Alauzet de Castille (XLI, 259). — J.-F. Albert a fait revivre la figure de Jean Catala, médecin-poète, de son frère Philippe et du fils de ce dernier Vincent. Cette famille a laissé des souvenirs à Agen, Vincent surtout, dont l'enterrement à Lacapelette fut un événement local. Avant de mourir, il avait prévu des legs pour toutes les sociétés musicales qui assisteraient à ses obsèques. Aussi, ce fut une belle cérémonie. La *Lyre agenaise* joua pendant tout le parcours marches sur marches. La *Chorale* chanta. Les *Veneurs* soufflèrent des airs de chasse et *la Mort du Cerf*. Après avoir joué Chopin, on but chopines ; et, certes, les Agenais ne sont pas prè d'oublier cet enterrement.

VALJEANSE (*Agen*).

L'armée française de la guerre d'indépendance des Etats-Unis(XLI, 190). — Permettez-moi de vous signaler un ouvrage peu connu et devenu rare sur l'armée française qui combattit en Amérique pour l'indépendance des Etats-Unis. Je n'ai pas, malheureusement, cet ouvrage sous les yeux et n'en puis parler que de mémoire. Son titre, si je me souviens bien, est *Les Combattants français de la guerre américaine*. Toutefois, je donne ce titre sous toutes réserves. En revanche, il me semble voir encore cet in-folio, fort épais, magnifiquement édité (avec de très belles reproductions) par les soins du Ministère français des Affaires étrangères. En quelle année ? Je ne sais plus. L'ouvrage comporte une *Préface* ; puis, simplement, sans commentaires, la liste par régiment et par navire de guerre de tous les officiers et hommes de troupe ayant pris part à la guerre d'Indépendance sous les ordres soit du maréchal de Rochambeau, soit des amiraux de Grasse, de Guichen et d'Estaing. Cette liste n'est peut-être pas absolument complète pour l'armée de terre ; mais elle semble complète pour la marine, allant du commandant du bord au moindre mousse. Il y a là au moins trente mille noms. Je me souviens d'avoir vu cet ouvrage au Consulat français de Philadelphie, lorsque je fis un voyage en Amérique. Il doit exister à la Bibliothèque nationale de Paris ; mais je n'ai pas vérifié.

BLAISOT (*Toulouse*).

Chronique Bibliographique

Rodolphe de Warsage. — **La Médecine sans médecin.** *Dictionnaire de remèdes populaires. Etudes de Folklore,* un vol. in-8°, F. Gothier, Liége. (*Prix : 15 francs.*)

Autant M. de Warsage fut mal inspiré en choisissant pour son recueil le titre qu'il lui a donné, autant le fut-il heureusement en entreprenant la tâche longue et utile que représente le sous-titre de sa plaquette : *Dictionnaire de remèdes populaires, étude de folklore.* Il s'agit bien, en effet, d'une pure cueillette de traditions guérisseuses dans le champ du folklore liégeois. *L'intérêt de cet ouvrage,* dit l'auteur lui-même, *doit être* uniquement folklorique *et nous croyons devoir avertir nos lecteurs que non seulement nous ne préconisons l'emploi d'aucun de ses remèdes, mais qu'il peut y avoir un danger sérieux à s'en servir.*

M. Arnold van Gennep écrivait en 1924 : *Ce serait un travail intéressant à entreprendre que de publier le* Corpus *de notre médecine populaire.* A cette tâche, M. de Lançon conviait, en 1929, les lecteurs de *La Chronique Médicale* xxxvii, 182). Il convient d'avouer que peu ont répondu à son appel ; mais quelques notes de MM. H. Villain (xxxvii, 243), E. Lacoste (xxxvii, 246 ; xxxviii, 74), Railliet (xxxviii, 74), Brandling (xxxviii, 93) et surtout les recherches plus récentes de M. L. Dujardin témoignent, du moins, que l'appel avait été entendu. Aussi bien, la médecine populaire présente à une foule de points de vue un intérêt très grand ; et cela explique que, de loin en loin, paraisse quelque étude sur ce sujet, par exemple, en 1930, l'étude de M. Railliet sur le *langage médical populaire du Rémois* (xxxvii, 308), en 1931, la thèse de M. Torlais (*Médecine du passé en Aunis et en Saintonge*) (xxxviii, 193) ; en 1932, celle de M. Cauvin (*Médecine populaire en Provence*) (xxxix, 161), etc. Ces travaux avaient été précédés, en 1928, par une étude remarquable, particulière au Brabant, de MM. Paul Hermant et Denis Roomans, publiée par le Service des recherches historiques et folkloriques du Brabant (*La Médecine populaire*) (xxxviii, 93). Ce n'est là qu'une ébauche de bibliographie empruntée aux seules dernières années de *La Chronique Médicale* ; en fait, les études sur pareil sujet sont innombrables, malheureusement perdues dans des bulletins régionaux et dans des publications mal connues ou presque inconnues. Qui voudrait tenter cette bibliographie ferait œuvre méritoire ; encore conviendrait-il de joindre à cela tout ce qu'on peut demander à une tradition orale, qui, chaque jour, va s'amenuisant et qui sera bientôt oubliée, si curieux ou chercheurs ne se trouvent pour la recueillir.

L'effort à faire est considérable, mais l'œuvre serait féconde, car la médecine populaire est une mine extraordinaire de renseignements sur le passé. A un premier stade, la simple cueillette des recettes A un second, la recherche des motifs tantôt religieux, tantôt superstitieux, tantôt simplement calembouresques, tantôt de pur empirisme médical qui furent la raison d'être de chacun de ces remèdes. A ce point, on peut enfin se demander quelle valeur thérapeutique est dans ces derniers et dans quelle mesure se trouve ainsi compensée la nuisance de beaucoup d'entre eux.

M. de Warsage n'a pas poussé si loin, et même pas adopté la classification de ses recettes que MM P. P. Hermant et D. Roomans choisirent pour les leurs, c'est-à-dire : remèdes basés sur un raisonnement analogique, remèdes reposant sur une conception matérielle de la maladie, remèdes établis sur une conception animiste, etc., etc. Simplement, il nous donne un *Dictionnaire de recettes* par ordre alphabétique des maladies, en quoi, n'étant pas médecin, il n'échappe pas à quelques erreurs vénielles, comme celle, par exemple, de prendre le Feu Saint-Antoine pour des convulsions.

Telle quelle, l'œuvre est ainsi sans prétentions ; mais il s'en faut qu'elle ne soit de beaucoup d'utilité et de grand mérite et il faut louer le Président de la Société royale *Le Vieux Liége* de l'avoir entreprise et menée à bien.

Variorum. — **Dictionnaire de l'Académie de l'Humour français**, un vol. in-12, *Editions de La Tournelle*, Paris, 1934.

Deux, trois auteurs, au siècle dernier, s'amusèrent à écrire des dictionnaires de définitions amusantes, ce qui les condamnait à faire de l'esprit à toutes lignes d'un ouvrage de deux cents pages.

Chacun s'attaquait seul à ce difficile problème ; aujourd'hui, à le résoudre, trente se sont appliqués, toute une académie — une de plus, — avec le perfectionnement d'illustrations de Joseph Hémard.

Nos académiciens veulent que l'esprit et la gaieté se maintiennent dans la pureté de la tradition nationale... Jeunes gens, prenez-en de la graine : soyez spirituels ; soyez gais (Préface).

Que les auteurs aient réussi à tout coup à être l'un et l'autre, quelques exemples, choisis parmi ceux qui peuvent intéresser les médecins en particulier, le donneront à juger :

Apothicaire. — Homme célèbre comme Hoffmann par ses comptes fantastiques.
Chirurgie. — Ouverture en sourdine.
Dentiste. — Maire du palais. Un homme qui mange à notre râtelier.
Docteur. — Un Monsieur que les malades font vivre et qui ne fait pas toujours vivre les malades. Bourreau qui se fait payer par ses victimes.
Médecin. — L'employé du nécropolitain.
Sage-femme. — Notre-Dame du cordon. La matrone des fesses.

Même avec ses inévitables faiblesses, ce dictionnaire est amusant ; et c'est bien quelque chose aux jours sans gaîté que nous vivons.

Raymond Récouly. — **Ombre et soleil d'Espagne**, un vol. in-16, Hachette, Paris, 1934. (*Prix : 12 francs.*)

Dans un monde qui tend à devenir uniforme et monotone, écrit l'auteur dans sa Préface, *l'Espagne est une des rares contrées où cette uniformité, cette monotonie n'aient pas encore tout submergé, une des seules qui puissent encore nous donner des impressions vives et fortes. Là est la raison profonde du puissant attrait qu'elle exerce sur tous ceux qui la connaissent.* Certes, M. R. Récouly connaît bien ce pays de Don Quichotte, des toreros et de l'amour; mais il y a plus et il y a mieux. Connaissant l'Espagne par de fréquents voyages et de longs séjours, M. R. Recouly n'a pu s'empêcher de l'aimer. Aussi, l'ouvrage qu'il nous donne n'est-il pas le banal journal d'un touriste. *Ombre et soleil d'Espagne* est un ensemble de « Visions » exactes et ravies, si bien traduites qu'à suivre notre auteur son enchantement nous gagne.

Charles Richet. — **Au Seuil du mystère**, un vol. in-16. éditions J. Peyronnet, Paris, 1934. (*Prix : 12 francs.*)

Ce volume est la réunion de trois *Contes fantastiques*.

Le premier est le récit, mêlé de communications écrites surnaturelles et d'apparitions, de la renaissance d'une jeune femme qui, ayant abandonné par jalousie son amant dans une première existence, l'aime et s'en fait aimer une seconde fois dans une existence nouvelle.

Le second est la découverte par Tobias Pluck de la matérialisation sur plaque photographique ou sous forme soit pulvérulente, soit liquide des lieux communs du langage : le glaive de la justice, les feux de l'amour, le char de l'Etat, le linceul de la mort, etc.

Le troisième est l'expérience du Pr Adrien Girard qui lui permit de s'endormir, sans vieillir, pendant cinquante ans ; et qui, à son retour dans le monde nouveau qui est le nôtre, s'accommode fort bien des progrès scientifiques accomplis, mais est si dégoûté du changement des mœurs qu'il se hâte de se rendormir pour un demi-siècle.

Les Contes fantastiques ont connu une vogue méritée avec Hoffmann, Nodier. Edgar Poe et maints auteurs de moindre mérite, tels que J. Lermina. Le genre, après eux, fut à peu près abandonné, surtout peut-être parce qu'il y faut beaucoup d'imagination et que cette faculté s'est aujourd'hui quelque peu endormie. M. Ch. Richet a, par bonheur, conservé la fraîcheur de la sienne ; de là, ce retour au merveilleux métapsychique dans la première de ses nouvelles, au merveilleux scientifique dans les deux autres. Ce surnaturel a pour effets de troubler l'esprit ou de l'amuser suivant qu'on prend ou non au sérieux les événements auxquels on le mêle. Pour les uns, l'ouvrage présent soulèvera donc les hautes questions de la survie. Pour les autres, il sera l'agréable divertissement d'une heure. Mais tous.... *si Peau d'âne m'était conté....* y prendront un plaisir extrême.

A. Fauchier-Magnan. — **Les Dubarry**, un vol. in-8°, Hachette, Paris, 1934. (*Prix : 30 francs.*)

Il ne s'agit pas d'histoire, écrit l'Auteur dans son Avant-Propos, *mais, si l'on peut dire, des coulisses de l'histoire*. A la vérité, les coulisses sont si proches de la scène que, par exemple, tels chapitres, comme celui de la Terreur à Toulouse ou celui de la réaction thermidorienne, sont des raccourcis fort réussis de ces époques troublées. Il reste exact que, dans cet ouvrage, toute la curiosité se concentre sur la dynastie des Dubarry.

Jean-Baptiste Dubarry en est le personnage principal. Cet aventurier sans scrupules eut la plus extraordinaire fortune ; et, s'il apparaît comme chose toute naturelle que la guillotine, en 1794, ait mis fin à ses intrigues et à sa triste vie, il reste une surprise qu'il ait été possible d'atteindre où il avait atteint par les moyens qu'il y employa. De la fille Jeanne Bécu, il avait fait sa belle-sœur et par la grâce de son aplomb, du même coup, une comtesse. Son entregent la fit reine de France de la main gauche. Quels avantages toute la famille sut en tirer, on le devine, et il est impossible, dans les quelques lignes d'un compte rendu, de suivre les fortunes diverses de chacun de ses membres. Ce qu'il est possible, en revanche, de dire, c'est que, pour les uns et pour les autres, tant d'intrigues et d'aventures, d'aussi grands succès suivis d'une aussi totale ruine constituent un roman si extraordinaire que la plus fertile imagination aurait de la peine à le créer tel qu'en réalité il fut pourtant vécu.

Une documentation abondante, choisie, empruntée pour bonne part à des archives et à des papiers de famille inédits, fait de cet ouvrage une œuvre d'un solide mérite. Il s'en faut qu'elle soit pour cela austère et, tout au contraire, M. A. Fauchier-Magnan a su l'écrire en un style simple, vivante, amusante ici, tragique là, et à toutes pages pleine d'intérêt. A son intérêt général, s'en ajoute un tout particulier, pour les Toulousains d'abord, parce que la plupart des événements ont Toulouse et sa région pour théâtre ; pour les médecins ensuite.

Ceux-ci, en effet, rencontreront là, d'inattendue manière, le curieux personnage de Jean-Baptiste Gardeil, dont la vie pourrait fournir matière à un roman, qui reste à écrire. Ancien oratorien, devenu professeur de médecine à l'Université de Toulouse, surtout connu comme traducteur d'Hippocrate, il fut médecin de Mme Dubarry mère et de Mlle Pischi Dubarry, qu'il accompagnait aux eaux de Bagnères-de-Bigorre ; et c'est avec une surprise amusée qu'on voit ici quel bon marché un professeur de médecine faisait, en 1775, du secret professionnel, quand il s'adressait à la justice pour obtenir un règlement d'honoraires se faisant attendre.

P. G. Wodehouse. — **Les caprices de Miss Bennett**, traduits de l'anglais par M. d'Avenel, un vol. in-16 de la Collection *Les meilleurs romans étrangers*, Hachette, Paris, 1934. (*Prix : 12 francs.*)

Il est des heures moroses où le désir vient d'une lecture qui chasse les soucis présents ; et le malheur est seulement que la littérature dite « gaie » soit souvent lamentable. Marquons donc d'une pierre blanche le jour où Mme M. d'Avenel a traduit *Les caprices de Miss Bennett* pour la collection des *Meilleurs romans étrangers.*

Un roman de ce genre ne se résume pas. Du reste, si les inclinations successives de l'héroïne pour des jeunes gens inégalement charmants et sympathiques témoignent d'une parfaite connaissance du cœur humain et si M. P. G. Wodehouse fait preuve de maîtrise dans l'art de camper tous ses personnages, le comique est ailleurs, il est dans les événements imprévus qui surviennent et dans leurs détails. Les premiers sont pleins d'humour ; les seconds sont propres à dérider le plus morose.

Henri Carré. — **La Duchesse de Bourgogne. Une princesse de Savoie à la Cour de Louis XIV**, un vol. in-16, Hachette, Paris, 1934. (*Prix : 15 francs.*)

Marie-Adelaïde de Savoie fut fiancée en 1696 au duc de Bourgogne ; il avait quatorze ans, elle en avait onze. Louis XIV en avait décidé ainsi ; c'est dire que la politique avait plus de place que l'amour en cette circonstance. La petite princesse, qui devait devenir l'enfant gâtée du grand Roi, avait moins de penchant pour l'étude que pour le jeu ; Mme de Maintenon la fit entourer de Dames de son choix.

Le roi Amédée avait désiré que sa fille fût accompagnée par son médecin, mais le Roi s'y opposa. Le duc de Bourgogne, violent et indiscipliné, était confié à Fénelon. La jeune princesse captiva le roi, qu'elle appelait « Monsieur », et sut plaire à Mme de Maintenon qu'elle nommait « ma tante ».

L'auteur nous initie, avec une documentation précise, à tous les détails de ce mariage princier, qui se déroula à la manière d'une véritable féerie. Le tout est écrit en un style simple et élégant qui ajoute au récit le charme de la forme.

Ces pages souvent émouvantes attirent la sympathie à cette petite princesse qui connut si jeune la torture de la maternité, le deuil et la tristesse. Dauphine, presque reine, la tombe pour elle devance le trône. Ce beau livre se termine par la narration de l'autopsie de la petite duchesse, qui met en désaccord médecins et chirurgiens ; qu'importe ; les deux époux sont réunis dans la mort, à l'heure où la France en deuil vivait une heure tragique de son histoire. La duchesse de Bourgogne avait été l'âme d'une cour morose et sa mort éteignait la joie avec elle. (*Georges Petit.*)

Bernard Lazare. — **L'Antisémitisme, son histoire et ses causes**, 2 vol. in-16, éditions Jean Crès, Paris, 1934. (*Prix : 20 francs.*)

Lorsque parut, en 1894, cette étude de Bernard Lazare, elle eut la bonne fortune de soulever des malédictions dans tous les camps, et cela fit son succès de librairie. De plus hautes raisons pourtant que ce succès même poussèrent à la réédition présente : d'une part, l'intérêt du sujet traité, d'autre part, l'objectivité avec laquelle il il le fut et dont, précisément, témoignent les colères générales, chrétiennes et juives, juives surtout, que l'ouvrage souleva. Aujourd'hui, le sujet n'a rien perdu de son intérêt d'autrefois, et celui de l'ouvrage tient pour bonne part à l'impartialité bien décidée de B. Lazare. *Je ne suis ni antisémite ni philosémite*, écrivait-il. *Aussi n'ai-je voulu ecrire ni une apologie ni une diatribe, mais une étude impartiale, une étude d'histoire et de sociologie* (p. 39). Il a rempli ce but en montrant quelles furent, du moins à sa conviction, les causes de l'antisémitisme, en analysant son objet, ses modalités, ses prétextes, ses motifs de durée, d'accalmie et de reprise.

A ne prendre que les causes du sentiment antijuif, parce qu'elles furent tout à la fois nationales, religieuses, politiques et économiques et que, par surcroît, elles ne dépendent pas seulement des Juifs, point même seulement de ceux qui les entourent, mais encore et surtout de l'état social, on voit l'impossibilité de résumer en quelques lignes de si complexes détails. Mais ce qu'on peut dire, c'est que les patientes recherches et les longues réflexions de B. Lazare ont abouti à une œuvre unique, nul encore n'ayant abordé un sujet aussi particulier que celui qu'il avait choisi. Outre d'ailleurs ce premier mérite, elle a encore celui de fournir un résumé très clair de l'histoire juive, de celle aussi des débuts du christianisme, et des passions religieuses et politiques qui agitèrent tant d'époques diverses. Tout cela d'une vue si nette que peu d'ouvrages, pour ne prendre que cet inattendu détail, sont capables autant que celui-ci de faire comprendre les récentes persécutions hitlériennes que, mort en 1903, Lazare n'a pas connues. Il fut presque prophète en cela. Il l'est encore dans sa conclusion où, dépassant la question juive, il annonce la substitution de la propriété commune à la propriété capitaliste ; et force est bien de reconnaître que l'évolution révolutionnaire est en marche.

Chacun jugera ces deux volumes suivant son sentiment particulier, et toute opinion sincère est respectable ; mais nul sans doute ne refusera à cette œuvre d'être érudite, consciencieuse et à toutes pages d'un intérêt puissant.

Le Gérant : R. Delisle.

Paris-Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie. — 1934.

41e ANNÉE N° 12 1er DÉCEMBRE 1934





De l'influence du vent du midi

Par le Dr Gaston LÉORAT (Annonay).

Il n'y a que les sots qui prétendent tout connaître, sans avoir jamais rien appris. Le commerce de n'importe quel ouvrier, artisan, agriculteur, etc.. peut nous instruire, parce que son champ d'activité, sa capacité de réflexion et de méditation ne sont pas les mêmes que les nôtres.

En particulier, le paysan d'un certain âge est un homme de gros bon sens, qui observe beaucoup. Il est aux prises, toute la journée, avec la nature et ses éléments, qui sont les vraies réalités de la vie. Aussi, les campagnards font-ils un grand nombre de remarques, qu'il serait intéressant de noter.

En interrogeant quelques cultivateurs et ménagères, j'ai pu recueillir ainsi divers renseignements concernant l'influence du *vent du midi*, connu aussi sous le nom d'*autan*. Ce vent agit sur toute la végétation. On a signalé qu'il ne fallait pas tailler certains arbres — peupliers, saules, etc. — lorsqu'il soufflait, car cela les fatiguerait beaucoup et amoindrirait leur frondaison ultérieure. Ce fait est connu depuis très longtemps ; c'est même une clause qui quelquefois se mentionne dans les baux à ferme.

Si on taille les pêchers par le vent du midi, leur floraison n'est pas si bonne, les fleurs coulent et leur production est diminuée. Il a été constaté également que ce vent fait mûrir plus rapidement les fruits, et que les feuilles flétrissent plus vite. Les pêches sont hâtées dans leur maturité, mais sont plus petites.

Les blés sont plus précoces, ça les avance ; le grain est moins nourri et donne, de ce fait, moins de farine.

Il est un genre de vent, connu sous le nom de *vent blanc*, — grand vent du midi, — qui sèche fortement la végétation et flétrit les feuilles des pommes de terre ou truffoles.

En principe, l'autan est contraire à tous les travaux de la campagne, en particulier pour les semailles. Les pois ne germent pas si bien ; ils ne « sortent » pas tous de la terre ; on dit qu'ils poussent « borgnes ». Les courges fleurissent beaucoup, mais ne produisent pas. Il faut, autant que possible, éviter de semer du froment, du seigle, de l'avoine, du maïs, par le vent du midi. Il y a davantage d'espoir, pour la récolte, à semer par le *vent du nord*, qu'on nomme aussi la *bise* ; tandis que le vent du sud donne beaucoup plus de grains noirs.

Les ménagères ont remarqué que le beurre est moins ferme et qu'il se fait baratter plus longtemps, pour prendre cohésion, sous l'influence du vent du midi. Le lait « tourne » plus rapidement, probablement à cause de la chaleur.

Les cultivateurs, qui font des provisions de viande, ont observé qu'il ne fallait pas tuer les porcs par le vent du midi, qui est plus chaud que les autres, leur chair se conservant moins et la salaison étant moins efficace ; la viande est plus molle.

Les vers à soie ne peuvent pas « monter » pour faire leurs cocons ; ils jaunissent, manquent de force et s'« avachissent », selon l'expression populaire.

La fabrication du chocolat est de même tributaire des conditions atmosphériques ; les pâtissiers en sont souvent contrariés.

Les disciples de saint Hubert n'ignorent pas l'influence de l'autan sur le gîte du gibier ; la chasse au lièvre, en particulier, est plus fructueuse, ce dernier étant dans une légère torpeur et recherchant les endroits abrités du vent.

Les gens qui s'occupent d'arboriculture et de sylviculture ont établi, comme usage, qu'il est préférable de couper les bois à épines — cèdres, pins, sapins, etc. — par le vent du nord et la lune nouvelle, et les bois à feuilles — châtaigniers, chênes, frênes, ormes, etc., — par le vent du nord et la lune vieille.

La plupart des mamans savent que les bébés et les enfants sont plus nerveux, plus pénibles, ont moins d'appétit et dorment moins bien, par l'autan que par la bise. M. Mouriquand a décrit, en pathologie infantile, un syndrome du vent du midi.

Les invalides de la guerre ressentent plus vivement leurs blessures, en même temps qu'ils éprouvent une grande lassitude. Généralement, les malades manifestent un état de dépression physique et nerveuse.

Par l'autan, on se sent — même les gens normaux — plus las, plus fatigué ; les nerfs sont plus irritables, et le repos de la nuit est souvent accompagné d'insomnie et de cauchemars.

De quelques événements qui nous attendent

L'AN PROCHAIN

M. P. Saintyves, dans un intéressant petit livre, — intéressant comme tous ceux qu'il a écrits, — *Les Liturgies populaires, rondes enfantines et quêtes saisonnières* (un vol. de la Collection du Livre mensuel, Paris, 1919), nous a conservé une tradition populaire curieuse. Elle trahit cette foi primitive qu'il existe un lien entre le début sacré d'une période et le déroulement ultérieur de cette période. Elle consiste, en effet, dans la croyance que les douze jours et les douze nuits qui s'écoulent dans la période sacrée allant de Noël à l'Epiphanie préparent et indiquent les événements de l'année qui vient.

Le jour de Noël représente le mois de janvier proche. Le jour de saint Etienne correspond au mois de février ; celui de saint Jean l'Evangéliste au mois de mars ; celui des Saints Innocents au mois d'avril ; celui de saint Thomas au mois de mai ; celui qui précède la fête de saint Sylvestre au mois de juin ; celui de la Saint-Sylvestre au mois de juillet. Le jour de l'an nous montre ce que sera le mois d'août ; l'octave de saint Etienne nous apprend ce que septembre nous réserve ; l'octave de saint Jean nous découvre octobre ; l'octave des Saints Innocents révèle novembre futur ; et la veille des Rois annonce l'avenir de décembre.

Voilà pour les correspondances et voici pour les prédictions.

Noël.

Soleil clair, luisant et beau annonce l'enrichissement futur du laboureur.

Nuit venteuse enrichira le vigneron.

Saint Etienne.

Clair soleil promet grande mortalité surtout parmi les jeunes gens.

Nuit venteuse, annonce de deuil public.

Saints Innocents.

Clair soleil présage de nombreuses maladies aux jeunes gens et aux personnes entre deux âges.

Nuit venteuse fera famine et cherté de la vie.

Saint Thomas.

Clair soleil laisse espérer abondance des biens de la terre et vie facile.

Nuit venteuse expose les gens d'études à de nombreuses infirmités.

Veille de saint Sylvestre.

Clair soleil est bon signe : fruits et légumes seront en abondance dans les jardins.

Nuit venteuse est meilleur signe encore : grain, vin, huile et toutes choses seront en surabondance.

Saint Sylvestre.

Clair soleil est bonne nouvelle pour les pêcheurs, car les étangs et les rivières seront remplis de poissons.

Nuit venteuse promet la disette dans tout le pays.

Jour de l'an.

Clair soleil : gibier à foison.

Nuit venteuse : mortalité générale très grande.

Octave de saint Etienne.

Clair soleil annonce multiplication et parfait développement des animaux domestiques.

Nuit venteuse, au contraire, la peste qui abattra le menu bétail et la maladie qui détruira les abeilles.

Octave de la Saint-Jean.

Si le soleil est clair, le temps d'octobre sera lourd et orageux.

Si la nuit est venteuse, c'est promesse de misères pour les valets de ferme.

Octave des Innocents.

A clair soleil répondront des épidémies qui dévasteront villes et villages.

A nuit venteuse, répondra de même une grande mortalité.

Veille du jour des Rois.

Guerre et bataille en perspective si le soleil est clair ce jour-là.

Loups et corbeaux trouveront en abondance leur pâture, si le vent souffle cette nuit-là.

On pensera, à coup sûr, que c'est limiter bien fâcheusement nos aperçus sur l'avenir que de borner à deux les signes annonciateurs : le clair soleil du jour et le vent de la nuit ; mais la tradition ne nous offre pas davantage ; force est bien de s'en contenter. D'ailleurs, même réduite à cela, combien se souviendront de ces correspondances ? Combien prendront la peine de vérifier l'exactitude ou le mensonge de ces prédictions ?

Toutefois, s'il est des indifférents en assez grand nombre pour qui demain arrive toujours assez vite, il ne manque pas d'esprits inquiets que le souci de l'avenir tourmente et qui ne se résignent pas à répéter après Victor Hugo :

Non, l'avenir n'est à personne,
Sire, l'avenir n'est qu'à Dieu.

Mais Dieu ne nous fait pas ses confidences ; et nous n'avons que la ressource des astrologues populaires et des almanachs. Un des plus célèbres parmi les premiers fut Thomas Moult.

Thomas-Joseph Moult, natif de Naples, grand astronome et philosophe (c'est du moins la littérature populaire qui l'affirme) a donné dans ses *Prophéties perpétuelles* des précisions particulières pour l'année 1935. Malheureusement, il y a entre les éditions anciennes de ces Prophéties et les éditions modernes, — car il existe des éditions modernes de cette brochure — des contradictions que M. le Dr Doisy a autrefois signalées dans *La Chronique Médicale*. Les prédictions de notre Napolitain y perdent en intérêt, comme on va le voir.

VÉRITABLE PORTRAIT
DE TOMAS-JOSEPH MOULT
AUTEUR DE CES PRÉDICTIONS.



Prédictions générales.

Le printemps sera doux et beau.

L'été sera chaud, sec pour les éditions anciennes, humide pour les éditions récentes.

L'automne sera bien tempéré et profitable aux biens de la terre qu'on ensemencera et qui seront de bonne venue.

L'hiver sera assez variable pour les vieilles éditions, tandis que, pour les éditions récentes, il sera sec et froid jusqu'en son milieu, puis pluvieux et froid.

Les brochures anciennes annoncent simplement de très abondantes vendanges. Les textes récents sont plus optimistes encore. Cette année, disent-ils, le peuple doit avoir grande joie, car elle sera aussi abondante en toutes choses que quand Notre-Seigneur

annonça au peuple d'Israël que la manne serait si grande sur la terre et plantée de tous biens de la terre (?) que tout le peuple en fut rassasié.

Prédictions particulières.

Comme on pouvait s'y attendre, c'est ici que les contradictions se font plus marquées; et les textes d'hier sont si différents de ceux d'aujourd'hui, qu'il convient de les donner l'un après l'autre sans chercher à les accorder.

Editions anciennes. — Mort inattendue d'un Souverain dans l'un des grands Etats de la Chrétienté. — La paix entre les princes chrétiens. — Grand commerce sur terre et sur mer.

Editions récentes. — Grande guerre entre les princes chrétiens. — Grands impôts levés dans un royaume. — Naissance d'un grand prince.

Chacun peut ainsi choisir en s'abandonnant à son caractère. Les optimistes ne retiendront que les heureuses promesses de 1935 et leur optimisme même s'en trouvera fortifié. Les pessimistes penseront sans doute qu'il n'y a pas que dans les *royaumes* que de grands impôts seront levés. La seule chose assurée et que Thomas-Joseph Moult aurait pu promettre sans se tromper, c'est qu'optimistes et pessimistes, comme de cire, paieront leurs impôts grands ou petits.

Deux dictons vivarois

Nous avons recueilli les deux dictons ci-après, émanant du terroir vivarois :

Au temps des cerises, les médecins n'ont pas de travail.

Année de cerises, année de puces.

La plupart des dictons ont un fond de vérité, parce qu'ils sont nés de l'observation populaire, qui en a fixé les éléments, à cause de la corrélation, généralement constatée, entre les faits qui les ont motivés.

Certainement, à leur naissance, ils ont eu pour base des phénomènes rigoureusement établis ; mais, les conditions de ces derniers ayant évolué, leur véracité nous paraît, aujourd'hui, moins absolue qu'à leur origine.

Dr G. Léorat (*Annonay*).

Caricature

LES HYDROPATHES

par Ch. Jacque.



LE MÉDECIN DU ROI DE PERSE

Oui, messieurs et dames ; il n'est pas de malade qui résiste à mon baume... et je n'ai quitté la cour du roi de Perse, dont j'étais devenu le médecin ordinaire, que parce que tout le monde avait été si radicalement guéri que je n'avais plus rien à faire dans cette contrée... Vous pouvez écrire aux autorités du pays et leur demander si ce que je vous dis n'est pas l'exacte vérité.

La Médecine des Praticiens

Médication phosphorée, calcique, magnésienne.

La *Néo-Neurosine Prunier.*

La *Néo-Neurosine Prunier* associe les effets thérapeutiques des glycérophosphates à ceux du chlorure de magnésium. La *Néo-Neurosine* est, en effet, du phospho glycérate de chaux et de soude en mélange avec le chlorure de magnésium. L'action des phosphoglycérates a fait depuis longtemps ses preuves. Ce sont surtout des restaurateurs du système nerveux. Ils refont le tissu nerveux en lui apportant le phosphore qu'il a dépensé de façon exagérée. Ils redonnent la vigueur à tous les surmenés du muscle et du cerveau, à tous ceux que les événements actuels, la difficulté des affaires, énervent ou dépriment. Ce sont les remèdes essentiels des asthénies.

Nous avons dit que la *Néo-Neurosine* contenait du chlorure de magnésium. On a peut-être amplifié un peu trop les effets thérapeutiques de ce dernier produit. Mais il en a de réels, qui ne sont pas obtenus avec d'autres corps plus ou moins similaires. La *Néo-Neurosine* décongestionne sérieusement le foie ; le désencombre de tous les déchets de la nutrition générale ; règle son fonctionnement à un degré normal. La *Néo-Neurosine* soutient le foie dans son œuvre d'arrêt et de destruction des toxines, dans le rôle immense qui lui est dévolu dans l'ensemble du métabolisme général et qui fait de lui un agent essentiel de la nutrition.

Le chlorure de magnésium assure la régularité des fonctions intestinales et c'est là une propriété fort appréciable. C'est encore un protecteur, un nourricier de la cellule organique. Il entretient et fortifie le jeu cellulaire.

En résumé, la *Néo-Neurosine Prunier* refait, revigore les systèmes nerveux affaiblis, vivifie les ensembles cellulaires à activité ralentie.



Éphémérides



— 1334 —

4 décembre. — Mort à Avignon, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, du pape Jean XXII, né à Cahors (d'autres disent à Toulouse), nommé auparavant Jacques d'Euse et successeur de Clément V. Son amour pour la France lui fit ériger Toulouse en archevêché et fonder des évêchés nouveaux, entre autres ceux de Montauban, de Luçon et de Maillezais. Détail particulier, Jean XXII excellait dans la médecine, comme le prouvent son *Thesaurus pauperum* et d'autres ouvrages de cette nature qu'il a laissés.

— 1534 —

15 décembre. — Mort, à Rome, du médecin-évêque Paul dit de Middelbourg, parce qu'il naquit, en effet, à Middelbourg (Zélande) en 1445. Il étudia à Louvain la philosophie, la théologie, la médecine et les mathématiques. Devenu médecin du duc d'Urbin et abbé de Castel-Duranti, la faveur de l'archiduc Maximilien, bientôt empereur, le fit évêque de Fossombrone, le 30 juillet 1494. A ce titre, il présida le concile de Latran.

— 1734 —

11 décembre. — Naissance, à Montpellier, de Paul-Joseph Barthez. Docteur en médecine en 1754. Professeur à la Faculté de médecine de Montpellier en 1759. Ses brillantes leçons, où il remaniait la physiologie et reconnaissait dans l'économie animale un principe distinct, le *principe vital*, lui attirèrent des critiques si vives qu'il abandonna Montpellier et la médecine. Il vint donc étudier le droit à Paris, où il obtint une charge de conseiller à la Cour des Aides, puis devint conseiller d'Etat. Cependant, la Révolution le rendit à Montpellier et à la médecine en 1789. Membre de l'Institut en l'an VIII. Médecin du gouvernement en 1802. Médecin consultant de Napoléon. Barthez mourut le 15 octobre 1806, laissant : *Nouveaux éléments de la science de l'homme* (1778); *Nouvelle mécanique de l'homme et des animaux* (1798); *Traité des maladies goutteuses* (1802).

12 décembre. — Naissance, à Paris, d'Athanase Auger, professeur de rhétorique au collège de Rouen grand vicaire de l'évêque de Lescar, membre de l'Académie des inscriptions. On lui doit des traductions de Démosthène, d'Eschine, d'Isocrate, de Lysias, de Jean Chrysostome, d'Hérodote, de Thucydide, de Xénophon, etc.

14 décembre. — Naissance, à Tonderg (Slesvig), de Olaüs-Gerhard Tychsen, orientaliste, professeur de langues orientales à Bützow et à Rostock, où il mourut le 30 décembre 1815.

18 décembre. — Naissance, à Lauzerte (Lot-et-Garonne), du compositeur Jean-Baptiste Roy.

25 décembre. — Incendie du palais royal d'Espagne, au cours duquel furent détruits des tableaux rares, une grande partie des archives de la couronne et toutes celles qui regardent les Indes.

31 décembre. — Naissance, à Paris, du poète Claude-Joseph Dorat, auteur célèbre des *Baisers*, qui sont la partie la moins oubliée des vingt volumes de ses œuvres. Mort le 29 avril 1780.

— 1834 —

8 décembre. — Naissance, à Aulnay-sur-Odin (Calvados), de Paul-Jules Tillaux. Chirurgien des hôpitaux le 18 juillet 1863. Agrégé en 1866. Professeur d'opérations et appareils, le 12 août 1890. Professeur de clinique chirurgicale le 31 octobre 1892. Mort le 20 octobre 1904.

8 décembre. — Mort de François-Auguste Parseval-Grandmaison, poète, né à Paris, le 7 mai 1759, membre de l'Académie française, auteur du poème *Philippe-Auguste*.



Thomas-Robert MALTHUS

9 décembre. — Première représentation à l'Opéra-Comique de *La Sentinelle perdue*, musique de Riffaut.

10 décembre. — Mort de Lallement, membre de l'Académie de médecine (pathologie chirurgicale).

Mort, à Londres, d'Alexandre Chalmers, littérateur et journaliste, né à Aberden en 1759, auteur d'un *Dictionnaire biographique*, d'un *Glossaire de Shakespeare*, d'études sur *Les Essayistes anglais*, etc

15 décembre. — Fondation de la *Société de Médecine d'Anvers.*

22 (ou 27) décembre — Mort, à Edmonton, de Charles Lamb, écrivain, né à Londres le 10 (ou le 18) février 1775, auteur de tragédies, d'essais, de lettres et surtout des *Contes de Shakespeare.*

24 décembre. — Naissance, à Paris-Vaugirard, de l'écrivain musical Jean Gustave Bertrand.

26 décembre. — Naissance, à Loué (Sarthe), du chanteur Auguste-Etienne Peschard.

29 décembre. — Mort subite de Thomas-Robert Malthus. Né à Rookery, le 14 février 1766, il entra dans les ordres dès qu'il eut terminé ses études. La publication, en 1798, de son *Essai sur le principe de population* (aussi célèbre qu'il est aujourd'hui rarement lu) lui valut une chaire d'histoire et d'économie politique au collège d Hayleibury. Conséquent avec ses principes, il ne se maria qu'à trente-huit ans et eut trois enfants Les éditions successives de son *Essai* et la publication de ses autres ouvrages (*Observations sur les effets des lois céréales, Appendice à ces observations, Recherches sur la nature et les progrès de la rente, Principes d'économie politique, Définitions en économie politique*, etc., etc.), furent les seuls événements de son existence, toute entière vouée à la science et aux devoirs de ses fonctions de professeur et de ministre du culte.

31 décembre. — Mort de Gaspard Spurzheim, médecin allemand, célèbre comme phrénologiste, car il tenta de développer les idées de Gall afin d'en faire une véritable science

Correspondance médico-littéraire

Questions.

Un secret sémiotique. — Il y a dans la région sud de Toulouse une dame qui a un secret. A la seule inspection rapide du visage d'une femme, elle découvre un état de grossesse dès le premier mois et, en même temps, le sexe de l'enfant à venir. Bien entendu, l'opinion générale lui prête une absolue certitude, et, à en croire les gens, elle n'a jamais commis aucune erreur. Bien entendu encore, il est impossible de savoir sur quels signes elle établit son double jugement, et elle garde son « secret ». Il ne saurait s'agir du « masque de la grossesse » qui, tout à la fois, manque au début et ne révèle rien quant au sexe de l'enfant.

Un confrère pourrait-il dire quels signes mystérieux s'inscrivent ainsi sur le visage des femmes dès le début de leur grossesse et quelle est l'origine ancienne (car il y en a une certainement) de cette observation populaire ?

LAVALPRIOUL (*Castanet*).

Auteur à retrouver. — Il existe un recueil de courtes poésies, adaptées de l'antique, dont les pièces principales s'intitulent *Galathea, Neere, Lycoris*, etc., et qui sont toutes d'un érotisme esthétique. Quelques vers flottent encore dans ma mémoire :

Sous les saules d'argent, pourquoi fuir mon approche ?
Tes beaux pieds nus foulaient mon cœur et les raisins.

Le jour où Lycoris, vierge à l'amour éclose,
Tendit à mon baiser son visage hautain...

Un lecteur de *La Chronique Médicale* pourrait-il indiquer le nom de l'auteur et le titre du recueil ?

Dr L. ESTÈVE (*Caussade*).

Mesure contre la peste en 1809. — A la paix de Vienne (1809), les Français prenant possession des territoires cédés par l'Autriche en Croatie, trouvèrent près de la frontière turque, établie pour empêcher la propagation de la peste par les cotons provenant du Levant, la mesure sanitaire suivante :

Une équipe composée de volontaires procède à l'ouverture des ballots ; puis, chacun de ces hommes, le torse dépouillé, doit s'enfoncer tête la première et jusqu'à mi-corps au milieu du coton où il demeure quelques minutes.

Cet office achevé, le personnel ainsi mis en œuvre est en observation pendant une période de tant de jours à l'expiration de laquelle, si nul cas de peste ne s'est déclaré parmi ces hommes, les cotons peuvent alors entrer en Autriche. Ajoutons que, malgré les dangers de la profession, les places de volontaires, convenablement rétribuées, ne demeuraient jamais vacantes.

Ce système a-t-il été employé dans d'autres pays ? L'a-t-on continué jusqu'à l'époque pastorienne ?

Dr Drompt (*La Tour de Peilz*).

Auteur à retrouver. — Dans le tiroir d'un meuble ancien, où ma jeunesse cachait ses futiles trésors, je viens de retrouver, parmi maintes choses oubliées, un cahier dont le papier, hélas! commence déjà à jaunir. Glissons, mortels, sur les réflexions nées de mes trouvailles ; un détail seul me retient ici. Sur ce cahier, j'avais recopié, enfant, des *Maximes de santé*. Peut-être était-ce le médecin futur qui s'annonçait déjà. Voici ces vers :

Auribus attentis Naturam audito loquentem,
Neve praci votis, neve resiste suis.
Tres medici nequeunt pallentes mittere ad umbras :
Dulce exercitium, gaudia, mensa brevis.
Non qui congeritur ventris quàm plurimus antro,
Sed qui digeritur, nos alit ille cibus.
Audiat omnis edax : madidâ accedente salivâ,
Et trita assiduis sint alimenta modis.
Tete ad perniciem repletio devocat omnis ;
Pessima prae cunctis immoderata ceres.
Vivere visne diu, mentemque et corpora sanus ?
Ne medico credas, tu medeare tibi.
Praecipiat stomachus : solus nos ille docebit
Quis prodesse protest, et quis obesse cibus.
O Hygie, diva humanae solamina gentis !
Prima tibi sapiens thura precesque vovet.
Et doctrina, et opes, ipsa et diademata regum,
Quid, si non vallas ? Lubilis umbra, nihil.

Je relis aujourd'hui ces vers avec surprise, disais-je, non seulement parce que je les avais absolument oubliés, mais encore parce que je n'arrive à me souvenir ni des circonstances qui me les firent copier jadis avec soin, ni quel peut bien en être l'auteur. C'est cette dernière question que je pose. Si cette question obtient une réponse, sans doute ceci me fera-t-il retrouver cela.

Frémont (*Marseille*).

La Rédaction désire acquérir les numéros suivants de *La Chronique Médicale* : 1895, *Seconde année*, nos 5, 7, 8, 9, 10, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18.

Réponses.

Le Docteur Jobert de Lamballe (XLI, 193). — Permettez-moi de rectifier une petite erreur de détail dans l'article publié par *La Chronique Médicale* sur le docteur Jobert de Lamballe. Ce dernier n'est pas né à Lamballe, rue du Val, mais bien à Matignon, petit chef-lieu de canton à quinze kilomètres de Lamballe.

L. Gouret (*Lamballe*).

Vers rétrogrades (XLI, 70, 72, 210 à 214, 243, 244). — L'inscription grecque de la basilique Sainte-Sophie est très connue ; mais ce qui l'est moins, c'est que cette phase rétrograde se retrouve à Paris, sur le bénitier de l'église Notre-Dame-des-Victoires.

Dr P. Léger (*Etaules*).

Autre réponse. — Il ne faut pas chercher un sens trop précis au distique rétrograde cité par M. le Pr Dubreuilh (XLI, 210). La difficulté de réaliser le tour d'adresse des vers rétrogrades explique que la correction y manque souvent, que le sens présente parfois quelque obscurité, ou qu'on puisse en découvrir plusieurs dans un même texte. Ainsi, les vers *Signa te, signa temere*, etc., peuvent s'entendre, non pas seulement comme les a compris M. Dubreuilh, mais encore :

Signe, signe-toi ; tu me touches et tu me serres sans façon.
Rome, sur-le-champ, se mettra en mouvement pour toi, Amour.

Henry Goudard (*Paris*)

Le médecin grec Théodore (XLI, 293). — Il y a eu certainement plusieurs médecins grecs de notoriété durable dans l'antiquité portant le nom de Théodore. Celui qui est cité par Alexandre de Tralles l'est aussi, à cause de la similitude des termes, par Aëtius (livre XIII) et Paul d'Egine (livre VII). Il avait écrit plusieurs livres. Alexandre de Tralles mentionne, dans les purgatifs employés contre l'épilepsie, *l'antidote de Théodore* comme une préparation très connue de son temps, mais à laquelle il ajoute un peu de coloquinte et de scammonée. Il déclare qu'il a connu bien des sujets qu'une préparation de ce genre a guéris.

Il est cité de nouveau par Alexandre de Tralles à l'occasion du traitement de l'accès épileptique dans les termes suivants :

Traitement indiqué dans le *second livre* de Théodore : Au moment où un épileptique vient de s'abattre, retirez à la lancette du sang d'un de ses gros orteils, frottez-en les lèvres et le front du malade et il se relèvera aussitôt.

On trouvera d'autres textes se rapportant à Théodore dans le second volume, qui va paraître, de mon édition des *Œuvres* d'Alexandre de Tralles.

Quant à la phrase ambiguë que relève M. Cassan, où je parle des moyens bizarres rapportés par Alexandre de Tralles soit à des médecins, soit à des auteurs de livres de magie, je n'ai pas eu l'intention de classer Théodore, ni Moschion, parmi les écrivains de livres de magie ou de médecine mystique, mais seulement parmi les médecins usant des moyens bizarres. Le Théodore en question n'est pas Théodorus Priscianus. Il a écrit plusieurs livres. Je ne connais pas d'édition de ses œuvres.

Quant à Théodore Moschion, c'est également un nom qui fut porté par plusieurs auteurs médicaux de l'antiquité Galien en cite un comme auteur d'un ouvrage sur les cosmétiques et d'un commentaire d'Asclépiade. Pline parle d'un autre qui écrivit une monographie sur les raiforts. Enfin un troisième composa un livre sur les maladies des femmes. Il est difficile d'identifier le Théodore Moschion cité par Alexandre de Tralles.

Il m'a paru qu'il devait être classé parmi les médecins ayant parfois des moyens bizarres d'après deux passages à propos de l'épilepsie.

I. — *Remède tiré du 58e livre de Théodore Moschion sur les épileptiques.* — Staphysaigre : 8 drachmes ; castoreum : 4 drachmes ; suc de peucédan : 2 drachmes ; pyrèthre : 2 drachmes. Broyez la staphysaigre et mettez-la dans une vessie de brebis ou de chèvre contenant encore de l'urine. Faites sécher ; puis, pulvérisez. Tamisez. Mélangez aux autres substances. Donnez avec de l'eau miellée suivant les forces.

II. — *Amulette contre l'épilepsie, qui se trouve dans Straton et qui est attribuée à Moschion.* — Le frontal d'un crâne d'âne, porté sur soi, attaché contre la peau, chasse la maladie.

Je me borne pour le moment à ces citations en vue de documenter l'opinion que j'ai émise.

Dr F. Brunet (*Montrouge*).

Influences saisonnières (XLI, 181). — En réponse à la question posée par M. Temple, voici ce que vient d'écrire M. Dim Delobson dans son ouvrage *Les Secrets des Sorciers noirs* (in-8°, E. Nourry, 1934). M. Dim Delobson est un noir de classe noble, fils du Naba de Sao, élevé à l'européenne et occupant un poste important dans l'administration française en pays Mossi.

Page 80. — *Kiponsgo* (lune pourrie). — Quatre jours avant ou après la sortie de la nouvelle lune, c'est le *kiponsgo*, bonne pour l'apparition des règles chez la femme et la conception, mais cette époque est très défavorable aux malades. On croit généralement que toute personne gravement malade pendant ce temps mourra.
Kiraogo (lune mâle). — On croit aussi que sept jours après l'apparition de la nouvelle lune ou sept jours avant sa disparition, l'enfant qui naît ne survit pas. Ne sont également pas viables les enfants dont la naissance a coïncidé avec la nouvelle lune.

A la vérité, il n'est pas question dans ce texte de hernie ombilicale, ni de naissance avant terme, ni des saisons ; mais, malgré cela, cette action attribuée à la lune se rapprochant des croyances saisonnières signalées par M. Temple, m'a paru mériter d'être rapportée.

J. RIAL (*Saint-Nazaire*).

Canitie instantanée (XLI, 81, 116). — Mgr Bougaud, dans son *Histoire de sainte Chantal* (t. I, p. 81), rapporte un cas de canitie instantanée emprunté aux *Mémoires de la Mère de Chaugy* :

Le président Fremyot — (père de sainte Chantal) — fut plus atterré que personne — (de l'assassinat d'Henry III) —. En une nuit, il devint tout blanc du côté sur lequel il était couché.

Le cas suivant d'un changement inverse dans la coloration, sinon de la chevelure, du moins de la barbe, est, à coup sûr, beaucoup plus rare.

Voyageant un jour sur la mer de Chine, le vent l'avait jeté sur une île immense. Les matelots se rendirent à terre pour y faire de l'eau et du bois. Le narrateur était avec eux. Ils virent dans l'île un dôme immense, blanc, étincelant et d'une hauteur de plus de cent coudées. Ils virent, en s'approchant, que c'était un œuf de rokh. A coup de haches, de pierres et de gourdins ils le brisèrent ; le petit apparut, semblable à une maison élevée. Ils s'accrochèrent aux plumes des ailes et les tirèrent à eux. Le petit fut ensuite tué. Ils emportèrent de sa chair autant qu'ils purent et la mangèrent ; ceux qui étaient des vieillards à barbe blanche eurent le lendemain la barbe noire ; aucun de ceux qui avaient mangé de la chair ne blanchit plus dans la suite. Ils dirent que le bois avec lequel ils avaient remué la chair dans la marmite, provenait de l'arbre de jouvence. — Mais Dieu seul sait la vérité.

Ce texte, emprunté au *Livre des Animaux* (XIVe siècle) d'Al-Hafiz Ibn al-Djawzi, qui amplifiait en la circonstance sur les anciens *Livres des Merveilles*, est cité par Bérard dans *Calypso* (p. 48-49).

Dr R. PENEL (*Marseille*).

Lug (XLI, 215.) — En dialecte suisse et allemand, on emploie le mot *lueg* dans le sens de vois, regarde. Près de Berthoud, se trouve un belvédère appelé *la Lueg*, qui domine les vallonnements boisés de l'Emmenthal, dont l'horizon est barré au nord par la ligne bleue du Jura, au sud par les Alpes étincelantes. Sur ce sommet, abordable en automobile, la *Société des officiers du canton de Berne* a érigé un monument en l'honneur des soldats emmenthalois morts de la grippe en 1918.

Lug est donc un belvédère, une élévation d'où on voit au loin. *Lugdunum* serait ainsi une ville fortifiée, placée sur une éminence, permettant de surveiller les alentours.

Dr H. MONNIER (*La-Chaux-de-Fonds*).

L'herbe d'Anticyre (XL, 109, 240, 242). — Dans une étude de tous points remarquable que vient de publier M. F. Brunet sur *Alexandre de Tralles et la médecine byzantine* (P. Geuthner, Paris, 1934) l'Auteur ne fait pas (p. 222) la différence orthographique des ellébores et des hellébores, dont M. le Pr Fleury montra, l'an dernier, l'intérêt (XL, 240).

D'autre part, il affirme la concordance : hellébore noir = *Helleborus orientalis*, qu'en réponse à la question posée par M. Fleury, M. J.-F. Albert donnait comme acceptable, mais à laquelle il paraissait préférer la concordance : hellébore noir = *Helleborus niger* = Rose de Noël (XL, 242).

Enfin, ce même correspondant dernier de *La Chronique Médicale* écrivait (*id.*) que les Anciens faisaient mal ou ne faisaient pas la différence entre les ellébores et les hellébores. Du point de vue de la thérapeutique, cette opinion est trop absolue puisque, suivant la juste remarque de M. F. Brunet, Alexandre de Tralles n'utilisait pas indifféremment l'ellébore blanc (vératrée) et l'hellébore noir (renonculacée), réservant ce dernier pour les malades qui, dit M. F. Brunet, *ont l'estomac ou les forces trop faibles* (p. 222).

Hoc sciendum est quod in iis qui os stomachi imbecillum et bene sensile habent, non veratrum album, sed potius nigrum purgationi injiciendum sit (traduction de J. Guinther d'Andernach, *Œuvres* d'Alexandre de Tralles, in-16, Guedon, Strasbourg, 1549, p. 62).

Il ressort de ce passage que, du moins les thérapeutistes byzantins du VIe siècle, faisaient une différence entre les deux plantes.

F. DELASSUS (*Toulouse*).

Chronique Bibliographique

André Ferran. — **L'Esthétique de Baudelaire**, un vol. in-8°, Hachette, Paris, 1934. (*Prix : 60 francs.*)

L'esthétique de Baudelaire, qui fit du poète un critique d'art, a eu sur les esprits de son siècle une influence puissante. Cette influence dure encore. On s'explique qu'un tel sujet d'étude ait séduit M. A. Ferran.

A vrai dire, ce n'est pas la synthèse de cette esthétique que l'Auteur nous donne, ni la discussion des principes sur lesquels elle repose ou qu'elle affirme. Point davantage il n'a voulu suivre les théories baudelairiennes sur le plan des réalisations, ni étudier la technique des *Fleurs du Mal*. Son but fut autre et précis ; étudier la formation et l'expression d'une doctrine en demandant à la biographie du poète cela seulement par quoi elle détermina son œuvre; éclairer des jugements et des intentions par des enquêtes menées suivant les méthodes de l'histoire littéraire. Et c'était assez, en vérité, que de saisir les menus faits qui préparèrent l'esthétique baudelairienne, de dégager l'atmosphère où elle fut conçue, de découvrir sous quelles influences et à la lumière de quels *Phares* (Delacroix, Edgar Poe, Wagner) elle se précisa, de montrer enfin quels événements (les comptes rendus des Salons de 1845 et de 1846 surtout) en déterminèrent l'affirmation.

Il est impossible de résumer en quelques lignes cette thèse consciencieuse et fouillée de près de sept cent cinquante pages; mais ce qu'on peut dire, c'est qu'elle est pour les amoureux de l'art et pour les amateurs de son histoire d'une indispensable lecture. Les autres aussi trouveront dans cette lecture plaisir et profit ; car la vie de Baudelaire écrite en fonction de sa doctrine esthétique est d'un intérêt prenant, et parce que ces pages, d'autre part, font revivre à nos yeux la plupart des gloires artistiques et littéraires d'hier et contiennent en un raccourci merveilleux l'histoire des querelles doctrinales, qui agitèrent les milieux artistiques au siècle dernier.



TABLE DES GRAVURES



TABLE DE LA CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE



TABLE DES MATIÈRES

Le Gérant : R. Delisle.

Paris-Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie. — 193